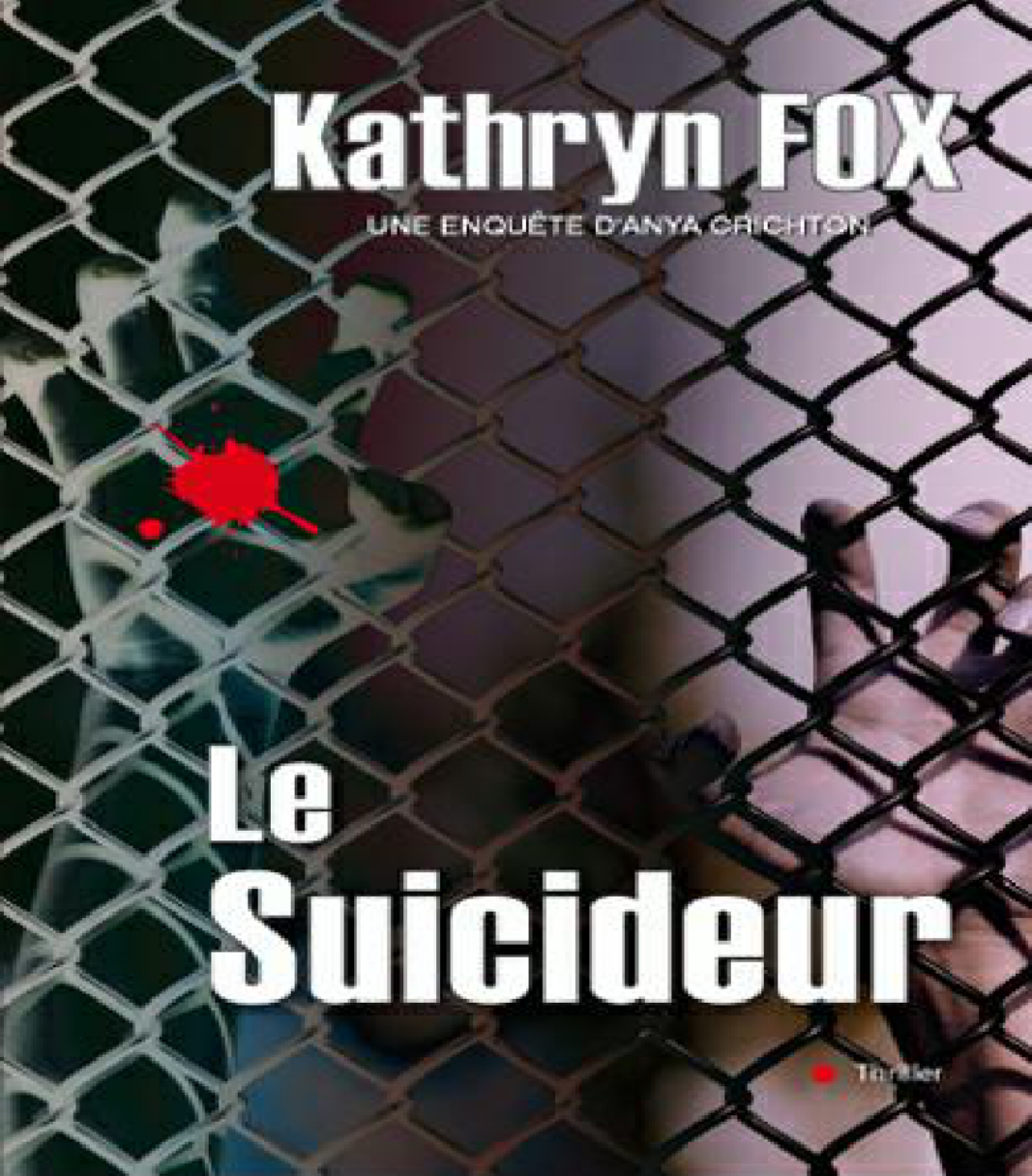


Fox, Kathryn - Le Suicideur

Fox, Kathryn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Kathryn FOX

UNE ENQUÊTE D'ANYA CRICHTON

Le Suicideur

● Thriller

City

Poche

*Kathryn FOX a créé un médecin légiste
que les lecteurs de Patricia Cornwell vont adorer*
James PATTERSON

KATHRYN FOX

LE SUICIDEUR

Traduit de l'Anglais (Australie)
par Jean-Noël Chatain



Titre original : *Malicious Intent*

© Kathryn Fox, 2004

© City Éditions, 2006

pour la traduction Française

PROLOGUE

Clare Matthews était transie, trempée, et en retard pour le dîner... une fois de plus. Tandis que la rame s'arrêtait à la station Seven Hills, elle scruta le quai désert sous la pluie battante et se prépara à courir pour se mettre à l'abri. À peine avait-elle fait deux ou trois pas que la tempête se déchaîna et retourna son parapluie. Esquivant les flaques d'eau, elle se rua dans l'escalier, traversa la passerelle et dévala la rampe d'accès au parking à plusieurs niveaux. Une fois au sec dans l'entrée, elle fut prise d'une quinte de toux et s'essuya le nez du revers de sa manche de cardigan mouillé. Plus haut, sur les marches, une bande d'adolescents la siffla.

Clare sentit son pouls s'accélérer. Elle avait travaillé avec des filles qu'on avait violées dans des circonstances semblables. Elle se retourna et comprit soudain que personne d'autre n'était descendu du train. La foule habituelle de l'heure de pointe était partie depuis longtemps, en quittant tôt le travail pour le week-end.

Continue de marcher ; ne les embête pas et ils te ficheront la paix.

— Mate un peu ce qui arrive...

L'un des jeunes gars glissa le long de la rampe et atterrit devant elle.

— Un viol collectif, ça te tente ?

Il se pencha en avant et lui effleura le bras de son doigt tendu.

Écœurée, elle fit volte-face et rebroussa chemin, mais il la saisit par derrière et la plaqua contre son bas-ventre. Les autres éclatèrent de rire. Elle lui balança son sac au visage et se précipita dans l'escalier. À mi-hauteur, deux autres gars surgirent et lui barrèrent le passage, tandis que des mains lui tripotaient les seins.

— Laissez-moi tranquille ! hurla-t-elle en se débattant.

L'un des jeunes releva sa jupe jusqu'à la taille et voulut lui fourrer le poing entre les jambes. D'une main, elle para le coup et, de l'autre, lui enfonça la baleine de parapluie cassée dans l'aîne, ou du moins

l'espérait-elle. Il recula aussitôt en se protégeant l'entrejambe. Elle gravit les dernières marches à toute vitesse alors que des jurons suivis d'éclats de rire résonnaient entre les parois de béton de l'escalier.

Une douleur lui vrilla la poitrine lorsqu'elle ouvrit la porte donnant sur le deuxième niveau. Réprimant une nouvelle quinte de toux, elle tenta de se rappeler, affolée, où sa voiture était garée. Dans l'escalier, les rires et le bruit cessèrent. Ce silence l'effraya encore davantage.

Empoignant ses clés d'appartement dans son sac, elle s'accroupit derrière un pilier, toujours incapable de repérer son véhicule.

Dès qu'ils auront franchi cette porte, je fonce dans l'escalier et je retourne sur le quai. Il y aura sans doute quelqu'un.

Les rires tapageurs reprirent et s'amplifièrent.

C'est alors que l'homme apparut. Dieu merci, elle n'était pas seule ! Une main sur la poitrine, elle se précipita dans sa direction.

Il avait l'air d'un avocat : long manteau noir, chaussures de prix, coiffure irréprochable.

— C'est la troisième fois que j'appelle ! brailla-t-il dans son portable tandis qu'elle repérait sa Volkswagen enfin retrouvée. Il s'agit d'une BMW noire, je vous dis...

L'individu trouva le temps de lui grimacer un sourire en poursuivant sa conversation. Clare se retourna.

Personne ne la suivait. Elle en trembla de soulagement.

Sa voiture se trouvait juste dans cette allée.

Elle prit le temps de quelques lentes et profondes inspirations, puis contempla de nouveau l'inconnu.

Une BMW en panne... le bon Dieu avait donc un certain sens de l'humour, tout compte fait !

D'une main encore hésitante, elle glissa la clé dans la serrure et ouvrit la portière de sa Volkswagen jaune. En se penchant, elle lança son sac sur la banquette arrière. Des bris de verre jonchaient le siège avant et le plancher.

Quoi ?

— Ils s'en sont pris aussi à la mienne !

L'avocat s'approcha, serviette en main.

— Ils ont essayé de me voler ma BM, en cassant le barillet d'allumage dans la foulée. Elle ne veut plus démarrer.

Clare jeta un œil sur la porte donnant sur l'escalier.

Personne d'autre à cet étage... pour l'instant.

— Nous devrions appeler la police, finit-elle par dire.

— C'est déjà fait. Mais avec cette tempête et tous les départs en week-end du vendredi soir, ils ont des tas d'accidents sur les bras. Le Motor Club mettra au moins deux heures à venir, ils m'ont dit qu'il valait mieux que je me rende au poste de police local.

Le regard de l'homme balaya le parking quasiment vide.

Malgré elle, Clare guettait le moindre signe de l'arrivée de la bande de jeunes.

— Nous pouvons aller y faire une déposition et, au moins, rentrer chez nous ce soir.

Il s'interrompit, comme s'il attendait une proposition.

— Est-ce que vous pourriez par hasard nous y emmener ? D'ordinaire, je ne m'imposerais pas, mais cela fait déjà une heure que je suis là et personne d'autre ne va pouvoir m'aider. Avec ces voyous qui traînent, qui sait ce qui m'attend ?

Songeaient à la façon dont ils l'avaient pelotée dans la cage d'escalier, Clare ne tergiversa pas davantage.

— OK, dit-elle, en tendant la main pour saisir un plaid sur la banquette arrière. Faites vite. Servez-vous-en pour balayer les éclats de verre.

— Merci.

Sourire de gratitude aux lèvres, l'homme épousseta le siège passager et s'y installa. Un parking isolé, c'était bien le dernier endroit où tous deux souhaitaient s'éterniser.

Toujours tremblante, Clare démarra. Le moteur tourna au ralenti, puis cala. L'inconnu se pencha en avant, comme pour faire avancer le véhicule.

— Ne vous inquiétez pas, elle ne démarre presque jamais du premier coup.

Clare prit une profonde inspiration, tira sur le starter, tout en jouant avec la pédale de l'accélérateur.

— C'est gentil de votre part. Après tout, nous sommes tous les deux plus ou moins victimes...

Un crissement de pneus les fit sursauter. Quelqu'un sillonnait l'étage au-dessus à vive allure ; un second crissement retentit, bien plus proche.

— Allez, démarre ! insista Clare.

Cette fois, le moteur ronronna et elle desserra le frein à main.

— Ce n'est peut-être pas une BM, mais on peut lui faire confiance.

L'individu se retourna sur son siège en regardant fixement par la lunette arrière intacte, tandis qu'ils roulaient vers la sortie.

— Je ne pense pas qu'ils nous suivent, reprit Clare, sans trop savoir lequel des deux avaient le plus besoin de se rassurer.

Une fois hors du parking, elle s'arrêta au stop, en attendant de pouvoir se glisser dans la circulation.

Son passager reprit enfin la parole : – Eh bien, Clare... Je commençais à me faire du souci. D'habitude, vous n'arrivez pas aussi tard à la gare !

1

À la barre des témoins, le Dr Anya Crichton balaya la salle du regard. Elle repéra aussitôt l'adolescent assis sur le banc des accusés. Scott Barker se tenait le dos voûté, les yeux baissés, un étudiant parmi d'autres, à deux exceptions près : sa famille était l'une des plus en vue de l'État et, surtout, on le jugeait pour meurtre.

Le juge Little attaqua :

— Poursuivez, monsieur Brody.

Anya se concentra sur ce dernier. L'avocat semblait plus impressionnant que lors de ses apparitions télévisuelles.

— Merci, monsieur le juge.

Souriant, Brody déploya son mètre quatre-vingt-dix sur toute sa hauteur.

— Pourriez-vous, je vous prie, décliner votre identité et vos qualifications professionnelles à M^{mes} et MM. les jurés ?

— Je m'appelle Anya Rose Crichton, répondit-elle d'une voix posée.

Contrôler soigneusement sa respiration l'aidait toujours.

— Je suis médecin généraliste avec une spécialisation en pathologie et en médecine légales.

— Pourriez-vous expliquer en quoi consiste votre travail, docteur ?

— En qualité de médecin légiste, j'ai dirigé des milliers d'autopsies afin d'établir les causes de la mort.

En tant qu'expert médico-légal, je dresse le bilan des blessures et des lésions de personnes victimes d'une agression ou impliquées dans une agression et ayant survécu.

— Pourriez-vous dire à la cour où vous avez acquis votre expérience ?

— Après l'obtention de mon doctorat à l'université de Newcastle...

— Oui, oui, monsieur le juge, intervint le procureur, nul ne remet en question les compétences de ce témoin.

Drapé de soie noire, Alistair Fraser était assis, les mains posées sur sa bedaine.

Anya se redressa. Fraser se tenait déjà sur la défensive. Il n'avait nullement l'intention de la laisser parler de son expérience, de son travail au State Forensic Institute (1) ou de ses deux années en Angleterre, où elle s'était spécialisée dans l'analyse des blessures.

Brody plaça fermement les deux mains sur le lutrin et s'adressa à son témoin :

— Docteur, pouvez-vous décrire en quelles circonstances vous avez rencontré le prévenu ?

— Le 12 décembre, l'avocat de la famille m'a appelé afin que j'examine Scott Barker. Il était hospitalisé à la suite d'une agression présumée. J'ai consigné les blessures de Scott en cas de préjudice permanent ou d'enquête de police complémentaire.

— Et qu'avez-vous découvert ?

— Scott Barker avait été admis aux urgences pour une série de lésions aux bras, aux mains et aux doigts. Les entailles se révélaient profondes et étendues, l'une d'elle avait notamment sectionné la palmature entre le pouce droit et l'index, de même que les tendons de la main droite.

Brody présenta les photographies de Scott qui seraient plus tard soumises aux jurés.

— À votre avis, docteur, comment celles-ci ont-elles été infligées ?

— Il s'agit de blessures défensives classiques.

— Pouvez-vous expliquer ce que vous entendez par là, je vous prie ?

Se tournant vers les jurés, Anya choisit ses termes avec soin.

— Ces lésions interviennent lorsqu'on tente de parer les coups d'une personne brandissant une arme contondante. D'instinct, la victime lève les mains et les avant-bras pour se protéger les yeux, le visage et la tête. Comme ceci.

Joignant le geste à la parole, elle jeta un œil sur les douze jurés.

Trois d'entre eux prenaient des notes, les autres se penchèrent en avant.

— C'est ainsi que la victime subit de profondes entailles très caractéristiques dans ces zones.

Elle s'interrompit.

— Comme celles de Scott, le 12 décembre.

Le revoir en ce lieu ravivait le souvenir de cette soirée. Le jeune homme timide affirmait alors que deux ivrognes l'avaient attaqué devant un pub de Glebe, sans qu'il les ait provoqués. On n'avait aucune peine à imaginer l'agression, les preuves médico-légales accréditant la version de Scott. Alors qu'il rentrait chez lui à pied, après avoir quitté l'université de Sydney, deux hommes l'avaient arrêté, en lui demandant ce qu'il avait dans son sac. Lors de la confrontation, son ordinateur portable avait été fracassé. Quand il avait hurlé à la cantonade qu'on appelle la police, l'un des hommes avait brandi un couteau à cran d'arrêt. Au cours de la bagarre, la lame avait transpercé la poitrine et le cœur du plus corpulent des deux hommes, le tuant sur le coup. Celui-ci accusait un taux d'alcool dans le sang trois fois supérieur à la limite légale.

Le dossier de police s'appuya sur le témoignage du deuxième individu, qui prétendait que Scott était devenu fou furieux, avait brisé lui-même son ordinateur et agressé les deux hommes.

Brody poursuivit :

— Pourriez-vous expliquer pourquoi Scott aurait une entaille aussi profonde qu'à une seule paume ?

— Lorsqu'une personne est agressée, elle fait n'importe quoi pour se défendre, même si cela paraît aberrant. Comme saisir l'arme par la lame, par exemple.

Quand la main se referme sur la lame, le mouvement de l'agresseur entaille alors les plis cutanés des phalanges, la face palmaire des doigts. La lame entame la peau, les tissus et même les tendons. En saisissant le couteau, Scott a subi un préjudice permanent à cette main.

Fraser se leva d'un bond.

— Objection, monsieur le juge ! tonna-t-il. Pure conjecture ! Le témoin n'était pas présent et n'a pas pu voir qui a saisi quoi, où et quand !

Avec courtoisie, le magistrat lui rappela qu'il avait accepté le Dr Crichton en qualité d'expert et rejeta l'objection. Le procureur s'affala sur son siège. Anya souffla et apprécia sa petite victoire.

— Ainsi, docteur, reprit Brody, une main sur la hanche, juste sous sa robe de bâtonnier, Scott Barker est accusé d'avoir commis un meurtre de sang-froid, mais vous êtes en train de nous dire que ses blessures laissent supposer qu'il se battait en réalité pour sauver sa

propre vie.

Il marqua une pause, afin de ménager son effet.

— Quelles seraient les probabilités pour qu'une personne censée parer une attaque à l'arme blanche n'ait aucune blessure défensive ?

— Elles seraient nulles, répondit Anya en joignant les mains, tandis qu'il se préparait à porter l'estocade au dossier de Fraser.

— Vous avez parcouru le rapport d'autopsie ? enchaîna-t-il en soulignant un passage de ses notes. La victime *présumée*, le défunt, présentait-elle la moindre lésion aux bras ou aux mains suggérant qu'elle s'était défendue contre une agression au couteau ?

— Non.

— Ce sera tout, docteur.

Un murmure parcourut la salle et les journalistes se mirent à griffonner dans la tribune.

En voyant le procureur se lever, Anya sentit monter son adrénaline. Elle se demanda si c'était la même sensation que celle de gladiateurs au combat.

— Vous affirmez que Scott était la victime et, cependant, un autre homme a connu la mort au cours de l'incident.

Fraser se tourna vers les jurés.

— J'aurais cru que le défunt était la seule victime de cette affaire.

Il frappa le bureau du plat de la main et aboya :

— *En outre*, nous disposons d'un témoignage oculaire selon lequel M. Barker fut à l'origine d'une agression brutale et préméditée sur deux amis en train de boire après une dure journée de travail !

L'avocat aguerri cracha ces mots en se penchant par-dessus le bureau, les phalanges livides sous sa masse imposante.

— Or, le défunt mesurait deux mètres et le prévenu atteint le mètre soixante. Venons-en à la blessure mortelle !

Chaussant ses verres demi-lunes, il feuilleta ses papiers et baissa le ton.

— Le rapport d'autopsie stipule que l'arme a transpercé le quatrième espace intercostal gauche et pénétré le ventricule droit, en provoquant une hémorragie massive dans le sac entourant le cœur. Ce qui, bien sûr, a entraîné la mort.

Tête penchée, Fraser fixa Anya par-dessus ses lunettes.

— Vous en convenez, madame Crichton ?

Brody se leva pour objecter, mais le juge tançait déjà Fraser pour ne pas s'être adressé à Anya par son titre professionnel.

Le procureur sortit un mouchoir et épongea son visage rougeaud.

— Donc, en tenant compte de l'angle de la blessure, êtes-vous d'accord sur le fait qu'on a dû l'infliger par dessous, comme si quelqu'un de plus petit avait voulu poignarder le défunt ?

Sa figure luisait de transpiration.

— Non, je ne le suis pas, répondit Anya, qui avait compris la tactique de Fraser. Chacun sait que deviner la trajectoire d'une arme se révèle bien peu efficace, car les individus, les mains, les corps et ladite arme bougent tous en même temps lorsque cette dernière entre en contact avec le corps.

Fixant le procureur droit dans les yeux, elle ajouta : — Autrement dit, aucun expert compétent ne pourrait déclarer que c'est effectivement une personne plus petite qui a infligé la blessure mortelle.

S'éclaircissant la voix, Fraser répliqua :

— Enfin, puisque vous n'avez pas assisté à l'autopsie, pourriez-vous nous expliquer ce qui vous permet de commenter les blessures décrites dans le rapport ?

Il ôta ses lunettes avec l'air suffisant du vainqueur.

Fraser venait de gaffer pour la deuxième fois. À l'évidence, il espérait la voir tenter de discréditer les pathologistes du State Forensic Institute, en donnant aux jurés l'impression que ses opinions ne se fondaient pas uniquement sur des éléments de première main.

— En qualité de légiste et d'expert médico-légal, je suis spécialiste des lésions, et le compte rendu décrit celles-ci de manière on ne peut plus explicite. Pour avoir travaillé en étroite collaboration avec les médecins du State Forensic Institute, je considère leurs conclusions comme irréprochables. Le fait de ne pas être présente à l'autopsie n'altère en rien ma faculté de comprendre ou d'interpréter les blessures que le légiste a détaillées avec clarté et compétence.

Les lèvres pincées de Fraser confirmèrent son irritation.

— Pas d'autres questions.

Il rassembla ses papiers, tandis que le juge Little congédiait Anya.

En rejoignant la sortie, elle croisa le regard de Scott qui articula « Merci » en silence, sur le banc des accusés. C'était la première fois qu'elle le voyait sourire. À l'extérieur du tribunal, elle se hâta de rejoindre les toilettes, en passant devant les photographes et des

journalistes qui fourmillaient devant les grilles. Elle ouvrit le robinet d'eau froide et la fit couler sur ses poignets.

Une voix familière résonna dans la pièce.

— Toujours le trac, à ce que je vois !

Anya saisit une serviette en papier et se retourna.

L'inspectrice Kate Farrer s'avavançait d'un pas nonchalant vers les lavabos.

— T'as une gueule de déterrée...

Kate enfouit ses mains dans les poches du pantalon de son tailleur fauve et s'adossa au mur.

— Mais tu t'en es quand même bien tirée. Bon sang, c'est incroyable comme tu inspires confiance aux jurés.

Trop épuisée pour répliquer, Anya imbibait la serviette en papier et se rafraîchit le cou sous sa blouse crème. Ses tempes battaient. Cette affaire l'avait éprouvée. Elle n'avait qu'une seule envie : rentrer chez elle et dormir.

— On doit encore attendre pour savoir s'ils l'acquittent, répondit-elle en jetant la serviette dans la poubelle.

Kate haussa un sourcil :

— Il suffit d'un peu de bon sens pour comprendre que ce gosse est innocent. La seule chose dont on puisse l'accuser, c'est d'être lié à l'argent de son vieux. La famille de l'ivrogne va sans doute engager des poursuites pour mort injustifiée.

Anya contempla Kate se passer une main dans ses cheveux noirs, coiffés en carré court. Elle était intelligente et pleine de morgue avec, entre autres, la réputation d'une experte que l'on appelait en cas de crise. Ces dernières années, toutes deux avaient travaillé ensemble sur un certain nombre d'homicides et Anya avait été impressionnée par la manière directe dont cette femme policier de vingt-huit ans abordait les situations. Peu à peu, elles étaient devenues amies. Anya se demandait toutefois pourquoi Kate se donnait autant de mal pour intimider toutes les personnes qu'elle rencontrait.

— Une fois le gosse hors de cause, tu devrais profiter au maximum de la gratitude du père et doubler tes honoraires. Cela va fermer le caquet de ceux qui pensaient que tu ne pourrais pas t'en sortir seule...

Anya sourit.

— Ravie de constater que tu as suivi mes conseils et que tu as pris des cours de diplomatie.

Kate était l'une des rares personnes à connaître la raison des changements professionnels d'Anya. Son divorce, la perte de la garde de Ben, son fils de trois ans, lui étaient toujours pénibles. Elle sortit un tube de son sac, remit un peu de brillant ocre brun sur ses lèvres, puis se dirigea vers la porte.

Kate la suivit.

— Je crois qu'un café ne serait pas du luxe. C'est moi qui régale.

Anya hésita. Le travail en solo l'isolait et cela faisait des semaines qu'elle n'avait pas vu Kate.

— Uniquement si je peux choisir l'endroit. Je n'ai pas envie de finir avec une salmonellose ou pire encore.

Le duo franchit les grilles du tribunal, fonça à travers la meute des reporters et traversa Oxford Street jusqu'au deuxième bar. Une fois à l'intérieur, Kate consulta le menu sur l'ardoise et jeta son dévolu sur une table près de la vitrine. La serveuse se précipita.

— Nous prendrons une eau minérale et...

— Un petit noir serré, merci, compléta Kate.

Elles s'installèrent et observèrent l'activité de la rue en attendant leurs commandes. Sur le trottoir d'en face, Alistair Fraser quittait le palais de justice, entraînant une troupe de photographes dans son sillage.

Anya but à petites gorgées.

— Tu as l'air épuisée.

— Comme si j'avais le choix... À cause du manque de personnel, je dois m'occuper d'affaires d'homicides aux quatre coins de ce foutu État. À en croire les huiles, j'interviens juste comme *consultante*. Le hic, c'est que la moitié du temps les policiers locaux ne feraient pas la différence entre un tas de boue et un tas de merde.

— Et tu dois mener cela de front avec tes propres dossiers...

La police dans toute sa splendeur, songea Anya. La hiérarchie réduisait les effectifs, augmentait la charge de travail et espérait malgré tout davantage d'arrestations et une baisse du taux de criminalité.

— Quelque chose d'autre te tracasse.

— Une enquête judiciaire menée par le coroner.

Kate mit deux sucres dans son café.

— L'affaire a été traitée comme un suicide présumé dans le Gap (2). Dès le début, ça ne collait pas. La fille portait des fringues de

créateurs, du style Colette Dinnigan, mais aussi un tas de gros bijoux voyants... très clinquants.

Elle s'interrompit et lécha sa cuiller.

— Ce n'est vraiment pas ce que l'on porterait pour faire le saut de l'ange du haut d'une falaise !

— Peut-être qu'elle s'est payée une tenue de luxe avec sa carte de crédit juste pour pouvoir tirer sa révérence avec panache.

Anya avait souvent vu des femmes agir ainsi. Parfois, elles s'offraient un palace, dépensaient des sommes folles, puis se suicidaient dans la chambre.

— Et les bijoux pourraient avoir une valeur sentimentale...

— Possible. Mais elle devait être aussi très attachée à ses chaussures puisqu'elles l'ont suivie dans l'eau !

— C'est inhabituel, je te l'accorde, mais ça ne prouve rien, reprit Anya. Que sais-tu de sa vie sociale ?

— Eh bien, c'est la partie intéressante.

Kate capta le regard d'un serveur et commanda un hamburger.

— Elle était portée disparue depuis deux bons mois !

— Cette absence ne lui ressemblait pas ?

— Pas du tout. Elle était sur le point de prononcer ses vœux, du genre : « Je ne vais plus lâcher mon chapelet et prier beaucoup. »

Anya avait découvert l'affaire dans les journaux.

— C'est elle, la religieuse avec la double vie.

— Exact. Un vrai rêve de tabloïde. Un beau jour, elle part au travail, mais n'en revient jamais. Et, deux mois plus tard, on la retrouve morte et sur son trente et un.

Dans le café très animé, Kate jeta un regard autour d'elle et baissa la voix :

— Ce n'est pas tout... elle était enceinte de six mois.

— Les prêtres n'ont pas le monopole des affaires de mœurs, murmura Anya d'un ton moqueur. On a connu des bonnes sœurs avec une sacrée sexualité !

— Trop drôle ! Mais, pour ajouter au spectacle, cette femme a essayé de s'arracher les oreilles avant de plonger...

Anya devait bien admettre que le scénario était bizarre, mais il existait peut-être une explication logique.

— Quelles ont été les conclusions du coroner ?

— Il a rendu un verdict révisable. D'après lui, il est probable qu'elle se soit jetée du haut de la falaise, mais admet que les preuves manquent pour soutenir cette version.

— Demain, je donne des cours à l'institut, annonça Anya en souriant. Je vais tâcher de me renseigner au sujet de l'autopsie... de manière non officielle, bien sûr.

Elle sortit un calepin de son sac et ajouta : – Je vais demander à Peter Latham de ressortir le dossier. Comment s'appelle-t-elle ?

Kate vida sa tasse.

— Matthews avec deux « T ». Clare Matthews.

2

Anya pénétra dans le laboratoire d'histologie (3) de l'institut médico-légal et posa sa serviette près d'une paillasse. Dans une salle voisine, elle reconnut la voix du directeur de l'établissement et les éternuements caractéristiques de Derek, un technicien qui continuait à travailler dans ce service malgré une allergie aux agents conservateurs.

En combinaison blanche, le visage caché par un masque doté d'un système de ventilation permanente, Derek se tenait assis et découpait des spécimens. À ses côtés, Peter Latham observait un échantillon au microscope. Comme tant de pathologistes, il possédait un goût vestimentaire bien particulier. Aujourd'hui, il avait opté pour sa cravate à motifs cachemire préférée, une chemise jaune pâle et un pantalon vert sombre... ce qui tranchait avec la tenue chirurgicale bleue qu'il portait la plupart du temps.

Pour ses apparitions au tribunal, il aimait compléter l'ensemble par une veste classique en velours marron.

— Besoin d'un deuxième avis ? demanda t-elle.

Peter leva les yeux et sourit dans sa barbe poivre et sel.

— Entre, Anya ! On n'en a que pour une minute.

Derek bredouilla : « Salut ! » et plaisanta comme toujours sur son masque chirurgical qui lui donnait des allures d'extraterrestre.

Les étagères meublant la pièce contenaient des bocalx de spécimens, marqués du nom de Peter. Ils étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire. Il avait dû prendre du retard ou se charger des cas supplémentaires quand Anya avait démissionné. Il n'était pas du genre à déléguer sa tâche à un personnel déjà surchargé de travail.

Après avoir enregistré son compte rendu sur le dictaphone, Peter rangea une lamelle dans son étui de carton.

— Ça fait quoi de revenir ici ?

— Je ne suis venue que pour encadrer des travaux dirigés.

Anya ne voulait pas être sur la défensive et elle prit un ton plus enjoué.

— L'enseignement paie mieux que l'aide juridictionnelle !

— Tu traverses simplement une mauvaise passe, une période d'adaptation, dit-il d'une voix douce.

— Si seulement tu disais vrai.

— Laisse-toi un peu de temps ! Tu as démarré il y a tout juste quelques mois.

Peter ôta ses lunettes et se mit à nettoyer les verres avec le bout de sa cravate.

— En tout cas, un acquittement dans l'affaire Barker établirait ta réputation. Tu ne vas pas tarder à refuser les expertises pour le tribunal.

Dan Brody l'avait soutenue, mais de plus en plus de fonctionnaires médico-légaux utilisaient leur droit d'exercer aussi en cabinet privé, ce qui signifiait une rude concurrence pour la seule femme indépendante dans ce métier.

Peter tendit ses lunettes à la lumière.

— Comment va mon filleul favori ?

Anya sourit.

— Ben va bien. Merci encore pour le train électrique, il l'adore.

Du coin de l'œil, elle remarqua une silhouette d'amazone pénétrant dans le labo avec deux ou trois livres sous le bras. Le frottement des baskets sur le sol carrelé annonça son arrivée, tandis que, d'une chiquenaude, elle repoussait une longue natte dans son dos.

Anya imaginait facilement cette femme triompher sur un terrain de hockey.

Peter fit aussitôt les présentations.

— Zara, j'aimerais vous présenter au Dr Crichton, un éminent médecin légiste et désormais expert médico-légal.

Se tournant vers Anya, il ajouta :

— Voici Zara Chambers, étudiante en médecine. Elle sera avec nous jusqu'à la fin de l'année.

Cela faisait des lustres qu'aucun étudiant n'avait préparé une licence en recherche médicale et Anya savait combien Peter était ravi d'avoir cette occasion d'enseigner.

— Zara compare les diatomées (4) dans divers plans d'eau à ceux que l'on retrouve chez les victimes de noyade.

Anya serra la main de la jeune femme.

— Vous avez du courage. Ce n'est pas une tâche facile.

— Jusqu'ici, collecter des spécimens auprès de la police des eaux n'a pas posé trop de problèmes.

L'assurance de Zara trahissait son inexpérience.

— Mais demain, je vais attaquer la pathologie réelle.

Anya se demanda combien de temps son enthousiasme allait durer. Le concept demeurerait simple, mais la recherche impliquait de dissoudre des os dans de l'acide nitrique, processus que Zara risquait de trouver à la fois complexe et désagréable.

— Docteur Crichton, vous êtes la première experte médico-légale que j'ai l'honneur de rencontrer.

— Sans doute parce que l'équivalent de cet institut dans l'État de Victoria a ouvert la voie et dispose d'une équipe de techniciens médico-légaux, alors que la Nouvelle-Galles du Sud a mis un peu de temps à nous reconnaître. Je fais de mon mieux pour que ça change.

La montre de l'étudiante se mit à biper.

— Navrée de couper court, docteur Crichton, mais j'ai des travaux dirigés dans quinze minutes et la secrétaire du Dr Latham souhaite d'abord me montrer certaines prélèvements.

— Oui, oui, bien sûr.

Peter se gratta la barbe.

— J'ai des images très intéressantes en provenance de l'affaire dont tu m'as parlé au téléphone, Anya.

— Si je peux aider en quoi que ce soit ? demanda telle avec un clin d'œil, en ramassant sa serviette.

— J'apprécierais un deuxième avis.

Peter traversa le labo, puis le couloir, suivi par les deux femmes. En passant devant le premier bloc de frigos en inox et la porte à battants en plastique, ils sentirent l'odeur familière de sang séché de la morgue. Le son incongru d'une musique rock rappela à Anya ce qu'elle avait laissé derrière elle.

— Ils ont l'air occupé, dit Zara.

— On a eu toute une série d'autopsies pour l'hôpital, ces temps-ci, commenta Peter, l'air distrait.

Dans le bureau du directeur, des papiers s'empilaient sur la moindre surface. Des diplômes encadrés étaient accrochés au mur avec des photos du travail de Peter à l'ONU. Son certificat de naturalisation, daté de 1994, trônait en bonne place. Au-dessous était installé un microscope à deux objectifs, utilisé pour enseigner et pour montrer des indices probants aux enquêteurs de la police.

Peter sortit une lamelle de son étui et la tint à la lumière. Après s'être assuré qu'il s'agissait du bon échantillon, il souleva la housse du microscope.

— Cela provient du poumon de cette femme de trente-cinq ans, trouvée morte au pied du Gap il y a quelque temps. Sur un plan macroscopique, les deux poumons présentaient des taches zébrées inhabituelles d'aspect pâle comparées au reste du tissu pulmonaire.

Peter mit ses lunettes sur son front et régla les oculaires.

— Anya, qu'est-ce que cela t'inspire ?

Elle avança un fauteuil à roulettes, s'installa et scruta l'échantillon. Tachées d'hématoxyline et d'éosine (5), de multiples structures de couleur brun doré en forme d'aiguilles étaient disséminées dans le tissu.

— Elle avait des antécédents ? s'enquit Anya.

Comme une pièce de puzzle isolée, l'histologie ne rimait à rien sans d'autres éléments.

— Pas à notre connaissance, répondit Peter en ajustant son siège. Elle vivait dans un couvent, mais ces vieux bâtiments peuvent avoir toutes sortes de matériaux isolants.

— J'ai entendu dire que le coroner avait rendu un verdict non définitif.

— Exact. Après ton coup de fil, j'ai de nouveau parcouru les rapports. Cette femme a succombé à des lésions multiples. Les blessures corroborent la chute d'une certaine hauteur. À partir de ce que l'on sait, le coroner n'aurait pas pu conclure autrement.

Zara l'interrompt :

— Qu'est-ce que prouve cette image ?

Anya s'éloigna pour la laisser regarder.

— Que voyez-vous ?

— Comme un groupe de petites aiguilles...

Anya se souvint d'un de ses anciens professeurs d'université affirmant qu'un médecin engrangeait les trois quarts de ses

connaissances en étant humilié devant ses collègues. Elle s'était promis de ne jamais rabaïsser un étudiant, car elle pensait que comprendre et résoudre un problème constituaient le meilleur des apprentissages.

— Eh bien, c'est assez évident. C'est de l'amiante ! s'exclama Zara.

Anya envisagea un instant de faire une exception à sa règle.

— Vous êtes proche. Cela ressemble à de l'amiante, mais sous une forme inhabituelle. Les fibres d'amiante classiques sont d'habitude en forme d'haltères, minces avec des extrémités arrondies. Celles-ci ressemblent plus à des sabliers.

— Mais est-ce que l'on ne s'attendrait pas à voir ces fibres chez des gens âgés ayant été longtemps exposés à la poussière dans leur travail, comme les mécaniciens poids lourds, les ouvriers qui installent des matériaux isolants ?

Anya lança un regard à Peter et répondit :

— Normalement, oui. Il est très peu courant de les observer chez une femme aussi jeune.

— Je suis d'accord, approuva Peter, en reposant la lame en verre sur une autre. En général, on a beaucoup de mal à voir les fibres, même au microscope. Heureusement pour nous, le corps recouvre les fibres de protéines contenant du fer. Ce que vous regardez, c'est le dépôt d'hémosidérine.

Il poussa son siège vers une pile d'ouvrages sur une étagère.

— C'est comme si le corps avait une réaction immunitaire à une infection ? demanda Zara.

— Pas vraiment, répondit Anya. Cela ressemble plus à une réaction chimique déjà ancienne.

— Cela signifie que la religieuse était condamnée par l'asbestose (6) ? s'enquit l'étudiante en levant la tête, avide d'un nouveau diagnostic.

Peter lui tendit un manuel de médecine ouvert à une page montrant une photographie en couleurs de fibres d'amiante.

— Vous voyez, elles sont un peu différentes. La femme est morte suite aux lésions subies dans sa chute et les fibres correspondent seulement à une découverte annexe.

Il rangea les lames dans leur étui.

— En outre, il pourrait s'agir de n'importe quelles fibres utilisées dans la construction depuis des années.

— Est-ce qu'on ne devrait pas essayer de trouver leur origine exacte ? demanda Zara en dévisageant les deux pathologistes. La police ne veut-elle pas le savoir, je veux dire ?

Anya observa son vieux mentor se frotter les yeux.

— Notre travail consiste à identifier la cause d'un décès, ce que nous avons fait dans le cas présent. Nous n'avons pas vocation à nous lancer dans un jeu de piste.

Il gratta sa tignasse poivre et sel qui effleurait son col de chemise.

— Le coroner et la police voulaient savoir ce qui a tué cette femme : c'est bien la chute du haut du Gap.

— Peter a raison, renchérit Anya. L'institut doit se limiter à enquêter uniquement sur ce qui est nécessaire. Chaque semaine, il y a un ou deux suicides dans le Gap, en plus de toutes les autres enquêtes judiciaires menées par le coroner. Une maladie concomitante dans un cas de traumatismes multiples n'est pas vraiment révélatrice et n'aide pas le coroner.

— En tout cas, merci de m'avoir montré les échantillons.

Zara se leva, remit la housse sur le microscope, puis se dirigea vers la sortie.

— Ravie de vous avoir rencontrée, docteur Crichton.

Anya ferma la porte du bureau derrière l'étudiante.

— Peter, est-ce que le nouveau coroner pose problème ?

— Il veut que le travail en retard soit mis à jour et que les affaires ne soient pas reportées, sauf absolue nécessité. Les comptes rendus doivent être rédigés au plus vite...

— J'ai entendu dire qu'il y avait quelque chose de bizarre dans ce décès.

— Quelque chose cloche, en effet, admit Peter en croisant les mains sur sa nuque. Tu savais que la femme était enceinte de six semaines ?

Elle hocha la tête.

— On a une preuve d'agression sexuelle ?

— Non, mais, à ce stade, cela ne nous révélerait rien de plus. On ignore même si elle se *savait* enceinte.

Il se déplaça de nouveau avec son fauteuil à roulettes et saisit un dossier posé sur une pile.

— Ça devient intéressant, reprit-il, en ouvrant la chemise.

— J’ai aussi entendu dire qu’on lui avait griffé les oreilles.

Anya s’assit sur la table, à côté du microscope.

— Aucun signe d’asphyxie ?

— C’est ce que j’ai pensé au début. Ce matin-là, on avait notre lot habituel d’une vingtaine de cas et j’ai confié celui-ci à un chef de clinique, qui a paniqué en voyant les éraflures en forme de croissants sur le cou, oreilles comprises. Bien sûr, on a tout arrêté. Les gars de la criminelle se sont pointés et ont aussitôt appelé leur brigade. Mais, quand je l’ai examinée de plus près, il n’y avait rien qui puisse évoquer la strangulation... pas de congestion du visage, pas d’hémorragies pétéchiiales (7), aucun hématome... et certainement aucune trace de ligature.

— Trauma laryngé ?

— Aucun.

— C’est curieux. Aucun antécédent d’autodestruction ou de maladie mentale ?

— Dans le contexte de la dépression, le suicide serait logique, mais cela n’explique pas l’automutilation.

— Et la schizophrénie ou les crises de délire ?

Anya était toujours choquée par les historiens laissant supposer que Vincent Van Gogh s’était coupé l’oreille par amour pour une femme. Il lui paraissait plus vraisemblable qu’il ait souffert de schizophrénie et se soit mutilé pour ne plus avoir d’hallucinations auditives.

— Peut-être qu’elle s’est griffé les oreilles pour tenter de faire taire des voix intérieures...

Anya avait vu de nombreux décès bizarres, mais l’image d’une religieuse aussi tourmentée était malgré tout particulièrement dérangeante.

— Aucune trace d’antidépresseurs ou d’antipsychotiques en toxicologie ?

— Rien. Pour ce que l’on en devine, elle était au courant de sa grossesse et rongée par la culpabilité, ou bien le père de l’enfant l’a simplement quittée. Même si elle a essayé de s’arracher les oreilles, en proie à une crise de démence, le résultat demeure le même. Elle s’est suicidée.

Peter regarda autour de lui, avant de trouver ses lunettes sur son front.

— Pour l’heure, ça ne change rien. Les circonstances entourant la

mort sont peut-être suspectes, mais la cause est toute simple. Le coroner peut toutefois charger la police de poursuivre l'enquête si d'autres preuves surgissent.

— Aux yeux d'une catholique, le suicide est un péché mortel, dit Anya en réfléchissant à haute voix.

— J'avais oublié que tu avais été à l'école chez les bonnes sœurs.

— Dieu ne peut pas la pardonner sans repentir. On m'a enseigné que le suicide et le meurtre sont des péchés mortels, ce qui signifie que le pécheur est condamné aux tourments de l'enfer pour l'éternité. Un assassin peut toujours aller au paradis s'il se repent, mais quelqu'un qui se donne la mort va direct en enfer. Si cette femme se savait enceinte et qu'elle a aussi tué un fœtus...

— Pour moi, ça ne veut pas dire grand-chose, j'en ai peur.

Peter avait toujours respecté les gens ayant la foi, même s'il ne parvenait pas à les comprendre.

Anya poursuivit :

— Ce qui renforce sans doute la probabilité d'une maladie mentale ou du moins d'une structure psychologique déséquilibrée.

— Tous ceux qui se suicident ne souffrent-ils pas d'un déséquilibre psychique ? J'ai parcouru le dossier et la cause du décès est claire. Il n'y aucune preuve matérielle suggérant une interaction quelconque.

Anya jeta un œil sur la pendule murale.

— C'est l'heure de mes travaux dirigés.

— Le sujet du jour ?

— L'asphyxie autoérotique.

— Zara et ses camarades vont adorer !

Peter sourit à belles dents et accompagna Anya jusqu'à la porte.

3

Deux jours après sa comparution au tribunal, Anya téléphona à Kate sur son portable pour lui parler du rapport d'autopsie de Clare Matthews. L'enquêtrice ne dit pas grand-chose, ce qui signifiait sans doute qu'elle se trouvait à la brigade criminelle. Ou alors le fait qu'Anya soit d'accord avec Peter Latham ne l'impressionnait pas. Après avoir raccroché, Anya s'affala sur le canapé de la salle d'attente de son cabinet d'Annandale et croqua une pomme. Non loin d'elle était posé un journal, avec la photographie de Scott Barker en train de la serrer dans ses bras, juste devant le complexe d'immeubles de bureaux de son père. Elle semblait gênée, ce qui avait précisément été le cas lorsqu'on l'avait invitée à fêter l'acquittement. Ce genre d'étalage la mettait toujours mal à l'aise.

Elle n'entendit pas sa secrétaire frapper doucement sur le battant de la porte ouverte.

— Alors, ça fait quoi d'être célèbre ? D'occuper la première page ?

Elaine Morton entra dans la pièce et s'assit sur l'accoudoir du canapé en souriant devant la photo de sa patronne.

— Je ressemble à une vieille institutrice...

Elaine gloussa et s'empara du quotidien.

— Tu as l'air très professionnelle. En outre, l'image est vraiment touchante, elle montre au public que les Barker savent comment dire merci.

Elle tapota la pomme du doigt.

— Tu t'es remise à la nourriture bio ou alors tu n'as plus rien dans ton frigo ?

— J'ai fait un trop bon repas hier soir.

Elaine renifla la pièce.

— Des plats préparés chinois, je dirais.

Anya s'attendit à un nouveau sermon sur le fait qu'elle devait

prendre soin d'elle-même et, ritournelle préférée de sa secrétaire, sur le poids qu'elle avait perdu depuis son divorce. Elle se débarrassa de ses chaussures d'un coup de pied et s'allongea sur le sofa recouvert de toile indienne. Acheté d'occasion, il était provisoire jusqu'à ce que ses affaires lui permettent d'acquérir un Chesterfield en cuir. En attendant, il se révélait très fonctionnel, de même que le bureau informatique et le fauteuil pivotant, jadis fournis par l'État, qui trônaient dans le coin. Le haut plafond et la corniche ouvragée en stuc donnaient à la pièce un certain cachet, que le mobilier disparate ne dérangeait en rien. Sur deux murs, des gravures de Monet tentaient de camoufler une peinture jaune citron défraîchie.

Revenue à son bureau, Elaine coupa le répondeur. Elle troqua ses nouvelles chaussures de jogging par des escarpins bleus et sortit un diffuseur de parfum d'un tiroir. L'odeur douceâtre était censée couvrir celle de tabac froid. Anya ne savait trop laquelle des deux était la pire.

— Sperm Man est revenu hier, annonça la secrétaire en farfouillant dans son sac à main.

— Celui avec les sous-vêtements de sa femme ?

— Tout juste. Cette fois, il a apporté les draps de lit... en flanelle rouge.

Anya roula des yeux en gémissant.

— Il est toujours convaincu que son épouse a une liaison ?

Elle se redressa et déboucha une bouteille d'eau.

— Pourquoi ne peut-il pas accepter le fait que l'on ne fasse pas ce genre de travail ?

— Je le lui dis à chaque fois. Il veut qu'on l'aide à prendre sa femme en défaut. Tout ce que l'on doit faire, c'est chercher sur les culottes – et à présent sur les draps – des traces de sperme.

Elaine coiffa ses cheveux blond cendré impeccablement coupés.

— J'imagine que l'on ne pourrait effectivement pas se charger de cette affaire et facturer des honoraires d'expert-conseil pour s'en débarrasser ?

D'instinct, Anya effleura le collier que son fils lui avait offert et sentit une boule dans sa gorge. Quelques semaines plus tôt, Benjamin, le visage rayonnant, avait désigné cette chaîne en or bon marché chez le bijoutier, pour les trente-quatre ans de sa mère. Il avait fièrement tendu les deux dollars qu'elle lui avait donnés, sans prêter attention lorsqu'elle avait payé la différence au vendeur.

Pour obtenir la garde de son fils, elle avait besoin de travailler

davantage, ce qui signifiait soigner son image. Les expertises d'assurances payaient bien, mais, si elle en prenait trop, elle risquait de ruiner sa réputation dans les milieux juridiques. Si sa situation ne s'améliorait pas dans les prochaines semaines, elle allait devoir reconsidérer *toutes* les éventualités.

— On ne va pas travailler pour Sperm Man, dit-elle en buvant l'eau à petites gorgées. Contente-toi de lui donner les noms des labos d'analyses privés de Sydney nord et de Lidcombe.

Elaine s'approcha de la porte.

— Au fait, ton rendez-vous de 9 heures ne devrait pas tarder, un certain M. Deab. Il n'a pas voulu m'en dire plus au téléphone, mais il n'a pas cessé de répéter qu'il devait te rencontrer de toute urgence.

— Espérons qu'il n'apporte pas de petites culottes...

Elaine pouffa.

— Un café ? suggéra-t-elle.

Sans attendre la réponse, elle traversa le couloir pour gagner la cuisine. Ne pouvant se permettre d'avoir un cabinet séparé, Anya vivait à l'arrière de sa maison mitoyenne. Elle dormait dans une chambre mansardée et en réservait une plus petite à l'étage pour les visites de Ben. Aux heures de bureau, le salon, la salle de bains et la cuisine se transformaient en parties communes.

À neuf heures et demie, Elaine fit passer Anoub Deab de la salle d'attente au bureau principal. En faisant un peu de rangement, Anya dénicha sous le canapé une petite voiture Matchbox, une brique de Lego et une figurine en plastique, témoins du dernier séjour de Ben. Elle déposait le butin sur son plan de travail au moment où l'individu entra dans la pièce.

Elaine proposa du café frais, que tous deux refusèrent, puis elle les laissa pour aller répondre au téléphone.

Anya serra la main du jeune homme, moite de transpiration. Il devait avoir une petite vingtaine d'années, les cheveux noirs, un teint olivâtre et des yeux sombres. Le jean et la chemise blanche impeccablement repassés indiquaient qu'il était excessivement soigneux ou qu'il vivait encore chez sa mère.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Deab ? s'enquit Anya en l'invitant à s'asseoir en face du bureau, avant de s'installer elle-même et d'ouvrir un calepin.

Il s'éclaircit la voix plusieurs fois, puis prit place dans le fauteuil.

— Je veux en savoir plus au sujet de ma sœur, Fatima. Elle a disparu il y a sept semaines. Personne ne sait où elle est allée. Mon père, ça l'a mis en colère... il a pensé qu'elle s'était enfuie avec un garçon. Ma mère...

Anoub baissa la voix.

— Cela faisait près d'un mois que Fatima était partie, et voilà qu'un soir la police vient à la maison et annonce à mes parents qu'elle est morte.

Anya compatit à la douleur du jeune homme. Elle savait trop bien ce que signifiait perdre un membre de sa famille. Elle nota : « Disparue pendant quatre semaines, trouvée morte il y a trois semaines » et souligna le tout sur son carnet.

Anoub se leva et fit les cent pas.

— C'était la drogue, mais je veux que vous découvriez le reste.

Anya prit un ton posé.

— Vous pensez que l'on ne vous a pas tout dit ?

— C'est ce que je veux vérifier.

Il soupira bruyamment.

— Vous savez ce que c'est de ne pas savoir à qui se fier ? Avec votre teint pâle et vos yeux verts...

Sa voix prenait des accents d'amertume.

— Depuis le 11 septembre, la police nous persécute. Avant, on nous tolérait. Maintenant, les gens nous méprisent. Les journaux racontent qu'on traîne en bandes et qu'on sème la violence. Juste parce qu'on est libanais, la police nous arrête, nous fouille et nous menace. Sans raison.

Il se passa une main dans les cheveux et fixa Anya du regard.

— Comment croire ce qu'elle nous dit ?

L'homme n'avait pas tort. Les médias diffamaient plus qu'à leur tour les immigrants islamiques depuis la catastrophe du World Trade Center et, plus près de l'Australie, les attentats suicides de Bali.

— Qu'est-il arrivé à votre sœur, d'après vous ?

— C'est ce que j'ai besoin de découvrir ! Cette histoire a apporté la honte sur notre famille et sur mon père. Ses affaires en souffrent, car notre propre communauté nous renie. Beaucoup prétendent qu'elle est morte du sida. Ma mère n'en parle pas, mais je l'entends pleurer...

Il se retint d'en dire davantage.

— Fatima était promise à un homme de notre village natal. À présent, mon père est tout autant déshonoré, vous ne pouvez pas comprendre ce que ça signifie pour nous.

Anya ne savait trop s'il était plus chagriné par la mort de sa sœur ou par les implications sociales des circonstances de son décès.

Il sortit une enveloppe de sa poche et la posa sur le bureau.

— Je veux que vous preniez ceci et que vous parliez à la police. Trouvez la vérité ! Fatima avait-elle le sida, comme certaines personnes l'affirment ? S'est-elle enfuie avec un homme ? Qui l'a droguée avant de la laisser mourir ?

Anya ouvrit l'enveloppe. Celle-ci était bourrée de coupures de dix et de vingt, pour un montant de plusieurs milliers de dollars. Il y avait même des liasses de billets d'une livre, quasi méconnaissables, des billets qui n'étaient plus en circulation depuis près de quarante ans.

Elle remit le contenu en place.

— Je suis infiniment désolée pour la perte que vous avez subie, mais je crois que vous vous trompez. Je ne suis pas détective privé.

— Mais M. Brody a dit qu'il vous demanderait de vous en occuper...

— Dan Brody, l'avocat ?

— Oui. Il gère les affaires de mon père.

Anya se demanda quel genre d'« affaires » nécessitaient l'emploi d'un avocat au pénal.

— Pour l'heure, il ne m'a rien demandé, dit-elle.

Le jeune homme redressa le menton, comme pour se donner davantage d'autorité.

— C'est moi qui vous le demande. Vous travaillerez pour moi, pas pour Brody.

— Je ne pense pas pouvoir vous aider, j'en ai peur.

Anya se leva et repoussa l'enveloppe. Avec une réputation à bâtir et son combat pour récupérer la garde de Ben, elle ne pouvait se permettre d'être impliquée dans quoi que ce soit de suspect ou d'illégal. Et elle n'appréciait guère l'attitude de Deab.

Anoub refusa de reprendre l'argent.

— Je suis prêt à payer pour découvrir ce que sait la police.

— Je choisis d'accepter ou pas un client, répliqua-telle d'une voix ferme.

— Je ne l'ai pas volé, si c'est ce que vous pensez. Ma mère a épargné chaque semaine, au cas où quelque chose arriverait à mon père. Elle avait caché l'argent un peu partout dans la maison et elle m'a demandé de vous en donner une partie. Il y en a davantage si vous en avez besoin.

Sa voix était désespérée, presque plaintive.

— Si je peux prouver que Fatima n'avait pas le sida, cela aiderait beaucoup ma famille.

Anya contempla le frère endeuillé. Il paraissait très arrogant, mais, lorsqu'il parlait de sa mère, il devenait étonnamment vulnérable. Son attitude défensive et sa paranoïa ne justifiaient pas sa morgue, mais pouvaient l'expliquer. Elle prit une profonde inspiration.

— À l'évidence, si la police est intervenue, le coroner a demandé un examen post mortem... une autopsie du corps de votre sœur.

— Les flics ne nous ont pas laissés enterrer Fatima quand on le voulait. Ils ont souillé son corps !

Anya savait que la tradition islamique imposait d'inhumer les morts le plus tôt possible. Dans le cas d'une suspicion d'overdose, le dépistage d'infections telles que le VIH avant l'autopsie retardait encore le processus, malgré les efforts du coroner et des pathologistes pour respecter les souhaits de la famille. Pour celle-ci, cette attente supplémentaire pouvait se révéler désastreuse et mal comprise.

— Si un médecin ne peut pas remplir un certificat de décès, expliqua-t-elle, ou si la cause de celui-ci est inconnue, le coroner réclame une autopsie. Surtout si les circonstances de la mort se révèlent suspectes. C'est la loi.

— Fatima..., reprit Anoub, d'une voix hésitante, est morte dans des toilettes crasseuses, avec une aiguille dans le bras.

Il se rassit et contempla une étagère remplie d'ouvrages médicaux, avant de poursuivre.

— Mes parents sont venus dans ce pays adolescents. Ils ont voulu pour nous une vie meilleure et plus sûre, mais ils tenaient à ce que l'on suive la loi islamique.

Quand Fatima a quitté le lycée, mon père l'a autorisée à travailler comme secrétaire médicale à Merrylands. Ce qui lui a permis de voir tous les problèmes créés par l'immoralité occidentale. Elle détestait les femmes venant au cabinet avec des grossesses et des maladies dues à leur débauche.

Anoub respira un grand coup et joignit fermement les mains.

— Elle avait hâte d'épouser le cousin de mon père... jusqu'à ce dernier soir.

Les muscles de son visage se contractèrent.

— Elle a dit à mon père que le train avait du retard, mais il ne l'a pas crue. Il lui a rétorqué qu'elle avait un petit ami et lui a interdit de retourner travailler là-bas.

— Comment Fatima a-t-elle réagi ? s'enquit Anya d'une voix douce.

Anoub se limita aux faits.

— Elle a pleuré et rejoint sa chambre. Dans la nuit, elle est partie et personne ne la jamais revue...

vivante.

— Je suis vraiment navrée pour votre sœur, répéta-t-elle.

À en croire ce que racontait son frère, la vie de Fatima n'avait pas dû être facile. Pas étonnant qu'elle se soit enfuie, si son père lui interdisait des libertés que les autres tenaient pour acquises.

— Mais j'ignore comment vous aider.

— La personne qui l'a quittée l'a-t-elle contaminée ?

Anya se demanda pourquoi Brody ne lui avait pas parlé de l'affaire. La motivation d'Anoub Deab semblait également curieuse, il paraissait bien plus intéressé par la contagion que par le fait de savoir comment et pourquoi sa sœur était morte. La réputation avait bien plus d'importance pour sa famille qu'Anya ne l'eût cru possible. L'idée lui vint qu'il aurait peut-être envie de rendre sa propre justice à l'encontre de celui qui avait abandonné Fatima dans les toilettes. Elle espérait se tromper.

— Vous pensez qu'elle avait un petit ami ?

— C'est l'un des éléments que j'aimerais vous voir découvrir.

— Vous devez comprendre qu'interpréter le rapport du légiste et glaner quelques informations auprès de la police, c'est à peu près tout ce que je peux faire. Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas détective privé. J'examine des preuves médicales, c'est tout.

Anoub se redressa.

— À cause de Fatima, les gens nous prennent pour des revendeurs de drogue. Mon père est suivi et on a reçu des menaces au téléphone.

Anya le soupçonnait toujours de paranoïa, mais, après tout, son père louait les onéreux services d'un avocat criminaliste.

— Je connais certains des enquêteurs qui couvrent le secteur ouest de Sydney. Si vous êtes menacé, vous pouvez les prévenir au sujet des coups de fil, ils retrouveront peut-être leur trace.

— On ne peut pas faire ça. Mon père l'interdit.

L'attitude d'Anoub mettait Anya mal à l'aise. Elle regarda la voiture miniature sur son bureau et songea à Ben et à la pénurie de propositions de travail. De toute évidence, Anoub la paierait pour le temps consacré à l'affaire, et elle n'était pas *forcée* d'apprécier le jeune homme ou la manière dont sa famille traitait les femmes. En outre, elle avait de la peine pour la mère, qui voulait savoir ce qui était réellement arrivé à sa fille et demeurerait dans l'angoisse de questions sans réponses.

— OK. Je peux parler à la police des circonstances du décès de Fatima et consulter le rapport d'autopsie. Nous pourrions nous revoir ensuite.

Anya se leva et repoussa sa chaise.

— Je risque de ne rien trouver que vous ne sachiez déjà, mais je tiendrai votre famille au courant.

Anoub se mit debout.

— Non ! Vous vous adresserez à moi et à personne d'autre ! Pas même à Brody.

Son accès d'autorité agaça Anya.

— Votre père sait-il que vous êtes là ? demanda-t-elle, d'une voix évoquant celle de sa propre mère.

Anoub bomba le torse et haussa le menton.

— Non, il ne serait pas d'accord. Ma mère oui, mais mon père n'est pas censé savoir.

— Parfait, je respecte la confidentialité. Je verrai ce que je peux faire.

Anya s'éloigna du bureau. En lui rendant les économies de M^{me} Deab, elle précisa que sa secrétaire allait noter ses coordonnées et établir un planning pour établir ensuite les honoraires.

Dan Brody allait devoir s'expliquer, songea-t-elle. Pourquoi avait-il cité son nom et qu'est-ce que cachait cette affaire, au juste ?

Un instant, elle examina son client, en se demandant s'il lui avait confié tout ce qu'il savait. Son instinct lui dit que non.

Le sergent-chef John Ziegler était de service le soir du décès de Fatima. La seule occasion de le rencontrer, pour Anya, c'était d'aller sur le terrain. Il s'était en effet déjà décommandé une première fois et elle souhaitait rapidement tirer au clair les circonstances de la mort de Fatima Deab. Dan Brody étant occupé au tribunal pour le reste de la semaine, elle voulait glaner rapidement tout ce qu'elle pouvait au sujet de ce décès.

En empruntant la passerelle de la gare, Anya fut bousculée par de jeunes badauds qui se dévissaient le cou afin de se rincer l'œil. Les gaz d'échappement en provenance de la grande route voisine embrumaient l'air ambiant. Elle joua des coudes pour se placer près du garde-fou. Un cordon de sécurité bleu et blanc protégeait l'extrémité du quai n°1 et, parallèlement aux traverses, une couverture grise dissimulait les restes d'un corps. Lorsqu'un train entra dans la gare de Westmead, une silhouette dégingandée, vêtue d'une combinaison bleue de la police et coiffée d'une casquette de base-ball, s'éloigna des rails et fut aussitôt masquée par le wagon. Deux minutes plus tard, le train redémarra et le responsable de l'unité de police criminelle reprit son inspection.

Anya plaignait l'humble agent de police chargé d'annoncer à la famille les circonstances de la mort de leur proche. Elle descendit l'escalier et marcha sur le quai en direction du secteur protégé par le cordon. Tandis qu'elle observait la scène, le sergent-chef agita une main gantée et demanda au planton de la laisser avancer.

John Ziegler photographiait la position du corps, il s'éloigna un peu, puis s'accroupit pour observer de près un détail sur le sol. C'était sans doute l'endroit où l'on avait dû découvrir un portefeuille ou tout autre objet personnel. Après avoir pris des clichés sous plusieurs angles, il fit un croquis des lieux. Les chefs d'unité étaient réputés méthodiques et pointilleux, inspecter une scène de crime se révélait un processus de longue haleine. Le moindre détail omis lors de l'inspection initiale, l'une des plus cruciales, pouvait obséder plus tard

les enquêteurs. Ce n'était pas une partie de plaisir, songea Anya, en regrettant de ne pas porter des chaussures plus pratiques.

— Désolé de t'avoir fait venir jusqu'ici ! cria Ziegler en la rejoignant sur le quai.

— Pas de problème, répondit-elle en se dandinant d'un pied sur l'autre.

De son poste d'observation, elle aperçut quelque chose qui ressemblait à un membre, gisant à une vingtaine de mètres de la masse des autres restes recouverte d'un drap.

Ziegler s'approcha, appareil photo autour du cou :

— Je termine. Encore cinq minutes. Alors, les leçons de batterie, qu'est-ce que ça donne ?

— Disons que je ne suis pas encore prête pour jouer dans la fanfare de la police !

Elle lorgna ce qui semblait être un bras sur le gravier.

— Rien de suspect ?

— Le conducteur est assez secoué, mais il a tout vu. Le jeune gars a sauté de l'autre bout du quai, juste au moment où le train quittait la gare et prenait de la vitesse.

Il tourna la page de son carnet.

— Encore une chance qu'il n'ait pas rebondi sur le quai pour se retrouver éparpillé sur une centaine de mètres.

Anya se dit qu'une personne aux membres déchiquetés par un train n'était pas censée avoir de la chance.

— Vous avez trouvé ses papiers d'identité ?

— Seule sa carte de bus a été épargnée, dit Ziegler dans un sourire narquois, avant de reprendre son croquis.

— Assieds-toi quelque part et je te rejoins.

Après avoir indiqué aux employés fédéraux qu'ils pouvaient enlever les restes du corps, Ziegler grimpa sur le quai et s'installa sur le banc à côté d'Anya.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda t-il en ôtant ses gants.

— J'ai besoin d'en savoir plus sur une scène de crime dont tu t'es occupé.

— Arme blanche ? Fusillade ? Agression sexuelle ?

Il s'adossa et épongea la sueur de son front.

— Overdose.

— Docteur C., j'en ai trois ou quatre par semaine quand je suis de service.

Il la contempla de ses yeux bleus fatigués et s'adoucit.

— Tu peux préciser ?

— Ça s'est passé il y a quelques semaines... une jeune femme dans une cabine de W.-C.

— L'affaire Deab. On dirait que la moitié de la police est sur le coup.

Ziegler enleva sa casquette et ébouriffa ses cheveux blonds ondulés.

— Que veux-tu dire ?

— On l'a traitée comme n'importe quelle overdose et les emmerdes ont commencé une semaine plus tard, quand on a reçu un coup de fil anonyme prétendant que la fille avait été assassinée.

Il secoua lentement la tête.

— Ce genre d'appel fiche ta journée en l'air. On est alors retournés dans les fameuses toilettes, pour ramasser des mégots de cigarettes, deux ou trois capotes usagées, et basta.

Un train express passa devant eux sans s'arrêter et Ziegler dut hausser la voix.

— En quoi ça te concerne, au fait ? J'ai entendu dire que tu étais passée à l'ennemi...

Anya ne releva pas, sortit un calepin de son sac et attendit que le dernier wagon soit passé.

— C'était un homme ou une femme ?

— Un type, apparemment, qui appelait depuis une cabine du centre commercial.

— Tu peux me donner des détails sur la mort de la fille, comme l'endroit exact où on l'a retrouvée ?

— Dans des W.-C. publics...

Pendant quelques instants, il regarda dans le vague, comme pour visualiser la scène.

— Quelque chose t'a paru suspect à ce moment-là ?

— Rien du tout. Comme je te le disais, j'en ai trois ou quatre comme ça par semaine.

Il croisa fermement les bras et se redressa.

— La porte des toilettes était verrouillée ou ouverte ?

— Grande ouverte. La femme de ménage a découvert le corps, mais a nié avoir touché à quoi que ce soit.

— Est-ce que la fille avait l'air de consommer de la drogue régulièrement ?

— Je n'en suis pas certain.

Il plissa les yeux comme s'il contemplait la défunte.

— Elle avait tout l'attirail, mais il y avait une seule trace de piqûre en évidence sur le bras, sous un garrot fait à l'aide d'un lacet. Sinon, elle avait l'air d'avoir une vie saine.

— Rien d'inhabituel concernant le lieu ?

— Une overdose à Merrylands, c'est presque une grande première. D'habitude, on les retrouve à Fairfield ou Cabramatta. Il y a, semble-t-il, un mauvais lot d'héroïne qui traîne, une quarantaine de junkies ont disparu ces derniers mois. On a donné l'alerte, mais les dealers ne sont pas franchement causants sur l'origine de leur came.

Ziegler s'interrompit et regarda une camionnette traverser les voies.

Anya poursuivit :

— Elle était dans quelle position ?

— Assise sur la cuvette... affaissée en avant. Comme je te disais, elle avait tout l'équipement : seringue, ampoule d'eau stérile, cuiller, brique. Elle s'est servie d'un tampon hygiénique en guise de filtre.

Il gratta la terre de sa bottine noire.

— Le soin que les junkies prennent à filtrer cette merde, alors qu'ils n'ont rien à foutre du poison qu'ils s'injectent, m'étonnera toujours.

Anya prit quelques notes.

— La seringue se trouvait à portée de main ?

— Ouais, tout près. Le modèle d'un millilitre, avec un capuchon orange.

Elle tenta de se représenter la fille. Fatima avait pu apprendre à s'injecter de l'héroïne au contact de consommateurs qu'elle aurait connus. La procédure classique consistait à chauffer une cuiller à café contenant l'eau de l'ampoule et à dissoudre ensuite la poudre. Le coton, les filtres à cigarettes ou même les tampons hygiéniques

servaient à clarifier le moindre grumeau et la drogue était aspirée dans la seringue par ces filtres de fortune.

Anya s'interrogeait sur ce coup fil anonyme.

— À ton avis, cela pourrait être autre chose qu'une mort accidentelle par overdose ou un suicide ?

Il fronça les sourcils et se frotta le menton.

— Elle était propre, elle sentait comme un parfum de lavande. Bon, d'accord, elle portait un jean et un corsage transparent. Il y avait cent dollars dans son soutien-gorge rouge en dentelle. Quand on a trouvé l'argent, on s'est dit qu'elle faisait le trottoir.

Les agents fédéraux ouvrirent l'arrière de la camionnette et allèrent récupérer le corps. Le sergent-chef s'avança et leur donna d'autres instructions, en leur rappelant de ramasser le membre sectionné.

— Quelqu'un l'a violentée... peu importe ce qu'elle était, reprit-il en se tournant vers Anya.

— De quelle manière ?

— Elle avait des bleus dans le dos, correspondant à des coups de ceinture.

— Suite à une raclée ?

— Ou plusieurs. Les marques semblaient anciennes et altérées. Tu sais à quoi ressemblent les cicatrices et les marques, elles ressortent davantage après la mort.

— Aucune trace de blessure à la tête ou d'entrave quelconque ?

— J'ai cherché tout ça, mais je n'ai rien trouvé. La lividité coïncidait avec la position du corps et la rigidité cadavérique avait commencé.

Ces indices confirmaient que Fatima était morte là où on l'avait retrouvée. Jusque-là Ziegler ne lui avait rien dit qui pouvait susciter la moindre suspicion au sujet du décès. Si elle côtoyait des dealers et des junkies, n'importe qui avait pu l'avoir agressée et l'on pouvait difficilement relier une ancienne correction à la cause de la mort.

— Rien qui suggère la présence d'une autre personne dans la cabine ?

— Rien. Quand on a trouvé l'argent, on s'est dit que le vol n'était pas le mobile. N'importe quel autre drogué aurait tout pris, alors on a traité l'affaire comme une overdose classique. Si c'était sa première piquouze, elle n'a pas eu de bol !

Anya se demanda pourquoi une jeune femme choisirait

d'expérimenter la drogue toute seule, sans avoir été entraînée par d'autres, sauf si elle avait l'intention de se faire du mal. Le rapport toxicologique post mortem fournirait peut-être davantage de réponses.

— Dans quel état se trouvait son jean ? Et ses ongles ?

Ziegler regarda Anya dans les yeux.

— Pourquoi veux-tu savoir tout ça ?

— Elle s'est enfuie de chez elle un mois avant qu'on la retrouve morte et personne ne sait si elle vivait dans la rue ou chez une amie.

— Elle n'avait pas l'air d'une SDF. Le jean était propre et repassé, maintenant que j'y pense, son visage était maquillé et ses ongles laqués. Ça rime à quoi ?

Il paraissait mal à l'aise, comme s'il en avait trop dit.

— En quoi cette affaire te concerne, d'ailleurs ?

— Un membre de la famille m'a demandé d'enquêter sur le décès, pour l'aider, je pense, à comprendre ce qui s'est passé.

— Laisse-moi deviner. Ils n'arrivent pas à savoir à quel moment ils ont fait fausse route et pourquoi leur petit ange a pris de la drogue, ricana-t-il.

Nul doute qu'il ignorait encore l'angoisse qui allait forcément de pair avec le métier de parents.

— Pour une raison quelconque, ils s'inquiètent du fait qu'on les a peut-être mal informés, répliqua Anya après un instant d'hésitation.

— Est-ce que je fais l'objet d'une enquête ? demanda t-il.

Depuis les révélations concernant une corruption de grande ampleur dans la police, tout officier se mettait aussitôt sur la défensive dès que l'on faisait allusion à la moindre irrégularité possible.

— Bien sûr que non ! Ça n'a rien à voir. J'essaie de glaner ce que je peux, de les aider à faire le deuil de Fatima. J'en discute avec toi parce que tu étais sur les lieux.

Ils contemplèrent en silence le sac mortuaire bleu vif en train d'être chargé dans la camionnette fédérale.

— Les traces de coups dont tu parles sont bizarres, reprit Anya. La famille n'en a pas fait mention, pas plus que de l'argent que tu as trouvé ; elle n'était donc même pas au courant. Elle n'a pas parlé d'homicide non plus, mais semble penser qu'il y a quelque chose qui cloche au sujet du décès. La famille veut savoir qui a entraîné la fille dans les toilettes.

— Désolé, je ne peux pas t'aider à ce niveau. Je ne sais même pas

quelle tournure a pris l'enquête. Je le découvrirais uniquement si je dois témoigner au tribunal. Quoi qu'il en soit, dit-il en penchant la tête, sourcils dressés, je suppose qu'à présent que tu es dans le camp adverse je ne devrais pas te parler...

— Tu ne serais pas le premier à penser de cette façon.

Anya savait que les policiers n'appréciaient guère toute personne qui, selon leur propre conception des choses, travaillait pour des criminels. Trop souvent, les dossiers tombaient à l'eau à cause de détails de procédure, notamment si l'on avait perturbé la scène de crime ou si le protocole n'avait pas été suivi à la lettre. Après le procès Barker, elle s'attendait à voir grandir l'animosité à son encontre.

— Allez, doc', je rigole ! Je vais te raccompagner à ta voiture. Tous ceux qui savent jouer de la batterie sont mes potes.

Le policier la prit par le bras.

— Pourquoi ne pas en parler à Alf Carney ? Il remplace le directeur du labo Western Forensics pendant quelques mois. Un type étrange, mais il pourrait bien te tuyauter.

— Merci de ton aide. J'apprécie.

— Tu me devras juste une jam-session. Mon saxo et ta batterie pourraient s'entendre à merveille.

Anya savait que Ziegler ne pouvait s'empêcher de draguer, comme tant d'autres policiers.

Il baissa la tête.

— Sérieusement, j'espère que tout ça va se calmer et que le coup de fil provenait d'un timbré. Tu sais comment ça se passe : on se met sur pilote automatique quand il s'agit de drogue. On n'a pas le temps de finir une affaire qu'une autre nous tombe déjà dessus.

Le lendemain matin, dès 8 heures, Anya était dans le cabinet lambrissé de chêne de Dan Brody. Plus élégant que jamais dans sa veste croisée, l'avocat l'accueillit par un baiser sur la joue. Le geste la désarçonna un peu.

— Merci d'être venue si tôt, je dois être au tribunal ce matin.

Il lui offrit un siège en face de son bureau.

— Désolé qu'Anoub Deab t'ait un peu forcé la main.

J'ignorais qu'il irait te voir en personne.

— J'ai été surprise quand il a cité ton nom.

Il ôta sa veste, la suspendit à un cintre, puis lissa les revers.

— Il est jeune, impulsif et en colère. Sa sœur est morte et il lui faut quelqu'un à condamner. Pour le calmer, je lui ai dit que je te parlerais. Après tout, tu es mon témoin vedette.

— C'est compréhensible, admit Anya, en préférant ne pas le contredire tout de suite. Mais j'ai été étonnée par le fait que tu acceptes cette affaire.

— Comment ça ? dit-il en s'asseyant dans un fauteuil de cuir à haut dossier.

— Ce n'est pas une famille très influente, elle ne vit pas dans la banlieue chic et, jusque-là, elle n'a pas trop attiré l'attention des médias.

— C'est un peu dur... même venant de toi, commenta-t-il en souriant à belles dents. Disons seulement que je les connais de longue date et je leur dois une faveur.

Anya sentit la chaleur monter par une grille de ventilation dans le plancher. À son tour, elle ôta sa veste bleu marine et la posa sur l'accoudoir de son siège.

— Alors, pourquoi t'occupes-tu d'une affaire d'overdose ?

— Ce n'est peut-être pas aussi simple. On a demandé à Mohammed de fournir des prélèvements pour l'ADN.

Anya s'adossa au fauteuil. Si la police souhaitait des échantillons d'ADN, c'est qu'il devait y avoir des indices relevés sur place ou sur le corps lui-même.

— J'ai parlé avec le chef de l'unité de la criminelle. Le décès a été traité comme n'importe quel cas d'overdose, jusqu'à ce qu'un coup de fil anonyme prétende qu'on avait assassiné Fatima. L'équipe est retournée une semaine plus tard sur les lieux, mais n'a pas trouvé grand-chose. Uniquement ce à quoi on s'attend dans une cabine de W.-C.

— J'imagine déjà leurs visages paniqués !

Brody semblait prendre un plaisir puéril à l'idée que la police ait pu faire une bourde.

— En supposant que ces indices soient vieux et collectés dans un lieu public, cela m'étonnerait fort qu'ils incriminent mes clients.

— Tu as l'air de dire que les Deab pourraient être impliqués, non ?

— Tu ne connais pas ces gens...

Brody s'empara du pichet posé sur le plateau à sa droite et se servit un verre d'eau, qu'il plaça sur une soucoupe en étain.

— Je ne fais qu'envisager toutes les éventualités.

C'est pourquoi je voulais discuter avec toi. Il y a quelque chose de bizarre chez Anoub. On dirait qu'il s'intéresse seulement à ce qui est arrivé à sa sœur avant sa mort, et à ce que sait vraiment la police. Il est aussi convaincu que sa famille fait l'objet d'une filature.

— Ouais, eh bien, il n'a peut-être pas tort. Une de mes sources à la police m'a confié qu'ils se renseignent un maximum sur Mohammed. Ils l'ont effectivement mis sous surveillance.

Compte tenu de ce que cela coûtait, les enquêteurs devaient avoir une sacrée bonne raison. Anoub se servait peut-être d'elle pour découvrir si la police possédait des preuves compromettantes pour son père.

De toute évidence, Brody partageait cette idée.

— Il y avait quelque chose dans le compte rendu d'autopsie ? demanda-t-elle.

— C'est la question que je te pose maintenant.

L'avocat lui tendit une liasse de feuillets.

Elle fit le tri et repéra une copie du rapport de pathologie transmis

au coroner. La cause du décès était répertoriée comme « narcotisme grave dû à l'administration d'opiacés : morphine ou héroïne ». Tournant la page, elle parcourut rapidement les conclusions de l'examen externe. Le corps était celui d'une femme adulte d'une stature de 1,60 m et d'un poids de 45 kg, vêtue d'un corsage blanc, de chaussures à hauts talons noires, d'un jean, d'un slip et d'un soutien-gorge rouge.

Elle lut à voix haute :

— « On observe une trace récente de piqure dans la fosse antécubitale droite, associée à une zone mal définie d'ecchymoses rouge bleuâtre de trois centimètres de diamètre. »

Relevant la tête, elle conclut :

— Tout ce qu'il y a de plus classique. La drogue a été injectée dans son bras droit.

Elle baissa de nouveau les yeux et ajouta cette remarque qu'elle jugeait de pure forme :

— Fatima était sans doute gauchère.

— C'est aussi ce que je pense.

Anya reprit sa lecture, ses doigts suivant les lignes.

— Le légiste mentionne un certain nombre d'hématomes jaunâtres dans le dos. Le plus grand mesurait cinq centimètres de diamètre et était situé au-dessus de la partie inférieure de l'omoplate droite.

Elle lança un regard à Brody :

— Le chef de l'unité de la criminelle m'en a parlé. Tout porte à croire qu'elle aurait été salement tabassée... La teinte jaunâtre confirme le fait que les ecchymoses ne dataient pas de la veille, et il est aussi noté la présence de plusieurs cicatrices un peu floues dans le dos. Il semble qu'elle ait reçu plus d'une correction.

— C'est un éventuel problème. Des témoins ont en effet vu Mohammed Deab se livrer à des voies de fait sur Fatima, le soir de sa disparition. Un voisin a même appelé les services familiaux, mais comme la fille avait plus de dix-huit ans, elle ne relevait pas de leur compétence. L'assistante sociale connaissait la famille et a conseillé de prévenir la police, mais le voisin souhaitait garder l'anonymat et n'a pas passé d'autres coups de fil.

Stylo plaqué or en main, Brody griffonnait distraitement sur un calepin.

— Deux semaines après la mort de la fille, l'assistante sociale a téléphoné aux enquêteurs du coin, mais ils avaient déjà reçu l'appel

anonyme dont tu parlais au début. À ce stade, le coroner avait décidé que le décès était dû à une injection mortelle d'opiacés et n'avait découvert aucune circonstances suspectes ; il n'a même pas lancé une enquête judiciaire. Visiblement, la famille n'a pas traîné pour l'enterrer...

— N'oublie pas que c'est une pratique courante chez les musulmans, précisa Anya.

— Je te l'accorde, mais on pourrait aussi y voir la volonté de camoufler quelque chose.

Anya revint au rapport.

— « La partie supérieur du corps et la tête sont congestionnées, ce qui correspond à la lividité cadavérique en corrélation, et on remarque un liquide écumeux et taché de sang à proximité de la bouche et du nez. »

Elle observa Brody en train de dessiner une série de carrés.

— Jusqu'ici, c'est simple. Elle est morte penchée en avant à l'endroit où on l'a découverte. Dans les décès provoqués par l'abus d'opiacés, on constate souvent un œdème pulmonaire, ou du liquide dans les poumons, suite à une insuffisance cardiaque. Le liquide remonte parfois dans la bouche.

— Qu'est-ce qui en est la cause ?

La plume cessa de griffonner, mais les yeux restèrent rivés au papier.

— Personne ne sait exactement comment l'héroïne tue, mais elle peut endommager le muscle cardiaque, ce qui entraîne un soudain arrêt du cœur.

— Est-ce que l'on pourrait relier cela aux coups et blessures ?

Anya scruta les paragraphes intitulés « Systèmes cardio-vasculaire et respiratoire ».

— Il s'agit d'un cœur de taille normale, aucun trauma apparent, et les poumons sont lourds, car congestionnés. Rien ne laisse supposer une blessure à la poitrine... ni perforation ni hématome pulmonaire, aucune fracture costale. L'agression semble annexe.

Brody tapota son stylo sur le calepin.

— Y a-t-il autre chose qui pourrait être compromettant ?

— Aucune trace de traumatisme crânien ou d'entrave ; il serait donc difficile de démontrer qu'on l'a tabassée ou maintenue à terre avant la prise de drogue.

Elle passa au rapport toxicologique au verso de la page.

— « Les tests de dépistage de stupéfiants et de poisons montrent la présence d'opiacés dans le sang et l'urine. Alcool : néant ; morphine : 0,2 mg/l ; codéine : < 0,5 mg/l ; morphine dans la bile : 2 mg/l. »

— Il semble que Fatima n'était pas une consommatrice régulière, ajouta-t-elle.

Brody releva la tête.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ?

— L'héroïne se décompose très rapidement en morphine, en général trop vite pour qu'on la détecte en tant que telle. On a donc tendance à mesurer le niveau de morphine dans le sang, l'urine et la bile.

— Pourquoi la bile ?

Il inscrivit le mot en capitales sur sa feuille.

Anya se pencha en avant.

— Ce n'est pas le cas dans tous les labos, mais Western Forensics fait systématiquement des prélèvements de bile. Parfois, ils se révèlent utiles. Les stupéfiants se concentrent dans le foie et sont sécrétés dans la bile, où ils peuvent s'accumuler pendant plusieurs jours, voire des semaines. Les consommateurs réguliers présentent souvent un taux de morphine élevé.

Anya revérifia les chiffres.

— Les résultats laissent entendre qu'elle ne consommait pas régulièrement... il pourrait même s'agir de sa première fois, à en juger par l'absence notoire de traces d'injection notée par la police et le légiste.

— Ça paraît un peu suspect...

— Pas forcément. Un débutant peut facilement faire une overdose. Il n'a pas encore développé la moindre tolérance à la drogue, il est fragile.

Brody désigna le document.

— Qu'est-ce que t'inspire la page 2, dernier paragraphe... « vésicules génitales » ?

Anya revint sur ce passage et parcourut la description des organes génitaux externes. On remarquait une absence notoire de poils pubiens. On observait sur la vulve de multiples vésicules contenant un liquide transparent, de deux à cinq millimètres de diamètre. D'autres lésions s'étaient étendues vers des zones d'ulcération superficielle.

— Elles ressemblent à des cloques, dit-elle.

— Ce qui signifie ?

— Je vais devoir vérifier les prélèvements, mais on dirait bien que Fatima souffrait d'herpès.

Si Anoub Deab avait la paranoïa du sida, il risquait de ne pas de se réjouir à l'idée que sa sœur ait contracté une infection sexuellement transmissible.

Dan Brody eut un sourire narquois :

— Le mythe de la vierge en prend un coup, tu ne crois pas ?

Anya ignore la remarque.

— Une première crise d'herpès peut se révéler très douloureuse. Le rapport toxico ne fait pas mention de l'Acyclovir.

— Acy... quoi ?

— C'est un traitement antiviral. Il permet de réduire la gravité d'une crise d'herpès.

— Tu veux dire que la fille utilisait l'héroïne en guise de calmant ?

Anya haussa les épaules.

— Ça m'étonnerait, mais tout est possible. On utilise couramment la morphine pour traiter les fortes douleurs.

Brody lâcha son stylo et s'ébouriffa les cheveux.

— Il est clair que la police soupçonne quelque chose de louche. Il y a de lourds antécédents de violence domestique.

— Beaucoup d'usagers de drogues viennent de famille ou les sévices sexuels et la maltraitance sont monnaie courante.

Anya tassa la pile de feuillets sur ses genoux.

— Cela ne suffit pas à faire porter les soupçons sur qui que ce soit. La police doit avoir une autre piste pour continuer ses investigations.

— Je suis d'accord. C'est à ce niveau-là que j'aimerais te voir intervenir. J'ai pensé parler au voisin qui a appelé les services sociaux le soir où la fille Deab a été vue pour la dernière fois. Jusqu'ici j'ai fait chou blanc. Les collègues de Fatima devraient savoir si elle avait un petit ami.

— J'ai dit à Anoub Deab que je tâcherais d'en savoir plus sur les circonstances entourant la mort de sa sœur, je n'ai rien promis d'autre. À présent, je me demande s'il m'a tout dit.

— C'est une famille dysfonctionnelle, mais quelle famille ne l'est pas ? dit Brody dans un haussement d'épaules.

— Anoub roule sans doute des mécaniques dans le dos de son père. À ce stade, je ne vois aucun conflit d'intérêts et tu peux facturer ton travail. Mohammed Deab sait que j'ai demandé la contribution d'un spécialiste et il est d'accord pour régler la note. À mon humble avis, ils veulent tous les deux savoir pourquoi la police les a pris pour cible.

— Entendu, même si je vais devoir déterminer pour qui je travaille quand j'enverrai mes factures.

Feuilletant le rapport jusqu'au bout, Anya ajouta :

— Comme il n'y a pas le compte rendu histologique, je vais vérifier les échantillons et les prélèvements, et je te recontacte.

Brody se leva et tendit une carte de visite portant le nom « Dr Jennifer Wallace ».

— C'est la généraliste pour qui Fatima travaillait. Elle pourrait peut-être te fournir des renseignements sur les habitudes de la fille.

Sa mâchoire se crispa et il prit un ton plus grave.

— Navré qu'Anoub soit passé te voir directement. Les Deab sont comme cul et chemise avec des gens peu recommandables. Limite-toi à la pathologie, discute avec la généraliste et évite de voir Anoub une nouvelle fois, en tout cas sans m'en parler d'abord.

— Tu as presque l'air inquiet.

— Crois-moi, Anya, on ne tient pas à fréquenter ces gens plus que nécessaire !

Comme Brody la raccompagnait à l'extérieur, elle commença à regretter sa décision d'aider le jeune homme. Dans le couloir se tenait un homme élégant qui leur sourit et accueillit Brody par une poignée de main. Bien que mesurant quelques centimètres de moins que l'avocat, Vaughan Hunter en imposait à plusieurs égards.

— Tu as fait du sacré bon travail sur les victimes d'abus sexuels pour le *Medical Journal of Australia*, dit-il à Anya.

— J'avais oublié que vous aviez tous les deux travaillé ensemble sur deux ou trois affaires, répliqua Brody un peu trop fort.

Il se tourna vers elle :

— Vaughan se rend à la conférence des témoins experts à Canberra, dont je t'ai parlé.

— Ravie que quelqu'un ait lu mon article !

Chaque fois qu'elle avait collaboré avec le psychiatre, elle avait été encore plus impressionnée par son sang-froid lors des contre-interrogatoires que par l'étendue de ses connaissances. Elle se

demandait comment de telles personnes trouvaient le temps de lire les journaux de médecine.

— J'aimerais aller à cette conférence, mentit Anya, mais je suis prise ce week-end-là

Deux jours et deux nuits avec son fils comptaient davantage que tous les colloques recommandés par Brody.

— Entre, Vaughan, je te rejoins.

L'avocat se tourna de nouveau vers elle.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit au sujet des Deab.

Sois prudente !

6

Le cabinet du Dr Jennifer Wallace se nichait entre une pharmacie de la taille d'un supermarché et une agence comptable, dans la portion la plus encombrée de Merrylands Road. Anya poussa la porte d'entrée et se retrouva dans un salon d'accueil vide. Des jouets jonchaient le sol ça et là, tandis que des magazines féminins déchirés avoisinaient une rangée de chaises blanches en plastique. La consultation du matin avait dû être animée.

Une petite femme potelée passa la tête par l'une des portes donnant sur un long couloir étroit.

— Docteur Crichton ?

Elle s'approcha, tenant d'une main une poubelle pleine et, de l'autre, un sac en plastique.

— Je suis Maria, la secrétaire du Dr Wallace. On l'a appelée à l'extérieur pour une urgence sans gravité, mais elle ne devrait pas tarder.

— Je vais attendre, si cela ne vous dérange pas.

Maria vida le contenu de la poubelle dans le sac dont elle noua les poignées.

— Ce n'est pas monnaie courante que d'autres médecins se déplacent pour discuter des patients...

— En réalité, je suis venue parler de Fatima.

— Jenny m'a dit que vous vouliez savoir ce qui lui est arrivé.

Sa voix s'estompa comme elle se mettait à ramasser les jouets pour les ranger dans une caisse jaune.

Anya se pencha pour l'aider.

— Vous l'avez bien connue ?

— Oui, elle travaillait ici, vous savez, jusqu'à...

Elle baissa la tête et se détourna.

— Vous vous connaissiez depuis longtemps ?

Anya repéra les pièces d'un puzzle.

— Depuis qu'elle était gamine. On habitait en face de chez eux. Ils ont emménagé dans une maison plus grande quand la famille a acheté un petit atelier de réparation dans Parramatta Road.

— Depuis combien de temps était-elle secrétaire ?

— Depuis que ça a empiré... Environ un an.

Maria lança le dernier jouet dans la caisse et se redressa. Anya la suivit dans une salle de consultation.

— Son père voulait qu'elle abandonne les études, même si elle avait des notes excellentes. C'est... c'était... une fille douée.

Elle s'empara d'un vaporisateur sous l'évier et retira le drap froissé de la table d'examen.

— Elle a persuadé son père de la laisser gagner un peu d'argent et Jenny lui a offert cet emploi pour la dépanner et garder un œil sur...

Elle s'interrompit et s'affaira à nettoyer la table, avant de la recouvrir d'une housse blanche propre et repassée.

— Elle voulait garder un œil sur elle à cause de la violence qu'elle subissait à la maison ?

— Vous êtes au courant, alors, et vous voulez découvrir ce qui s'est passé ?

Maria parut soulagée de pouvoir parler.

— Quand on était voisins, on entendait des cris et des disputes. Le père fulminait en anglais, puis dans sa propre langue. Il appelait ça la discipline... moi, je dis que c'est criminel. Un jour, je l'ai trouvée cachée dans les buissons et je l'ai amenée à Jenny pour qu'elle l'examine. Il l'avait rouée de coups. Il jouait les durs avec sa ceinture.

Tout en songeant aux marques et à la forme des ecchymoses sur le dos de Fatima, Anya faillit éternuer à cause de l'odeur envahissante des antiseptiques.

— Les coups ont cessé ?

— Non, ils ont augmenté. Comme le père était convaincu qu'elle fréquentait un garçon, il demandait au frère de la déposer au bureau et de la récupérer. Elle prenait même son déjeuner à l'intérieur.

Anoub avait manifestement menti en disant que Fatima avait manqué son train. Anya se demandait pour quelle raison.

— À votre connaissance, elle n'avait donc pas de petit ami ?

Maria eut un rire moqueur.

— Fatima n'aurait même pas mangé sans la permission de son père. Cette fille avait une peur bleue de parler des garçons.

Elle tapota l'oreiller et le recouvrit d'une taie en papier.

— Fatima savait que si son père l'apprenait, il les tuerait, elle et le garçon. Elle était censée épouser quelqu'un au Liban.

— Un mariage arrangé.

— Oui, sauf que cet homme frisait la soixantaine et avait déjà cinq enfants. Fatima n'avait que dix-neuf ans, nom d'un chien !

Maria vaporisa l'évier.

— Comment réagissait-elle ?

Maria s'arrêta de nettoyer.

— Pour autant que je sache, elle allait se faire une raison. Son père souhaitait que son cousin émigre chez nous, c'est comme ça qu'ils s'y prennent.

Anya avait vu le sort tragique réservé aux femmes maltraitées qui tentaient de s'échapper.

— Pensez-vous qu'elle ait pu paniquer et prendre la fuite ?

— Oh non, elle n'aurait jamais fait ça. Elle n'avait pas d'argent et nulle part où aller.

Le père lui prenait sans doute tout son salaire et elle dépendait totalement de lui financièrement.

— Était-elle malheureuse ?

— Je ne crois pas. C'est le seul mode de vie qu'elle ait jamais connu.

Un bip perçant se déclencha dans la pièce voisine.

Maria tressaillit et donna un coup d'éponge dans l'évier.

— C'est l'autoclave. Je dois desserrer la soupape, sinon la porte reste coincée.

Anya sentit que Maria était ravie de ce petit intermède et elle passa dans la salle de soins. Sur les murs, des affiches faisaient la promotion de la vaccination, de la consommation de viande rouge riche en fer, et, ironie du sort... d'un centre de soutien pour les victimes de maltraitance. Elle regarda en silence Maria tourner la manette qui ouvrait la porte du petit stérilisateur.

— Savez-vous si elle avait déjà consommé de la drogue ?

Maria lui répondit d'une petite voix, comme si des oreilles indiscrètes avaient pu écouter.

— Je ne crois pas. Cette pauvre enfant ne supportait même pas la vue d'une seringue.

Elle sortit les instruments désinfectés à l'aide d'un forceps, les plaça dans des poches stériles qu'elle ferma hermétiquement avant de les dater.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle nous ait quittés.

Maria se mit à trembler et laissa tomber les pinces.

— Elle aurait dû venir me voir... elle avait promis !

La femme porta les mains à son visage et se mit à pleurer douloureusement.

— Elle serait encore en vie...

Anya lui tapota l'épaule.

— Vous n'êtes pas responsable, dit-elle avec douceur. Ce n'est pas de votre faute.

Une voix résonna dans le couloir.

— Maria ? Tout va bien ?

La réceptionniste saisit un Kleenex dans la boîte posée sur la paillasse et sécha ses larmes.

— Oui, oui... Le Dr Crichton est là.

Anya s'approcha de la porte et salua Jennifer Wallace.

La généraliste était petite, mais en imposait avec ses longs cheveux roux et ses yeux gris. Sa combinaison recouvrait une carrure démesurée pour sa silhouette. Elle excusa son retard d'un ton froid, très professionnel, mais se radoucit en s'adressant à sa secrétaire.

— Harry est dans la salle d'attente. Je peux m'en occuper, alors, pourquoi ne pas aller déjeuner ? Je vous reverrai à 3 heures.

Maria s'excusa et quitta la pièce.

Le Dr Wallace reprit la parole.

— J'espérais que vous pourrions parler en privé, mais un de mes patients a fait une chute et s'est lacéré le front. Harry est sourd comme un pot et cela m'étonnerait que son audiophone soit en marche.

— Laissez-moi deviner, il économise les piles ? s'enquit Anya, habituée à cette manie courante chez les personnes âgées.

— Tout à fait.

La doctoresse se détendit et sourit.

— Nous pourrons parler pendant que je le suture. Malheureusement, c'est tout ce que je peux faire pour lui aujourd'hui.

Anya n'avait pas l'habitude de discuter d'autres cas en présence d'un patient.

— Si Harry n'y voit pas d'inconvénient, bien sûr.

Le Dr Wallace retourna dans la salle d'attente et aida le vieux monsieur à s'installer sur la table de la salle de soins. Il souleva sa serviette éponge imbibée de sang et révéla une profonde entaille à l'arcade sourcilière gauche. Lui effleurant l'épaule, elle lui hurla dans l'oreille qu'elle allait le recoudre. Il acquiesça en levant la main.

Sur un chariot en alu placé à côté, elle déballa un kit de suture, en prenant soin de ne pas en contaminer le contenu. Elle se nettoya les mains à la brosse et coupa le robinet d'un coup de coude sur les longues poignées.

Anya attendit avant de briser le silence.

— C'est évidemment une période difficile pour tout le cabinet, mais j'aimerais vous poser quelques questions au sujet de Fatima Deab.

— J'ai déjà parlé longuement avec l'inspecteur.

La généraliste s'essuya dans une serviette stérile en papier.

— À vrai dire, je ne travaille pas pour la police. La famille de Fatima m'a demandé de clarifier ce qui s'est passé.

— Dans ce cas, je ne vois pas comment je peux vous aider.

Elle enfila des gants de chirurgie.

— La famille veut connaître les circonstances exactes de sa mort et son état de santé depuis sa disparition. L'officier chargé du dossier et le rapport d'autopsie laissent entendre qu'il s'agit d'une mort classique.

— Et vous êtes certaine que c'est ce que souhaite la famille ? J'aurais cru qu'elle voudrait au contraire étouffer l'affaire. Cela peut ressembler à une overdose toute simple, mais pas dans ce contexte.

— Vous faites allusion aux antécédents de maltraitance ?

— Ça va plus loin. Il y a peut-être un détail qui vous échappe. La famille de Fatima est intégriste. Nous parlons d'un groupe culturel qui a fermé les yeux sur le meurtre d'une gamine de quatorze ans accusée d'avoir couché avec un garçon du quartier. L'oncle l'a attachée à un lit et l'a battue à mort. Même lorsque l'autopsie a révélé un hymen non

perforé, les hommes de la communauté ont proclamé que la mort célébrait le triomphe de la moralité. L'honneur de la famille était en jeu et, à leurs yeux, l'honneur représente tout.

Anya tenta de cacher son écœurement devant une telle cruauté.

— Quelle était la gravité des mauvais traitements infligés à Fatima ?

— Voyez par vous-même ! Son dossier et ses radios se trouvent sur l'étagère près du mur. Maria avait l'habitude de l'amener ici en secret, quand le père était au travail. La mère ne conduit pas et ne parle pas notre langue.

Pendant que le Dr Wallace nettoyait la blessure du vieillard et y injectait un anesthésiant local, Anya ouvrit le dossier. Les observations remontaient à sept ans. Blessures des tissus mous (8), ecchymoses, et autres suspicions de fractures apparaissaient souvent. Anya examina quelques radios à la lumière.

Les fractures de l'avant-bras, de la mâchoire, des pommettes et des côtes étaient d'une évidence alarmante aux dates couvrant la période de soins. Elle éprouva de la peine pour cette fille qui avait connu bien peu de tendresse dans sa courte existence.

— Il semble que la violence augmentait à mesure qu'elle vieillissait, observa Anya.

— Exact. Elle avait encore une fêlure du cubitus peu de temps avant sa disparition.

— Pourtant, elle ne portait pas de plâtre quand on l'a retrouvée.

— C'est parce que je ne lui en avais pas mis. Elle me laissait la soigner à condition que personne d'autre ne le découvre. Le père pensait que ses blessures lui rappelleraient tout le mal qu'elle était censée avoir fait. Je lui bandais le poignet quand elle venait travailler, mais elle l'ôtait avant de rentrer chez elle.

— Est-ce que les services sociaux ne sont pas intervenus ?

— Sauf votre respect, docteur Crichton, vous ne comprenez peut-être pas toute la complexité du problème. Je suis légalement tenue d'informer les services sociaux. J'ai essayé une fois pour Fatima, mais plus jamais ensuite. Le père a piqué une telle colère de voir le bureau s'immiscer dans ses affaires que les mauvais traitements ont empiré et qu'il l'a enfermée à clé. C'était deux ans avant qu'il l'autorise à sortir toute seule. Chaque visite devait rester secrète. J'ai pris la décision de la soutenir, plutôt que de provoquer un regain de violence. N'oubliez pas que Fatima était certes une victime, mais qu'elle souhaitait rester chez ses parents.

Anya se demanda combien d'autres jeunes femmes subissaient le même sort.

Le Dr Wallace sutura la blessure à l'aide d'une aiguille courbe.

— Il ne s'agit pas d'un cas isolé. La violence domestique correspond à un mode de vie dans de nombreuses cultures. Regardez les femmes américaines d'origine africaine, les aborigènes... Nous autres Anglo-Saxons n'avons pas de quoi être fiers non plus. Les statistiques sont effrayantes, mais il est difficile d'aider des femmes qui ne veulent pas s'isoler d'une communauté leur apportant un soutien social et financier. En tant que médecins, nous ne pouvons que les rafistoler, dans l'attente de la prochaine crise et dans l'espoir qu'une tragédie comme celle-ci ne se produise pas.

Elle acheva ses points de suture par un nœud.

— Vous voulez bien m'aider ?

Anya saisit la paire de ciseaux et coupa l'extrémité du fil.

— Savez-vous si elle avait essayé de prendre de la drogue ?

— Il n'y a rien qui puisse l'attester. Comme elle avait l'air anémié, je lui ai fait une numération globulaire et j'ai vérifié son taux de fer lors de sa dernière fracture. J'aurais vu des traces de piqûres, le cas échéant. En outre, elle avait la phobie des seringues.

Le suicide reste donc une éventualité, se dit Anya. Elle songea à la religieuse qui s'était jetée dans le vide et se demanda si Fatima était en proie au même désespoir.

— Était-elle déprimée ?

— Pas d'un point de vue clinique.

Le médecin ajouta une nouvelle suture.

— À votre connaissance, avait-elle des rapports... intimes ?

— Je lui ai parlé contraception et frottis vaginal, mais elle a nié toute activité sexuelle. Rien ne suggérerait qu'on ait abusé d'elle.

— Et un herpès ?

— Absolument pas.

La généraliste fit un nœud à la dernière suture et regarda Anya.

— C'est ce que l'autopsie a révélé ?

— Cela en a tout l'air.

Anya détourna les yeux.

— Oh, mon Dieu. Le père est au courant ?

— Je n'en suis pas sûre.

Soudain, Anya eut l'impression d'avoir trahi le secret médical.

Le Dr Wallace nettoya la blessure refermée et appliqua un pansement étanche.

— Quand je pense à ce que cette pauvre enfant a dû traverser. Remarquez, l'herpès est tellement courant.

A priori, une affection qui touche un adulte sur huit n'est pas considérée comme une tare. Mais cela ne s'appliquait pas à Fatima.

Les yeux du médecin s'embuèrent.

— Pour elle, contracter l'herpès équivalait véritablement à signer son arrêt de mort.

Debbie Finch regarda la poitrine du petit garçon se soulever et s'abaisser au rythme de la respiration artificielle. Un moniteur cardiaque accomplissait cent battements par minute. Il ressemblait à n'importe quel gamin de cinq ans endormi, à l'exception de son tube de ventilation dans le cou.

Elle glissa doucement la petite main froide de l'enfant sous la couverture de coton.

Le médecin s'approcha.

— L'équipe CareFlight (9) reste là encore vingt minutes. Vous feriez peut-être mieux de lui laisser prendre le relais et de rentrer chez vous, dit-il avant de passer au malade suivant.

Debbie Finch vérifia la perfusion, incapable de détacher son regard de ce petit patient dont personne n'aurait cru qu'il survivrait, voilà à peine quelques heures. Il s'était étranglé avec une tomate cerise et gisait inerte dans les bras de sa mère.

Lorsque le médecin avait tenté de l'intuber, la fragile tomate avait éclaté et obstrué la trachée, le privant d'oxygène pendant trois effroyables minutes supplémentaires. Le médecin pratiqua immédiatement une trachéotomie et inséra un tube respiratoire dans le cou de l'enfant, en contournant l'obstruction. Avec l'efficacité et la précision de son savoir-faire, Debbie lui avait passé les instruments stériles, avait branché le respirateur et lui avait administré les médicaments.

Elle gardait encore les mains brûlantes après toute cette tension nerveuse. Dans toute sa carrière d'infirmière au Gosford Regional Hospital, elle ne se rappelait pas avoir éprouvé une telle émotion. Elle n'avait pas envie de rentrer chez elle retrouver son père, pas ce soir.

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre, agrafée à son uniforme bleu. L'auxiliaire de vie de son père devait s'en aller à 11 heures, alors Debbie ferait bien de se presser.

Elle franchit les épaisses portes en plastique donnant sur le couloir et rejoignit la salle de garde où, en début de soirée, l'équipe des urgences lui avait fêté son quarantième anniversaire. Pour une fois, Debbie était le point de mire et tout le monde aux petits soins pour elle. Une sensation plutôt agréable.

Avant de partir, elle s'octroya une autre part de gâteau au chocolat. C'était curieux, mais, même si elle se laissait mourir de faim, ses tenues avaient toujours besoin d'être élargies. La blanchisserie de l'hôpital avait la manie de les faire rétrécir, du moins c'est ce qu'elle préférait penser. La bouche pleine, elle glissa la carte d'anniversaire dans son sac, saisit le bouquet de fleurs et sortit du bâtiment.

Debbie regarda autour d'elle, en quête d'un gardien, mais elle savait qu'il devait faire sa ronde. Elle avait manqué l'escorte des infirmières de 10 h 30. En bas de la route, elle tourna à gauche et remonta la rue faiblement éclairée en direction de sa voiture. Plus loin, elle discerna une silhouette masculine.

Il tenait un siège auto dans une main, deux sacs dans l'autre, et un troisième en bandoulière. Le jeune père classique, qui n'arriverait jamais jusqu'à sa voiture, semblait-il.

Il lâcha un des sacs et se pencha.

— Excusez-moi, lança-t-elle en le rattrapant.

La lumière d'un réverbère révéla un homme séduisant, en polo et en pantalon sombre. Un ours en peluche dépassait de l'un des paquets.

— Vous avez sans doute besoin d'un coup de main...

— Merci. Je n'ai pas l'habitude. Je n'en reviens pas de tout ce qu'il faut trimballer avec soi.

Debbie gloussa.

— À ce que l'on m'a dit, il faut avoir quinze bras pour s'en sortir.

Elle ramassa le sac, en se demandant pourquoi le père et l'enfant quittaient l'hôpital aussi tard.

— On ne vous renvoie tout de même pas chez vous à cette heure-ci ?

Elle se pencha pour jeter un œil sur le bébé, mais l'individu le protégeait de la lumière.

— Ma femme vient d'être à nouveau admise, pour une infection, alors je me suis dit qu'on serait mieux à la maison.

Il fit signe de sa main libre.

— La voiture se trouve juste au coin.

Debbie souleva le sac avec le nounours et glissa les fleurs sous son bras.

— Elles sont magnifiques, remarqua l'homme.

Cadeau d'un patient reconnaissant ?

Debbie se sentit rougir.

— Non, en fait, mes collègues de travail me les ont offertes. Cadeau d'anniversaire.

— Joyeux anniversaire, alors !

Il accéléra le pas. Comme ils obliquaient dans Faunce Street, elle commença à haleter et regretta sa part de gâteau supplémentaire.

— On n'est plus très loin, c'est le 4 x 4 garé là-bas.

Une fois devant le véhicule, il ouvrit les deux portes arrière.

— J'ai encore un peu de mal avec la sécurité, vous voulez bien m'aider ?

Il posa le siège auto sur la banquette arrière, côté conducteur.

Ce que les hommes peuvent être nuls, parfois, songea-t-elle. Encore un peu essoufflée, elle plaça le sac derrière le siège passager et, timidement, releva un peu sa jupe pour grimper sur la banquette. Le plafonnier ne s'alluma pas. Elle s'empara du harnais et essaya de le fixer. Curieuse de voir l'enfant endormi, elle se pencha et souleva doucement la couverture. Sa main sentit quelque chose de froid et dur.

Le cœur martelant sa poitrine, elle fut brusquement prise de panique.

Il n'y avait pas de bébé.

8

Le lendemain soir, Anya boucla quelques dossiers, corrigea deux articles pour une revue médico-légale et mit au propre les notes de sa discussion avec le Dr Wallace. Elle avait pensé à Ben quasiment toute la journée et voulait entendre sa voix. Martin avait peut-être obtenu la garde de l'enfant, mais il ne pouvait pas lui refuser ça.

Elle acheva son compte rendu, alla directement dans sa chambre et téléphona de l'appareil sans fil. L'appel bascula sur le portable de son ex.

— Martin, c'est moi. J'appelle pour que tu n'oublies pas vendredi. À quelle heure est-ce que je peux retrouver Ben ?

De l'autre côté du couloir, des animaux en peluche trônaient sur une housse de couette Harry Potter et attendaient la visite bimensuelle du petit. Un tyrannosaure en plastique se dressait sur l'oreiller rouge, prêt à attaquer le tricératops allongé plus bas. Deux jours seulement, ou « deux grands sommeils », comme dirait Ben. Elle entra dans la chambre et lissa la couette. S'entourer des jouets de l'enfant l'aidait parfois, mais cela n'avait rien de comparable avec sa présence. Si elle fermait les yeux, elle sentait presque l'odeur de ses cheveux.

La voix de Martin semblait tendue :

— J'ai eu un empêchement. On ne sera pas de retour pour le week-end.

— Comment ça ? répliqua Anya, qui sentit son pouls s'accélérer. Où êtes-vous ?

— J'ai décidé de faire un break sur la South Coast.

On est allés à Merimbula et j'ai pensé que l'on s'arrêterait à Batemans Bay...

Martin avait le chic pour disparaître plusieurs jours d'affilée s'il sentait que les vagues seraient bonnes. Ce n'était pas nouveau, mais, cette fois-ci, il savait que c'était son tour à *elle* de voir Ben.

— Tu n’as pas le droit...

— Ne me fais pas la morale. C’est moi qui m’occupe du gamin. Tu vas et viens à ta guise, et ça t’arrange de l’avoir un week-end à l’occasion. Cette fois, on avait envie de vacances et Ben se régale. Tu veux lui gâcher ça par égoïsme ?

— Tu dépasses les bornes et tu le sais !

Elle lutta pour recouvrer son sang-froid.

— Tu aurais dû me prévenir, on aurait pu s’organiser. Peut-être que je pourrais vous rejoindre.

— Ce n’est pas prévu.

Anya prit une profonde inspiration. Par pure rancune, un jour, Martin avait menacé d’emmener Benjamin avec lui... en permanence... quelque part où elle ne le retrouverait jamais. C’était ce qu’elle craignait le plus au monde. Elle réfléchit à toute vapeur.

— Avec qui êtes-vous partis ?

— Une amie.

Son poing serré se mit à trembler. Martin tenterait de profiter encore plus de la situation. Comme toujours.

— Hé, bonhomme, viens dire bonsoir à ta maman !

Une main masquant son visage, Anya colla le combiné à son oreille. Elle ne pourrait pas garder Martin hors jeu trop longtemps. Tant qu’il restait au chômage, il avait toujours droit à l’aide juridique, alors que ce n’était pas son cas, puisqu’elle avait un revenu. Donc, elle lui versait non seulement une pension alimentaire, mais elle se contentait d’un salaire de secrétaire et remboursait la maison d’Annandale. Elle ne disposait donc pas de l’argent nécessaire pour attaquer légalement Martin lorsqu’il se lançait dans ce genre de folies. Dan Brody lui avait donné quelques conseils et recommandé un ami avocat... encore plus cher que lui ! Par certains côtés, être divorcée se révélait pire qu’être mariée. Elle se coltinait toujours tout le travail, mais Benjamin n’était pas là quand elle rentrait à la maison.

— Allô, maman ?

La voix de son fils lui déchirait le cœur.

— Salut, trésor ! Papa m’a dit que vous preniez des vacances ?

— On a vu des kangourous qui sautent drôlement vite ! Et pis y avait plein d’canards qui faisaient coin-coin. Y en avait un d’méchant qu’a mangé mon repas...

— Ça t’a plu, les kangourous ?

Soudain, les animaux semblaient plus importants que ses disputes avec Martin.

— Oui, oui...

Il s'interrompit, puis ajouta :

— J'aime bien les kangourous...

Il haletait d'excitation :

— On dort dans un camping-car avec Nita. Et pis j'suis allé dans l'eau... tout seul. J'y suis allé tout seul, maman ! Et Nita a joué au golf avec moi, et j'ai mis la balle dans le trou...

Anya tressaillit et retint son souffle. Cette femme avait même emmené son gosse de trois ans au golf miniature. Son fils adorait la mer, le grand air, et tous les jeux de balle. Elle espérait que c'était les seules choses qu'il avait hérité de son père.

Benjamin ne s'arrêtait plus de parler, puis il lui posa la douloureuse question :

— Maman, quand est-ce que tu viens dans notre camping-car ? Tu me manques.

Essayant de trouver les mots justes, elle répondit :

— Je ne peux pas venir, mon chéri. On doit parler avec papa, pour savoir quand je te reverrai, dès que tu reviendras à Sydney.

En fond sonore, elle entendit Martin demander à Ben de dire au revoir et de se préparer à aller au lit. Son ex-mari reprit le combiné avant qu'Anya puisse faire ses adieux à son fils.

— Voilà, vous avez bien bavardé. Cela devrait te satisfaire...

— Tu sais pertinemment que le juge m'a accordé un droit de garde d'un week-end sur deux.

Elle ravala ses larmes.

— Va te plaindre chez un de ces avocats chics avec lesquels tu traînes !

Sa rancœur ne faisait pas l'ombre d'un doute.

— Je ne suis pas d'humeur à me disputer. On peut en parler la semaine prochaine, conclut-il avant de raccrocher.

— Espace de salaud ! cria-t-elle dans le vide. C'est toujours toi qui décide !

En remettant violemment le combiné sur son socle, la photo de Ben encadrée dégringola de la table de nuit et le verre se brisa en plusieurs morceaux. Elle s'entailla le doigt en époussetant les éclats.

Ignorant la blessure, elle ramassa le cliché, où on la voyait soulever Benjamin qui criait de joie.

Tôt, le lendemain matin, Anya se gara dans le parking de la morgue du Western Sydney Centre for Forensic Medicine. Elle franchit une première porte vitrée, appuya sur l'interphone et attendit.

— Anya Crichton, j'ai rendez-vous avec Jeff Sales.

La seconde porte s'ouvrit et Anya suivit le bruit de la scie Stryker (10) qui résonnait dans le couloir donnant sur les vestiaires de la salle d'autopsie.

Un coup d'œil à l'horloge murale lui rappela qu'elle devait livrer son opinion dans trois heures, lors d'une autre enquête du coroner. Cela lui laissait juste le temps de rechercher l'histopathologie de Fatima Deab, d'en discuter avec Dan Brody, puis de retourner en ville. Si tout se déroulait comme prévu.

Elle troqua son tailleur marine contre une tenue bleue de chirurgien, enfila des chaussons de protection et retraversa le couloir en direction des salles d'autopsie. Elle entra et plaqua une main sur son nez. Seul un corps en décomposition pouvait sentir aussi fort.

Gilbert Rowlands, le plus ancien assistant pathologiste du Centre, se tenait debout, scie en main, au dessus du cadavre. Le sécateur avait supplanté la Stryker, car il était efficace, bon marché, et ne produisait pas de poussière d'os, mais Gilbert préférait toujours découper une cage thoracique à la scie.

La salle était plus éclairée qu'à l'ordinaire, avec des projecteurs aveuglants allumés au-dessus de chacune des huit tables en Inox.

Gilbert interrompit sa découpe et, à l'aide d'une pince fine, préleva quelque chose dans les cheveux du cadavre, qu'il examina soigneusement derrière ses lunettes de protection.

— Tu croyais t'échapper, pas vrai ? dit-il à travers son masque filtrant au charbon. L'assistant disséquait chaque cadavre et sortait les organes avant l'arrivée du pathologiste. Collecter des spécimens

d'insectes au cours de la dissection constituait une gratification.

— Salut Gilbert. Jeff Sales est dans le coin ? s'enquit Anya en criant presque à travers sa main.

— Il n'y a personne, sauf cette charmante Ruby et moi. Ils l'ont retrouvée sur un transat sur sa terrasse. À en croire ces asticots, cela faisait un bon moment qu'elle peaufinait son bronzage !

Gilbert glissa l'insecte dans un bocal contenant une petite quantité de matériaux organiques. Un second bocal rempli d'éthanol était posé sur la pailleasse près de la table.

— Au fait, tu es au courant pour l'interne qui l'a déclarée morte ? reprit-il, comme s'il allait raconter une bonne blague. Il a vomi pendant une demi-heure !

Comme le voulait la tradition hospitalière, on demandait au plus jeune médecin d'authentifier un décès. Elle se reverrait toujours grimper dans le fourgon et ouvrir un sac mortuaire pour la première fois. Un jeune agent de police avait affirmé que le vagabond flottait dans une rivière depuis quelques heures à peine, et non pas deux semaines, comme on le déterminerait plus tard. Une infirmière avait proposé son stéthoscope, mais Anya avait tenu à utiliser son Littmann flambant neuf pour écouter le pouls. Lorsque l'instrument s'était enfoncé dans la cage thoracique, son initiation avait commencé.

— Tu ne vois pas où Jeff pourrait se trouver ? Je suis censée le rejoindre ici.

— Je n'ai pas besoin de lui tant que je n'ai pas fini de peser les organes.

Par habitude, Anya se lava les mains dans l'évier du couloir. Jeff Sales arriva en tenue de chirurgien et en bottes de caoutchouc blanches.

— C'est quoi ces spots ? On se croirait dans un solarium, dit-elle.

— Impressionnant, non ? répondit-il en souriant jusqu'aux oreilles. Ça ne fait que deux semaines qu'ils sont là.

Il se frotta les mains en ajoutant : — On s'est bien débrouillés, surtout qu'ils ne nous ont rien coûté.

— Ne me dis pas qu'ils sont offerts par un bienfaiteur ?

— Non, c'est la télé qui les a installés !

L'arrivée d'une équipe de télévision tournant une série policière avec une femme pathologiste avait longuement alimenté les potins de l'hôpital.

— Les vieilles lampes fluo ne suffisaient pas ?

— Au contraire, ils trouvaient que c'était trop éclairé. Apparemment, les téléspectateurs s'attendent à ce qu'une morgue soit sombre et lugubre...

Tout le contraire de la réalité. Le centre médico-légal de Sydney ouest disposait de fenêtres placées juste sous le plafond pour laisser entrer un maximum de lumière naturelle, sans attirer les voyeurs.

— Ils ont obscurci les vitres et n'ont tourné qu'après avoir placé les projos. Une fois que ça a été fini, ils les ont laissés.

— Au cas où tu voudrais te lancer dans la culture hydroponique (11)..., plaisanta Anya.

— On sait tous que les morts n'ont jamais été une priorité dans le financement de l'hôpital, répliqua-t-il en la conduisant au vestiaire des femmes. Je vais me changer et je te retrouve dans la salle d'histologie. Désolé de te bousculer, mais j'ai un train à prendre dans quelques heures. Je présente un article à la conférence de Montréal, les gosses nous rejoindront après pour deux ou trois jours de vacances.

Anya savait combien il était difficile d'organiser son temps libre. Avec deux pathologistes sous le même toit et travaillant dans le même service, il leur était quasi impossible de partir ensemble en congés.

Pas étonnant que Jeff ait l'air aussi enthousiaste.

— Fatima Deab, c'est ça ?

— Oui.

Une fois dans le labo d'histologie, il se pencha sur le clavier de l'ordinateur et entra son nom et son numéro d'identifiant.

— On a reçu la microbiologie, mais il n'y pas de compte rendu histologique dans le dossier. Il doit se trouver dans la pile des trucs à faire.

Il s'avança vers le grand classeur à spécimens et sortit les prélèvements sur lames.

— Il n'y a pas urgence dès lors que le coroner a conclu au décès sur la base de l'autopsie initiale.

Il sortit un échantillon de son étui en carton.

— Mais puisque tu es là, autant les examiner à fond.

— Est-ce qu'on peut commencer par la vulve ? demanda-t-elle en prenant un calepin dans sa serviette.

— Je m'en souviens. Grosso modo, les cloques se situaient un peu partout dans les parties génitales. Comme il s'agissait clairement d'une overdose, on aurait très bien pu ne rien remarquer si elle n'avait pas eu le sexe rasé.

Il observa le prélèvement au microscope.

— Bon, et bien on retrouve toutes les caractéristiques de l'herpès simplex. Inclusions intranucléaires typiques, cellules multi-nucléées et formation vésiculaire intra-épithéliale.

— Beaucoup d'inflammations ? s'enquit Anya sans lever la tête.

— Plutôt disséminées, comme on pourrait s'y attendre. Le test était positif à l'herpès de type 2.

— Te rappelles-tu si elle avait un bouton de fièvre au moment de sa mort ?

Elle avait lu des articles au sujet de femmes souffrant d'herpès génital et niant avoir eu des rapports intimes. On ne pouvait que présumer qu'elles s'étaient contaminées elles-mêmes en touchant leur bouton de fièvre, puis leur propre sexe.

— Quatre-vingts pour cent des infections génitales sont causées par du type 2. Le bouton de fièvre n'est pas nécessaire, et je ne me souviens pas d'en avoir vu sur son visage.

— Je sais, mais la question du contact sexuel pourrait poser problème pour la famille.

Jeff se montrait bienveillant, mais toujours pragmatique.

— Anya, tu sais par expérience que les choses courantes arrivent couramment, n'est-ce pas ? L'herpès est courant, tout comme les relations intimes entre adolescents. Et si elle consommait de la drogue, son système immunitaire était sans doute réduit à néant. Tu sais ce qu'on dit... il n'y a pas de fumée sans feu...

— Aucun signe d'agression sexuelle ? demanda-telle dans l'espoir que Fatima ait été épargnée.

— Aucun, mais on ne les repère pas forcément. Comme tu le sais, il est vraiment rare qu'apparaissent les signes d'un traumatisme, même après un viol.

Il porta son regard sur Anya.

— Ne me dis pas que la famille veut des preuves de sa virginité ?

— Je suis sûre qu'elle en voudrait s'il existait une manière de la prouver. Qu'en est-il des hépatites B et C, ou du VIH ?

— Tous tes tests sont négatifs. On les a faits avant l'autopsie.

Jeff retira la lame et la remit en place.

— Quoi d'autre ?

— Ma foi, le reste est apparemment normal, mais...

— Je sais, autant faire les choses à fond, alors on va tout passer en revue.

Il s'installa et consulta les lames portant les échantillons de sang, de tissus cardiaque et cérébral. Tandis qu'il continuait son compte rendu, Alf Carney, le directeur par intérim, entra dans la pièce.

— Vous vous croyez où, tous les deux ? lâcha-t-il d'emblée.

Jeff se leva pour lui présenter Anya, mais fut aussitôt interrompu.

— Je sais qui elle est. Qu'est-ce qu'elle s'imagine faire ici, dans mon dos ?

— Pardon ? Je n'agis pas dans le dos de qui que ce soit, répliqua Anya, en s'avançant pour le regarder droit dans les yeux.

— Je n'ai reçu aucune demande par écrit pour avoir accès à nos dossiers !

— Je lui ai dit de ne pas s'embarrasser avec les formalités, intervint Jeff.

— Enfin quoi ! Vous n'avez aucune compétence en la matière, rétorqua Carney en désignant Jeff de l'index. C'est moi qui accorde ou refuse l'accès aux informations protégées par ce bureau.

Anya sentit le rouge lui monter aux joues.

— Le Collège royal des pathologistes a clairement défini sa ligne de conduite concernant le deuxième avis : toute demande de consultation de dossier par un spécialiste sérieux issu du domaine médical ne doit pas être refusée.

— Je suis au courant. Cet accès aux données n'est accordé que s'il ne gêne pas la procédure judiciaire du coroner dans le cas d'un homicide ou la confidentialité d'une enquête policière.

— En pratique, on ne nous refuse jamais une demande, reprit Jeff. Par ailleurs, le coroner a déjà conclu à un décès par overdose...

— Ce dossier est classé comme « homicide hypothétique », indiqua Carney avant de se retourner vers Anya. Je souhaite que vous partiez sur-le-champ. Vous pouvez m'envoyer une requête par écrit et j'en prendrai connaissance quand bon me semblera.

Anya avait entendu dire qu'Alf Carney pouvait se montrer coriace. À en croire la rumeur, il l'était d'autant plus depuis qu'un magazine TV d'actualité avait contesté ses conclusions dans un certain nombre d'affaires. Elle décida que s'opposer à lui à ce stade ne mènerait à rien. Carney assurerait encore six mois d'intérim au Western Forensics, jusqu'à ce que le directeur en poste revienne de sa mise en disponibilité pour collaborer avec le Tribunal pénal international.

De toute manière, elle avait obtenu l'information qu'elle cherchait. Pourtant, elle se demandait pourquoi cela le dérangeait tellement qu'un autre pathologiste s'intéresse à cette affaire.

Elle reprit sa serviette, remercia Jeff pour sa courtoisie et s'en alla.

Tandis qu'elle roulait sur l'autoroute M 2, le portable d'Any a se mit à sonner. Elle ralentit et s'arrêta sur le bas-côté.

— Anya, Jeff Sales à l'appareil. Désolé pour ce qui s'est passé, Alf est un peu sous tension, car on a rouvert deux dossiers qu'il avait déjà traités. J'ai fait de mon mieux pour t'épargner...

Elle entendit un grésillement. La liaison était mauvaise.

— Je vais bientôt embarquer, mais j'ai pensé que tu devrais être au courant. J'ai fini d'examiner tous ces échantillons et ce n'est sans doute pas grand-chose, mais le tissu pulmonaire n'était pas vraiment normal.

— C'est-à-dire ?

— Des fibres. Il y avait des masses de fibres incrustées.

Le signal s'interrompait, rendant la conversation difficile.

— J'ignore cela peut être important, mais...

— Peux-tu les décrire ?

— Elles ne ressemblent à rien de ce que j'ai déjà vu.

On dirait des...

Sa voix faiblit. Nouveau crépitement, puis :

— ... des petits sabliers.

La ligne fut coupée.

Anya scrutait attentivement l'écran de l'ordinateur.

Sur le bureau étaient posés les restes d'un plat cuisiné basses calories à moitié entamé qu'elle avait oublié en téléchargeant les fichiers. Avant de partir pour l'aéroport, Jeff Sales avait scanné les échantillons, puis les lui avait envoyés en pièces jointes par e-mail. Quel amour ! Elle lui revaudrait ça.

Dans le calme de son bureau, elle contemplait les clichés des fibres. Pourquoi y avait-il deux affaires présentant des éléments similaires en si peu de temps ? Les autopsies de Clare Matthews et de Fatima Deab ayant été effectuées dans des centres différents, les échantillons ne pouvaient pas provenir de la même personne, comme dans le cas d'une simple erreur d'étiquetage. Il y avait également peu de chances que deux jeunes femmes aient inhalé les mêmes fibres... mais à combien pouvait-on estimer le facteur de risque ? Et s'il s'agissait d'un nouveau matériau utilisé dans le bâtiment, serait-ce le début d'une épidémie ?

Elle surfa sur Internet et ne trouva aucune correspondance pour ces fibres en forme de sabliers. Les sites d'histopathologie présentaient les habituels éléments d'amiante, mais aucune variante. Une recherche sur Medline (12) ne l'aida pas davantage, il n'y avait aucun article concernant une maladie pulmonaire provoquée par quelque chose ressemblant à ce que Jeff avait découvert.

Le Central Sydney Public Health Unit et les sites web de santé publique de la région ouest ne contenaient ni mise en garde ni communiqué, hormis l'alerte courante à la légionellose.

Elle cliqua sur les forums de discussion et envoya une question à un groupe d'experts médico-légaux, en y joignant les photos d'échantillons. La liste de diffusion englobait des enquêteurs de la police criminelle, des scientifiques, des pathologistes et des avocats pénalistes des quatre coins du monde. Ce forum s'était révélé très utile

ces deux dernières années et donnait accès aux conseils inestimables des spécialistes les plus renommés. Quelqu'un allait forcément reconnaître ces fibres ou indiquer le nom d'une personne susceptible de la renseigner.

En vérifiant sa boîte aux lettres électronique, elle trouva un message de son père lui rappelant que la prochaine réunion du Groupe des victimes d'homicides se tiendrait mardi soir. Cette fois, il n'avait pas téléphoné. Elle ne savait pas trop si cela la soulageait de ne pas devoir lui fournir une excuse bidon... Il était trop tard pour appeler – sa belle-mère détestait les coups de fil en soirée – et un e-mail impersonnel semblait bien léger pour ce qui aurait dû être le trente-deuxième anniversaire de sa sœur.

Elle décrocha le téléphone et composa le numéro de sa mère à Launceston. Elle tomba sur le répondeur qui lui annonça que le Dr Jocelyn Reynolds était en visite à domicile et serait de retour dès que possible. Anya décida de ne pas laisser de message et raccrocha. Elle ne voyait pas ce qui l'aiderait à supporter la journée du lendemain. Il n'existait qu'un seul moment de l'année encore plus intolérable que l'anniversaire de Miriam... celui de sa disparition.

Pour l'instant, l'écran de l'ordinateur paraissait étrangement réconfortant. Elle demeurait libre d'agir à sa guise, en toute intimité, tout en pouvant communiquer avec la terre entière, sans avoir à faire de concessions.

Les cinquante autres e-mails de sa boîte étaient des *spam*. Un clic de souris et ils disparurent dans le trou noir du cyberspace. Si seulement on pouvait traiter la famille et le passé d'un geste aussi simple !

Un autre courriel apparut, en provenance de Sabina Pryor, l'avocate chargée de l'aide juridictionnelle pour les infractions majeures. Sabina la félicitait pour les articles de presse élogieux au sujet de son témoignage dans l'affaire Barker et ne perdait pas de temps en l'invitant à donner son avis sur un certain nombre de dossiers. À cinq cents dollars l'affaire, le tarif ne valait pas vraiment le coup, mais le travail était néanmoins intéressant. Anya n'avait aucun procès en instance, aussi répondit-elle qu'elle acceptait de l'aider, dans la mesure de ses possibilités.

Elle jeta un œil sur sa montre et se rendit compte qu'il était 1 heure du matin. Il était temps de débarrasser et de jeter les restes à la poubelle. Après avoir vérifié la fermeture des portes et des fenêtres,

elle tendit l'oreille, en quête du moindre bruit bizarre, mais ne perçut que le silence de sa solitude.

Le lendemain matin, Anya trouva Peter Latham en train de boire un café en compagnie de Zara, dans la salle de travaux dirigés de l'institut. Elle glissa la disquette dans un ordinateur et leur montra les images des échantillons.

— Deux séries de fibres identiques, c'est une coïncidence rare, surtout si l'on tient compte de l'inflammation et de l'âge des femmes, dit Peter.

Zara intervint :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? On a un tueur en série ?

— Non, ce n'est pas du tout notre propos ! répliqua Anya, irritée. Ces deux jeunes femmes ont été exposées d'une manière ou d'une autre à certaines fibres. Si celles-ci provoquent une inflammation après un laps de temps relativement court, étant donné l'âge de ces sujets, qui sait les dommages que les fibres pourraient entraîner avec le temps ? Il s'agit plutôt d'un problème de santé publique.

— Je suis d'accord, reprit Peter. Chaque fois que l'on repère deux cas similaires sur une courte période, on tire la sonnette d'alarme.

Il se tourna vers Zara :

— Deux enfants en bas âge sont morts récemment en s'étranglant avec la même marque de jeu de construction. Si on n'avait pas fait le lien, la société n'aurait pas retiré ses jouets de la vente et d'autres gamins auraient été en danger.

— Si cette fibre présente un risque, s'enquit Zara, ne devrait-elle pas être enlevée ?

— L'amiante a été retirée de nombreux bâtiments, expliqua Peter, mais il est parfois plus sûr de la laisser en place. Le danger réside surtout dans la poussière générée pendant le processus d'enlèvement ou, dans certains cas, de rénovation.

Zara tripota l'élastique de sa natte.

— Mais je pensais que cette fibre n'était pas de l'amiante...

— On ne sait pas exactement ce que c'est, dit Anya, mais, jusque-là, elle semble provoquer une inflammation, tout comme l'amiante.

— Maintenant que vous avez deux cas identiques, qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a plusieurs problèmes à régler, répondit Anya. D'abord, on ignore d'où proviennent les fibres, si les femmes y étaient exposées au travail, chez elle, ou ailleurs.

Elle se leva, s'avança vers un tableau blanc placé dans le coin et décapuchonna un marqueur.

— Primo, il faut qu'on détermine s'il s'agit d'un matériau synthétique ou non.

— Ne serait-il pas important de savoir si quelqu'un d'autre a fait la même découverte ? demanda Zara.

— Bien sûr. Si la fibre apparaît sur chaque prélèvement de tissu pulmonaire, on peut, à partir de là, supposer une erreur dans le processus de montage de l'échantillon sur lame. Mais si ce n'est pas le cas, il est capital de chercher s'il y a d'autres cas.

— Comment s'y prend-on ?

— Ravie que vous posiez la question, répliqua Anya.

Peter lui décocha un sourire complice.

— Je pourrais peut-être vous laisser faire toutes les deux, histoire de voir comment vous vous y prenez. Pendant ce temps, je vais demander aux autres pathologistes s'ils se rappellent avoir observé ce genre de phénomène.

Il ramassa le gobelet vide de Zara et quitta la pièce.

Anya poursuivit :

— Ce que l'on sait, c'est que les deux femmes vivaient et travaillaient dans de vieux bâtiments aux environs de Sydney. Il est possible qu'elles aient été exposées dans la vie courante, dans leur profession ou à la maison. Il arrive que les murs délabrés laissent échapper des fibres.

— Comment va-t-on le déterminer ?

— La première étape consiste à établir si elles vivaient ou passaient du temps aux mêmes endroits et, surtout, s'il n'y a personne ici à l'institut ayant fait les mêmes observations.

Sur le tableau, elle écrivit un point d'interrogation, suivi par « nombre de cas », puis se tourna vers son étudiante.

— On doit se renseigner de manière très discrète. Il se peut qu'il n'y ait rien d'alarmant, mais cela vous offre une bonne occasion de voir comment les pathologistes établissent des rapprochements et enquêtent à partir d'observations inhabituelles.

— Qu'est-ce que je peux faire ? s'enquit Zara.

— Commençons par une recherche dans la base de données du service. Cela vous donnera une expérience pratique du système.

Zara s'assit devant l'ordinateur, baissa le siège et se connecta en

suivant les instructions d'Anya. Elle entra ensuite le mot « fibre ».

Selon Anya, la machine mit un temps bien trop long pour cracher les résultats. Des milliers de rubriques contenaient le mot « fibre ». Il revenait dans presque tous les rapports d'autopsie, qu'il s'agisse des poils, des muscles ou des vêtements. Cela n'allait pas être facile. Zara entra « poumon et fibre », en localisant toutes les références avec le mot « poumon » isolé.

— On doit aborder le problème sous un angle plus original, dit Anya.

— Par exemple l'endroit où la religieuse a été retrouvée ?

Zara entra « Gap ». De nouveau, des tonnes de renvois concernant les dents, l'écart entre les blessures, les lésions. Impossible de consulter chaque source.

Contrariée, Anya savait qu'elle devrait attendre que Jeff rentre de l'étranger pour accéder aux archives de son service. Alf Carney ne risquait guère de lui venir en aide, à moins que la demande n'émane de Peter Latham. Une technique d'approche qui restait à vérifier.

— Et le National Coroners Information System (13) ?

suggéra Zara. Je ne sais pas trop ce que ça vaut, mais on nous a dit en cours que la base de données était opérationnelle.

— Ça mériterait peut-être de tenter le coup, admit Anya.

Le NCIS fut établi à Melbourne en 1998 pour réunir les rapports d'autopsie en provenance de toute l'Australie, afin d'identifier les groupes de cas ou d'évolutions similaires, dans le but de réduire les décès et les accidents évitables.

— Normalement, il vous faudrait une autorisation écrite pour mener une recherche, mais il est question de santé publique après tout.

Une fois le site web trouvé, Anya entra son mot de passe et son code d'accès. Zara prit connaissance des rubriques sur l'écran et continua sa recherche. Une fois de plus, le terme « fibre » livra des milliers de résultats. Le texte entier de chaque rapport d'autopsie apparaissait avec le mot en surbrillance. C'était certes plus facile à parcourir, mais nécessitait un temps infini, sans garantie de résultat.

Loin d'être découragée, Zara parut plus que jamais prête à relever le défi.

— Et si on essayait « amiante » ?

L'ordinateur cracha deux ou trois cents réponses. L'étudiante devrait lire chaque compte rendu de A à Z, pour voir s'il était fait

mention d'une fibre en forme de sablier.

— C'est un des problèmes de la base de données. Les pathologistes ne rédigent pas leurs rapports de la même manière. C'est facile avec la toxicologie, par exemple, qui dispose d'un protocole et de termes aux définitions précises, mais notre travail est largement subjectif et consiste à interpréter des résultats. Ce que je décris comme une forme en sablier, un autre pathologiste pourrait le définir d'une façon différente.

Zara hésitait devant le nombre de fichiers sur l'écran.

Anya eut une meilleure idée.

— Prenons l'échantillon et allons le montrer à la pathologiste spécialiste de l'appareil respiratoire du Royal Prince Albert Hospital. Elle traite la plupart de nos cas pulmonaires complexes. Peut-être qu'elle saura l'identifier. Maintenant, je tiens à vous prévenir, le Dr Blenko s'attache au moindre détail et risque de nous poser des questions auxquelles on ne peut pas répondre, et de façon pas très diplomate.

— Elle a l'air d'être une femme assez effrayante...

Zara se déconnecta et saisit son sac à dos, posé près de la porte.

— C'est pourquoi j'y vais avec vous !

Dans son bureau, le professeur Blenko était assise devant le microscope, ses lunettes en sautoir autour d'un cou épais et ridé.

— Entrez ! ordonna-t-elle sans lever le nez.

Anya et Zara s'arrêtèrent dans l'embrasement de la porte et attendirent l'ordre suivant.

— Que voulez-vous ? demanda la voix râpeuse.

Depuis toujours, Anya estimait que les bonnes manières et le savoir-vivre étaient inversement proportionnels au niveau de compétences. Celui de Judith Blenko demeurerait sans égal.

— Professeur, merci de prendre le temps de nous recevoir.

— Je n'ai pas que ça à faire. Où est ce spécimen ?

Elle leva la tête et tendit la main.

Anya sortit de sa poche le prélèvement de Clare Matthews et le plaça dans la paume de la spécialiste. Comme on ne les avait pas invitées à s'asseoir, Zara et elle restèrent debout.

L'experte en pathologie respiratoire plaça la lame sous les oculaires

et se plongea dans son observation. Quelques minutes s'écoulèrent en silence.

— Dossier clinique ? s'enquit-elle sans quitter son champ de vision.

— Il s'agit d'une observation annexe, lors d'une autopsie effectuée sur une jeune femme s'étant suicidée dans le Gap. Nous avons eu connaissance d'un autre cas présentant une fibre similaire et nous nous sommes demandés si...

— Le sujet présentait-il des symptômes respiratoires ?

— Aucun n'a été consigné dans les notes du généraliste, répondit Anya, qui crut avoir entendu une sorte de grognement.

— Où sont les autres spécimens ?

Anya se dandina sur un pied, puis sur l'autre, prête à se faire enguirlander.

Elle détestait être considérée comme une gamine ayant fait une bêtise, mais rechercher la confrontation avec les Blenko du corps médical se révélait presque toujours inefficace.

— Il n'y en a pas d'autres.

Le professeur lança un regard en biais, plein de mépris.

— Quand allez-vous comprendre, vous et vos collègues, l'importance d'échantillons valables ?

Elle revint à son observation.

— Quels sont les poids des ventricules droit et gauche ?

— Ils n'ont pas été indiqués dans le rapport d'autopsie, admit Anya.

Cette fois, l'experte ne prit même pas la peine de lever la tête.

Noter le poids des ventricules permettait au spécialiste des pathologies respiratoires de déterminer l'importance de la maladie et de l'hypertension pulmonaire, mais c'était inutile dans le cas d'un suicide. Anya se demandait toujours comment on pouvait consigner de manière précise le poids de chaque chambre cardiaque puisqu'elles partageaient la même paroi.

— Pouvez-vous identifier la fibre ? demanda-telle.

— Je vois très peu d'échantillons d'autopsie. Quatre-vingt dix neuf pour cent de mon travail consiste en l'observation de biopsies tissulaires effectuées lors d'une bronchoscopie pour confirmer un diagnostic, ou d'une chirurgie de résection pulmonaire. Cette fibre est probablement un artefact, un élément parasitant l'analyse. Elle ne ressemble nullement à de l'amiante. Je vous suggère de vérifier votre

technique de préparation de lames.

— S'il s'agissait d'un artefact, il devrait apparaître dans de nombreux autres cas. Pour l'instant, c'est le seul dont nous disposons. L'autre cas suspecté a été découvert dans un autre laboratoire, au Western Forensics.

Le Dr Blenko réexamina le spécimen avant de le lui rendre.

— Cela pourrait être un problème relevant de la sécurité et de la santé au travail. Je vous conseille d'en parler à un représentant du WorkCover (14) ou du Dust Diseases Board (15). S'il ne s'agit pas, bien sûr, d'un artefact...

Ces paroles signifiaient qu'Anya et Zara n'avaient plus qu'à débarrasser le plancher.

L'homme au volant observa Mohammed Deab qui garait sa Mercedes couleur or millésimée. Comme à l'accoutumée, Deab alluma une cigarette et scruta attentivement la rue avant d'entrer dans l'atelier de réparation automobile. D'après ce que l'homme avait pu voir, seuls deux types de véhicules s'y présentaient... ceux qui étaient intacts et ceux qui, ailleurs, auraient été bons pour la casse. Quelques minutes plus tard, une dépanneuse arriva avec une voiture tellement amochée que l'on ne pouvait en identifier la marque et le modèle. Il se détendit et alluma la radio. Il risquait d'attendre un bon moment avant que Deab ne pointe à nouveau le bout de son nez.

Devant l'atelier, la parade quotidienne des hommes qui fumaient, flânaient et discutaient continua. À midi pile, une voiture de police pénétra à l'intérieur et bloqua l'entrée. Avant que les deux agents referment leurs portières, quatre individus qui traînaient sur le trottoir décampèrent sans demander leur reste. Nul doute que les gars en bleu savaient comment disperser un attroupement. Une demi-heure s'écoula et les policiers ressortirent, jetèrent un dernier coup d'œil à la ronde et s'en allèrent.

Quelques minutes plus tard, Deab réapparut. Il téléphonait de son portable et agitait sa cigarette en parlant. La plupart de ses conversations étaient animées, du moins pour celui qui l'observait, mais celle-ci semblait différente. Une main sur la hanche, excité, il marchait de long en large devant l'allée du garage. Lorsque la communication s'acheva, il fourra le mobile dans sa poche de chemise et disparut à nouveau dans son bureau. Il ne tarda pas à en ressortir, un long sac de sport noir à la main, et regarda sa montre.

Une Torana rouge, plaque minéralogique masquée, déboucha dans l'allée depuis l'arrière du bâtiment, avec l'un des carrossiers de Deab au volant. Mohammed lorgna de nouveau de part en part et, d'une chiquenaude, se débarrassa de sa cigarette avant de s'installer sur le siège passager. Dans un crissement de pneus, la Torana s'engagea sur la route, manquant de percuter un bus qui arrivait.

L'inspecteur Brian Hogan descendit de son véhicule et se hâta de rejoindre l'endroit où Mohammed Deab s'était trouvé quelques instants auparavant. Tout était étrangement paisible après la visite de la police. Il se pencha et fit mine de renouer son lacet. Scrutant le sol, il enfila un gant de latex.

Bingo !

Hogan ramassa le mégot de cigarette et le glissa dans une enveloppe en papier brun.

Cette fois, Deab, tu vas tomber !

La Ford Falcon blanche ralentit à une cinquantaine de mètres derrière la Torana rouge en train de se garer, puis passa devant la demeure de briques grises, tourna à droite dans la ruelle adjacente et se gara à l'ombre d'un arbre, deux maisons plus bas. L'agent Wheeler ajusta son rétroviseur latéral afin de pouvoir surveiller l'entrée de la propriété. Dans son rétroviseur intérieur, il apercevait parfaitement la voiture de Deab.

Il baissa la vitre côté conducteur et observa les alentours. Il ne reconnaissait pas cette rue. Deab n'y avait pas encore mis les pieds ces deux dernières semaines, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Mohammed Deab était un gars très occupé, au travail comme à l'extérieur. Il pouvait s'agir d'affaires ou de plaisir. Quoi qu'il en soit, ça n'avait aucune importance pour l'agent en civil.

Après que le chauffeur eut fait le tour du véhicule jusqu'à la portière passager, Deab descendit de la Torana et plongea la main sur le siège arrière. Il en sortit une barre de fer et les deux hommes se dirigèrent vers la maison.

— Merde !

L'agent Wheeler empoigna le portable posé à côté de lui et composa un numéro.

— Inspecteur Farrer, on a un problème ! Deab et un complice viennent d'entrer dans une maison, au 5120, Greystanes Road. Il tient une espèce de barre de fer et il a l'air en rogne...

Il écouta les instructions.

— Ne t'en mêle pas, Wheeler ! Je vais appeler le commissariat du coin et prévoir une ambulance. Pigé ? Ne t'en mêle *pas* !

Le jeune policier se n'avisait pas de contredire « la Garce » du bureau des homicides. Ce petit bout de femme avait plus de couilles que la plupart des mecs qu'il croisait. Au moins, il savait toujours à quoi s'en tenir avec elle, et elle avait déjà prouvé qu'elle ne craignait pas de payer les éventuels pots cassés. Si les choses tournaient mal,

l'addition serait lourde.

— OK !

Il essaya d'adopter un ton décontracté.

— Ne compromets pas la surveillance. On s'est sacrément investis dans cette affaire et je ne veux pas tout faire foirer maintenant.

— OK, répéta le jeune agent, je comprends.

Attendre et rester planqué, c'était ce que Wheeler faisait de mieux. Enfant, alors atteint d'un terrible bégaiement, il n'osait pas s'exprimer. À chaque nouvelle école, les gamins le traitaient comme s'il était invisible. Même si ce bégaiement était contrôlé depuis des années, Shaun Wheeler avait choisi une carrière dans laquelle il ne passerait pas inaperçu. Aujourd'hui, toutefois, cela l'agaçait d'être assis là, invisible, pendant qu'un crime se déroulait. L'éthique policière n'était pas très claire sur ce coup-là... Il scruta le rétroviseur latéral dans l'espoir d'entrevoir ce qui se passait, ses doigts pianotant sur le tableau de bord.

Exactement trois minutes et quarante secondes plus tard, Deab quitta la maison, son arme de fortune à la main. Son acolyte marchait deux ou trois pas devant lui et semblait pressé de s'en aller.

Une femme sortit en courant dans le jardin côté rue ; elle hurlait : « Au secours ! » et frappait Deab de ses poings. Le vieux la repoussa et elle tomba à terre, puis il grimpa dans la voiture. Le chauffeur devait déjà faire tourner le moteur, car il démarra sur les chapeaux de roue en éraflant au passage une estafette garée là.

— *Merde ! Où sont les collègues en uniforme ?*

L'agent Wheeler ouvrit sa portière à toute volée et se précipita vers la femme. En sautant par-dessus la clôture, il vit qu'elle avait les mains couvertes de sang. Elle hurlait toujours.

Il la saisit par les épaules et lui demanda où elle avait mal. Le temps qu'une voiture de police s'arrête brusquement au milieu de la route, il comprit enfin qu'elle n'était pas blessée.

— À l'intérieur ! brailla-t-il en couvrant les cris de la femme. Deux suspects ont pris la fuite à bord d'une Torana rouge...

Un officier de police nota tous les détails. Wheeler devait à présent disparaître, mais la femme ne le lâchait plus. Cramponnée à son bras, elle le traîna jusqu'à la porte d'entrée ouverte.

— Écoutez, madame, implora-t-il, la police est là maintenant.

Il essaya de se détacher.

— Je ne peux pas m'en mêler.

Dans le vestibule, un individu au visage méconnaissable gisait au sol dans une mare de sang.

— Bon sang ! Il est en vie ! hurla Wheeler.

La femme gémit de plus belle sur le corps roué de coups, tandis qu'une sirène d'ambulance retentissait dans la rue.

Les deux brancardiers se ruèrent dans la maison avec un brancard et une bouteille d'oxygène. L'un d'eux donna des ordres et l'autre tint un masque sur le visage tuméfié et sanguinolent. Wheeler sortit dans le jardin en titubant.

Il contempla le sang sur ses mains et eut envie de vomir.

Anya mit la valise dans le coffre qu'elle ferma dans un claquement sec. Comme Ben campait avec son père, elle s'était dit qu'elle pourrait aussi bien affronter le fameux congrès des témoins experts recommandé par Brody. Elle n'avait pas trouvé de manière plus rapide de faire passer son week-end. Il faisait frais, le ciel était dégagé, et le soleil loin d'atteindre son zénith. À cette époque de l'année, 5 heures du matin était son moment préféré, quand les cris rauques des perroquets attiraient les jeunes enfants (et, faute de mieux, les mères) hors du lit.

Elle retourna à la maison pour voir si les fenêtres, les portes de devant et de derrière étaient bien fermées. Elle résista à l'envie de tout vérifier à nouveau. Martin lui reprochait son obsession de la sécurité. Un reproche sortant de la bouche d'un homme incapable de fermer une porte, et encore moins de la verrouiller... L'idée qu'il se mette à ouvrir les fenêtres jour et nuit angoissait Anya en permanence. Faire entrer l'air frais pouvait attirer les cambrioleurs, voire pire.

Elle s'empêcha de laisser un message sur la boîte vocale de Martin afin de lui rappeler de fermer le camping-car à clé pour garantir la sécurité de Ben. Ce n'était pas le moment de l'exaspérer davantage.

Sa voiture était l'un des rares endroits où elle se sentait libre et à l'abri. Elle verrouilla la portière conducteur de l'intérieur et sortit de Liverpool en une demi-heure. Une fois en banlieue, Canberra ne se trouvait plus qu'à trois heures de trajet. Sur l'autoroute, après Mittagong, le panneau indiquant la forêt domaniale de Sutton apparut. Elle se rappela y avoir examiné les restes d'un couple de retraités portés disparus alors qu'ils faisaient le tour de l'Australie en faisant du camping. La vue et l'odeur des cadavres en décomposition resteraient à jamais gravés dans sa mémoire. Pour la première fois dans sa carrière, elle avait souhaité recouvrir les corps, ne fût-ce que pour leur offrir un minimum de dignité dans la mort, ce dont on les avait privés dans leurs derniers instants, à en croire la gravité et l'ampleur de leurs blessures. La police n'avait jamais trouvé l'assassin et, compte tenu des

lésions diffuses et étendues, Anya restait convaincue qu'elles étaient l'œuvre de deux personnes bien distinctes.

Ses pensées allèrent vers la famille du couple. Le seul réconfort dont bénéficièrent les quatre enfants adultes, c'était de pouvoir en quelque sorte tourner la page en enterrant les restes de leurs parents. Les corps, sinon la famille, reposaient en paix.

Anya régla la radio sur une station de musique classique et essaya de profiter du voyage. Ce fut dans la dernière demi-heure de trajet en direction de la capitale, après le lac George, qu'elle se détendit vraiment. Les routes facilitaient le repérage des lieux... Le lac Burley Griffin et la fontaine commémorative du Capitaine Cook, étaient des sites qu'elle appréciait depuis toujours. Une fois sur le pont, elle vit l'hôtel Hyatt, de l'autre côté de Commonwealth Avenue. Elle tourna à droite dans une petite rue, regagna l'artère principale, s'arrêta et gara sa voiture devant l'entrée.

À la réception, elle confia sa valise à un groom, puis localisa le bureau d'inscription au congrès. Linda, du cabinet juridique Mulholland et Chater, se présenta en la gratifiant d'un sourire éclatant. Linda jouissait de mensurations quasi parfaites et d'un emballage impeccable ; ses yeux furetaient en quête de représentants de la gent masculine tandis qu'elle briefait Anya sur le déroulement du colloque. Celui-ci débiterait à 9 heures du matin précises et bénéficiait d'un programme complet, dont une simulation de contre-interrogatoire avec chacun des participants, laquelle serait filmée en vidéo, puis évaluée en groupe.

— Le week-end va être génial, s'enthousiasma Linda, ses lèvres arborant un rouge vif plus éclatant que jamais.

Anya se revit à l'université de Newcastle et songea à son calvaire lorsqu'elle avait dû se regarder sur une cassette vidéo pendant qu'un groupe de gens qu'elle connaissait à peine disséquait ses qualités professionnelles et personnelles. Ce souvenir lui glaçait le sang.

À en croire les professeurs, le procédé n'avait rien d'intimidant. Dans le meilleur des cas, on ne vous demandait pas d'accomplir l'exercice tout nu...

Elle regretta soudain d'être venue. Le but du colloque consistait à apprendre à ne pas se laisser intimider, voire humilier par les avocats, en présence de ses confrères... et de déboursier une fortune pour ce privilège. Jusqu'ici, le week-end s'annonçait donc épouvantable, grâce aux bons soins de son ex-mari et de Dan Brody.

Elle remercia la poupée Barbie grandeur nature et rassembla le dossier d'information. En tournant les talons, elle remarqua un visage

familier, non loin d'elle. Un participant plus âgé se faufila entre eux et tapota l'épaule de l'individu.

— C'est un plaisir de te revoir, Vaughan. Tu as l'air en forme.

— Merci, Tom. C'est sympa d'être là, mais je suis bien partout en fait. Le congressiste avait déjà repéré quelqu'un d'autre et il s'éloigna. Le regard de Vaughan se posa alors sur Anya.

— Excusez-moi, on se connaît ? plaisanta-t-il.

Il lui décocha un sourire chaleureux et tendit la main.

— Bonjour, Vaughan.

Anya la lui serra fermement.

— J'ai cru que tu avais dit à Dan que tu ne viendrais pas ?

— Changement de projets...

Elle s'empressa d'ajouter :

— Je ne voulais pas rater un week-end sadomaso. Se couvrir de honte au tribunal, ça ne dure qu'un temps, alors j'ai pensé m'enregistrer en vidéo pour la postérité.

— Allons, ce n'est pas si terrible ! Ce colloque est conçu pour aider les témoins experts.

— Ne me dis pas que tu crois vraiment à la pub de la brochure ?

— Je suis l'un des organisateurs et j'interviens en tant que conférencier.

— S'il te plaît, ne m'annonce pas que tu es témoin assermenté pour Mulholland et Chater, les champions des recours collectifs en justice ?

— Non.

— Heureusement, car j'aurais pu mettre les pieds dans le plat avec une petite remarque sur l'image publique de la firme, dit-elle en lorgnant Barbie qui gloussait avec un homme assez âgé pour être son grand-père.

— Il y a un problème avec ma femme ?

Anya sentit ses joues virer au cramoisi.

Oh, mon Dieu ! J'aurais mieux fait de la boucler !

— Je suis désolée. Je ne savais pas. Je veux dire, je ne suis pas désolée pour toi. Enfin, je...

Vaughan éclata de rire en effleurant son bras : – Inutile de t'excuser, je plaisantais ! Je n'ai jamais été marié. J'ai toujours préféré ce qu'une femme avait à offrir depuis le cou jusqu'au sommet du

crâne. « Les poupées animées, précisa-t-il, en jetant un regard en direction de Barbie, on s'en lasse vite... »

Anya poussa un soupir de soulagement quand un serveur demanda aux participants de se diriger vers la salle à manger pour la séance de présentation.

S'arrêtant à la première table, elle remplit un gobelet de café noir et saisit un croissant au chocolat sur le plateau de viennoiseries. Vaughan l'observait d'un air curieux.

— Quoi ? Les condamnés n'ont même pas le droit à un dernier repas ? répliqua-t-elle, sur la défensive.

En la laissant franchir la porte devant lui, il lui glissa à l'oreille :

— La session vidéo ne commence pas avant demain.

Durant la matinée, des procureurs de la Couronne et des avocats de la défense prirent la parole. Anya avait vu nombre d'entre eux au tribunal et fait les frais de leurs subtilités sémantiques et de leur langage caustique. Cependant, elle devait admettre que, par rapport à d'autres témoins, ils la traitaient avec respect à la barre. Ils avaient plutôt coutume de faire passer les agents de police pour des empotés aux yeux du jury.

Avant le déjeuner, séance la plus longue de tout colloque, Vaughan Hunter fit un exposé intitulé : « Les manœuvres psychologiques, la communication verbale et non verbale au tribunal ». Son imitation du langage corporel des avocats et des témoins fit rire toute la salle, même si le message sous-jacent était clair. Les jurés détectaient toujours une personne mal à l'aise, peu sûre d'elle ou dépassée par le sujet. L'arrogance, la vanité, la trop grande assurance, tout comme le manque de confiance étaient autant de moyens rapides pour se mettre à dos les jurés. Anya nota les mots « compétent », « bienveillant », « digne de foi », « mais rester modeste », et se demanda si elle aurait un jour réellement confiance en elle dans un tribunal.

Autour d'elle, les gens pouffaient tout en gigotant sur leur siège, signe certain qu'ils se reconnaissaient dans les jeux de rôle du Dr Hunter. Parmi la trentaine de participants, elle reconnut un couple d'experts médico-légaux de Melbourne, un professeur de pharmacologie, un chirurgien cardio-thoracique qu'elle avait vu témoigner dans une affaire de blessures par balles, ainsi qu'un expert en balistique du labo criminel. Chacun avait les yeux rivés sur l'orateur. Personne ne somnolait dans l'assistance, preuve que Vaughan Hunter savait capter l'attention du public, même après un petit déjeuner composé de thé tiède et de viennoiseries.

— Pour conclure, le message à retenir, c'est de ne jamais formuler sous la contrainte un avis qui dépasse votre champ de compétences. Ne vous perdez pas en conjectures, vous ne feriez que vous enfoncer, et même un avocat doté d'un demi-neurone vous enterrerait avant que vous ayez compris de quoi il retournait. Hormis cela, amusez-vous à la barre ! Et bonne chance pour demain !

La salle applaudit et tout le monde se retira pour déjeuner.

Anya se dirigea vers la porte pour éviter d'avoir à échanger des politesses avec des gens qu'elle connaissait à peine. Elle prit son repas dans sa chambre et décida de se passer des deux autres sessions : un débat sur la déontologie des témoins experts et l'autre couvrant l'aspect légal des assignations à comparaître et des dossiers médicaux. À la place, elle envisageait d'aller faire un tour à la National Gallery qui exposait les tableaux de John Glover (16) sur la Tasmanie coloniale, puis au Questacon, le complexe scientifique interactif situé au bord du lac.

Elle troqua sa tenue de ville contre une chemise sport, un jean et des espadrilles, puis sortit et remonta deux ou trois rues, passant devant la National Library. On décrivait souvent Canberra comme une ville aseptisée, mais Anya aimait l'impression saine et dépouillée qui s'en dégagait. Contrairement à Sydney, elle ne sentait pas la saleté sous ses ongles ou sur sa peau à la fin de la journée. Les pistes cyclables entourant le lac, les vastes pelouses et les grands espaces verts à quelques minutes de marche du centre-ville permettaient aux familles de profiter du beau temps pour se balader à pied, en vélo, en scooter ou pour pique-niquer, tandis que les cloches du Carillon (17) résonnaient sur le plan d'eau.

Le musée l'enchantait toujours autant et la vision de sa région natale peinte par John Glover se révéla fascinante. Elle gagna la sortie en contemplant au passage les *Mâts bleus* de Jackson Pollock, toile qu'elle appréciait de moins en moins, puis rejoignit le Questacon. Là, elle emprunta la longue rampe d'accès menant à une série d'attractions. Les enfants hurlaient de joie en s'élançant à tour de rôle dans ce qui, à l'œil nu, ressemblait à un à-pic de six mètres de haut.

Anya observa deux personnes assises à côté d'un bras articulé en rotation et essayant de se lancer une balle. Elles riaient en découvrant que c'était impossible. De l'extérieur, on avait l'impression que le projectile décrivait une courbe en s'éloignant du receveur.

— Une super illusion d'optique, tu ne trouves pas ?

Anya leva les yeux et reconnut Vaughan Hunter. Elle se sentit rougir.

— Il s'agit du mouvement relatif. La balle semble décrire un mouvement sinueux, mais en réalité elle avance en ligne droite. Si tu observes bien, ce sont les gens qui décrivent une courbe.

Éminent psychiatre, physicien amateur et Monsieur Je-sais-tout à ses heures perdues.

Elle réprima son envie de lui faire cette remarque.

— Tu comprendras une fois au-dessus, en regardant d'en haut.

Il s'éloigna et Anya se demanda si elle devait lui emboîter le pas. Sa curiosité l'emporta.

— Tu es déjà venu ici ? demanda-t-elle.

— Une fois. C'est fascinant. Regarde tous ces visages enthousiastes, mêmes les parents s'amuse.

Il avait raison. Les enfants de tout âge participaient aux activités. Personne ne restait inactif.

Ils atteignirent l'étage et se penchèrent sur le duo qui se lançait la balle. Sa trajectoire suivait chaque fois une ligne droite. Anya se promit d'amener Ben ici un week-end. Il adorerait.

— Savais-tu que cet endroit a démarré dans une ancienne école, pour faire sortir la science des grands bâtiments blancs et l'apporter dans les banlieues ? Le centre est devenu victime de son succès, bientôt il ne pourra plus accueillir tous ses visiteurs, alors...

— Laisse-moi deviner : on va le déplacer dans un grand bâtiment blanc, loin des banlieues.

Vaughan sourit et hocha la tête.

— J'espère que tu ne t'imagines pas que je te suis, mais je voulais profiter de ma demi-journée de libre pour revenir ici.

Anya avait l'impression d'être une lycéenne séchant les cours.

— Moi, je ne me sentais pas d'attaque pour affronter les séances de cet après-midi. J'ai pensé qu'une balade me ferait du bien.

— Je me suis dit la même chose.

Anya dévisagea cet homme qu'elle n'avait jamais fréquenté en dehors du travail. Ils avaient tous deux collaboré dans une affaire d'abus sexuel sur enfant, au cours de laquelle elle avait vu une vidéo où il interrogeait la fillette, avec une gentillesse et une douceur qui l'avait impressionnée. Plus tard, il avait discuté avec elle des lésions de la petite, signalées par la mère. Il lui avait posé des questions tout à fait pertinentes et témoignant de sa préoccupation quant à l'impact de son évaluation sur cette gamine et sa famille. Si elle avait bonne

mémoire, il avait même rédigé le rapport gratuitement.

— Tu es déjà montée à l'étage des sports ? demanda t-il. Tu peux défier Cathy Freeman à la course à pied.

— Courir contre une championne olympique qui a eu la médaille d'or ? Elle me battra les doigts dans le nez !

— Et si on voyait à quelle vitesse tu peux lancer une balle de tennis ?

— Ça, c'est plus dans mes cordes, dit Anya, soudain plus détendue.

Cet homme avait une façon d'être décontractée et le don de mettre les gens à l'aise. Elle l'enviait.

Ils reprirent la rampe d'accès, passèrent devant une nouvelle galerie et entendirent des crépitements électriques et des claquements sonores.

— C'est une bobine de Tesla (18). Fantastique ! Plus de trois millions de volts pour produire des décharges similaires à la foudre !

Anya avait déjà vu les méfaits de celle-ci sur les êtres humains et préféra opter pour les sports. Dans la galerie 6, des gens pédalaient sur des vélos fixes, le long d'une présentation du mouvement des os. Le squelette roulant à bicyclette évoquait une vieille comédie burlesque en noir et blanc.

Un individu au torse surdéveloppé se tenait accroupi dans les starting-blocks pour courir contre Cathy Freeman.

Vaughan lança à Anya un regard qui signifiait : *Pas de commentaire.*

— Je me suis toujours demandée pourquoi ils se ramassaient comme ça sur eux-mêmes. Cela semble terriblement inconfortable, remarqua-t-elle.

— Tu as une meilleure accélération que si tu démarrais debout. En position accroupie, ton corps est tellement proche du déséquilibre qu'il est ensuite plus facile d'avancer. Retire quelqu'un de sa zone de confort et il peut accomplir des choses qu'il ne soupçonnait même pas !

— Moi, je suis plutôt preneuse d'équilibre et de confort tous les jours...

Monsieur Muscles s'était à peine mis debout que l'image de Cathy Freeman avait déjà fini de courir. Comme s'il contestait le résultat, il se mit en position pour recommencer.

Dans un coin, une employée en veste bleue se présenta comme

« instructrice » et demanda s'ils souhaitaient en savoir plus sur la vitesse angulaire. Anya accepta à contrecœur et monta sur la plateforme. Au milieu de cette grande plaque tournante se trouvait une barre en forme de T, à laquelle on l'attacha à l'aide d'une ceinture autour des hanches. L'employée fit pivoter la plaque et demanda à Anya d'écartier les bras. La plaque ralentit. Lorsqu'elle les ramena le long du corps, la rotation de la plate-forme s'accéléra. Vaughan se mit à rire en voyant la grimace qu'elle faisait, tandis que son visage à lui devenait de plus en plus flou.

— Essaye de faire la vrille, comme une patineuse, la défia-t-il.

Elle tenta de lever la jambe en arabesque et écarta les bras au maximum. L'instructrice accéléra la rotation. Anya attendit quelques instants avant de les rassembler sur sa poitrine et de rapprocher ses jambes. Elle tournoyait plus vite que jamais et n'appréciait guère la sensation.

— Vous pouvez arrêter ce truc ? demanda-t-elle un ton plus haut qu'elle ne l'aurait cru.

— Écartez de nouveau les bras et les jambes, et vous ralentirez, répondit l'employée, tandis qu'elle expliquait aux visiteurs qui grouillaient tout autour d'eux pourquoi les chats retombaient toujours sur leurs pattes.

En s'arrêtant, Anya avait la tête qui tournait. Vaughan applaudit avant de l'aider à descendre.

— Tu avais le contrôle du début à la fin, mais tu ne t'en rendais pas compte !

— Tu parles d'une consolation. À présent, c'est ton tour.

— Pas question, j'ai le mal de mer au cinéma. Essayons autre chose !

Ils passèrent aux champs magnétiques, puis dans un simulateur de tremblement de terre, avant d'explorer une ville virtuelle. Deux heures plus tard, Anya n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé tellement elle s'était amusée. Elle avait oublié, pour avoir passé le plus clair de sa vie à la prendre au sérieux, que la science pouvait être ludique.

— Un café ? proposa-t-elle.

Ils prirent leurs gobelets à la cafétéria du rez-de-chaussée et s'installèrent à une table en terrasse, avec une superbe vue sur le lac. Anya sentit la chaleur du soleil caresser sa peau.

Au début, Vaughan s'assit en gardant les yeux clos, comme pour mieux profiter du soleil lui aussi. Elle observa ses rides d'expression et

songea combien il était rare de côtoyer quelqu'un sachant apprécier des plaisirs simples. Le polo couleur fauve semblait sortir d'une boutique de luxe, de même que le long manteau en lainage qu'il tenait à la main, mais il ne donnait pas l'impression d'être vaniteux ou égocentrique. Anya se demanda pourquoi il ne s'était jamais marié.

Vaughan parla le premier.

— Tu es originaire de Canberra ?

— Non, pourquoi ?

— Établir un profil psychologique, ça fait partie de mon job. J'aime bien découvrir d'où viennent les gens, leur place dans la famille, comment ils gagnent leur vie.

— D'accord, à toi de me dire d'où je viens !

— C'est difficile à déterminer, car, ce matin, tes vêtements étaient tout ce qu'il a de citadin, pourtant, tu as l'air de quelqu'un de la campagne.

— L'air ?

Insinuaient-ils qu'elle faisait plouc ? Subitement, elle se sentit sur la défensive.

— C'est la naïveté ou l'innocence, je présume. Ne me dis pas que je t'ai vexée ?

Réflexion faite, il avait sans doute raison.

— J'ai grandi à Launceston, en Tasmanie, j'ai fait mes études à Newcastle et à Sydney, puis j'ai passé trois ans à Londres et je suis revenu à Sydney au début de l'année. Je ne suis pas sûre de saisir ce que tu entends par « naïveté » ?

— Peut-être que le mot est mal choisi. Launceston et Newcastle sont de grandes villes, mais elles ont gardé un petit côté provincial. Les citadins ont en général plus d'assurance, au point, parfois, de friser l'arrogance.

Malgré elle, Anya plissa les lèvres.

— Quand Dan nous a présentés, j'ai essayé de deviner ta profession. Dans la médecine, sans conteste. Tu t'exprimais trop bien pour être anesthésiste, trop poliment pour une chirurgienne. Une spécialité quelconque. *L'hématologie, peut-être ?* C'est ce que j'ai pensé. Et puis, bien sûr, Dan a expliqué ton rôle dans cette première affaire.

— Tu n'étais pas très loin.

Elle prit une gorgée de café tiède.

— Je te vois, toi, en tant que psychiatre, en train de calmer les

gens pour les sécuriser, avant de leur fouiller le cerveau.

Elle croisa inconsciemment les bras.

— Je ne suis pas en consultation, mais ça m'intriguait, c'est tout. Désolé si ça te met sur la défensive.

Anya lorgna ses bras et les décroisa. Tout à coup, elle se sentit pimbêche, maladroite. Elle fourra les mains dans ses poches.

— C'est logique ce que tu dis. J'ai vécu dans une ville où tout le monde se connaissait. Ma mère est restée le seul médecin généraliste femme pendant des années et mon père était un avocat réputé.

— Je devine que tu es l'aînée et que vous êtes deux, ou plutôt trois dans la fratrie. Les enfants doués sont souvent en concurrence et ils ont quelque chose à prouver. Je m'en sors bien ?

— Pas mal. On est... ou... on était... trois enfants.

Anya porta son regard vers le lac et contempla un bateau-restaurant qui passait. Des mariés et leurs invités chantaient et dansaient sur le pont supérieur.

Vaughan resta silencieux. Quand ils apprenaient la mort de quelqu'un, la plupart des gens éprouvaient une certaine gêne et s'empressaient de changer de sujet. Il paraissait attendre qu'Anya reprenne tranquillement la conversation. Elle commença peu à peu à se livrer.

— Papa est toujours en croisade pour telle ou telle cause. Il mène campagne contre la violence. Passe la moitié de son temps en prison et à l'école, en essayant d'apprendre aux gens d'être responsables de leurs actes.

Vaughan acquiesça.

— Il me fait penser à quelqu'un que j'ai rencontré à travers un groupe de soutien psychologique pour personnes endeuillées. Ce type est fabuleux et son travail bouleverse les idées reçues en organisant des visites entre les délinquants et leurs victimes. Bob... à moins que ce soit Richard... Reynolds, de l'association Enough is Enough (19) ?

Anna hocha la tête.

— C'est Bob Reynolds.

— Ah, tu es au courant de ses activités ?

— On peut dire ça.

Elle ajouta aussitôt :

— C'est mon père.

Sur le bateau de croisière, les hourras fusaient, tandis qu'il disparaissait dans un coude du plan d'eau.

— C'est un homme d'une solidité incroyable... et tu n'as pas l'air particulièrement faible.

Il dessina un rond imaginaire sur la table, en ajoutant :

— Pourquoi tu t'inquiètes autant au sujet des comparutions au tribunal ?

Ce type allait droit au but, songea Anya.

— Je n'aime pas être le point de mire.

— À en croire Dan Brody, il n'existe personne avec ton expérience capable d'accomplir un travail comme le tien. Il pense qu'il a eu de la chance de te découvrir.

Anya se sentit de nouveau gênée, et Vaughan parut le remarquer.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il m'a confié que c'était pour cette raison qu'il souhaitait ton avis sur l'affaire Deab. Il m'a demandé des renseignements sur les auteurs de violences domestiques et j'ai bien l'impression qu'on risque de retravailler ensemble, toi et moi.

Certes, elle avait connu pire.

Au même moment, un bambin qui devait marcher depuis peu passa en trotinant et tomba lourdement sur le béton.

Anya se précipita aussitôt pour l'aider à se relever.

— Tout va bien chaton, plus de peur que de mal.

Elle lui épousseta les vêtements.

— Et maman, elle est où ?

Il s'arrêta de pleurer dès que sa mère sortit en courant de la cafétéria, un bébé sous un bras et un autre enfant à la main. La femme s'excusa et gronda le petit qui s'était sauvé.

Anya regarda sa montre. Elle espérait pouvoir appeler Ben avant le dîner.

— On ferait mieux de rentrer. J'ai besoin de me coucher tôt si je veux survivre à l'épreuve de demain.

Vaughan lui effleura le bras.

— Toute expérience est censée aider et non pas nuire.

L'espace d'un instant, elle l'aurait presque cru.

Le lendemain matin, les procès fictifs débutèrent précisément à huit heures et demie. Chaque participant reçut une enveloppe avec un scénario d'affaire et des informations en rapport avec son champ de compétences. Anya se retrouva avant-dernière sur la liste. Pendant que les autres dévoraient leur petit déjeuner, elle avala un comprimé de bêtabloquant dans un verre de jus de fruits. Bien qu'elle n'ait pas besoin de faire baisser sa tension, le cachet ralentissait le cœur, réduisait la transpiration excessive et les tremblements ; grâce à cela, elle garderait les idées claires pour réfléchir.

Vêtue d'un chemisier rouge, d'une veste noire et d'un pantalon ajusté, Anya observa les intervenants en train de mettre sur le grill chaque témoin expert.

Elle se sentit presque rassurée en voyant que la plupart étaient intimidés par la caméra vidéo et offraient une prestation plus mauvaise que ce que l'on attendait d'eux. Composé de trois avocats et d'un psychiatre, le jury critiquait à foison la trop grande assurance ou le manque de confiance.

Face aux participantes, les avocats utilisaient un langage sexiste, remettaient en question leurs aptitudes et tentaient de leur arracher une opinion sur des sujets en dehors de leur domaine d'expertise. Après avoir observé ces témoins fictifs, Anya se sentit mieux préparée, mais elle paniquait toujours en son for intérieur. Elle s'installa à la barre improvisée, prit une profonde inspiration, vérifia qu'elle se tenait bien droite et non pas la tête rentrée dans les épaules.

Vaughan exposa les grandes lignes du scénario. Le propriétaire d'une boutique de vins et spiritueux a appelé la police, affirmant avoir été volé sous la menace d'un couteau, dimanche soir à 10 h 30. Il venait de déposer la recette du week-end dans le coffre-fort situé sous le plancher de l'arrière-boutique lorsqu'il a entendu un bruit dans le magasin. En allant voir ce qui se passait, il est tombé sur un costaud encagoulé qui l'a obligé à regagner l'arrière-boutique pour ouvrir le coffre. Dans sa déposition, le patron de l'établissement a déclaré avoir

été poussé à terre, avec le couteau sur la figure. Comme il refusait d'obtempérer, l'agresseur lui a entaillé la joue. Après quoi, le propriétaire a ouvert le coffre et a tendu à l'homme plus de 24 000 dollars en liquide. La police n'a pas retrouvé le malfaiteur.

Le premier avocat se leva.

— Le Dr Crichton dispose de trois photographies des blessures du patron du magasin et de la scène du délit présumé. Pouvez-vous, je vous prie, nous décrire ce que vous voyez sur l'image numéro 1 ?

— Il s'agit d'un cliché de la joue gauche de la victime, répondit Anya, avec trois ou quatre entailles linéaires et parallèles de trois à quatre centimètres, depuis la ligne médiane jusqu'au lobe de l'oreille gauche. Les coupures semblent peu profondes.

— À présent, pouvez-vous regarder la photo du coffre ouvert et nous dire ce que vous voyez ?

— Un coffre ouvert avec ce qui ressemble à deux grosses taches de sang devant l'objet, séparées par une quinzaine de centimètres.

— Pouvez-vous décrire la manière probable dont les blessures ont été infligées ?

— Il semble qu'elles soient hésitantes, ce qui se produit lorsque l'on utilise un couteau dans le seul but d'entailler la peau et de causer des blessures superficielles, par opposition à des blessures graves.

— Nous laissez-vous entendre que nous sommes en présence d'un voleur sensible et craignant de faire du mal ?

— Non...

— Passons aux photos de la scène du délit.

Moins de deux minutes s'étaient écoulées et il avait déjà discrédité Anya. Elle devait se concentrer et rester calme.

— Les taches sur le sol. Si la victime était agenouillée avec la tête en avant, tel que consigné dans le rapport, comment expliquez-vous la répartition des gouttes de sang ?

— En supposant qu'il n'y avait pas d'autres blessures, on pourrait l'expliquer par le mouvement de la tête de la victime, alors que sa joue saignait.

— Est-il courant pour une personne menacée par un couteau d'agiter la tête dans tous les sens ?

— Non...

— Dans ce cas, pourquoi le coffre n'est-il pas taché de sang, si la joue saignait ?

Anya n'avait pas la possibilité de répondre efficacement.

— Au vu des renseignements disponibles, il est impossible de se prononcer.

Vaughan Hunter s'avança et prit le relais de l'interrogatoire.

— Et bien, docteur, qu'est-ce qu'il vous est *possible* de dire ?

— Je peux affirmer que les photos contredisent les faits relatés par le propriétaire du magasin. Il est quasi certain que les entailles sur sa joue sont le fruit d'une hésitation, ce qui caractérise les blessures volontaires. Ce qui justifierait l'absence de sang sur le coffre et à côté de celui-ci.

— Merci, docteur.

Le second avocat se leva.

— Docteur Crichton, à votre avis, s'agit-il d'une fraude à l'assurance ?

— Compte tenu des informations que l'on m'a fournies, je suis incapable de formuler un commentaire sur ce point. On a demandé mon avis sur la cause et l'ampleur des blessures, et si celles-ci corroboraient l'histoire livrée par la victime présumée, c'est tout.

— Allons ! Vous avez déjà vu des cas semblables auparavant... Il s'agit à coup sûr d'une classique affaire de fraude. Vous et moi le savons, et même les jurés le savent. Alors, selon vous, est-ce un cas typique de patron de magasin simulant un vol en s'entaillant le visage, mais pas suffisamment pour causer des dégâts, dans le but d'arnaquer l'assurance ?

Anya refusa de mordre à l'hameçon.

— Comme je l'ai dit, je ne suis pas à même de me prononcer sur une quelconque activité frauduleuse. Seulement sur les renseignements que l'on m'a communiqués afin d'avoir mon avis.

— Donc, malgré votre formation et vos compétences, sans parler de vos honoraires exorbitants, vous ne pouvez pas nous dire s'il est vraisemblable que le commerçant ait mis lui-même en scène le vol ?

Anya reformula calmement ce qu'elle avait à dire : – Les blessures sur la photo sont typiques de celles que l'on peut s'infliger soi-même. Je ne suis pas en mesure d'en dire davantage.

— Merci. Ce sera tout.

Lorsque vint le moment des réactions, Vaughan fit l'éloge de la prestation d'Anya, en immobilisant l'image vidéo sur sa posture, les mains jointes sur ses genoux, et en soulignant le ton paisible de sa voix. Il la décrivit comme un témoin crédible et bienveillant, ayant

assez d'autorité pour convaincre les jurés sans paraître arrogant. Les avocats la félicitèrent de ne pas s'être laissée entraîner dans une discussion, ni de faire des remarques sur des points sortant du cadre de ses compétences.

Anya éprouva à la fois du soulagement et un sentiment de fierté teinté d'embarras.

À la fin de la séance, Vaughan s'en alla avant qu'elle puisse le remercier ou lui dire au revoir. En rendant sa clé à la réception, on lui remit une enveloppe portant son nom, écrit à la main.

Le message disait :

« Tu vois comme tu avances vite quand tu te retrouves en équilibre instable ? Qui sait ce dont tu es capable en dehors de ta zone de confort ? Merci pour avoir fait de ce week-end une réussite. Vaughan. »

Une fois de plus, Anya se sentit rougir.

À 4 heures, le lendemain matin, la tonalité stridente d'un bip arracha Anya aux bras de Morphée. Le cœur palpitant, elle roula sur elle-même et chercha à tâtons la source de la sonnerie sur sa table de nuit. Le préfixe des chiffres rouges nébuleux correspondait à l'unité de soins aux victimes d'agressions sexuelles du Northern Base Hospital. Comme l'établissement manquait de personnel qualifié pour examiner les victimes de viols, Anya avait accepté d'assurer dès qu'elle le pouvait les gardes de nuit. Elle comprenait pourquoi si peu de médecins se portaient volontaires, mais, à cette heure indue, elle maudissait toujours les abstentionnistes pour leur égoïsme.

Elle composa le numéro de l'unité où on lui confirma l'admission d'une femme nécessitant un examen au plus vite. Anya sauta dans son jean et enfila le soutien-gorge et la chemise qu'elle avait préparés en cas d'appel à l'extérieur. Une fois vêtue de sa tenue fonctionnelle, elle releva ses cheveux en un chignon souple maintenu par une grosse pince. Un rapide coup d'œil dans le miroir et elle enleva les traces noires du mascara de la veille.

Vingt minutes plus tard, elle était à l'hôpital, devant l'unité spécialisée, nichée entre l'ergothérapie et la diététique, loin du bâtiment principal. Une femme d'âge mûr et d'allure excentrique ouvrit la porte d'entrée.

— Ravie de vous voir. Je suis Mary Singer... la personne que vous avez eue au téléphone... Je le précise au cas où vous n'ayez pas été complètement réveillée !

Elle referma la porte à clé derrière Anya.

— La victime s'appelle Gloria Havelock, une femme de cinquante-cinq ans qui travaille comme emballeuse de nuit au supermarché. Elle finit son travail à minuit et on l'a agressée alors qu'elle ouvrait sa voiture. Sous la menace d'un couteau, deux hommes l'ont forcée à rouler jusqu'au parc de Lane Grove, puis ils l'ont violée. Elle est dans un piteux état.

La thérapeute ajouta, en murmurant presque :

— Ils l'ont tabassée. Elle se fait plus de souci pour ses filles adolescentes que pour elle-même. Les agresseurs lui ont volé son sac à main, avec son permis de conduire, son adresse, ses clés de maison et les photos des gamines. Ils ont menacé de les violer si elle prévenait la police.

— Y a-t-il quelqu'un auprès d'elles ? demanda Anya en écarquillant des yeux encore ensommeillés.

— La police s'est rendue là-bas tout de suite. Le mari est à l'étranger, à l'enterrement d'un parent.

Mentalement, Anya brossait déjà le portrait de Gloria Havelock. Une mère d'âge moyen, qui faisait passer sa famille en premier et travaillait même le soir pour arrondir les fins de mois.

— A-t-on déjà évalué la gravité des blessures ?

— On a suturé les lacérations sur le crâne et le visage. Le scanner cérébral était normal. Il suffit de la regarder pour constater qu'elle s'est sacrément débattue.

— Vous avez des analgésiques ?

— Uniquement un anesthésiant local.

— Et les cachets ?

— On ne donne rien par voie orale, selon la procédure.

— Merci. Commençons par lui demander son accord ! Au fait, qui l'a trouvée ?

— Elle s'est traînée jusqu'à Fullers Road et a frappé à la porte de la première maison qu'elle a vue. Le vieux couple qui vit là-bas a eu peur d'ouvrir et a appelé la police. La voiture de patrouille l'a amenée aux urgences.

Anya était soulagée d'avoir affaire à une thérapeute expérimentée qui comprenait la nécessité de préserver les preuves. Les gens bien intentionnés, qui offraient une tasse de thé à une victime sous le choc, pouvaient faire plus de mal que de bien à long terme. S'il y avait eu pénétration buccale, un simple verre d'eau pouvait détruire des preuves cruciales et faire toute la différence entre une inculpation et un acquittement. Le personnel chargé de l'affaire devait considérer que le corps de Gloria faisait en réalité partie d'une scène de crime et devait être traité exactement comme tel, au cas où elle souhaiterait déposer plainte.

Unies par la même tâche délicate, elles entrèrent toutes deux dans la pièce. Mary ferma à clé la seule porte qui les séparait du monde

extérieur.

— Gloria, je vous présente le Dr Crichton, le médecin dont je vous ai parlé.

— Je vous en prie, appelez-moi Anya.

La victime était installée sur une chaise longue, drapée dans un peignoir et une couverture de l'hôpital. Les points de suture formaient des zigzags sur son nez, son front et son menton, qui n'apparurent qu'un bref instant lorsqu'elle regarda Anya. Le reste du temps, elle garda la tête penchée entre ses épaules. Sur le sommet de son crâne, le sang se mêlait à ses cheveux ondulés.

Gloria se comportait comme la plupart des victimes d'agressions sexuelles qu'Anya avait vues. Même si cette unité ne l'avait appelée qu'une seule fois auparavant, elle savait une chose : peu importait la religion ou l'âge, toutes les femmes réagissaient de la même manière à l'outrage inconcevable que constituait le viol.

Anya s'approcha lentement et effleura l'avant-bras de la victime.

— Vous frissonnez. Voulez-vous une autre couverture ?

Sans attendre la réponse, Mary sortit du placard un plaid en polaire et le posa sur les genoux de Gloria.

— Merci.

Anya s'assit en face d'elle dans l'un des deux fauteuils, Mary s'installa dans l'autre.

— Je suis ici pour deux raisons principales, reprit Anya. La première et la plus importante, c'est de m'occuper de vous, de m'assurer que tout va bien et que vous êtes en sécurité. La seconde, c'est de procéder à un examen médico-légal, mais uniquement si vous le voulez. Il permet de voir si les hommes qui vous ont fait ça ont laissé sur vous la moindre trace. C'est nécessaire si vous envisagez de porter plainte. Vous n'avez pas à prendre cette décision tout de suite ; en revanche, l'examen doit être effectué le plus tôt possible pour que l'on soit sûr de prélever la moindre substance résiduelle. Nous cherchons avant tout des traces d'ADN qui correspondent à des empreintes génétiques. L'ADN peut être présente si les agresseurs ont léché, mordu, embrassé, éjaculé ou saigné, si vous vous êtes défendue.

Gloria leva la tête et Anya entrevit son regard brun sombre, meurtri et implorant la pitié.

— Ce n'est peut-être pas votre impression, mais ces choix vous appartiennent dès maintenant. Nous proposons une écoute

psychologique, un traitement avec ou sans examen médical et médico-légal complet. Comme je ne vais rien entreprendre sans votre permission, je vais donc vous expliquer chaque étape du processus. Si vous êtes d'accord, nous pourrons commencer, mais vous pouvez vous rétracter à tout moment.

Gloria contempla Anya.

— Et si je veux que vous arrêtiez ?

— Je le ferai. C'est vous qui décidez. Il est important que vous sachiez que si vous acceptez d'être examinée, cela ne signifie en aucun cas que les renseignements et les échantillons obtenus seront aussitôt fournis à la police. Je ne peux le faire sans votre autorisation écrite, mais avant que vous preniez votre décision, vous devez comprendre ses implications dans un sens comme dans l'autre.

La victime secoua la tête.

— Je ne veux pas que mes filles soient au courant de ce qui s'est passé.

— C'est d'accord. Il n'y a pas d'urgence ; vous n'avez pas à vous décider tout de suite. Je dirais que soixante-dix pour cent des femmes ont besoin de temps pour y réfléchir. Donc, pour l'heure, pourquoi ne pas discuter de l'examen, en quoi il consiste et à quoi servent les prélèvements ?

Gloria acquiesça, avec une docilité soudaine. Elle baissa de nouveau les yeux.

— Faites ce que vous avez à faire.

Anya sortit du kit pour agressions sexuelles le fascicule d'investigation, qu'elle ouvrit à la deuxième page. Elle s'avança vers Gloria avec un stylo pour lui expliquer le contenu du livret et le premier formulaire d'acceptation.

— Je vous rappelle que vous pouvez arrêter à tout moment, et il ne s'agit que d'une autorisation à vous examiner, non pas à transmettre les informations ou les prélèvements à la police. Le fascicule constitue un rapport qui peut être présenté au tribunal, si vous décidez de porter plainte. Il est distinct de votre dossier médical et demeure ici dans l'unité qui gère les agressions sexuelles. Il ne sera vu par un tiers que si le juge en fait la demande, et cela ne se produit que si vous faites une déposition au commissariat. Il y a un second formulaire d'acceptation au dos si vous décidez de déposer une plainte. Il s'agit d'un document légal, qui doit être certifié par des témoins, mais il peut être signé plus tard. Comprenez-vous tout ce que je vous dis ?

— Oui, vous m’avez tout expliqué clairement, admit Gloria.

Elle lut et signa le premier document.

Anya consigna en silence les lésions et ecchymoses faciales apparentes dans la partie médicale du livret.

Elle regarda le sang sur le drap plastifié qui séchait sur la paillasse, au-dessus du placard. Il fallait collecter les sous-vêtements, et, si les assaillants s’en étaient emparés, on récupérerait le drap sur lequel la femme avait saigné après l’agression.

— Je vais devoir vous poser des questions concernant vos antécédents médicaux, et sur ce qui vous est arrivé ce soir. Certaines concernent votre dossier gynécologique. Avez-vous toujours vos règles ?

— Cela faisait deux ans que je ne les avais plus, jusqu’à... commença Gloria d’une voix calme.

Puis elle se leva d’un bond.

— Je ne veux pas saigner sur votre chaise longue...

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Mary. Le drap bleu au-dessous de vous est imperméable. Il n’y en a plus pour longtemps maintenant et nous pourrons vous laisser vous doucher et changer de vêtements.

Nous en gardons ici pour des cas comme le vôtre.

Gloria se rassit et reprit sa posture défensive. Anya suivit la procédure, en l’interrogeant sur les éventuelles opérations gynécologiques qu’elle aurait subies et sur ses problèmes médicaux, avant d’en venir aux détails précis de l’agression, dont elle savait qu’ils seraient les plus difficiles à aborder.

Après avoir roulé jusqu’au parc, un couteau sous la gorge, les hommes, dont elle n’avait pas reconnu le visage, l’avaient traînée dans le jardin public pour la violer. L’un d’eux l’avait clouée au sol, en lui tenant les bras au-dessus de la tête, tandis que l’autre s’était servi du couteau pour lui déchirer les vêtements, avant de la violer, d’abord avec ses doigts, puis son pénis. L’autre homme l’avait ensuite pénétrée. Elle ignorait combien de temps elle avait passé avec eux, mais ils l’avaient violée six fois avant de la frapper, en gardant ses clés et en jurant qu’ils violeraient ses filles. Et si elle prévenait la police, ils la tueraient. À l’instar de beaucoup de violeurs, ils l’ont menacée de la traquer. Comme nombre de victimes, elle les a crus.

Anya paraphrasa Gloria, en prenant soin de ne pas la citer mot

pour mot dans son rapport. L'expérience lui avait appris que les avocats de la défense pouvaient se servir de ses notes pour discréditer la victime, si celles-ci ne correspondaient pas exactement à la déposition.

Suite à une attaque aussi brutale, les saignements vaginaux inquiétaient Anya. Elle avait besoin d'identifier leur cause et leur gravité, pour la santé de Gloria.

Elle le lui expliqua.

— Dans ce genre d'agression, les femmes souffrent parfois de problèmes de vessie et d'intestins, qui peuvent devenir des urgences médicales si on ne les détecte pas à temps.

— Je vais vous laisser m'ausculter, mais je ne veux plus répondre à d'autres questions de la police.

— Parfait. Vous n'avez pas à prendre votre décision maintenant. Vous pourrez le faire d'ici deux ou trois jours.

Mary aida Gloria à se mettre debout et à passer dans la pièce attenante. Une table d'examen, un placard rempli de vêtements de toutes tailles, et un petit cabinet de toilette avec douche, le tout évoquant davantage l'atmosphère d'un motel que celle d'un hôpital. Mary et Anya firent de leur mieux pour que l'examen ne ressemble pas à la suite du viol.

Anya enfila des gants, ouvrit le reste du kit pour agressions sexuelles et aligna les tubes à prélèvements. Elle inspecta d'abord la tête de Gloria et prit soin de la garder vêtue le plus longtemps possible, pour ne découvrir les parties nécessaires que le moment venu.

Chaque contusion, chaque éraflure, et chaque marque furent notées avec précision sur une planche anatomique incluse dans le livret. Elle recueillit des semences de graminées pour les comparer à celles du lieu de l'agression.

Gloria avait un peu de sang et de boue sous les ongles. Des marques rouge et noire entouraient ses poignets, confirmant qu'on l'avait maintenue au sol et qu'elle avait griffé la terre et ses assaillants.

— Il semble que vous ayez gardé du tissu porté par l'un des deux hommes, observa Anya.

Mary parut impressionnée :

— C'est très intelligent de votre part. Ça signifie aussi que vous vous êtes bien défendue...

Le compliment laissa Gloria de marbre.

— Est-ce que je peux faire un prélèvement sous vos ongles et les couper aussi ? C'est le meilleur moyen d'obtenir ce genre de preuves. Pendant que nous y sommes, j'aurais besoin de vous prendre un peu de sang pour différencier votre ADN de celle de vos agresseurs.

Gloria Havelock hocha encore la tête et tendit sagement les deux mains.

Après avoir effectué la ponction veineuse et recueilli les rognures d'ongles, Anya avait quasiment terminé l'examen... sauf celui des parties intimes.

Ce dernier se révélait d'une importance capitale, car les victimes de viol ne présentaient souvent aucun signe de traumatisme génital, alors que les femmes ayant eu des rapports sexuels consentis pouvaient avoir la peau écorchée. À ce stade, Anya se remémorait toujours cette jeune mère violée et assassinée dans la banlieue de Londres. Deux autres victimes de viol habitant le même secteur avaient survécu pour raconter leur histoire.

Lors du procès de l'individu identifié par ces dernières et inculpé du meurtre, Anya avait témoigné en qualité de médecin légiste. La faible quantité de preuves l'avait dérangée, d'autant que les deux femmes avaient été examinées par des praticiens inexpérimentés. Par la suite, l'homme avait été acquitté et c'est à ce moment-là qu'Anya avait proposé ses services pour les examens cliniques des victimes de viol. Alors membre de l'actuelle Association des médecins légistes du Royaume-Uni, c'était en examinant les victimes survivantes qu'elle était passée à la médecine légale.

Ses compétences en matière de blessures lui valurent d'être rapidement considérée comme faisant autorité s'agissant des agressions physiques et sexuelles. Un an plus tard, les preuves qu'elle avait rassemblées permirent d'inculper le même individu, ayant perpétré un autre viol suivi d'un meurtre.

Mary se déplaça vers la tête de la table d'examen, afin de soutenir Gloria. Après avoir doucement mis sa patiente en position, Anya passa un Coton-Tige dans la vulve, afin de recueillir la semence des agresseurs, puis frotta celui-ci sur une lamelle, qu'elle plaça ensuite dans le récipient étiqueté. Elle choisit le plus petit spéculum pour examiner le vagin et expliqua chaque étape du processus.

— C'est plus facile lorsque vous respirez tranquillement, rappela-t-elle à Gloria. La plupart des femmes retiennent leur respiration et tous les muscles se contractent. Inspirez profondément et soufflez, ça aide

beaucoup. Je vous en prie, dites-moi si c'est vraiment trop désagréable. Je m'arrêterai dès que vous le souhaitez.

Gloria prit une profonde inspiration.

— Faites ce que vous avez à faire.

Mary tendit la main et Gloria la lui prit.

Dans le vagin, contre la paroi postérieure, Anya constata une déchirure superficielle sur environ deux centimètres.

— J'ai trouvé la cause de vos saignements. C'est une petite écorchure, peu profonde et sans risque. Elle cicatrisera toute seule d'ici un ou deux jours.

Mary et Gloria soupirèrent en même temps. Soulagées par cette découverte, et surtout que l'examen soit achevé.

Anya retira le spéculum et rabassa la couverture sur les jambes de la patiente.

— Demain, vos blessures et vos contusions seront très douloureuses. Je peux vous prescrire des calmants et vous délivrer un arrêt maladie. J'aimerais vous revoir demain pour vérifier cette déchire, juste par précaution.

— J'aimerais aussi voir comment vous allez, intervint Mary d'une voix douce. Avez-vous songé à ce que vous allez raconter à votre famille ?

— Je vais dire qu'on m'a agressée. C'est tout ce qu'ils ont besoin de savoir.

La femme se redressa et, pour la première fois, sa voix se brisa et des larmes apparurent.

— Promettez-moi de ne rien leur dire de... de ce qui s'est réellement passé...

— Nous respectons vos décisions, Gloria, et nous sommes également tenues par le secret médical, la rassura Anya. À présent, si vous preniez cette douche ?

Gloria refusa qu'on l'aide et disparut dans la salle de bains, où elle se lava et se frictionna la tête et le corps. Une demi-heure plus tard, elle était propre et vêtue d'un soutien-gorge, d'une culotte et d'un survêtement noir, le genre de tenue que choisissaient la plupart des victimes de viol, qui, inévitablement, s'en débarrassait une fois de retour chez elles. La plupart de ses blessures étaient désormais dissimulées, mais Mary et Anya ne pouvaient pas faire grand-chose pour son visage.

— Il vous reste au moins quarante-huit heures pour décider si nous

transmettons ou non les échantillons à la police. Mary peut vous expliquer de nouveau la procédure quand vous vous serez un peu reposée. Vous aurez aussi besoin d'être réexaminée dans deux semaines, afin d'exclure tout risque d'infection. Il est trop tôt pour se prononcer à ce sujet et nous ne ferons pas d'analyses aujourd'hui.

Anya songea à Fatima Deab et espéra que cette pauvre femme n'aurait pas à subir, en plus, l'humiliation de devoir expliquer à son mari comment elle avait contracté un herpès ou toute autre infection sexuellement transmissible.

Mary reprit la parole :

— Nous pourrions trouver un moment tranquille pour parler. Je vous appelle plus tard dans la journée, si vous voulez bien.

Gloria serra très fort la main d'Anya.

— Merci pour ce que vous avez fait. Désolée que vous ayez dû voir ça...

— Gloria, mon travail consiste à m'occuper de vous.

La femme fit un pas vers la porte, avant de se retourner.

Anya baissa les yeux et souhaita en silence pouvoir faire disparaître chaque fragment de la douleur de Gloria. C'était la douleur de la perte. Une grande perte. C'était le même regard qu'Anya voyait sur le visage de sa mère ces trente dernières années.

Mary ouvrit la porte et laissa passer Gloria dans la salle d'attente. Anya consigna ses dernières annotations dans le livret, avant de le glisser avec les échantillons étiquetés dans le kit qu'elle ferma hermétiquement. Enfin, elle plaça les preuves dans le frigo et inscrivit la date, l'heure et le nom de la victime dans le registre des consultations.

Mary revint lorsqu'elle eut terminé.

— Je crois que l'on va bien s'entendre, Anya. C'est l'examen le plus doux et le plus approfondi auquel j'ai assisté. Qu'elle porte plainte ou non, le respect que vous lui avez témoigné fera toute la différence dans son rétablissement.

Anya lui adressa un petit sourire et s'étira dans le fauteuil.

— Espérons qu'elle ira voir la police. Ces deux-là ne vont pas se contenter d'un seul viol.

Elle se frotta les yeux, avant d'ajouter :

— À ce niveau de violence, ce n'est plus qu'une question de temps

avant qu'ils tuent quelqu'un.

— Peut-être, mais ça ne relève pas de la responsabilité de Gloria. Elle doit faire ce qui lui convient.

C'était cet aspect du travail qu'Anya trouvait le plus frustrant. Elle pensait que chaque homme ayant commis ce crime était un violeur en série. Cela faisait partie d'un schéma comportemental et il ne s'agissait pas d'un incident isolé ou d'une aberration. Si davantage de femmes acceptaient de faire une déposition, la police serait mieux à même de monter des dossiers contre les auteurs de ces agressions.

Les violeurs ne purgeraient plus de peines moins longues que les traitements médicaux et psychologiques de leurs victimes.

— Je sais que Gloria n'est pas responsable, mais si elle décide de ne pas porter plainte et que d'autres femmes subissent ensuite le même sort qu'elle, voire pire ?

Mary gratta son épaisse tignasse grise et rêche.

— Même si c'est difficile à accepter, on doit veiller sur Gloria et sur son intérêt à elle, pas sur celui de la société ou des autres femmes. C'est notre boulot.

Anya acquiesça en silence.

Une cinquième heure vint prolonger les quatre précédentes, le temps de rédiger le compte rendu de mission. Lorsqu'elles quittèrent l'établissement, le monde extérieur s'était éveillé. Le personnel de l'hôpital circulait d'un bâtiment à l'autre, des visiteurs étaient assis sur les pelouses, les étudiants transportaient des piles de manuels dans leur sac à dos, inconscients des horreurs de la nuit.

— Je me demandais où tu étais passée ce matin, ça n'arrête pas de sonner depuis que j'ai ouvert, dit Elaine tandis qu'Anya laissait tomber son sac sur la table de la cuisine. J'ai supposé que l'on t'avait appelée pour une urgence.

— Si c'est Sperm Man, je ne veux pas le savoir !

— Non ! Ce sont des coups de fil sérieux... pour du travail ! Le procès Barker t'a fait une pub considérable.

Elle faisait référence aux Post-it qu'elle avait en main.

— Trois avocats veulent ton avis dans les dossiers qu'ils défendent. Il y a d'abord une agression, puis des sévices sur enfant, et enfin, une mort suspecte. Sabina Pryor de l'assistance juridique a également appelé. Un certain journaliste a téléphoné pour une affaire de viol. Et

Anoub Deab aussi, à deux reprises. Il a l'air tenace.

Anya s'assit à la table et se frotta les paupières.

— En fait, il s'est montré grossier au téléphone, continua la secrétaire. Il me traite comme une espèce de domestique. Je lui ai répondu qu'on le tiendrait au courant quand ton rapport serait complet, mais il a quand même rappelé. Quoi qu'il en soit, si tu as du sommeil à rattraper, le reste peut attendre.

Elaine tendit à sa patronne le dernier Post-it.

— Sauf Dan Brody. Il aimerait te voir à 5 heures aujourd'hui, dans son cabinet. C'est incroyable. Les affaires décollent enfin !

Distraite, Anya ne répondit pas, elle pensait à Gloria en train de mentir à sa famille pour la protéger.

Elaine s'installa en face d'elle.

— La nuit a été dure ?

— On peut le dire. J'ai été appelée pour une agression sexuelle.

— Et si je préparais du thé ? Il est toujours meilleur quand quelqu'un d'autre le fait.

Anya éprouva un étrange réconfort à l'idée d'avoir quelqu'un chez elle à ce moment-là. Elle regarda Elaine saisir la boîte d'Earl Grey dans le placard, puis remplir la théière avec de l'eau chaude du robinet, pour la tiédir avant que la bouilloire chauffe.

— Ça t'aiderait d'en parler ?

Anya soupira.

— Cette femme a une vie tranquille. Elle travaille, s'occupe des enfants, le traintrain habituel, sans faire de mal à personne. Elle n'a sans doute jamais blessé qui que ce soit dans sa vie. Et puis voilà que ces deux psychopathes surgis de nulle part s'en prennent à elle, la violent, la tabassent et la laissent pour morte. Ils lui volent son sac, et s'emparent donc de ses clés, de ses coordonnées bancaires, de ses photos de famille. Ils savent où elle habite et, en partant, ils la menacent d'aller violer ses filles qui dorment. À partir de maintenant, elle va vivre un calvaire jour et nuit, se demandant quand ils vont revenir. Ils n'ont pas seulement violé cette femme, mais toute son existence.

Elaine vida la théière et y versa trois cuillerées de thé.

— Tu ne peux empêcher les gens mauvais de mal agir.

— Minimiser les dégâts, c'est comme boucher une passoire avec un Kleenex.

— Ce que tu fais est tellement important ! C'est bien toi qui dit qu'aider les femmes à assumer l'agression facilite leur rétablissement.

Elaine remplit la théière avec l'eau bouillante et plaça celle-ci sur un dessous-de-plat.

— Il n'y a qu'une seule victime, mais beaucoup plus de gens subissent les conséquences de ce crime...

Anya remua trois fois le thé, comme sa grand-mère le faisait toujours et contempla le motif sur la théière en porcelaine.

— Cette pauvre femme aurait pu être...

— N'importe laquelle d'entre nous, compléta Elaine en tripotant les boutons de son chemisier qui moulait sa généreuse poitrine. Elle va s'en remettre ?

— Physiquement, ses blessures vont cicatriser.

— Tu as agi de ton mieux. Dieu sait que je ne pourrais pas faire ton travail, mais si l'on peut tirer quelque chose de positif de tout ça, c'est qu'une personne aussi expérimentée que toi a pratiqué l'examen.

Elaine renifla et versa le thé.

— Tu as besoin de repos et d'une longue douche chaude. Si des journalistes rappellent, je leur dirai que tu passes la journée au tribunal. Peut-être qu'ils pourraient envoyer leurs questions par e-mail, pour te faire gagner du temps ? Les avocats pourraient aussi te transmettre les infos par courriers officiels. Ce qui te laisse juste le rendez-vous avec Dan Brody.

— Je serai opérationnelle d'ici cet après-midi. Laisse-moi deux ou trois heures avant de redescendre.

Anya emporta sa tasse dans le couloir.

— Et je ne donne jamais d'interviews. Jamais.

Elaine l'arrêta au pied de l'escalier.

— Je suis sûre que tu as vraiment aidé cette malheureuse.

— Comment aider quelqu'un qui a perdu son âme sur le lieu du crime ?

Dan Brody fit entrer Anya dans son cabinet.

— Navré de te faire venir aussi tard dans l'après-midi.

Au même moment arrivait un avocat qu'elle avait déjà rencontré.

— Grant, ravi de te voir. Comment va ta petite fille ? demanda Brody, maître dans l'art de feindre un intérêt pour ses semblables.

Le visage de Grant Bourne rayonna de toutes ses taches de rousseur.

— Cinq mois hier et déjà très éveillée.

— Formidable. Tu te souviens du Dr Crichton ?

Anya se rappela un mélanome en puissance. Avec ses cheveux carotte et sa peau d'albâtre, ce garçon pourrait poser sur les affiches de la campagne de prévention contre le cancer de la peau.

Par habitude, elle observa ses mains et son visage, en quête de lésions malignes. Il s'en rendit compte et s'éclaircit la voix.

— Certainement... bonjour docteur.

— Asseyez-vous, tous les deux. Vendredi après-midi, la police a arrêté et inculpé Mohammed Deab pour tentative de meurtre, ou plus précisément, pour coups et blessures avec l'intention de commettre un meurtre. C'est là que l'avis médical entre en jeu.

Il tendit à Anya les rapports de la police et des urgences.

— Ce sera facturé à Mohammed.

Grant enchaîna :

— La victime de l'agression est un jeune Maltais de dix-neuf ans habitant à Merrylands, George Galea. Il s'était fréquemment renseigné au sujet de Fatima sur le lieu de travail de celle-ci.

Il ouvrit son cartable de cuir marron et en sortit un bloc-notes, ainsi qu'un gros muffin aux pépites de chocolat.

Brody contempla le gâteau. Grant ne parut pas le remarquer et mordit dedans en faisant tomber des miettes sur ses genoux. Brody saisit une poignée de Kleenex dans la boîte posée sur son bureau. L'avocat les posa près de ses notes, sous le muffin.

— S'il plaide coupable, j'ai l'intention de contester les coups et blessures volontaires, annonça Brody. C'est plus dans l'optique d'obtenir une peine réduite. En outre, il y a des circonstances atténuantes. Deab a été poussé à bout par Galea, qui, nous en sommes presque certains, couchait avec sa fille. L'adolescent avait détruit la vie de Fatima, et chez les parents, tout espoir d'avoir des petits-enfants.

— Le problème, c'est qu'il n'en est pas à son premier délit.

Grant présenta une liste détaillée de toutes les infractions pour lesquelles Deab avait déjà été inculpé et acquitté.

— Cela va de la conduite en état d'ivresse aux coups et blessures, en passant par l'excès de vitesse et la remise en état de voitures volées. Quatre accusations d'agression ont été abandonnées, parce que les témoins ne se sont pas présentés à l'audience ou souffraient d'amnésie foudroyante. Par deux fois, la police allait lui retirer son permis, mais sa femme a signé des déclarations sur l'honneur stipulant qu'elle tenait le volant à chaque excès de vitesse.

Anya secoua la tête.

— Autrement dit, c'est elle qui a eu une suspension de permis et pas lui.

Elle se demanda quelles valeurs cet homme avait transmises à ses enfants, en particulier à Anoub.

Et Grant de poursuivre :

— La police a choisi de l'arrêter vendredi à 4 heures de l'après-midi pour l'obliger à attendre les audiences du week-end. On lui a refusé la liberté sous caution au commissariat, et on n'a pas eu plus de chance au tribunal...

— Compte tenu de la gravité de l'agression ? compléta Anya.

— Et aussi du fait qu'il pouvait intimider la mère de Galea, répondit Grant sans émotion.

Comme à son habitude, Brody commença à gribouiller.

— Quand a lieu l'audience de mise en accusation ?

— Le dossier est censé être bouclé dans six semaines. On va devoir les talonner de près, sinon, ils vont encore faire traîner les choses.

D'un coup de langue, Grant retira une miette d'entre ses dents.

Brody et lui, c'était vraiment le jour et la nuit, mais, ensemble, ils faisaient du bon travail.

Brody dessinait des petits carrés.

— Et les témoins ?

— La fiche d'information indique qu'on l'a vu entrer et quitter les lieux, mais sans préciser l'identité du témoin. Il pourrait avoir été sous surveillance directe.

— Vous voulez dire que la police aurait pu le voir agir ? demanda Anya.

— Ne tirons pas de conclusions hâtives, reprit Grant. Quelqu'un l'a juste vu pénétrer dans la maison avec un acolyte, puis en ressortir quelques minutes plus tard.

— Quelqu'un l'a entendu menacer de tuer le garçon ? questionna Brody en fronçant les sourcils.

— La mère est toujours sous sédatifs. On ne sait pas au juste ce qu'elle a confié à la police, mais le procureur général pourrait arguer de l'intention implicite, compte tenu des blessures infligées.

— Si on en arrive là, on répliquera qu'un habitué des agressions tel que Deab savait quand s'arrêter, avant que le jeune gars ne meure.

— Y a-t-il autre chose qui permette de l'identifier sur les lieux ? demanda Anya, soupçonnant la police de posséder certaines preuves matérielles.

— Il y a l'histoire du véhicule de la société qui a éraflé la camionnette garée. Notre client affirme avoir entendu des sirènes, s'être dit qu'il pouvait y avoir un accident, d'où son démarrage sur les chapeaux de roue.

Et Grant de préciser à l'attention d'Anya :

— La chasse aux sirènes, c'est le gagne-pain des dépanneurs.

Brody cessa de griffonner.

— Il y a une arme ?

— La police n'a pas trouvé de pied-de-biche en fouillant chez lui et dans son atelier. Même si cela peut sembler bizarre... pour un réparateur auto.

— On ne l'attaque pas pour incompétence professionnelle ! dit Brody.

Grant sourit de toutes ses dents et revint à ses notes.

— On l'accuse aussi de voies de fait accompagnées d'actes de

vandalisme au cabinet médical de Merrylands Road, où travaillait sa fille.

— Quelqu'un a-t-il été... intervint Anya.

— Non, aucun blessé, lui assura Brody. La doctoresse et sa secrétaire se sont tapies sous un bureau, pendant que deux hommes encagoulés démolissaient tout sur leur passage. L'attaque était une menace implicite. On a déposé des excréments humains devant la porte de derrière, en guise de cadeau d'adieu.

— Les médecins sont souvent la cible de patients ou de parents en colère, voire d'individus en quête de drogue ou d'argent liquide, souigna Anya.

À sa connaissance, sa mère avait été agressée au moins deux fois et le cabinet de celle-ci saccagé à trois ou quatre reprises.

— De quelles preuves dispose la police ?

Brody répondit :

— Uniquement de la carte de visite sous forme d'étrons. Même si notre client nie toute participation, on suppose que les enquêteurs ne vont pas se donner la peine de prélever l'ADN dans ces selles laissées en cadeau.

Les deux hommes éclatèrent de rire. L'humour scatologique... le seul stade que les petits garçons ne dépassaient jamais en grandissant.

Brody fit référence aux rapports provenant de l'hôpital.

— J'aimerais parler des blessures infligées au jeune Galea. Il est toujours inconscient et donc pas en mesure de faire une déposition. Quelle est la gravité de son état, Anya ? Quelles sont ses chances de survie ?

Elle parcourut le compte rendu des médecins et des chirurgiens urgentistes. Côtes cassées, rupture de la rate, traumatisme rénal, description d'une empreinte de semelle sur le devant de sa chemise à son admission. Les lésions les plus importantes se situant à la tête. Un scanner révélait un hématome sous-dural et la rupture d'un vaisseau sanguin à la base du crâne. Le neurochirurgien avait drainé l'hématome, mais on ne pouvait pas traiter la rupture du vaisseau.

— Ses chances sont minces. À ce stade, il est dans un état critique.

Brody traça de grosses lignes sur sa rangée de petits carrés.

— Qu'est devenue la chemise ? questionna-t-elle en scrutant le reste du rapport.

Brody eut un sourire narquois.

— Les gars des urgences l'ont découpée pour soigner ses blessures. Elle s'est perdue dans l'agitation ambiante. Aucune chance de dénicher une empreinte distincte, à présent.

Anya connaissait le travail des urgentistes. Sauver des vies constituait leur priorité. C'était déjà pénible de savoir que ces blessures étaient volontairement infligées, mais découvrir que l'agresseur pouvait s'en tirer parce que le patient, et non le chemise, passait en premier, ça défiait la raison.

— Aucune chance que certaines lésions soient préexistantes ? s'enquit Brody.

Les avocats de la défense cherchaient inéluctablement une prédisposition chez la victime. Mohammed Deab frappait régulièrement sa propre fille, intimidait les témoins de ses agressions, et n'avait aucun scrupule à tabasser un individu à mort. La tournure prise par la conversation commençait à la mettre sérieusement mal à l'aise.

— À quoi penses-tu en particulier ?

— À tout ce qui pourrait le prédisposer à des blessures plus graves que prévues ?

— Tu me demandes si son crâne a un millimètre d'épaisseur de moins que la moyenne afin que ton client puisse dire : « Mince alors, n'importe qui aurait pu commettre cette erreur. J'avais juste l'intention de lui flanquer des coups de pieds dans la tête... Comment étais-je censé deviner que le gars avec le crâne trop fin pour supporter le nombre de coups habituel ? » C'est ça que tu entends par « spécifiques » ?

Brody se redressa.

— C'est une façon de parler, mais on peut se passer de ton opinion.

Bourne termina tranquillement son muffin.

— Il n'est pas tombé sur ce garçon par hasard, s'énerma Anya. Il a trouvé où Galea vivait, a pris une brute avec lui et s'est mis à le traquer. C'est de la préméditation et non pas un acte impulsif.

Le bâtonnier demanda à Grant d'aller préparer du café. L'autre juriste s'empressa de sortir et ferma la porte derrière lui.

Brody joignit les mains.

— Tout ça ne nous aide pas beaucoup.

— Comment peux-tu faire ce boulot ? reprit-elle en balançant les notes sur le bureau. Défendre des salopards comme Deab et dormir sur tes deux oreilles ?

— C'est compliqué.

Il se leva et s'approcha de la bibliothèque.

— Le but même de la défense, c'est d'offrir à l'accusé – qui reste innocent jusqu'à preuve de sa culpabilité, au cas où tu l'aurais oublié – la possibilité d'être représenté de manière équitable. La loi sert à cela... à nous protéger tous.

— Et les victimes ? Qui donc les protège ?

Elle se leva, les mains posées sur le bureau, en essayant de garder son calme.

— La nuit dernière, j'ai examiné une femme d'une cinquantaine d'années, violée par deux hommes qui l'ont menacée de faire subir le même sort à ses filles.

Elle sentit monter en elle une rage qui n'était pas réapparue depuis des années.

— Qui protège cette femme et sa famille ? Qui va la représenter de manière équitable ?

Brody resta calme.

— Aux yeux de la loi, personne. Le Ministère public représente la communauté. À tort ou à raison, c'est ainsi que ça fonctionne. Notre boulot, c'est de veiller à faire de notre mieux pour défendre notre client en suivant la loi au pied de la lettre.

— Le tien, pas le mien. Au cas où tu l'aurais oublié, je ne travaille pas pour la défense. Je donne un avis de spécialiste sur des événements ou des documents qui me sont présentés. Mon rôle consiste à dire la vérité, non pas à fabriquer une version des faits susceptible d'innocenter quelqu'un.

— La vérité ? On a chacun sa propre version de la vérité, Anya. La seule chose qui compte, ce sont les faits. Et les faits, c'est tout ce que j'arrive à prouver dans une salle de tribunal.

— Et ces faits-là, tu en dis quoi ? L'homme que tu défends a de nombreux antécédents de violence. Cela ne se limite pas aux individus qui le contrarient : il a brutalisé sa propre fille chaque jour de son existence en toute impunité. À présent, il est arrêté pour avoir quasiment tué quelqu'un et tu es en train de jouer sur les mots. Franchement, Dan... tes clients sont-ils au-dessus des lois ou échappent-ils tout bonnement à la justice ?

Grant Bourne revint avec un plateau et trois gobelets.

— Les débats philosophiques ne nous mèneront nulle part, répondit Brody.

Anya ramassa sa serviette.

— L'état de santé de Galea est stable, mais critique. Il risque fort de succomber à ses blessures et tu devras défendre un assassin. Qu'est-ce tu vas éprouver, alors ?

— Ça ne changera rien. Mon rôle reste le même. Si Deab est acquitté, alors je serai ravi, car il existe une possibilité qu'il soit innocent.

— Et s'il est inculpé ?

— Je me consolerais en songeant qu'il y a de fortes chances pour qu'il soit coupable.

Anya s'en alla sans refermer la porte derrière elle.

Peter Latham considéra la pile de dossiers sur son bureau et avala un comprimé anti-acidité. Il commençait à sentir chacune de ses cinquante-cinq années et la moindre articulation l'exhortait à se coucher plus tôt au moins une fois dans la semaine. Depuis longtemps, sa femme n'espérait plus partager ses repas avec lui et dînait en général avant qu'il ait terminé sa journée.

C'était le début de soirée qu'il jugeait le plus productif. Plus de coups de fil, plus de dérangements ou de réunions. Les techniciens de la morgue étaient rentrés chez eux et le calme régnait dans les bureaux à l'étage. Rien d'autre que la paperasse à traiter.

Il lut et signa les comptes rendus déchiffrés et dactylographiés par sa secrétaire. Sa fonction l'obligeait aussi à passer en revue les rapports d'autopsie des autres centres, en guise de *contrôle qualité*. Aussi fastidieux que cela puisse paraître, cela garantissait le sérieux du travail de chacun.

Le dossier venant de Newcastle contenait des résultats d'analyses post mortem concernant deux décès traumatiques d'accidentés de la route, un SDF découvert sous un Abribus, une jeune mère étranglée par son ex-mari, un enfant de deux ans noyé, et un meurtre-suicide sur la Central Coast. Examinés avec une minutie plus grande que jamais, les rapports devenaient plus détaillés et Peter les parcourait laborieusement les uns après les autres.

Le meurtre-suicide attira aussitôt son attention. Un homme âgé avait été abattu dans son fauteuil roulant. La balle avait traversé sa clavicule, puis son poumon, pour se loger à l'arrière de sa paroi thoracique. À en juger par le volume de sang dans sa cavité pleurale, l'agonie avait été lente, proche sans doute de la demi-heure. On notait aussi la présence d'une substance visqueuse en grande quantité, identifiée ensuite comme étant de la confiture, dans sa bouche, son œsophage et son estomac. Cela s'étendait aussi dans ses grandes voies respiratoires. La confiture avait coulé sur le devant de sa chemise ainsi que sur son pénis à demi dénudé. La toxicologie n'ayant décelé aucune

toxine ni aucun poison, la fille avait donc dû verser environ deux kilos de confiture de fraise dans la gorge du père après lui avoir tiré dessus. Durant toutes ses années de travail, Peter Latham n'avait jamais vu un truc pareil.

Le cas de suicide ne faisait pas l'ombre d'un doute. La femme, identifiée comme étant la fille de l'individu précédent, avait une simple balle dans la tempe. Sa mort aura été rapide. Son arrière-gorge contenait une petite quantité de confiture, mais pas son estomac.

Peter avait admis depuis longtemps que certains scénarios resteraient toujours inexplicables, bien qu'il soit intrigué par ce qui s'était passé dans cette pièce cette nuit-là.

Il consulta le rapport histologique et nota les observations qui l'intéressaient. Le vieil homme souffrait d'un carcinome à cellules squameuses du poumon. La fille présentait une inflammation moyenne des voies respiratoires, attribuée à la présence d'une série de fibres aux formes irrégulières dans les poumons.

Peter envoya un e-mail au service de pathologie du Gosford Regional Hospital, en espérant que David Connelly ne soit pas encore parti. Dans les minutes qui suivirent, son confrère avait scanné et envoyé les images de deux lamelles portant des prélèvements du tissu pulmonaire. Peter agrandit les clichés. Sur l'écran s'affichèrent de multiples fibres. Elles étaient similaires à celles en forme de sabliers qu'il avait déjà observées sur la religieuse.

Il feuilleta le dossier et trouva le nom de l'inspecteur de police chargé de l'affaire.

Anya peinait sur le tapis de jogging et augmenta l'inclinaison. La sueur traversait son tee-shirt et son caleçon, tandis que le remix d'un air disco faisait vibrer les haut-parleurs. À l'époque, elle détestait déjà *Staying alive* et cette deuxième version – à moins que ce ne soit la troisième – l'agaçait encore plus.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kate Farrer en lançant sa serviette sur la barre, avant de mettre en marche le tapis voisin. Martin t'a encore foutue en rogne ?

— Pas depuis deux ou trois jours. Cette fois, je me suis énervée toute seule ! Ne t'imagines pas que je vais travailler sur d'autres affaires rentables avec Dan Brody !

— Tu as refusé de faire un tour dans sa Ferrari, c'est ça ?

— Pire. J'ai voulu défendre la veuve et l'orphelin. On aurait pu penser que je puisse tenir ma langue, au moins jusqu'à ce que j'aie le choix de mes boulots.

Kate accéléra la vitesse du tapis roulant.

— Tu te flattes. C'est un avocat ; il n'a sans doute même pas remarqué.

Anya avait les jambes en feu, mais elle augmenta encore l'inclinaison.

Kate considéra son amie.

— T'es vraiment en rogne, dis donc ? À ta place, je ne m'en ferais pas, tu as été fidèle à tes principes. Ben serait fière de toi.

— Ce n'est pas la fierté qui paie les factures, comme Martin ne cesse de me le rappeler.

Anya regarda la pendule murale. Les quarante minutes de torture physique l'avaient épuisée. Elle appuya sur la console et le tapis revint en position plane. Un autre bouton ralentit l'allure.

— Je trouverai l'argent d'une autre manière.

— C'est sacrément injuste. La seule raison pour laquelle tu as perdu la garde de ton fils, c'est parce que tu étais la seule à travailler pour subvenir aux besoins de la famille. Si Martin n'avait pas été aussi nul, tu ne serais pas coincée avec les factures à régler.

Le tapis de jogging s'arrêta et Anya en descendit, s'essuyant le visage, le cou et les bras avec une serviette.

— Le tribunal des affaires familiales se moque de la justice. Le juge a accordé la garde à Martin, parce qu'il était à l'époque un parent au foyer, donc le mieux à même de s'occuper du gosse.

— Et non pas ce feignant qui n'irait pas bosser même à coup de pied dans le cul.

Kate courait vite à présent, sans verser une seule goutte de transpiration.

— En suivant ce raisonnement, on devrait accorder le droit de garde à toutes les baby-sitters du pays.

— Après ce qui s'est passé en Angleterre, tu ne peux pas lui reprocher d'avoir quitté son job d'infirmier, répliqua Anya.

— Il a tout fait foirer : les adultes l'admettent et se font une raison. Lui ne l'a jamais accepté. Il a juste lâché l'affaire et décidé de vivre à tes crochets pour le restant de sa vie. Merde alors, je me demanderai toujours ce que tu lui as trouvé.

— Tu peux penser ce que tu veux, c'est quand même le père de Ben.

— OK, c'était un super donneur de sperme, dit Kate en levant les yeux au ciel... Désolée, je n'aurais pas dû dire ça. J'imagine que ça ne va pas te remonter le moral.

Elle ralentit sa machine et termina ses exercices en marchant.

— Un dîner italien, ça te branche ?

— Merci, mais j'ai des trucs à faire. On remet à une autre fois ?

— Pas de problème.

Le portable de Kate se mit à sonner. C'était la musique des *Sept Mercenaires*, son film préféré.

— Docteur Latham, bonjour... Oui, officiellement, je suis consultante sur cette enquête.

Anya agita la main pour dire au revoir à Kate et se diriger vers les vestiaires, mais son amie lui fit signe de rester.

— Vous pensez que ces fibres sont exactement les mêmes ?... Bien sûr, je veux bien revoir la vidéo de la scène du crime dans la matinée.

Le mot « fibres » retint l'attention d'Anyà.

— Encore merci.

Kate rangea son portable dans l'étui fixé à son poignet.

— Peter Latham affirme que tu traites deux ou trois dossiers avec des résultats similaires à ceux qu'il vient de découvrir. Cela t'intéresse de visionner une cassette demain matin, histoire de te distraire ?

— Si c'est l'une des tiennes, j'ai comme l'impression que l'histoire va mal se terminer.

Une fois lavée et changée, Anya prit sa voiture et traversa Newtown, passa devant l'aéroport et mit le cap sur Brighton-le-Sands. Elle se gara dans une petite rue donnant sur Grand Parade et retrouva son père devant son hôtel. Tous deux s'étreignirent et Bob Reynolds semblait ne pas vouloir la lâcher.

— Merci d'être venue, Anya. Cela me touche beaucoup.

Elle ne savait jamais comment réagir aux débordements d'affection de son père. Elle l'avait vu serrer dans ses bras des victimes, des sympathisants de sa cause et des tueurs en série. Elle se sentait davantage une étrangère que sa fille aînée. Le menu de ce soir devrait les placer sur un terrain d'entente.

— J'espère que tu as faim, papa. Il y a de supers cafés grecs dans la grand-rue.

— Pour ne rien te cacher, j'ai jeté un œil sur le plateau de fruits de mer de la friterie du coin. Je me suis dit que l'on pourrait grignoter sur la plage... si ça ne te dérange pas de t'encanailler.

Anya se demanda soudain pourquoi elle s'était éreintée pour quelques grammes au club de gym.

— S'il y a des frites par-dessus le marché, c'est d'accord.

Ils commandèrent un assortiment de fritures dont l'odeur suffit à la faire saliver. Ils marchèrent vers la grève, puis s'installèrent sur un muret en ciment, les jambes pendantes au-dessus du sable, et débballèrent leur trésor. À la première bouchée, Anya se brûla le palais. Ses yeux larmoyèrent.

— Tes goûts culinaires n'ont pas changé, dit-il gentiment.

Anya sourit. La plage et le temps frisquet lui donnaient toujours envie de frites brûlantes et salées.

— Tu te souviens, à chaque fois que Damien était gardien de but, je lui refaisais des hot dogs et des frites, quand la balle était dans l'autre

camp, juste pour qu'il ne prenne pas froid.

— En effet, et toutes les fois où l'on s'asseyait sur la plage, devant le cabanon de Low Head, avec le poisson que l'on avait pêché, et les coquilles Saint-Jacques, et les frites cuites à la sauteuse.

La brise se levait, tandis qu'un 747 prenait de l'altitude au-dessus de l'océan. Regarder les avions décoller du principal aéroport de Sydney paraissait bizarre alors que les gens se retrouvaient sur la plage pour fuir la civilisation... sauf les baraques à frites, bien sûr. Bob Reynolds termina son beignet de crevette et contempla l'horizon.

— Puisqu'on parle de ton frère, est-ce que la batterie t'a plu ?

Anya sourit à nouveau.

— Il n'y avait que lui pour avoir l'idée de m'offrir un cadeau de divorce. Remarque, s'il me l'avait offerte pour mon mariage, Martin et moi nous serions séparés beaucoup plus tôt !

— Damien savait que tu en voulais une depuis toujours ; il faut dire que tu nous rendais fous à battre la mesure sur tout ce qui te tombait sous la main. Quand je pense que ta mère espérait qu'un jour tu serais saisie par la passion dévorante du violon...

Il s'interrompit tandis qu'un autre avion décollait.

— Tu prends des cours ?

— J'ai un prof et je joue quand j'en ai l'occasion, aussi discrètement que possible dans ma maison mitoyenne.

Le vent lui souleva une mèche rebelle, qu'elle remit en place derrière son oreille, sentant les embruns salins sur sa queue-de-cheval. Elle savait que son père avait autre chose en tête que la musique.

— Est-ce que tout va bien ?

— Un détective de Melbourne m'a appelé la semaine dernière au sujet de la disparition de Miriam.

Anya se figea, craignant les pires nouvelles au sujet de sa sœur.

— Ils ne l'ont pas retrouvée, mais une équipe spéciale a été chargée de rouvrir les affaires classées.

— Pourtant, Billy Vidor est en prison...

— Il est toujours à Ridson pour avoir tué le gamin de Campbelltown. Ils l'ont mis sous surveillance, mais il n'a jamais reconnu avoir eu un lien quelconque avec Miriam. Ils se demandent si la police de Launceston n'aurait pas employé toute son énergie à suivre une fausse piste, en ne suivant pas les suspects évidents. Ils

réinterrogent tous ceux qui ont fait une déposition. Enfin, tous ceux qui sont encore en vie.

Anya sentit une boule douloureuse se former dans sa gorge.

— Je dois m’attendre à un coup de fil, alors. Maman est au courant ? Dieu sait comment elle va prendre ça !

La sœur d’Anya était un sujet rarement abordé par sa mère, et jamais entre ses deux parents.

— Je suppose. Je me suis fait à l’idée que Miriam nous a quittés, je souhaite seulement la ramener à la maison et lui offrir un enterrement décent. Ta mère...

— Je sais, papa. Elle s’attend toujours à voir Missy franchir le seuil de la maison.

Une mouette se posa près d’eux, en quête de restes de nourriture. Anya coupa un morceau de poisson et le lança au bec vorace.

— J’ai téléphoné à Damien à Londres ce matin. Il espère qu’un regard neuf sur l’affaire pourra apporter d’autres éléments.

Bob but une gorgée de soda et se tourna vers Anya. Elle ne put affronter son regard. Elle était responsable de ce qui était arrivé à Miriam, et tout le monde le savait dans la famille.

Le taxi klaxonna dans la rue au moment où Anya prenait ses clés. Elle s'installa sur la banquette arrière et fut accueillie par le regard maussade du quadragénaire qui se tenait au volant.

— Vous allez où, madame ? demanda t-il en portant une main à son front en guise de salut.

— Strawberry Hills, merci.

Par expérience, Anya montait toujours à l'arrière. Les centres d'aide aux victimes avait vu défiler suffisamment de femmes qui, se croyant en sécurité à côté du chauffeur, avaient été brutalisées ou violées en rentrant chez elles.

Une affaire restait gravée dans sa mémoire, en partie à cause de la leçon d'humilité qu'elle en avait tirée. On l'avait appelée pour examiner une femme qui avait débarqué dans un supermarché ouvert tard, titubant et agitant un string à la main. Compte tenu de la quantité d'alcool ingurgitée et du comportement singulièrement désinhibé de la patiente, Anya avait quelques réserves quant à la vague description qu'elle lui avait donnée de son viol dans un taxi. De toute évidence, cette femme avait eu des rapports sexuels ce soir-là, mais aucune ecchymose ni aucune lésion ne corroboraient sa version des faits.

Lorsque la police l'interrogea, le chauffeur se vanta d'avoir passé au moins une heure en compagnie de sa cliente. Après l'avoir prise en charge à la sortie d'un pub, il s'était rendu dans un magasin de vins et spiritueux, puis avait roulé jusqu'à un site panoramique. Au bout de quelques verres, déclara-t-il, ils avaient fait l'amour, sur l'insistance de la femme. Un inspecteur zélé découvrit des caméras de surveillance à l'extérieur du pub, lesquelles montraient qu'on l'avait aidée à monter dans le taxi, quinze minutes à peine avant qu'elle arrive au supermarché en criant qu'on l'avait violée. La vidéo démontrait que le chauffeur avait menti sur la durée de leurs éventuels ébats consentis. L'affaire fut portée en justice et l'individu déclaré coupable d'agression

sexuelle. Sans la preuve vidéo, l'homme aurait été libre de violer à nouveau. Anya avait alors décidé de ne plus jamais juger une femme sur son comportement, aussi bizarre qu'il puisse paraître.

Le taxi obliqua dans Lansdowne Street et Anya remarqua deux écolières, main dans la main, attendant que le feu passe au vert. Elles ne devaient guère avoir plus de cinq et sept ans. L'aînée gardait les yeux à l'affût de la moindre voiture, tandis que la cadette se tenait docilement à ses côtés, sans briser le lien physique qui les unissait.

Anya sentit un poids écrasant sur sa poitrine. Pourquoi avait-elle lâché la main de Miriam ce jour-là ? Pourquoi vouloir prouver qu'elle pouvait courir plus vite ? Si les choses s'étaient passées autrement, elles auraient marché ensemble jusqu'à l'école et voilà tout. Elle songea à toutes ces années, tourmentée de ne pas savoir si sa sœur était en vie et craignant de devoir affronter le pire.

L'odeur de tabac froid du taxi lui brûla les yeux alors qu'elle se remémorait la maison inondée de lumière où Missy et elle jouaient. Elle adorait leurs chambres à coucher assorties avec leurs murs rose bonbon, les maisons de poupée à l'ancienne et les posters des Monkees sur les armoires. Elles sautaient sur les lits en se prenant pour des pop stars, chantant à tue-tête dans les manches de leurs cordes à sauter. Elles finissaient toujours par se rouler par terre en riant si fort qu'elles en avaient mal au ventre.

Après ce jour-là, la maison avait changé. La lumière n'y pénétrait plus et il y faisait toujours froid. Au lieu de s'en accommoder comme du temps de Missy, elle détestait et craignait la pluie qui la tenait désormais prisonnière. Les tantes, les oncles et les cousins cessèrent de leur rendre visite, et les voisins ne saluaient plus la famille quand elle partait en ville. On aurait dit qu'ils avaient tous disparu sans laisser de trace, exactement comme Miriam.

Avec le recul, elle se rendait compte que ses parents s'étaient transformés en somnambules, tels des personnages sans relief. Sa mère, autrefois si droite, se voûta sous le poids d'une chape de plomb invisible, son sourire et ses yeux pétillants ne furent plus qu'un lointain souvenir et elle arrêta de jouer de son cher piano.

Ses parents lui manquaient même plus que sa sœur. Au moins, l'esprit de Miriam habitait la maison, on pouvait voir partout son visage radieux sur les photos encadrées. Partout, sauf dans la cabane du jardin... le seul refuge d'Anya la solitaire.

Leur mère continuait de mettre le couvert pour sa sœur à chaque repas.

— Pour nous rappeler notre Miriam, qui ne peut se joindre à nous

aujourd'hui, disait-elle.

En réalité, personne ne pourrait jamais l'oublier. Sur le mur, derrière la chaise de sa sœur, était suspendue une tapisserie encadrée, avec cette phrase brodée en latin : *Cruci dum spiro fido* (20), signifiant : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

Un autre de ces mantras catholiques servant à justifier les faux espoirs et le déni, sans se soucier des conséquences.

À l'occasion des quatre ans de Missy, leur mère posa un cadeau sur la table, comme elle le faisait pour chaque membre de la famille, aux anniversaires et à Noël. Les présents s'empilèrent sur le couvre-lit en chenille de Miriam, puis, plus tard, dans le bureau, en attendant son retour. Au bout d'un certain temps, l'endroit évoqua une vraie caverne d'Ali Baba, remplie de cartes et de cadeaux signifiant combien sa mère aimait Missy.

Anya savait qu'elle était loin de recevoir elle-même autant d'amour.

Jocelyn Reynolds se réfugia dans la médecine, comme si cela allait lui ramener son enfant chérie. Une voyante écrivit pour leur annoncer que Miriam était en sécurité et souhaitait rentrer à la maison. Le père d'Anya expliqua que les gens colportaient des mensonges cruels auprès des personnes les plus vulnérables. Ce fut l'une des premières leçons dont elle se souvenait.

Pendant quelque temps, sa mère retrouva le sourire après la naissance d'un petit garçon, Damien Patrick, aux grands yeux bleus espiègles et au rire communicatif. Anya avait six ans le jour où sa mère le mit au monde. Elle savait qu'elle ne le méritait pas, après ce qui était arrivé à Miriam par sa faute ; cependant, au fond d'elle-même, Anya espérait que Dieu lui offrait une seconde chance.

Damien passa ses premières années à la suivre partout, à jouer avec elle à chaque fois qu'ils étaient ensemble. Son père la retrouvait quelquefois endormie par terre, à côté du berceau de Damien, et il la portait pour la ramener dans son lit. Damien eut tôt fait d'apprendre à s'échapper pour se faufiler sous les draps d'Anya, quand il était effrayé par un cauchemar ou par l'orage. Elle se demandait souvent ce qu'il y avait de pire... que sa mère lui en veuille d'avoir perdu Miriam ou qu'elle la déteste parce qu'elle monopolisait Damien.

Bob Reynolds semblait ne pas s'apercevoir de la peine qu'éprouvait sa fille. Sinon, il n'aurait pas quitté le domicile familial au lendemain du septième anniversaire d'Anya. Elle conservait un souvenir vivace de la dispute au sujet de la messe de souvenir. Il était temps, disait-il, d'accepter le fait que Miriam ne reviendrait jamais et d'en faire son

deuil, d'une manière ou d'une autre.

Pour la première fois, Jocelyn hurla sur quelqu'un d'autre qu'Anya :

— Tant que Dieu nous prête vie, il donne de l'espoir, affirmait-elle. Si tu n'en as plus pour notre enfant, tu n'es pas digne d'être parent.

Les larmes aux yeux, Bob se leva et fracassa une assiette contre le mur, faisant dégringoler la fameuse devise brodée. Jocelyn s'assit, dit les grâces et servit le repas. Bob Reynolds battit en retraite dans la chambre et fit ses bagages. Le lendemain matin, il s'installa dans son cabinet en ville.

Tandis qu'il s'en allait au volant de sa voiture, Anya remarqua que le mantra était de nouveau accroché au mur. Elle l'avait en horreur. Peu importe ce qu'il signifiait, il avait détruit le peu de famille qui lui restait.

Par la suite, Anya implora Dieu chaque soir de ramener Missy et de la prendre, elle, à la place de sa sœur. Parfois, elle détestait Miriam en secret pour s'être éloignée d'elle ce jour-là et lui avoir causé tant de peine. Elle ne tarda pas à se détester elle-même encore plus.

Le chauffeur de taxi alluma sa radio et écouta les informations routières.

— Ça bouchonne partout, annonça-t-il.

Anya se frotta les tempes. Les souvenirs qu'elle avait eu tant de mal à refouler lui revenaient en de grands flots douloureux.

Une nouvelle enquête signifiait qu'on allait déterrer le passé et que des blessures à peine cicatrisées seraient de nouveau mises à nu.

Si seulement elle n'avait pas lâché la main de Miriam, ce jour-là. Elle réprima un sanglot alors que le taxi arrivait devant le bureau de la brigade criminelle de Cleveland Street.

Après avoir passé la sécurité et s'être fait escorter à l'étage, Anya s'installa devant l'écran d'ordinateur, au bureau de Kate Farrer. Sans manifestation de culpabilité, l'inspectrice mordit une barre chocolatée à pleines dents, tout en piochant dans un sachet de chips. Anya lustra la pomme qu'elle avait sortie de son sac à main.

Kate lui expliqua le contexte de l'affaire, tout en pianotant sur le clavier pour lancer le programme Interactive Crime Scene Recording System (21) ou ICSRS.

Debbie Finch avait quitté son travail un soir sans dire un mot. Huit jours plus tard, elle s'était rendue chez elle, profitant de l'absence de l'aide à domicile sortie faire des courses, pour abattre son père avant de lui verser de la confiture dans la gorge pendant qu'il agonisait, assis. Entre-temps, elle en avala également quelques cuillerées et se tira une balle dans la tête.

Bien que singulière, sa mort s'apparentait à un suicide, mais la femme avait quelque chose de bizarre dans les poumons qui justifiait une enquête.

— Les médecins affirment que le vieil homme ne sortait de chez lui que pour se rendre chez ses médecins, et seulement en compagnie de sa fille, dit Kate.

Une aide-ménagère venait chaque soir pendant que Debbie Finch travaillait. Celle-ci partait toujours à l'heure et ne tardait jamais à rentrer. Mais, ce soir-là, comme Debbie n'était pas revenue à la maison, l'agence a appelé la police, puis a mis en place un service d'aide d'urgence à plein temps. Le médecin local avait inscrit le père sur la liste d'attente d'une maison de retraite.

Kate s'excusa pour répondre à un appel sur son portable. Quand elle eut raccroché, elle reprit l'histoire, sans en avoir perdu le fil.

— Le père était veuf et Debbie ne s'est jamais mariée. Selon la voisine qui les a côtoyés pendant trente-deux ans, Debbie n'avait

jamais reçu la visite du moindre garçon. Elle ne fréquentait pas trop ses collègues non plus.

Elle pressa la touche « ENTRÉE » et la première scène apparut en 3 D. Le logiciel avait converti les photos prises sur le lieu du crime en images digitales interactives à 360°, visibles sur un écran d'ordinateur classique. Le programme permettait de se déplacer sur la scène, en passant d'une pièce à l'autre et en changeant d'angle de vue. Cette technologie impressionnait toujours Anya.

Kate franchit virtuellement l'entrée, tourna à droite dans la salle à manger, puis traversa une petite cuisine en stratifié. Des figurines en porcelaine, introuvables ailleurs que chez des personnes âgées, trônaient fièrement dans une vitrine du salon. L'ensemble se composait d'un vilain chat, d'un aigle, d'une infirmière et d'un médecin.

Anya avait l'impression de jouer les voyeurs.

— Que sais-tu du mode de vie de cette femme, de ses hobbies ?

— Pas grand-chose. D'après les rapports, Debbie Finch était paisible, secrète et efficace. Elle faisait juste son boulot. Ne recevait pas. Retrouvait toujours les gens au cinéma, ne laissait jamais quiconque venir la chercher chez elle... Peut-être qu'elle avait honte de son vieux, suggéra Kate après un instant de réflexion.

Anya s'était toujours demandée pourquoi Kate avait si peu parlé de sa famille ou de sa vie, hormis pour dire qu'elle était fille unique. À l'instar d'Anya, Kate semblait ne s'attacher qu'au présent.

— Personne d'autre n'aurait pu se trouver là ? Aucune trace d'entrave laissant supposer qu'elle ait agi sous la contrainte ?

— Non.

Anya examina attentivement les photos du dossier. Un père atteint de démence était peut-être agressif et difficile à surveiller. La maltraitance des personnes âgées était en hausse compte tenu des pressions subies par celui ou celle qui sacrifiait sa vie sociale pour s'occuper à domicile de quelqu'un qui était incapable de l'aimer en retour. L'homme portait un étui pénien pour incontinence, relié à une poche urinaire, et il ne contrôlait plus ses intestins. Anya plaignait la personne qui devait baigner, nourrir et faire la toilette de son propre père... Peut-être que Debbie n'en pouvait plus.

Kate lécha ses doigts pleins de sel.

— Les voisins disent qu'il n'était même plus capable de la reconnaître, et encore moins de lui fêter son anniversaire. Peut-être que c'était devenu trop lourd pour elle. Elle a disparu après une petite

soirée donnée en son honneur, au travail.

La cuisine était impeccable. Pas de vaisselle sale qui traînait. Les assiettes étaient alignées sur l'égouttoir, les tasses sur une étagère. Une grosse cuiller dépassait d'un pot de confiture de fraises de deux kilos presque vide, posé sur le plan de travail.

— Ce n'est pas comme chez moi, observa l'enquêtrice en déchirant l'emballage d'une deuxième barre chocolatée.

— C'est vrai, au moins, on peut voir la moquette. Il n'y a pas de vêtements, de bouquins ou de CD un peu partout, confirma Anya en croquant sa pomme.

Kate tripota les réglages du logiciel.

— Très drôle. On cherche quoi au juste ?

— Des traces de rénovation, les travaux ou les dégâts qui auraient pu déplacer de vieilles fibres dans l'habitation.

Dans la grande pièce, les inspecteurs arrivaient pour leur journée de travail, les hommes en costume, les femmes en jupe ou en pantalon noir ou gris. Ces policiers dits *en civil* portaient un autre genre d'uniforme. Quatre rangées de cinq bureaux donnaient à la pièce une atmosphère de salle de classe. Sur chaque poste, il y avait un téléphone, un ordinateur... et une absence notable de dossiers. Tout le monde semblait appliquer la règle du *nettoyage par le vide* le soir venu, sauf Kate Farrer et son équipe.

Brian Hogan la salua et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Ce n'est pas l'affaire sur laquelle tu es consultante ? Je croyais qu'elle était close.

— Je me suis dit que l'on pourrait tout vérifier, pour voir si rien ne clochait. Et le Dr Crichton s'intéresse à l'environnement du décès. Il semble qu'il y ait eu d'autres personnes mortes avec la même substance dans les poumons, et elle voudrait savoir d'où elle pourrait provenir.

Hogan réagit avec le même intérêt qu'un gamin obligé de regarder un documentaire soporifique et il trouva rapidement une excuse pour s'éloigner.

Le linoléum et les moquettes d'origine étaient en place, de même que la salle de bains possédait toujours le carrelage en mosaïque marron autour du lavabo, de la baignoire et de la douche. On avait installé une poignée ainsi qu'une chaise en plastique blanc dans la douche. Le pommeau pouvait se détacher, comme à l'hôpital. Aucune rénovation ni aucun agrandissement dans cette maison, rien qui explique la présence de fibres dans les poumons.

Le téléphone retentit sur le bureau de Kate. Elle décrocha à la deuxième sonnerie.

— Brigade criminelle, inspecteur Farrer... Entendu, merci. Je vais envoyer quelqu'un.

Elle s'adossa à son siège et regarda autour d'elle.

— Quelqu'un a vu Hogan ?

— Hmm... Je crois qu'il est parti au distributeur, répondit une femme séduisante sans quitter son dossier des yeux.

Anya le vit disparaître du coin de l'œil avec un journal en direction des toilettes.

— Merde ! OK, je vais devoir m'en charger, dit Kate qui se leva, épousseta les miettes sur son pantalon et demanda à Anya si elle n'en avait pas une coincée entre les dents.

— Il y a quelqu'un en bas qui affirme être une cousine de Debbie Finch. Les gars de Gosford n'ont pas pu trouver d'autre parent sur place. Elle est la seule dont on ait entendu parler.

Elle prit sa veste.

— Je ne serai pas longue. Je dois la mettre au courant des deux décès et lui demander si elle sait dans quel état d'esprit était Debbie avant de mourir.

Du Kate tout craché ! Annoncer une mauvaise nouvelle et interroger une parente endeuillée ne lui prenait qu'une minute. N'importe qui d'autre y aurait consacré au moins une demi-heure.

Comme Kate gagnait l'escalier, Anya revint à l'écran de l'ordinateur. Elle se promena virtuellement dans la salle de bains en désordre : des serviettes en boule jonchaient le sol, la lunette des W. - C. était levée, un rideau de douche à motifs était décroché de sa tringle. Elle se demanda comment Debbie Finch, qui évitait les visiteurs, mais prenait grand soin de son intérieur, réagirait en voyant des étrangers venir fourrer leur nez dans sa vie privée.

Anya revint dans la première chambre à coucher, avec Joseph Finch assis tout droit dans son fauteuil, sa tête inclinée occultant presque l'impact de la balle. Anya déplaça le curseur de la souris sur le corps du vieillard. La confiture maculait ses joues et sa bouche, et elle s'étalait sur sa chemise et son pantalon. À côté du grand lit, il y avait une chaise percée. À part ça, la pièce contenait peu de mobilier.

Dans la chambre voisine, vêtu d'un pantalon marine, d'un chemisier sombre satiné et de chaussures noires à talons, était étendu le corps de Debbie Finch. On aurait pu croire qu'elle dormait

paisiblement sur le flanc. La vue plongeante montrait juste une petite blessure à la tempe droite ainsi qu'un revolver dans sa main, sur le couvre-lit en chenille turquoise.

Leanne Finch se tenait sur les marches, devant le bâtiment, et se rongait les ongles. Sa tignasse de cheveux blond paille flottait au vent et laissait entrevoir des racines noires. La chemise ample et le sarouel masquaient difficilement son corps décharné. En voyant son acné pustuleuse, Kate la soupçonna d'être héroïnomane. La femme accusait une bonne quarantaine.

— Merci d'être venue, Leanne.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? D'après ma colocataire, il paraît que vous avez un truc à me dire.

— Je crains que ce ne soit une mauvaise nouvelle. Ce n'est jamais facile à annoncer. Debbie et Joseph Finch ont été trouvés morts chez eux, il y a deux ou trois soirs de cela.

— Merde. Tous les deux ?

Kate hocha la tête.

— Tout porte à croire que Debbie a tiré sur son père, avant de retourner l'arme sur elle.

Leanne mâchonna le reste de ses ongles en silence.

— Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ?

— Cela fait des années. Pas depuis l'enterrement de la tante Rita.

Leanne s'assit sur les marches en ciment.

— J'en reviens pas !

— Pourquoi dites-vous ça ?

Kate jeta un regard à la ronde, puis s'installa à ses côtés.

— Je me suis barrée à la mort de tante Rita. J'avais vécu avec eux pendant dix ans et j'en pouvais plus.

— De quoi votre tante est-elle morte ?

— Empoisonnement par l'alcool, même si personne n'a voulu l'admettre dans la famille. Ils ont dit qu'elle avait eu une hémorragie dans l'estomac ou quelque chose comme ça. Mais on savait tous qu'elle buvait. Personne n'en a parlé, c'est tout.

— Quand votre oncle est-il tombé malade ?

— J'en sais rien. J'ai perdu le contact avec la famille après ça. Je bouge pas mal.

— Quand avez-vous rencontré Debbie pour la dernière fois ?

— Y a environ un an. Le vieux était en chaise roulante à ce moment-là. D'après elle, il avait perdu la boule à cause de la maladie de Parkinson. Il a eu ce truc horrible quand il n'a plus été capable de contrôler sa langue ou sa tête. Deb a dit que c'était à cause d'un médicament qu'il avait dû prendre.

— Est-ce qu'elle n'a jamais été aidée par d'autres gens, en dehors des auxiliaires de vie ? Ce devait être un boulot énorme de s'occuper de quelqu'un d'aussi malade tout en ayant un travail hyper stressant.

— Deb n'a jamais voulu personne à la maison.

Leanne examina ses ongles rongés, avant d'ajouter :

— Elle l'a abattu où ?

Kate dévisagea son interlocutrice.

— Dans sa chambre.

— Non, sur quelle partie du corps, je veux dire ?

— Dans le cou.

Leanne Finch secoua la tête.

— Est-ce qu'elle l'a fait souffrir ?

Kate ne sut pas trop quoi répondre.

— Allez, dites-moi... est-ce qu'elle a fait souffrir ce vieux salaud ?

Kate se leva.

— Je crois que vous feriez bien de me suivre à l'intérieur pour qu'on ait une petite discussion.

À l'étage, Kate fit entrer la cousine de Debbie Finch dans une salle de réunion et s'assit en face d'elle à la table.

— Debbie a abattu son père et lui a versé de la confiture dans la gorge, avant de se tirer une balle dans la tempe.

— Oh, nom de Dieu !

La femme eut les larmes aux yeux. Elle s'essuya le nez du revers de la manche.

— Je ne pensais pas que Debbie savait.

— Qu'elle savait quoi ?

— À chaque fois que Rita et Debbie quittaient la maison, le vieux con m'enfermait avec lui dans la salle de bains.

— Leanne, reprit Kate en baissant la voix, est-ce que votre oncle a abusé de vous sexuellement ?

La femme répondit sur le ton du murmure.

— En général, ça se passait dans la salle de bains.

S'il y avait quelqu'un d'autre à la maison, il venait me chercher à l'école et m'emmenait au parc. Il appelait ça « prendre le thé ».

— Est-ce qu'il a jamais fait subir la même chose à Debbie ?

— Pas que je sache. Il disait que le thé, c'était « juste pour nous deux ».

Kate se dandina sur son siège.

— Que signifiait « prendre le thé » ?

— Il baissait son pantalon et m'obligeait à...

La femme détourna les yeux, incapable de regarder l'inspectrice en face.

— Leanne, c'est vraiment important. Cela avait-il un lien quelconque avec la confiture ?

La femme acquiesça, en séchant ses larmes.

— Il enduisait sa bite de confiture. Il me forçait à la lécher. Et puis il s'en servait sur moi.

L'inspectrice poussa un soupir en se disant que le mystérieux meurtre-suicide prenait tout son sens. Elle aurait versé bien plus que de la confiture dans la gorge du vieillard...

Leanne sursauta :

— Mais Debbie n'a jamais été au courant pour la confiture !

— Il semble que si.

— Mais je ne lui ai jamais dit. Je ne pouvais pas, c'était son père et, de toute façon, j'allais foutre le camp de la maison.

Leanne se mit à se tapoter le front de son poing.

— Comment est-ce qu'elle a pu le savoir ?

Kate connaissait la réponse.

— On en a retrouvé dans sa bouche aussi. On dirait que vous n'étiez pas la seule à « prendre le thé » avec votre oncle.

Kate raccompagna Leanne à l'extérieur, puis rejoignit Anya et s'assit à califourchon sur une chaise. Elle lui expliqua tranquillement

la situation. Anya se sentit opprimée. L'idée même de ce que sa propre sœur avait sans doute subi lui était insupportable.

Elle s'efforça de se focaliser sur le meurtre.

Kate plissa le front.

— Je ne pige pas l'histoire de la confiture dans la bouche de Debbie. Elle n'en a quand même pas avalé en souvenir. Le vieux ne semblait pas de taille à la forcer à le sucer.

Elle ferma les yeux pour mieux se concentrer.

— Ils n'ont pas vérifié s'il y avait du sperme dans la bouche de Debbie, si ?

— Sauf s'ils avaient des raisons de suspecter quoi que ce soit. Ils ont recueilli des échantillons de confiture dans son pharynx, mais il est facile de ne pas voir le sperme quand on n'en cherche pas de manière spécifique. En tout cas, la confiture ne contenait ni poisons ni toxines.

Anya vérifia encore une fois.

— Il n'est pas fait mention d'autres prélèvements.

— Tout laisse à penser que ces fibres ne signifient pas grand-chose, reprit Kate. On a un mobile pour le meurtre du père.

— Attends ! intervint Anya en levant l'index. Le rapport toxicologique indique que le sang contenait de la thioridazine (22), mais le médecin de famille affirme que le père aurait dû prendre de la dopamine pour sa maladie de Parkinson. Je ne vois pas ça sur l'écran...

Kate rapprocha sa chaise pour vérifier.

— Ouais, cela apparaissait sur le fax quand je suis arrivée, mais, pour moi, c'est comme du chinois. Qu'est-ce que ça change ?

— La fille était une infirmière expérimentée. Ça m'étonnerait qu'elle ait oublié de lui donner son médicament ou qu'elle n'ait pas surveillé s'il le prenait effectivement.

— Peut-être qu'elle le lui a caché pour qu'il reste dans le fauteuil roulant. Les sévices sexuels qu'elle avait subis lui donnaient une foutue bonne raison de l'immobiliser avant de le tuer.

Une pensée déplaisante effleura Anya.

— Il est trop tard pour utiliser un kit de viol sur le cadavre de Debbie ?

— Pour autant que je sache, personne n'a réclamé les corps. C'est pourquoi les gars de Gosford pistaient Leanne avec tant d'insistance.

— Dans ce cas, tu pourrais leur demander de le faire.

— Tu n'es pas en train de suggérer que le vieux s'est levé de sa chaise roulante, pour la forcer une dernière fois à lui faire une fellation, et qu'elle a pété les plombs ?

Kate préféra ne pas attendre une réponse.

— Je vais le vérifier tout de suite avec Connelly.

Tandis qu'elle passait son coup de fil, Anya parcourut les photos du dossier. Debbie Finch était étendue sur la table en inox, désormais libérée de tout mauvais traitement. La blessure par balle à la tempe demeurait le signe du trauma. Ce corps pâle et lisse ne connaîtrait jamais l'enfantement, la ménopause ou la vieillesse. Cela paraissait un peu curieux qu'une personne aussi secrète ait rasé son pubis. Anya se rappela que Jeff Sales avait déclaré que les vésicules génitales apparaissaient sur le corps de Fatima Deab uniquement parce qu'elle s'était rasée. C'était censé être une mode chez les jeunes filles ayant une activité sexuelle, mais pas chez quelqu'un privé de tout rapport intime. Anya se demanda quels autres secrets Debbie Finch et Fatima avaient emportés avec elles lorsque leurs vies s'étaient arrêtées.

Elle fit pivoter sa chaise pour se replacer devant l'écran et, une fois de plus, navigua virtuellement dans la salle de bains. C'est alors que l'évidence lui sauta aux yeux.

Si le vieil homme était condamné au fauteuil roulant et incontinent urinaire, qui avait laissé la lunette des W.-C. relevée ?

Brian Hogan secoua la tête.

— Merde ! Il aurait pu y avoir une tierce personne... Comment a-t-on pu passer à côté de ça ?

Kate se tenait déjà derrière lui.

— Tu connais combien de types qui rabaissent le siège des toilettes ? Si la lunette avait été carrément enlevée, je parie que tu ne le remarquerais même pas.

— Rappelle-toi que j'ai toujours dix dixièmes à chaque fesse, ironisa Hogan.

Kate se tenait les bras ballants le long du corps.

— C'est un peu gênant de passer un coup de fil pour annoncer qu'on a merdé.

Anya ne savait pas trop comment interpréter la remarque. Toutefois, elle avait d'autres préoccupations.

— Est-ce qu'ils ont pris des empreintes là-bas ?

— Aux différents accès de la maison, mais il n'y a que quatre séries d'empreintes... celles des trois aide-ménagères et celles de la défunte.

Anya pensa aussitôt à la police.

— Est-ce que l'un de vous aurait uriné là-bas ?

— Ce ne serait effectivement pas la première fois que quelqu'un pisse sur place. Mais, cette fois, une femme agent et son coéquipier étaient les premiers sur les lieux. Tous deux ont juré leurs grands dieux qu'ils n'avaient rien touché. Un seul regard sur les corps et le jeune gars a filé dehors. Il est resté là-bas jusqu'à l'arrivée des inspecteurs. Même en le payant cher, je ne crois pas qu'il serait rentré dans la maison pour pisser.

À l'évidence, Kate avait veillé tard pour tout passer en revue.

— Est-ce que l'on aurait vidé la chaise percée ? Ceci pourrait

expliquer cela.

— Elle était pleine. D'ailleurs, les enquêteurs en avaient la nausée.

— OK, alors, quelqu'un d'autre est allé là-bas. Qu'en est-il des amis, de la famille, des infirmières du quartier ? hasarda Anya.

— Personne. Ses collègues ne savaient même pas où elle vivait. Elle les retrouvait à l'extérieur.

— Et l'auxiliaire de vie ? s'enquit Brian.

— L'agence a déclaré aux inspecteurs du coin que Debbie Finch choisissait toujours des aides à domicile ayant la quarantaine. Pas question de prendre une jeune et une jolie fille, ni de faire entrer un homme dans la maison, répondit Kate.

— Si elle le détestait autant, on serait tenté de croire que le vieux était plein aux as, pour qu'elle reste là-bas, marmonna Hogan.

Un jeune inspecteur bronzé, vêtu d'un costume bleu marine à fines rayures, se joignit à la conversation. Avec cette allure, il aurait dû patrouiller sur la plage.

— Je viens de vérifier les comptes bancaires, annonça-t-il à Kate. Le vieux n'a rien laissé à sa mort. C'est la fille qui amassait, elle possédait une petite fortune... 350 000 dollars en actions. Non seulement ça, mais elle louait aussi quatre propriétés bien situées sur la côte. L'agent immobilier du coin les a estimées à plus de deux millions.

Kate eut un sourire approbateur.

— Mick, ne me dis pas que tu as trouvé à qui elle a légué tout ça ?

— Un centre pour femmes maltraitées.

Hogan haussa les épaules.

— J'imagine que l'on peut éliminer l'argent comme mobile.

Anya se demanda pourquoi une femme comme Debbie possédait une arme à feu.

— Et le revolver ? Elle avait un permis ?

Brian Hogan sortit un mouchoir froissé et se le passa sur le nez.

— Elle a pu l'acheter au marché noir. On fait le tour des pubs et des revendeurs de Gosford en ce moment, mais ne t'attends pas à une réponse, dit-il en rempochant son mouchoir.

— Est-ce que l'on sait ce qu'elle faisait de son temps libre ? Où elle allait ?

— À en croire l'aide à domicile, elle se rendait parfois à Sydney.

Elle annonçait qu'elle partait faire les boutiques, mais ne semblait pas rapporter grand-chose.

— Ce qui peut vouloir dire plein de choses, intervint Kate. Peut-être qu'elle avait un amant, un passe-temps, qu'elle achetait des pistolets... Pour ce qu'on en sait, elle pouvait aussi bien passer son temps dans une putain de galerie d'art...

Anya examina plus attentivement les photos. Qui pouvait en vouloir à Debbie de s'échapper de temps en temps ?

Un téléphone sonna et, tandis que Hogan prenait l'appel, Kate se pencha par-dessus l'épaule d'Anya.

— Peut-être que tout ça ne nous mène nulle part. Peut-être que l'aide-ménagère a simplement vidé le pot, et laissé la lunette levée.

— Si elle avait nettoyé, on pourrait s'attendre à ce qu'elle ait ramassé les serviettes et rangé la salle de bains, observa Anya.

Kate en convint.

— S'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce, on a intérêt de le découvrir.

Les prélèvements de tissu pulmonaire tracassaient Anya.

— Qu'est-ce que Peter Latham a dit au sujet des fibres ?

— Qu'il n'y en avait pas dans les poumons du vieux. Uniquement dans ceux de la fille.

— Ce qui laisse supposer qu'elle n'y a pas été exposée chez elle. Les poumons du père étaient donc sains ?

— Je ne dirais pas ça : il avait un cancer énorme.

— Mésothéliome ?

Kate lui tendit le rapport du légiste.

— Je te laisse seule juge. Pour moi, ce sont des hiéroglyphes.

Anya tomba sur les mots « carcinome à cellules squameuses ».

— Pas de chance. Ce n'est pas le genre de cancer contracté par les hommes ayant été en contact avec des fibres dans le cadre de leur travail. On ne peut donc pas lui reprocher d'en avoir rapporté à la maison sur ses vêtements, ce qui aurait pu expliquer comment sa fille les aurait inhalées.

Anya poursuivit sa lecture.

— Le pire, c'est qu'avec un cancer de cette taille, il était de toute façon condamné.

Brian Hogan acheva sa conversation téléphonique et rejoignit Anya

près de l'ordinateur.

— Est-ce qu'il s'agirait d'une espèce d'euthanasie volontaire ?

— Ça m'étonnerait fort, répondit Kate. Son propre médecin n'était même pas au courant du cancer.

L'enquêteur à l'allure de surfeur parut surpris.

— Donc, tu es en train nous dire que celui ou celle qui a appuyé sur la détente a tué un homme déjà mort.

Cependant, Anya n'en démordait pas :

— On n'a pas expliqué d'où proviennent les fibres, ni pourquoi elles sont apparues chez trois femmes distinctes.

— Est-ce si inhabituel ? demanda Mick, intrigué.

— Il existe une chance sur un million pour que cela se produise, expliqua-t-elle. De telles coïncidences n'arrivent pas, les fibres n'apparaissent pas naturellement. Elles doivent être inhalées quelque part. Y a-t-il la moindre possibilité que ces femmes aient passé du temps au même endroit, ou connaissent les mêmes personnes ? Ont-elles un point commun ? C'est ce qu'on doit découvrir.

Hogan fit rouler sa chaise pour se placer à côté d'Anya.

— Est-ce le genre d'infection que les gens attrapent avec l'air conditionné ? La légionellose ou je ne sais trop quoi ?

Anya sentit son haleine où se mêlaient café et tabac.

— Pas exactement. Aucune des victimes n'est morte pour en avoir respiré, mais elles pu fort bien passer un certain temps au même endroit. Tout ce que l'on sait, c'est que trois jeunes femmes se sont apparemment suicidées, elles avaient toutes disparu avant leur mort et toutes ont les mêmes fibres dans les poumons. Fatima Deab est morte d'une overdose à Merrylands et Clare Matthews a sauté du haut du Gap.

— Si vous pensez qu'il y a un rapport entre les décès, est-ce qu'une unité spéciale ne devrait pas enquêter à leur sujet ? demanda Mick.

Kate reprit les rênes en main.

— On n'a établi ni écarté aucun lien. Avant de s'emballer, on a besoin d'en savoir plus sur cette affaire. Je veux que l'on compare les relevés d'appels téléphoniques, qu'on réinterroge les amis et les voisins. Debbie avait-elle un petit copain, la famille avait-elle des ennemis ? Où est-ce qu'elle a fichu le camp ?

Kate ôta sa veste et l'accrocha au dossier d'une chaise.

— Est-ce qu'il manquait quelque chose dans la maison ? Je veux

aussi savoir si elle avait un lien quelconque avec Fatima Deab ou Clare Matthews. N'importe lequel.

Le lendemain, Anya revint à Cleveland Street et retrouva Kate dans le hall. Ensemble, elles prirent l'ascenseur jusqu'au troisième. Kate regarda sa montre à trois reprises et s'éclaircit la voix. Soit elle attendait la réunion avec impatience, soit, au contraire, elle avait hâte qu'elle s'achève.

— Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir avant d'entrer dans cette salle ? demanda Anya.

— Simplement, ne compte pas trop sur de l'aide. Ces types feront tout pour éviter une plus grosse charge de travail. Filano se voit déjà monter en grade et ne va pas risquer de faire une bourde, il n'a pas apprécié quand la morgue m'a appelée au sujet du décès de Clare Matthews. Il voudrait juste clore l'affaire et se faire bien voir. Quant à Faulkner, à toi de te faire une idée.

— Entendu. Je peux toujours essayer...

Elles s'installèrent dans la deuxième salle, dotée d'une table rectangulaire, de six chaises et d'un tableau blanc. On n'avait pas tiré les stores verticaux de la cloison vitrée les séparant du bureau principal. On présenta à Anya l'inspecteur Ernie Faulkner, un homme bedonnant qui croyait camoufler sa calvitie en rabattant ses rares cheveux gris sur le sommet de son crâne. Il ne trompait personne, sauf lui-même, songea Anya. L'inspecteur adjoint Ray Filano se leva et inclina la tête comme pour faire la révérence. Âgé d'une trentaine d'années, il portait une chemise noire et une cravate assortie. On devinait sans peine que Faulkner venait de Sydney ouest, secteur de Merrylands, tandis que l'impeccable Filano sortait tout droit de la banlieue est.

Kate prit un siège.

— Merci d'être venus. J'apprécie votre contribution.

— On est ravis de vous aider, dans la mesure de nos possibilités.

À en croire ses petites mèches qui flottaient dans l'air, Ernie

Faulkner devait être assis directement sous la clim'.

— On cherche des liens possibles entre trois de nos dossiers. Une overdose dans votre juridiction, la fille s'appelle Fatima Deab ; une religieuse qui s'est tuée en sautant du haut du Gap, Clare Matthews ; et un meurtre qui s'apparente à un suicide sur la côte, Debbie Finch.

— Quelle sorte de liens ? s'enquit Ray Filano.

— Eh bien, le Dr Crichton a détecté certains éléments peu courants dans les rapports d'autopsie. Elle va vous expliquer.

Anya s'approcha du tableau blanc et décapuchonna un marqueur.

— Chaque femme présente un élément inhabituel – des fibres dans les poumons – jugé d'importance secondaire lors de l'autopsie. Il est extrêmement rare de faire ce genre de découverte chez des personnes âgées qui ont été exposées toute leur vie à des fibres, et encore moins chez des jeunes femmes.

Elle dessina une forme de sablier au feutre noir.

— On ignore d'où elles proviennent, mais cela peut signifier que les personnes ont passé un certain temps au même endroit.

Filano parut intéressé.

— Le truc qui se propage par l'air conditionné ?

— Je pense que vous faites allusion à la légionellose, qui est une bactérie. C'est tout à fait différent de cette fibre, mais les deux se contractent effectivement par inhalation.

— Alors est-ce que ce serait un nouveau type de drogue qui se sniffe ou se fume ?

— Non, vous avez raison d'y songer, mais ce serait plutôt un matériau de construction. Le système de climatisation reste toutefois un vecteur possible de propagation.

— Je croyais que les syndicats ou les caisses d'assurance maladie enquêtaient là-dessus d'habitude. Est-ce qu'on s'intéresse à une forme de négligence *criminelle* ? reprit Filano d'un ton normalement réservé aux enfants.

Anya le détestait déjà.

— Non, selon toute vraisemblance, les fibres proviennent d'une personne qui ignore leurs...

— Excusez-moi, intervint Ernie Faulkner, est-ce que vous ne venez pas de déclarer qu'il s'agissait d'une découverte annexe, à savoir sans rapport avec les décès ?

— En principe oui, mais elle peut se révéler capitale. Les

statistiques pour qu'une personne présente ce type de pathologie sont minimales.

Kate prit la parole.

— On est en train de parler de Fatima Deab, une jeune de dix-neuf ans, morte par overdose, après avoir disparu plusieurs semaines. Clare Matthews allait prononcer ses vœux de religieuse lorsqu'elle a disparu, puis sauté du haut du Gap. Debbie Finch, la troisième, a également disparu pendant une semaine.

L'inspecteur de Merrylands roula des yeux et ferma son calepin.

— Concernant l'affaire Deab, on a étudié la possibilité de la présence d'une autre personne dans la cabine des W.-C., mais on n'a rien trouvé. On s'intéresse davantage à son vieux qui tabassait à mort cette pauvre gosse.

Kate croisa les bras.

— Suite à un coup de fil prétendant que la fille aurait été assassinée, on a mis le père sous surveillance. Pendant qu'on l'avait dans le collimateur, il s'est rendu coupable de coups et blessures. Ce type est arrogant, violent et joue les redresseurs de torts.

— Ouais, s'il a ses potes avec lui et un pied-de-biche à la main, mais pas avec une seringue !

— Exact, admit Anya, mais vous pensez qu'il est possible que la jeune Deab n'ait pas été seule lorsqu'elle a succombé à son overdose ? On n'a aucune idée de l'endroit où ces femmes se trouvaient avant de mourir.

« Crâne d'œuf » de grommeler :

— Est-ce que ce n'est pas un peu exagéré de vouloir trouver un point commun ? Vous savez combien de personnes sont portées disparues chaque semaine ? La plupart réapparaissent tôt ou tard... ces trois-là ont été retrouvées mortes, pour des raisons différentes, que je sache. L'enquête concernant la jeune Deab a été basée sur des antécédents de maltraitance domestique et des menaces faites à la fille. Cela ne m'étonnerait pas que l'autre con se soit trouvé là quand elle est décédée, mais on n'a pas un foutu élément pour le prouver !

Anya comprenait à présent pourquoi son amie paraissait crispée.

— Toutefois, il reste important d'identifier la source des fibres. D'autres cas pourraient se présenter.

En prononçant ces paroles, elle se rendit compte du profond désintérêt des inspecteurs.

Faulkner s'agita sur son siège, ses trois poils flottant dans l'air

frais.

— Aux dernières nouvelles, on n'est pas des étudiants en permanence sur la brèche, histoire de vous permettre de faire une grande découverte scientifique.

— C'est quoi ces manières, Ern ? intervint Filano. Tâchons d'écouter la dame jusqu'au bout.

— OK, dit Kate, je sais que cela peut paraître risqué, mais essayons au moins d'examiner ce que l'on a. Dans le meurtre-suicide Finch...

Filano lui coupa la parole :

— On sait tous ce qui s'est passé et ce qu'ils ont avalé de travers...

Faulkner se passa lentement la langue sur les lèvres.

Pour l'amour du ciel, songea Anya... C'était pire que d'avoir affaire à des adolescents pré-pubères.

Kate ignore les sarcasmes.

— On a constaté que quelqu'un avait laissé le siège des toilettes relevé dans la maison, et on a exclu les membres de la famille, l'aide-ménagère et la police. On ne peut donc pas écarter la présence d'une tierce personne au moment où cette femme et son père sont morts.

L'inspecteur Faulkner fit cliqueter avec force le poussoir de son stylo. Avec ses trois cheveux qui dansaient sur sa tête, son air supérieur frisait le ridicule.

— Rappelle-toi l'affaire de Maroochydore où quelqu'un a découvert que la lunette des W. -C. était restée en l'air, celle où deux losers ont liquidé une femme en essayant de faire passer ça pour une overdose ? Le seul problème, c'est qu'ils avaient tout nettoyé. Comment la victime était-elle censée s'injecter de quoi tuer un cheval, tout remettre en ordre, et... ah ouais... jeter les trucs dans la poubelle du voisin, avant de revenir chez elle, enfiler son pyjama et mourir sur le coup, non pas sur son lit, mais sur celui de sa colocataire ? Pas besoin d'être Einstein pour déceler ce qui clochait dans ce petit scénario. Le siège des toilettes, c'était en prime, mais ça a fait la une des journaux, à l'époque.

Ray Filano redevint sérieux :

— Et les résidus des coups de feu ?

— Ils corroborent le fait que c'est bien la fille Finch qui a pressé la détente, répondit Kate.

— Des traces de lutte ou de cambriolage ?

Anya décrivit ce qu'elle avait vu sur les images en 3 D.

— Deux ou trois objets sont tombés d'une table et se sont brisés... un vase et de vieilles photos de famille encadrées. On sait qu'ils ont été renversés après que le père fut abattu, car son sang a éclaboussé les photos. Comme il y avait deux empreintes digitales ensanglantées sur la moquette, nous pensons que la fille a touché le vieux et a peut-être essayé de l'aider, avant de s'essuyer les mains par terre.

— Elle a donc tiré sur son père à la hâte, puis elle a eu des remords et s'est mise à paniquer. Quand elle a réalisé qu'il était mort, pan ! elle s'est tuée.

À écouter l'inspecteur Filano, c'était simple comme bonjour.

Anya décida de reconstituer le coup de feu pour prouver son hypothèse. Elle pointa une arme imaginaire sur le cou ramassé et la clavicule d'Ernie Faulkner.

— La balle a provoqué une grosse hémorragie, en suivant une trajectoire descendante vers la gauche et vers l'arrière. Elle a traversé l'insertion des muscles sterno-cléido-mastoïdiens, puis la veine brachiocéphalique gauche, et ensuite le début de l'artère carotide. C'est là qu'elle a fait le plus de dégâts, à travers l'aorte, avant de perforer les lobes supérieurs et inférieurs du poumon gauche. Elle a fracturé deux ou trois côtes et la clavicule, avant de se loger dans le tissu sous-cutané, à l'arrière de la cage thoracique.

Anya posa une main sur le dos de Faulkner, à l'endroit où la balle avait terminé sa course.

Il a mis un certain temps à mourir, suffisamment pour qu'elle puisse lui fourrer de la confiture dans la gorge. Si elle avait agi sur un coup de colère, je pense qu'elle aurait plus volontiers tiré dans la poitrine. Après tout, elle travaillait aux urgences et avait dû avoir son lot de blessures par balles.

Et Kate d'ajouter :

— Si elle avait eu des remords, il lui restait suffisamment le temps d'appeler une ambulance.

— Un peu léger comme point de départ, observa Filano. Quant à Clare Matthews, ça s'est passé dans mon secteur. Le légiste a écarté la possibilité d'une lutte, ce que qui signifiait que c'était un boulot pour nous, les gars du coin, et pas pour la criminelle. Donc, elle est tombée enceinte, a foutu sa vie en l'air et a choisi d'en finir. La famille a eu du mal à l'accepter, mais rien ne laisse supposer qu'il s'agit d'une mort suspecte. Enfin Kate, tu le sais déjà. Est-ce que tu n'étais pas consultante sur cette affaire également ?

Faulkner s'éclaircit la voix.

— Si Deab a été suivi de près, est-ce que tes gars n'auraient pas remarqué si le type était entré pisser un coup sur la Central Coast ou s'il avait enlevé une nonne pour lui faire faire le grand saut ?

Anya revint vers le tableau et entoura son dessin.

— On n'arrive toujours pas à expliquer pourquoi ces femmes ont été exposées au même type de fibres.

— Est-ce que vous insinuez qu'elles se connaissaient ? demanda Filano. Même si c'était le cas, ça ne veut pas dire grand-chose.

— Si elles se connaissaient, les résultats des autopsies deviennent d'autant plus significatifs. Ce que l'on a trouvé dans leurs poumons pourrait se révéler tout à fait déterminant.

Faulkner s'amusa de nouveau avec le bouton-poussoir de son stylo.

— Docteur, j'ai cru comprendre que vous travailliez en indépendante. Vous pouvez choisir vos dossiers. Et bien nous, non. On a une trentaine d'affaires en cours : effractions, vols, agressions sexuelles, attentats à la pudeur, et un nombre record de chèques en bois en circulation. Pas de quoi intéresser la brigade de répression des fraudes, alors on nous les colle en plus du reste. Le coroner a tranché pour la petite Deab, on s'est tous pris la tête avec ce coup de fil anonyme et, pour l'instant, on n'a que dalle, à part un mégot de cigarette dont le procureur général pense qu'il sera irrecevable comme pièce à conviction, puisque quelqu'un a très bien pu l'avoir jeté dans cette cabine de W.-C. plusieurs jours après le drame. En ce qui nous concerne, on ne tient d'ailleurs pas à mettre cet élément au dossier. Et maintenant, vous voudriez qu'on laisse tout tomber pour courir après un truc qui ne veut rien dire ? Qui va payer pour tout ça ? Notre budget ne couvre déjà pas nos heures supplémentaires. Kate, dis-nous que c'est une blague ?

Kate Farrer contempla l'activité frénétique qui régnait dans le bureau attenant. Le bruit étant étouffé par l'épaisse cloison vitrée, la scène évoquait un film muet. Dans leur salle, pas besoin de sous-titres. Elle se tourna vers Faulkner.

— Avant que vous partiez, peut-on au moins comparer les relevés téléphoniques et vérifier si elles n'ont pas appelé la même personne ?

— Je peux te répondre illico. La jeune Deab ne possédait pas de portable, ne sortait pas et n'avait pas d'amis. Voilà. Pas de contacts, pas de liens. Ce sera tout ? On m'attend au labo criminel.

— Deux secondes, Ern, intervint Filano. Finissons ça d'abord ! Matthews vivait en colocation et n'avait pas de portable non plus. Je ne vois pas trop l'intérêt de vérifier les appels quand une demi-

douzaine de personnes utilise le téléphone commun. Je ne sais pas comment ça se passe dans votre service gestion, mais le mien ne peut pas se permettre de gaspiller des crédits sur des recherches non essentielles.

— Et les comptes bancaires ? demanda Anya en s'adressant à la fois aux trois enquêteurs.

Filano avait la réponse.

— C'est la partie intéressante. Le compte de Matthews est resté actif pendant toute la période où elle était portée disparue.

Kate remarqua une tache par terre, qu'elle frotta machinalement du bout du pied.

— Comment sais-tu que c'était elle qui accédait au compte ?

— La loi des probabilités. Peu de kidnappeurs se donnent la peine de se connecter sur le Net pour payer les factures de leur victime !

Crâne d'œuf se leva le premier et remit en place ses mèches rebelles, quatre au total. Si elle avait eu des ciseaux à portée de main, Anya n'aurait pas hésité à les lui couper.

— Autre chose ? s'enquit-il, narquois.

— En ce qui nous concerne, reprit-elle, au moins deux des femmes, Debbie Finch et Fatima Deab, avaient complètement rasé leur pubis.

Elle regretta la remarque sitôt celle-ci sortie de sa bouche.

Ernie Faulkner fit mine d'avoir l'air choqué.

— Ça, c'est *suspect* ! Ceci dit, mon ex-femme en faisait autant...

Il desserra sa cravate.

— Par expérience, docteur, trouvez-vous que les pubis épilés dénotent un comportement dangereux, voire obscène ? Le cas échéant, je ne saurais trop vous suggérer de contacter les mormons ou les Témoins de Jéhovah. Ils ont du temps et des ressources illimitées pour s'occuper de vos problèmes.

Anya se sentit rougir en bredouillant une explication.

— Moins de cinq pour cent des femmes autopsiées ont le pubis rasé. Beaucoup présentent des épilations partielles, comme le maillot, mais, à moins d'être mannequin, nageuse ou prostituée, c'est peu courant.

— J'ignore si Clare Matthews était rasée ou non, répliqua Filano, mais si c'est tout ce que vous avez...

Faulkner se tourna vers Kate :

— Si tu es en manque d'activité, tu peux toujours faire le tour des esthéticiennes de l'État et leur demander si elles se rappellent avoir épilé ces pubis en particulier. Tu risques de te faire de bonnes relations...

Il se pencha vers elle et murmura assez fort pour que tout le monde entende.

— Peut-être que tu devrais essayer une épilation brésilienne. On ne sait jamais, cela pourrait t'aller comme un gant...

Anya se tint aussitôt prête à intervenir en cas de bagarre. Mais Kate tint bon, les mâchoires serrées.

— Le fait est que c'est encore une coïncidence. Et je n'aime pas ça.

Faulkner se pencha encore davantage : – Pour moi, ce qui est une drôle de coïncidence c'est que, de tous ceux qui ont travaillé sur ces affaires, vous êtes les deux seules à trouver ces morts suspects. Vous avez dû y passer beaucoup de temps *ensemble*.

Les narines de Kate frémissaient et Anya s'attendit à la voir balancer un coup de poing. Heureusement, l'inspectrice se ravisa.

— Je crois que vous avez donné votre point de vue, les gars. On sait tous à quoi s'en tenir. Au fait, Faulkner, la prochaine fois que tu vas t'encanailler au Pussy Club, tâche de ne pas te faire prendre quand la brigade des stupés fait une descente. Ce n'est pas bon pour notre image de marque et ça donne un si mauvais exemple aux autres officiers.

Elle attendit une réaction, puis ajouta :

— C'est vrai que l'on prend bien cinq kilos lorsqu'on passe à la télé, même si on ne voit pas ton visage. Sur mon écran, on aurait dit que t'en avais dix de plus...

Anya écarquilla les yeux. Elle avait entendu parler d'un flic surpris en situation compromettante, mais ignorait de qui il s'agissait. Après tout, Kate lui rendait la monnaie de sa pièce. Le départ précipité de Faulkner en fut la preuve.

Ray Filano décroisa les jambes, se leva et salua de nouveau Anya en s'inclinant.

— Désolé pour Ernie, il ne sait plus où donner de la tête. La prochaine fois, on devrait se rencontrer autour d'un bon déjeuner.

Une fois à la porte, il ajouta :

— À votre place, je ne me laisserais pas décourager. On peut fort bien tous se tromper et vous deux avoir raison. Qui sait ? Vous êtes peut-être tombées sur trois meurtres parfaits.

— S'ils l'étaient vraiment, je ne serais pas en train d'enquêter dessus.

Anya ferma la porte. Kate s'avança vers la cloison vitrée et se détendit, les mains sur les hanches.

— Je sais que ce sont des abrutis, mais on doit aussi voir les choses de leur point de vue. Ils croulent sous le boulot. À moins de dénicher un truc bien plus probant que ces découvertes annexes, ces affaires sont closes.

23

— Maman !

Ben sauta de la banquette arrière et se précipita vers Anya, bondissant dans ses bras.

L'un comme l'autre se moquait de la pluie fine qui tombait.

— Tu m'as tellement manqué !

Elle serra son fils très fort contre elle et s'enivra du parfum de ses cheveux, qui sentaient le shampoing à la pomme.

— Tu m'as manqué aussi, maman. J'ai encore grandi ! T'as vu mes muscles ?

Benjamin glissa à terre et fit jouer ses biceps.

— Ils sont énormes ! Tu as dû manger de la viande, des fruits ET des légumes.

— Oui, oui... sauf des choux de Bruxelles. C'est dégoûtant.

— Message reçu, dit-elle en lui chatouillant le torse. Pas de choux de Bruxelles ce week-end. Si tu grimpes dans ta chambre, il y a une surprise qui t'attend.

— Waouh ! On va aller voir alors, dit-il en lui prenant la main pour l'entraîner vers la maison. Papa, tu viens aussi.

Martin sortit le sac de sport du siège avant et le posa sur le trottoir.

— Je te rejoins dans une minute, dit-il.

Anya attendit que Ben soit entré. Martin portait un costume gris et une cravate mauve qu'elle ne reconnut pas.

— Tu es en retard. De deux heures, cette fois.

Martin fit la grimace et agita la main en direction de la maison voisine.

— Mata Hari est à son poste.

Anya se tourna et vit remuer le rideau d'une fenêtre à l'étage. Nul

doute que la vieille femme était loin d'être aussi sourde et aussi myope qu'elle le prétendait sans cesse.

— J'aimerais que tu ne l'appelles pas comme ça. Ben croit que c'est son vrai nom.

— Ne commence pas, Annie, s'il te plaît.

Il tira sur sa cravate, comme s'il lui en voulait.

— Je suis assez stressé après avoir passé un long entretien.

Martin n'avait pas porté de cravate depuis des années. Anya souhaitait savoir quels étaient ses projets professionnels et si ceux-ci englobaient un déménagement avec leur fils. Si elle lui demandait, Martin l'accuserait de s'occuper de ce qui ne la regarde pas. Elle décida d'attendre et de voir s'il aborderait le sujet.

— Comment va ton boulot ? dit-il en lorgnant la rue. On t'a vue aux infos l'autre soir.

— Cette affaire s'est bien passée. Pour le reste, ça traîne un peu, mais je savais que tout ne bougerait pas du jour au lendemain.

Anya lui effleura le bras, puis retira sa main alors qu'il se détachait d'elle.

— Avant que tu partes, il faut qu'on discute au sujet de Ben. Dans quelle garderie et dans quelle école va-t-il aller ?

— On en a déjà parlé. Il ira dans une école proche de l'endroit où on vit.

Martin ramassa le sac et le mit en bandoulière, manquant de peu un cycliste qui passait sur le trottoir.

— Roule sur la route, espèce d'imbécile ! Et mets un casque ! lui cria-t-il.

— Laisse tomber le cycliste. Écoute, notre fils a des besoins bien spécifiques, affirma-t-elle. On doit y répondre, c'est la moindre des choses.

— Pour ma part, il est normal. Je ne veux pas que tu utilises le mot *surdoué* en sa présence. La vie est assez contraignante sans qu'on soit obligé de coller des étiquettes aux gosses et d'espérer les voir faire des étincelles.

Tout excité, Ben frappait au carreau de sa chambre et faisait signe à Martin de monter. Son père lui montra trois doigts pour lui indiquer qu'il n'en avait pas pour longtemps. Anya soupçonna son ex-mari de vouloir couper court à la conversation afin d'éviter une dispute.

— Je sais, mais je ne l'ai pas appelé comme ça. Les puéricultrices de son ancienne crèche souhaitaient lui faire passer des tests. Tu dois savoir qu'il est largement en avance par rapport aux autres gamins de sa tranche d'âge, il a besoin d'être stimulé, de relever des défis en permanence. Pas loin d'ici, il existe une école qui pratique la pédagogie active.

— Bien sûr, on leur enseigne le nom des pays et les drapeaux correspondants. Mais est-ce que les gosses s'amuse à courir dans tous les sens ? Est-ce qu'on leur apprend à jouer au foot, à faire de l'escalade, à devenir des garçons ? Ce n'est pas un ordinateur, c'est un gosse qui a besoin de jouer. Je ne laisserai personne en faire un raté. La vie lui collera des baffes bien assez tôt !

Anya comprenait son point de vue, mais sentait en même temps qu'elle devait offrir à Ben les meilleures perspectives d'avenir possible, sinon elle aurait échoué dans son rôle de mère. À vrai dire, Martin était lui-même d'une intelligence exceptionnelle, mais se considérait comme un loser. Il compensait en attendant moins de ses semblables.

— Est-ce que tu veux bien envisager d'aller au moins te renseigner auprès de l'école, pour voir ce qu'elle propose ?

Martin la regarda en face.

— Pas question d'accepter n'importe quoi, mais je vais y réfléchir.

Ben s'était débrouillé pour ouvrir la fenêtre.

— Papa, c'est un château avec des chevaliers, et une porte qui s'abaisse et tout ça ! Et puis il y a un nouveau tapis par terre avec une ville dessinée dessus !

— Ça a l'air super. Je dois retrouver Nita, alors il faut que je me sauve. Sois gentil avec ta maman !

— Promis, papa !

Ben dévala l'escalier et se rua sur son père en lui entourant la jambe de ses petits bras.

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, fiston.

Martin jeta un regard en direction de son ex-femme, qui fit comme si de rien n'était. Elle éprouvait encore de la peine en songeant au divorce de ses propres parents et ne pouvait croire que son fils vivait la même situation.

Elle décida de ne pas laisser Martin s'en aller sans lui poser la question :

— Tu as fait allusion à un entretien pour un boulot...

Martin lissa sa cravate d'une main et souleva Ben de l'autre.

— Une société pharmaceutique à Ryde, pour un job de visiteur médical.

Anya essaya de masquer son enthousiasme.

— Est-ce que cela signifie que Ben et toi pourriez vous rapprocher ?

— Je ne te promets rien, mais ils m'ont dit que le poste m'était quasiment acquis.

Pour la première fois en deux ans, il semblait voir son avenir de manière positive. Son fils dans les bras, il tapota du pied une touffe d'herbe sur le gazon qui longeait le trottoir.

— Être père célibataire n'est pas toujours facile. C'est dur pour Ben, il doit tout le temps faire ses bagages. J'ai beaucoup réfléchi à l'avenir du petit, ces derniers temps...

Peut-être que Martin avait décidé de devenir adulte et d'assumer ses responsabilités, songea Anya.

— Bonne chance, lui souhaita-t-elle.

Elle l'embrassa sur la joue, ce qui les surprit tous les deux.

— Annie, je fais des efforts, dit-il. Honnêtement.

Cette fois, Anya y croyait. Il fit de nouveau signe vers la fenêtre de la voisine et s'écria : – Mata Hari ! Toujours bon pied, bon œil, à ce que je vois !

Anya lui pinça le bras. Il ricana.

— Détends-toi ! Je vérifie seulement si la vieille fouine est toujours aussi sourde.

Martin n'avait pas changé. Il adorait toujours autant braver les conventions et bousculer l'ordre établi. Des années plus tôt, elle avait trouvé ça incroyablement excitant. Désormais, cela paraissait d'une immaturité agaçante. Elle devait vivre avec la vieille femme comme voisine, qu'elle le veuille ou non.

— Merci pour les jouets, maman, dit Ben en se tortillant pour redescendre à terre. Je peux jouer de ta batterie, maintenant, s'il te plaît ?

Comme il disait au revoir à son père en agitant la main, Anya pensa que le vacarme flanquerait la colique à « Mata Hari » et se

mordit la lèvre. Elle prit Ben dans ses bras et monta avec lui jusqu'à la petite pièce qui donnait sur sa chambre. Il eut le souffle coupé devant l'ensemble des caisses, sans compter les sourdines récemment acquises pour étouffer le son.

— Hé, c'est quoi ces trucs ? demanda-t-il en touchant d'une main hésitante l'un des couvercles feutrés.

— C'est pour jouer doucement. Et ne pas déranger la vieille dame d'à côté.

Les rares fois où Anya avait essayé de jouer, sa voisine grincheuse était venue se plaindre du bruit. L'ironie de la chose, c'est que celle-ci se lamentait aussi de ne pouvoir regarder la télévision en raison de sa surdité ou de lire le télétexte à cause de sa mauvaise vue. Elle avait coutume de geindre à propos de tout et de tout le monde.

— Ça te plairait d'essayer ?

Anya le hissa sur l'un des deux tabourets et appuya sur la touche « PLAY » du lecteur de CD, près de son lit. Les Commitments entamèrent Mustang Sally. Ben s'empara d'une paire de baguettes et les frappa au-dessus de sa tête.

— Un, deux, trois, quatre !

Du pied gauche, elle appuya sur la pédale Charleston pour atténuer le son. Ce pied-là battait le rythme et, dans sa main droite, la baguette accentuait les temps faibles. De la gauche, elle contrôlait la caisse claire et la cymbale. Son pied droit contrôlait la pédale de la grosse caisse.

Ben s'en donna à cœur joie, sans se soucier le moins du monde du tempo. Il chanta à tue-tête et aussi faux que son père, à croire qu'il n'avait absolument pas d'oreille. Peu importe. Lorsqu'ils jouaient de la batterie ensemble, Anya était plus heureuse qu'à n'importe quel autre moment. La mère et le fils s'amusaient comme des fous, insoucians et sans retenue, c'était la musique d'un amour inconditionnel et tous deux le savaient.

Les cheveux blonds de Ben avaient poussé et, à chaque mouvement, sa frange retombait sur ses yeux bleus étincelants. Anya se promit de ne pas en parler à Martin : la dernière fois, il les lui avait fait couper en brosse et les douces mèches brillantes, dans lesquelles Anya aimait tant passer la main, venaient à peine de repousser.

La chanson s'arrêta et Ben frappa la cymbale crash. Mère et fils s'applaudirent tandis que le titre suivant démarrait.

— Maman ! Tu m'as tellement manqué !

— Tu m’as manqué aussi. Dis donc, avec tous ces muscles à nourrir, tu dois être affamé.

— Ouais. Allons manger !

Anya le souleva du tabouret et ils descendirent main dans la main à la cuisine. Elle le posa sur le plan de travail, puis lui prépara des croquettes de poisson et des légumes à la vapeur.

Ben lui parla de la plage, des baignades, et débita tous les noms de pays qu’il connaissait. Anya devait sans cesse se rappeler que ce moulin à paroles n’avait que trois ans.

Malgré ses protestations, elle l’installa sur une chaise à la table à manger. Il lui pardonna lorsqu’elle versa de la sauce tomate dans son assiette à côté du poisson... et non pas dessus.

Tandis qu’elle remplissait la sienne, le téléphone du salon sonna.

— Je ne serai pas longue, Speedie, commence sans moi.

Inutile de le lui dire deux fois. Anya alla décrocher et ne reconnut pas la voix masculine.

— Suis-je bien chez le Dr Crichton, anciennement Anya Reynolds, de Launceston, en Tasmanie ?

Seuls ses amis proches et la police tasmanienne connaissaient son nom de jeune fille. Elle retint son souffle.

— Qui est à l’appareil ?

— Trent Wilkinson, du *Herald Tribune*.

Foutu reporter !

— Je ne donne pas d’interviews, répliqua-t-elle, et je n’apprécie pas les coups de fil tardifs.

— Ne raccrochez pas, s’il vous plaît ! Je voulais juste vous poser quelques questions au sujet de l’enquête concernant la disparition de votre sœur. J’ai parlé à vos anciens voisins qui pensent que vous étiez impliquée. Avez-vous un commentaire à ce sujet ?

Anya se sentit prise de vertige, tandis que son poulx se mettait à galoper.

La voix poursuivit :

— J’ai cru comprendre que vous aviez perdu la garde de votre propre enfant... Cela vous dérange-t-il parfois de n’avoir qu’un droit de visite ?

Anya lâcha le téléphone et regarda ses mains trembler. La voix continua jusqu’à ce qu’elle flanque un coup de pied dans le combiné.

Après deux ou trois profondes inspirations, elle débrancha l'appareil et rejoignit Ben, qui comptait les petits pois dans son assiette.

— C'était qui, maman ?

Elle tenta de recouvrer son calme.

— Juste quelqu'un qui s'est trompé de numéro, mon chéri.

Anya resta assise à regarder son fils jouer avec sa nourriture. Cette réouverture d'enquête concernant sa sœur allait relancer l'intérêt des médias, comme à l'époque. La moitié de Launceston la connaissait et aurait pu le dire au journaliste. Comment s'appelait-il ? C'était sans doute un jeune gars en quête d'une nouvelle approche des événements pour se faire un nom. Malgré tout, cet appel l'ébranlait, elle n'était pas prête à redevenir le point de mire, pas après avoir tant œuvré pour se distancier de son passé.

Elle dit à Ben de finir son assiette.

— Il est temps d'aller prendre un bain, d'enfiler un pyjama, de se brosser les dents et, si t'as de la chance... une histoire !

— Oh, maman...

— Rien que pour ça, Speedie, tu vas avoir un gros câlin !

Elle le serra très fort et le porta jusqu'au premier, tandis qu'il riait et criait de joie.

Trois quarts d'heure plus tard, Ben était soigneusement bordé. Après une histoire, deux chansons, trois livres et un jeu d'ombres chinoises, il lança ses bras autour du cou de sa mère.

— Je ne veux pas te laisser partir, maman.

— Moi non plus. Mais il faut bien dormir à un moment ou un autre.

Elle le berça en caressant ses cheveux soyeux.

— Je veux rester avec toi ce soir.

— Je croyais que tu voulais dormir dans ta chambre avec ton tapis tout neuf et tes nouveaux jouets.

— Ben oui. Tu veux bien dormir ici avec moi ? S'il te plaît ?

Anya adorait ces moments. Ben était le grand amour de sa vie et l'être le plus conciliant qu'elle ait jamais connu.

— Et si je te chantais une dernière chanson ? Je peux même te frotter le dos, si tu veux.

— OK, mais je veux toujours que tu restes.

Les paupières de Ben s'abaissaient déjà. Elle s'allongea auprès de lui. Le temps qu'elle achève la berceuse, il dormait paisiblement. Elle le caressa encore jusqu'à ce qu'il sombre dans un profond sommeil et que sa respiration ralentisse.

En quittant la pièce, Anya essaya d'éviter les lattes du plancher les plus grinçantes, puis descendit nettoyer la cuisine et vérifier ses e-mails. Devant la télévision, elle zappa d'une chaîne à l'autre, mais aucun programme ne retint son intérêt et elle alla s'assurer que portes et fenêtres étaient bien fermées.

S'arrêtant dans le bureau, elle prit quelques notes sur les trois femmes. Dans des colonnes séparées, elle inscrivit « poils pubiens », « fibres », « disparues » et « aucune vie sociale ». À côté du nom de Debbie Finch, elle cocha les quatre rubriques et ajouta « sévices sexuels sur une longue période ». Idem pour Fatima Deab avec « mauvais traitements ». Clare Matthews demeurait la seule qui ne cadrerait pas. Personne n'avait parlé de son éducation, ni d'une éventuelle maltraitance. Peut-être avait-elle un autre point commun avec les autres ?

Son rapport d'autopsie ne mentionnait rien au sujet des poils pubiens. Les sexes épilés ne constituaient pas des marques inhabituelles, comme les tatouages, et ce n'était pas inscrit sur un passeport comme un signe particulier... Après tout, peut-être s'agissait-il juste d'une coïncidence et Anya donnait de l'importance à ce qui n'en avait pas. Les inspecteurs Faulkner et Filano avaient peut-être raison, en dépit de leurs propos déplaisants sur toute l'affaire.

Elle allait questionner Peter Latham, en espérant qu'il se souvienne du cas de Clare Matthews. La classique Fatima, telle que décrite par la réceptionniste médicale, n'aurait pas porté des tenues transparentes et des sous-vêtements criards. Anya avait appris que les gens étaient imprévisibles. Elle n'avait pas cru que Martin changerait un jour de comportement ou que l'on rouvrirait une enquête sur la disparition de Miriam.

Elle repensa au coup de fil en début de soirée. Demain, elle pourrait appeler le journal et se plaindre. Pourtant, elle savait que cela ne ferait qu'encourager le journaliste. Exploiter la misère d'autrui devrait être un délit, les drames privés se révélaient déjà assez pénibles sans l'effet dévastateur du passage dans le domaine public. Elle monta au premier avec un mal de tête tenace.

Anya vérifia si Ben dormait bien et trouva son lit vide. Elle le vit allongé sur le côté dans le grand lit de sa mère. L'envie de le gronder céda aussitôt la place à celle, irrésistible, de le prendre dans ses bras. Elle avait l'intention de le ramener dans sa chambre, mais s'arrêta pour le contempler, si paisible. Il avait grandi pendant ces trois semaines où elle ne l'avait pas vu.

Hormis les changements physiques, elle avait manqué une kyrielle de pensées, d'impressions et de découvertes. Des moments irremplaçables.

Elle se dévêtit, enfila un tee-shirt et se glissa dans le lit. Après l'avoir tourné pour que sa tête repose sur l'oreiller, Anya posa la main sur son petit homme et s'endormit.

Sans le lâcher.

Lundi matin, Elaine arriva au moment où Anya attaquait son deuxième bol de céréales.

— Voyons voir... des Coco Pops. Ah, tu as finalement passé le week-end avec Ben.

Anya croqua une pleine bouchée et sourit.

— Je suis vraiment contente que Martin ne t'ait pas de nouveau fait faux bond. Vous vous êtes bien amusés ?

— C'était super. On est allés au marché artisanal, on a joué aux charades, mangé plein de cochonneries, et passé des heures à parler de tous les pays sur sa mappemonde gonflable. Il grandit tellement vite...

Anya ne pouvait cacher sa tristesse à Elaine, qui lui renvoya un regard apitoyé. De grands coups frappés à la porte sauvèrent Anya d'une compassion qui l'aurait perturbée encore davantage. Elaine s'excusa et alla voir de quoi il retournait.

Anya reconnut le rire tonitruant de Dan Brody et essuya le lait qui avait coulé sur son menton, juste au moment où il entra dans la cuisine en agitant un mouchoir blanc.

Elaine s'avança et réquisitionna le bol.

— J'étais en train de me servir des céréales et Anya allait préparer quelque chose de plus consistant.

Elaine sortait tout droit des années cinquante, époque où les ménagères pensaient que l'on attendrissait les hommes en leur remplissant l'estomac.

Anya lui décocha un regard d'acier que Brody ne parut pas remarquer.

— Bon sang, c'est vrai que je meurs de faim. Mais si tu le permets, j'aimerais t'épargner ce dérangement et t'offrir le petit déjeuner.

Anya hésita.

— Je suis surprise que tu me parles encore, après ce qui s'est passé l'autre jour.

— Tous les deux, nous nous sommes un peu emportés et il m'arrive à de rares occasions, m'a-t-on dit, de me montrer un peu sentencieux.

— Un peu ?

Elaine s'interposa.

— Ma foi, je crois bien que vous devez discuter travail. Anya serait enchantée de vous accompagner. J'en profiterai pour mettre la paperasse à jour.

— Mais j'ai un cours à donner aux étudiants en médecine à 10 heures...

— Ça nous laisse près deux heures, observa Brody.

Je te ramènerai largement à temps.

Tout en ayant l'impression d'être une lycéenne chaperonnée pour son premier rendez-vous, Anya s'empara de ses chaussures derrière la porte. Tandis qu'ils marchaient dans la rue, elle avait peine à suivre les longues foulées de l'avocat, rythmées par le bruissement de son jean délavé. Même sans l'élégance d'un costume italien, elle comprenait pourquoi il était la coqueluche des médias.

— As-tu des nouvelles de Brenda ? demanda t-elle.

— Pas depuis que je lui ai demandé de me renvoyer mes chaussures de ski et que l'une d'elle est arrivée pleine de ciment. Pas les deux, remarque, juste une seule... Normalement, je m'en serais moqué, mais elles étaient faites sur mesure pour mes pieds de géant.

— J'imagine qu'elle t'en veut toujours depuis le divorce.

— Ce n'est pas moi qui suis allé voir ailleurs.

— Pas cette fois...

Anya regretta sa réplique cinglante.

— Je te le concède, admit-il sans se fâcher.

La dernière fois qu'elle avait parlé à Brenda, c'était avant leur séparation. Elles avaient été amies à l'université, lorsqu'elles habitaient Edwards Hall, la résidence étudiante. Brenda suivait des cours de sciences économiques et de droit, et c'est ainsi qu'elle rencontra le jeune avocat idéaliste qu'elle allait épouser quelques mois plus tard. Anya ne fut pas vraiment étonnée quand leur union tourna à l'aigre.

— Je crois que je suis allée trop loin l'autre fois, en t'accusant presque d'être le diable incarné dans l'exercice de ta profession.

Brody éclata de rire.

— Je l'ai pris comme un compliment. Un jour, tu risques de te retrouver dans le même lit que l'ennemi...

Anya resta bouche bée, incapable de lui balancer une remarque pleine d'esprit. Son silence ne fit que mettre en valeur son manque d'à-propos.

Ils traversèrent la rue et s'arrêtèrent dans un café. Sur l'ardoise, le menu proposait du saumon fumé, des œufs brouillés, du bacon, des tomates et saucisses grillées. Brody tapota son estomac.

— Tout cela me paraît bien, dit-il en tirant une chaise pour qu'elle s'asseye.

Une serveuse se présenta à la table.

— Je vais prendre un petit déjeuner complet comme sur l'ardoise, avec un café italien et...

Anya étudiait la carte plastifiée sur la table.

— Un toast au pain complet et un œuf poché pour moi, avec le jaune bien moelleux. Et si vous pouviez le présenter à côté du toast, s'il vous plaît, pas dessus. Et je boirai du thé, merci.

La serveuse nota la commande, essuya la table avec un linge humide, ramassa le menu et s'éloigna sans dire un mot.

Du revers de la main, Brody balaya quelques miettes restantes.

— On était tous un peu tendus l'autre jour, et on avait de quoi.

« Tendus »... le mot était faible. Elle tenait aussi à faire la paix.

— Comment va le jeune Galea ?

— Il est en vie et sorti de son état critique, m'a-t-on dit.

— Je suppose que c'est une bonne nouvelle pour ton client, dit-elle en songeant que ce garçon avait lui aussi des parents.

— C'est mieux que d'envisager une inculpation pour meurtre. C'est d'ailleurs l'une des raisons de ma venue. Je vais voir Mohammed à la prison cet après-midi et je me demandais si tu m'accompagnerais.

— À quel titre ?

Anya songea que Brody avait une idée derrière la tête.

— Mohammed a été agressé. Le médecin de la prison prétend que les blessures sont superficielles, mais j'aimerais que tu y jettes un œil et que tu me donnes ton opinion. Il est possible qu'il courre un risque sérieux s'il reste là-bas.

— Tu voudrais que je juge son état plus grave que les conclusions

du médecin de la prison ?

— Non, je veux un avis honnête.

— Entendu. Mohammed a-t-il accepté que je l'examine ?

— Pas exactement...

Brody parut soudain très intéressé par le petit déjeuner que prenait un client assis à une table voisine.

— Je ne lui pas encore annoncé que tu venais.

Le café et le thé arrivèrent. Anya remplit sa tasse et quelques gouttes tombèrent sur la soucoupe. Elle n'avait toujours pas trouvé de théière en inox qui ne bavait pas. Brody lui tendit des serviettes en papier, prises dans le distributeur de la table voisine.

— Merci. Puisque l'on parle de Deab, j'ai examiné les fibres que Fatima avait dans les poumons. Les mêmes éléments sont apparus chez deux autres femmes qui se seraient apparemment suicidées.

Brody but son café à grand bruit.

— Continue.

— Ce genre de découvertes chez de jeunes femmes sont rarissimes. J'ai rencontré des enquêteurs de la criminelle, qui ne veulent rien savoir. Tout ce qu'ils souhaitent, c'est boucler les dossiers et passer à autre chose.

— Ah, le zèle de la maréchaussée ! Au moins, ils me facilitent la tâche, à moi.

Brody fit un clin d'œil à la serveuse qui lui apportait sa ration de cholestérol. Toujours aussi muette, elle posa l'œuf et le toast devant Anya.

— J'ai bien peur que ces victimes aient passé du temps au même endroit, ou dans des lieux similaires, où elles étaient exposées à une sorte de risque biologique.

— S'il existe effectivement un lien quelconque entre ses femmes, cela n'affectera pas notre affaire. Notre défense va devoir se concentrer sur l'état d'esprit de Mohammed après la mort de sa fille, en arguant du fait que les actes du jeune Galea n'ont fait que l'aggraver, ou même que Deab a réagi de façon automatique, sans mesurer pleinement les conséquences de son geste, à cause de sa détresse accablante.

Il enfourna une pleine bouchée d'œufs au bacon.

Anya restait toujours ébahie par la désinvolture des avocats de la défense face aux crimes dont étaient accusés leurs clients.

— Pourquoi penses-tu que ces fibres sont importantes ?

— Elles peuvent fournir un indice sur l'endroit où se trouvait Fatima dans la période qui a suivi sa disparition et précédé son overdose. Si Mohammed est assez en colère pour quasiment tuer celui qui, selon lui, aurait touché sa fille, il a peut-être envie de savoir ce qui est réellement arrivé à celle-ci. En tout cas, Anoub y tient, c'est certain. Il n'arrête pas d'appeler pour savoir si j'ai du nouveau.

Brody haussa un sourcil.

— OK, fais ce que tu dois faire pour en apprendre plus sur ces fameuses fibres. Ne t'inquiète pas du coût, les Deab se chargeront de payer.

Anya laissa le toast dans son assiette et acheva son thé tiède. Elle se demanda si Mohammed Deab avait accepté de subir une évaluation psychiatrique. S'il plaiderait non coupable, il risquait d'y échapper. Dans le cas peu probable où il revendiquerait la responsabilité atténuée, le ministère public serait tenu de le faire examiner par un psychiatre. Dès lors que ce serait dans le dossier, Brody saurait à quelle sorte de psychopathologie il avait affaire.

— Je sais que ça dépasse le cadre de mes compétences, mais as-tu pensé à faire examiner Deab par Vaughan Hunter ? Ce type a l'air d'avoir une sorte de trouble de la personnalité et Vaughan semble en connaître un rayon sur les violences domestiques.

— Je ne m'étais pas encore décidé, mais tu as raison.

Je vais voir si j'arrive à persuader Mohammed d'accepter une évaluation.

— Merci pour le petit déjeuner.

Anya s'essuya avec sa serviette et se leva.

— À quelle heure dois-je te retrouver à la prison de Long Bay ?

— Je vais t'éviter de faire le trajet : je passerai te prendre vers 14 heures.

Anya brancha l'ordinateur pour connecter son diaporama et balaya l'amphithéâtre du regard, tandis que des retardataires comblaient les places vides. Chaque semaine, il y avait de nouvelles têtes. Ajoutez *médecine légale* au titre d'une conférence et vous faisiez salle comble. Elle présenta le sujet du jour et une voix rauque l'interrompit du fond de la salle.

— Excusez-moi, mais est-ce que ce sera à l'examen ?

Il n'avait pas fallu plus de trente secondes pour qu'on lui pose la question la plus prévisible de toutes. La seule chose qui leur importait, c'était de décrocher leurs partiels, de franchir les étapes dans le bon ordre. S'ils ne risquaient pas d'être interrogés sur tel ou tel sujet, ils ne voulaient pas en entendre parler. Anya s'énervait souvent contre le fait que le système des facs de médecine produisait toujours des étudiants obsédés par les examens et qui perdaient de vue le but réel de leur enseignement.

Anya s'adressa à son interlocuteur hirsute et mal rasé.

— Si vous obtenez votre diplôme, dans quel domaine comptez-vous vous spécialiser ?

— La médecine d'urgence, répondit-il.

Deux ou trois camarades assis à côté ricanèrent.

— Vous ne pensez pas que la pathologie médico-légale mérite d'y consacrer certains efforts ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais, à moins de vouloir s'occuper de cadavres, ça ne semble pas une si grande priorité...

Anya sentit un certain agacement la gagner, mais elle conserva un ton posé.

— Apprendre les circonstances d'une mort, les procédures que doivent suivre les familles quand leur être cher est autopsié, les décisions prises par la police criminelle et le médecin légiste, tout cela

est de la plus haute importance et devrait constituer une priorité à vos yeux. Que se passe-t-il quand vous devez annoncer aux parents d'un jeune motocycliste que celui-ci vient d'être tué par une voiture, que le coroner doit statuer sur les causes du décès ? Comment les préparez-vous à ce qui les attend ? Votre médecine d'urgence n'a pas pu le sauver, mais votre connaissance de la marche à suivre pourrait éviter à la famille de souffrir inutilement.

Elle promena son regard sur l'auditoire.

— Combien parmi-vous espèrent devenir généralistes ?

Une demi-douzaine de mains se levèrent.

— Voilà un domaine qui n'a pas grand-chose à voir avec la pathologie médico-légale, n'est-ce pas ? Disons que vous arrivez pour une visite de routine à domicile et trouvez votre patient diabétique âgé étendu mort sur le sol. Vous savez que votre cabinet de consultation est plein et vous êtes en retard. L'homme était un peu gâteux et s'embrouillait dans les dosages et vous en concluez qu'il est mort d'une overdose accidentelle d'insuline et délivrez un certificat de décès, épargnant ainsi à la veuve éplorée le traumatisme d'une autopsie. L'un dans l'autre, vous avez fait du bon travail. Sans la participation de la pathologie.

À quelques jours de la crémation, vous remarquez que la maison est en vente et que ladite veuve s'exhibe au bras d'un homme beaucoup plus jeune. Vous commencez à vous poser des questions sur le décès et vous appelez le pathologiste. En y repensant, vous vous souvenez qu'il y avait deux flacons à côté du lit, l'un à moitié plein et l'autre presque vide. Vous vérifiez les prescriptions avec l'aide du pharmacien de la famille. Il avait rempli le flacon la veille, car l'épouse affirmait avoir cassé le premier.

Le silence régnait dans l'amphithéâtre et Anya savait qu'elle avait toute leur attention.

— Félicitations. Vous venez d'aider quelqu'un à s'affranchir d'un meurtre... Ce que j'ai à vous enseigner est hautement utile à votre futur exercice de la médecine, même si cela ne figure pas au programme des examens !

Plusieurs boutons-poussoirs de stylos cliquetèrent en chœur et trois personnes, hormis l'hirsute, choisirent de sortir par la porte de derrière. Anya ne pouvait les blâmer. Avec les premiers partiels dans quelques semaines, chaque étudiant travaillait jour et nuit afin de survivre au rythme du programme. Pour l'heure, la pratique leur paraissait à des années-lumière.

Durant les quarante-cinq minutes suivantes, Anya montra les

diapositives de cas d'homicides sujets à caution et répondit au pied levé aux questions sur le viol, le meurtre et le processus que devaient supporter les familles avant de pouvoir enterrer les victimes. Elle essayait toujours d'humaniser celles-ci, afin d'aider les étudiants à comprendre ce que représentait la perte d'une vie, tout en précisant que la frontière fragile entre compassion et empathie ne devait jamais être franchie. Éprouver de la peine *pour* quelqu'un d'autre était naturel, mais si les médecins se mettaient émotionnellement à la place des familles et ressentaient la *même* douleur, ils perdaient toute objectivité.

Ce qui se révélait désastreux dans une enquête.

Elle conclut par un questionnaire accompagnant la photo d'un vieil homme défunt, gisant sur le dos dans une pièce. Le corps semblait intact, mais les muscles et certains os du visage et du cou étaient à nu, la peau manifestement absente. Un étudiant cita le cas d'un psychopathe obsédé par l'envie d'arracher les visages. Un autre pensa que l'agression devait être très personnelle, compte tenu du niveau de défigurement. Ils débattirent entre eux pour savoir si le coupable possédait ou non des connaissances chirurgicales.

Anya s'amusa de leur faire découvrir la vérité en montrant la diapo suivante... deux chats étaient assis à côté du corps. Personne ne suggéra d'autres explications pour la mutilation.

Finalement, Anya admit que l'homme était mort de cause naturelle. Une voix de femme s'exclama : – C'est évident ! Les chats ont mangé leur maître !

Tout l'auditoire eut le souffle coupé.

— Zara a raison. C'est exactement ce qui s'est passé.

À la mort de leur maître, les animaux, enfermés dans la maison, ont dû se débrouiller seuls. Ce qui signifiait manger la seule viande à leur disposition. Comme on le voit sur l'image, ils se sont attaqués à des parties accessibles, telles que le visage et le cou.

Anya ne savait pas trop si les expressions écoeurées du premier rang étaient en réaction aux détails sanglants ou au fait que leur mistigri bien-aimé ne réfléchirait pas deux fois avant de manger la main ou la figure de celui qui l'avait nourri avec amour.

— C'est tout pour aujourd'hui et, avant que vous n'écartiez la pathologie comme choix de carrière possible, n'oubliez pas que nous sommes ceux que l'on appelle lorsque les meilleurs médecins ont échoué !

La salle applaudit à tout rompre. Deux filles au visage encore enfantin s'informèrent des possibilités d'emploi, une fois le diplôme en poche. Anya leur parla des exigences de la formation et du domaine relativement récent de la pathologie médico-légale.

Tandis qu'elle débranchait son ordinateur portable et leur indiquait des adresses de sites web d'associations locales de médecine légale, elle remarqua Zara Chambers qui attendait avec une feuille pliée à la main.

— Quoi de neuf dans le monde des diatomées ? lui demanda Anya.

— Pas grand-chose. En fait, j'ai consulté des anciens échantillons sur lamelles et je pense avoir décelé un autre cas avec ces fibres que nous avons observées.

Anya abandonna son ordinateur.

— Exactement les mêmes ?

— J'ai pensé qu'elles paraissaient identiques et le Dr Latham m'a approuvé.

— Connaissez-vous l'âge, les antécédents et l'état de santé du sujet ?

Zara s'appuya contre le bureau, son sac à dos entre les jambes.

— La femme s'appelait Alison Blakehurst, une doctoresse morte dans une chambre d'hôtel voilà environ six mois. Le rapport toxicologique indiquait un mélange d'alcool, de benzodiazépines et de codéine.

Encore une femme. Encore un suicide, cette fois par des moyens différents. Anya s'assit sur un tabouret voisin et tenta d'aborder le cas de manière logique.

— Avait-elle eu des problèmes de santé mentale dans le passé ?

— Pas que je sache. Mais elle était poursuivie en justice par la famille d'une adolescente morte d'une hémorragie après une interruption de grossesse.

C'était suffisant pour conduire la personne la plus rationnelle au désespoir, comme elle l'avait constaté lorsqu'elle vivait avec Martin en Angleterre, au cours d'une enquête à propos d'un décès survenu au service des soins intensifs. Outre les proches de la victime, l'impact sur les employés de l'hôpital et leur famille se révéla énorme.

Zara fouilla dans son sac à dos et en sortit des articles de journaux froissés et quelques notes manuscrites.

— J'ai fait une recherche parmi les sites de journaux sur Internet et j'ai déniché deux articles sur elle. L'un concerne le moment où on

l'a découverte et l'autre est un article de fond paru dans l'*Australian*. Ils ont interviewé ses parents et son mari. Par ailleurs, il se trouve que le père de l'adolescente décédée lors de l'IVG était professeur en pédiatrie et membre actif de l'association Right to Life (23).

Anya dut reconnaître qu'elle était impressionnée par la rapidité et l'ingéniosité de Zara.

— J'ignorais que l'on pouvait imprimer d'anciens articles. J'ai toujours utilisé les microfiches à la bibliothèque...

Zara sourit en révélant des dents du dessus légèrement de travers.

— Plus personne ne s'en sert depuis l'âge des cavernes ! Comparées au Net, ce sont des dinosaures. Sur la toile, vous pouvez trouver quasiment tout... les comptes rendus juridiques, les transcriptions d'émissions de TV et de radio, de conférences données dans d'autres universités. J'aurais pensé que vous l'utilisiez sans arrêt dans votre travail.

Le manque de tact de l'étudiante ne surprit pas Anya.

— Rien de plus sur le Dr Blakehurst ?

— Oh, si.

Elle lut ses propres notes.

— Apparemment, Alison était toxicomane au moment de son internat et l'ordre des médecins avait restreint ses fonctions. Elle a épousé un gastro-entérologue et, pendant tout le temps où elle a été mariée, elle a accepté de passer régulièrement des contrôles.

Elle travaillait dans un centre médico-social pour femmes et avait l'autorisation de tout prescrire sauf les médicaments du tableau 8, qui englobe les stupéfiants je suppose. C'est de là qu'elle a dirigé sa patiente sur une clinique abortive. Je ne pense pas qu'elle ait assisté à l'opération et le journal ne précise pas pourquoi c'est elle qu'on a poursuivie au lieu du chirurgien.

— Il est courant pour les avocats d'attaquer chaque médecin lors du procès, y compris le généraliste de référence.

Zara parut étonnée, puis revint à son histoire.

— Le papier se poursuit en citant un groupe de consommateurs réclamant un contrôle antidrogue obligatoire pour tous les médecins.

Elle leva les yeux au ciel, comme si elle jugeait cela particulièrement assommant.

— Et la Doctors' Benevolent Society (24) insiste sur le stress subi par les médecins, ce qui serait la raison des taux élevés de toxicomanie, d'alcoolisme et de suicide dans la profession, bla-bla-

bla...

Zara avait beaucoup à apprendre. Elle correspondait tout à fait à l'étudiante autonome et bourreau de travail risquant de se heurter à pas mal de problèmes, sans trouver beaucoup de compréhension sur son chemin.

— Comment l'affaire s'est-elle terminée ?

— Une semaine après le suicide, le coroner a disculpé les médecins. Visiblement, l'adolescente avortée souffrait de troubles hémorragiques non diagnostiqués jusque-là. On ne l'avait jamais opérée auparavant et ses règles étaient peu fréquentes, si bien qu'il n'y avait aucun moyen de connaître son affection. Il s'est avéré que sa mère était également atteinte du syndrome de Von Willebrand (25), et la fille l'ignorait. Si elle avait parlé de l'avortement à sa mère, cela aurait pu éviter un drame...

Anya se demanda si Zara n'était pas passée à côté de son adolescence. Car, tout de même, elle pouvait au moins comprendre qu'une toute jeune fille décide de garder sa grossesse secrète. Ne serait-ce que pour protéger sa famille ou par crainte de sa réaction. Anya essaya d'imaginer celle de Zara, mais elle ne put visualiser qu'un terrain de hockey rempli de joueurs en train de se bousculer, car seul gagner leur importait.

Zara ramassa son sac et le mit en bandoulière, déplaçant sa natte au passage.

— L'un des articles mentionne que le mari de la doctoresse pensait qu'elle était partie dans une secte ou une communauté, au vu des vêtements en coton indien qu'elle portait le soir de sa mort.

— En d'autres termes, elle avait disparu de la circulation ?

— Ouais, ça en a tout l'air. Je dois aller en cours, mais si je peux faire autre chose...

— Cela m'arrangerait, oui. Vous avez peut-être découvert quelque chose d'important.

Quatre femmes plutôt jeunes, quatre séries de fibres inhabituelles. Chacune avait disparu un certain temps avant de ressurgir pour se suicider. Anya sentit un frisson parcourir ses bras et sa nuque.

— J'ai besoin que vous fassiez des recherches dans l'index et les bases de données, pour trouver d'autres cas.

— Cela ne servira à rien, on a déjà essayé. Les affaires ne sont pas cataloguées de manière cohérente. Le mot « fibre » apparaît quasiment partout.

Anya jugeait la tâche ingrate, mais il fallait pourtant l'accomplir. Ces femmes n'étaient pas décédées de causes naturelles et elles avaient peut-être inhalées ces fibres au même endroit.

— Il va falloir le faire manuellement ou vous devrez lire chaque rapport d'autopsie informatisé et décider si les fibres mentionnées sont celles qui nous intéressent.

— Il y en a des milliers ! soupira Zara. Ça va prendre des mois et j'ai encore mon étude sur l'acide nitrique qui m'attend...

— Peter pourrait éventuellement vous laisser du temps libre. Je vais voir si on peut avoir une microscopie électronique de l'échantillon apporté au professeur Blenko. Si on obtient une analyse de la composition précise des éléments, on pourra la comparer aux tableaux de composants et, avec un peu de chance, trouver leur origine. S'il y a une multiplicité de cas, le coût est justifiable. En outre, si on découvre de quoi il s'agit, vous aurez peut-être envie de rédiger un article pour une revue médicale.

Zara se redressa. L'ultime carotte – une étude publiée – suffisait à séduire tout étudiant ambitieux ; sa hockeyste marquerait un but gagnant.

— Je m'y attelle dès demain à la première heure, promit-elle avant de filer.

En rentrant à Annandale, Anya songea à ces quatre femmes. Qu'avaient-elles donc en commun ? Elles étaient issues de milieux religieux et socioculturels très différents. Malgré tout, chacune avait beaucoup à perdre sur un plan personnel, familial et social. Zara avait fait allusion à une secte, ce qui expliquerait leur disparition et l'impossibilité de contacter la famille, de même que leur attitude bizarre et leurs vêtements.

Clare Matthews et Fatima Deab avaient des parents stricts et impitoyables. La docteure devait satisfaire aux critères moraux et médicaux que l'on attendait d'elle. Debbie Finch était flanquée d'un prédateur sexuel en guise de père. Dans ce contexte, l'attrait d'une communauté paraissait assez logique. Exactement le genre de femmes susceptibles d'échapper à leur vie pour rejoindre un groupe prêt à les accueillir et leur témoigner de l'affection. Elles étaient toutes vulnérables.

Mais quel genre de communauté formait ses membres à se suicider ?

Une douleur fulgurante parcourut la poitrine et l'épaule gauche de la femme. Le moindre mouvement rendait la souffrance intolérable. Malgré ses efforts désespérés pour essayer de ne pas bouger, son corps continuait à tanguer. Au-dessus d'elle, des branches d'arbre claquaient au vent, laissant entrevoir des parcelles de lumière. Elle entendit quelqu'un respirer fort, haleter, puis se rendit compte que c'était elle-même qui luttait. Tout à coup, un craquement retentit et le sol s'affaissa de quelques centimètres, son corps disloqué vacillant en même temps. Elle tenta de remuer les jambes, en vain. Elle ne les sentait plus. Étaient-elles brisées ? La femme ignorait même si celles-ci étaient encore reliées au reste de son corps. Inutile d'essayer de hurler, seul un gémissement sortirait de sa bouche. Elle passa sa langue sur ses lèvres desséchées et sentit un goût métallique. Du sang. Avant qu'elle puisse s'interroger sur sa provenance, son corps bougea brusquement à cause de la branche qui, à l'évidence, menaçait de se rompre sous son poids. De sa main droite, elle s'agrippa à une autre ramure, située plus haut. La douleur la frappa de nouveau et le ciel s'assombrit.

— Vous m'entendez ?

La femme s'imaginait en train de flotter dans un canot pneumatique, un sauveteur ramant à ses côtés.

— Dites, vous m'entendez ?

Elle ouvrit les yeux et revint brusquement à la réalité. La voix était bien réelle ! Elle tenta de tourner la tête pour voir d'où elle provenait.

— Non ! Ne bougez pas ! Restez tranquille !

Qui qu'il soit, elle n'osa pas désobéir.

— Vous avez fait une mauvaise chute et nous allons vous transporter à l'hôpital. Par ici, les courants ascendants sont trop dangereux pour se poser en hélico. On va donc vous hélitreuiller. Mais d'abord, je vais vous stabiliser, vous avez perdu beaucoup de sang.

Le vent la ballotta encore et l'homme hurla pour couvrir le vacarme.

— Il se peut que vous ayez une fracture du bassin et votre cuisse est dans un sale état. Je vais vous transfuser, puis je vous mettrai dans un extracteur. C'est une sorte de grande attelle pour immobiliser le corps. Je dois m'assurer que vous pouvez remonter là-haut sans encombre. Au fait, je m'appelle Ryan. Je suis brancardier.

— L'arbre... ne va pas supporter notre poids à tous les deux...

Sa bouche était si sèche qu'elle arrivait à peine à articuler.

— Pas de problème. Je suis attaché à un treuil. Ne vous en faites pas, tout va bien se passer.

À partir de ce moment, elle sut qu'il se trompait.

À bord de la Ferrari de Dan Brody, Anya profitait du plaisir de ne pas avoir à tenir le volant. Elle ferma les yeux et sentit le cuir chaud du siège épouser la forme de son dos. L'habitacle avait encore l'odeur du neuf et de l'Armorall Spray, que les adolescents utilisaient pendant des heures pour lustrer le tableau de bord et noircir les pneus. Elle se demanda pourquoi les femmes passaient leur vie à frotter pour que tout devienne *plus blanc que blanc*, alors que le seul nettoyage auquel se livraient les hommes avec un soin maniaque consistait à rendre le noir encore plus sombre.

Brody fredonnait *Scotland the Brave*, en écoutant son CD du Royal Military Tattoo. Malgré elle, Anya battait la mesure avec les doigts sur ses genoux. Brody était une sorte d'énigme : les voitures de sport, les jolies femmes et une folle passion pour la cornemuse.

Elle l'aurait plutôt vu fan de Led Zeppelin.

— On y est presque, annonça-t-il en coupant la musique.

Anya ouvrit les yeux et plissa ses paupières sous le soleil éclatant. Ils approchaient de la clôture d'enceinte. Une garderie était installée à proximité. Des années plus tôt, on aurait trouvé inconcevable d'avoir une prison à deux pas de chez soi, mais l'expansion urbaine tentaculaire et l'accroissement de la population carcérale forçaient désormais les deux mondes à cohabiter... les riverains n'avaient pas d'autre choix que de l'accepter.

Long Bay veillait à ce que les délinquants sexuels, les indics, les prisonniers en détention provisoire et les grands délinquants en programme de réhabilitation soient gardés respectivement dans des bâtiments séparés.

Brody tourna à gauche en direction de l'entrée principale et s'annonça au gardien qui lui rappela avec courtoisie que les téléphones mobiles devaient rester dans la voiture.

— Le nouveau règlement, j'en ai peur, dit Brody, tandis que la

barrière se levait. À cause d'un prisonnier qui a dévalisé la société de crédit mutuel de la prison et a appelé son complice sur un portable pour ramasser la recette.

— Un des tiens ?

— Le téléphone n'était pas à moi, mais je crains que le prévenu le soit... L'affaire passe bientôt en jugement.

Il obliqua à droite, puis à gauche, dans un parking longeant le bureau régional, où il gara sa Ferrari, à cheval sur deux places, comme pour attirer davantage les regards.

Bizarrement, Anya n'aurait pas l'idée de tenter le diable en débarquant dans une prison avec une telle voiture. Mais, après tout, peut-être s'agissait-il d'un endroit sûr pour laisser des objets de valeur, même si les membres du crédit mutuel avaient dû se dire la même chose.

En descendant du véhicule, une rafale de vent fouetta le visage d'Anya et ses cheveux virevoltèrent dans tous les sens. Elle boutonna sa veste pour se protéger du froid, mais il réussissait malgré tout à la pénétrer jusqu'à ses muscles. C'était presque risible d'avoir bâti une prison dans un endroit aussi pittoresque de la côte, alors que la hauteur des murs masquait toute vue et que le climat parfois hostile donnait envie de se réfugier à l'intérieur...

Au centre de réinsertion, ils s'avancèrent vers une porte jouxtant l'accès des visiteurs et pressèrent un bouton. Elle s'ouvrit automatiquement sur un étroit couloir grillagé. Un surveillant arriva et déverrouilla l'accès, faisant entrer les autres visiteurs et leurs enfants. Anya remarqua une gamine d'une dizaine d'années avec des chaussures trop grandes. Le garçon à côté d'elle portait une chemise à fleurs de deux tailles au-dessus de la sienne. Elle supposa qu'ils avaient emprunté des vêtements pour aller voir leur père. La femme trop maquillée qui les accompagnait était vêtue d'une simple robe en coton.

— Désolé, dit tranquillement Brody. C'est une erreur de venir un jour de visite... Ça ralentit toute la procédure.

Ils signèrent des formulaires qu'ils avaient remplis en indiquant leur nom, celui du détenu qu'ils venaient voir, la raison de leur visite, et leur profession. Brody nota son numéro de plaque minéralogique à côté de l'heure.

Les documents furent insérés dans des étuis en plastique et épinglés à leur veste. Anya montra son permis de conduire, avec une

photo qui la rendait si bouffie que l'employé dû y regarder à deux fois pour s'assurer qu'il s'agissait bien de la même personne.

Brody brandit sa carte de membre du barreau, dont la photo devait dater de dix ans. La coquetterie n'était pas l'apanage des femmes !

Ils déclinerent de nouveau leur identité à un autre gardien installé dans une cage de verre et qui entra les renseignements dans une base de données informatique où était consigné le détail de chaque visite.

Enfin, l'employé chercha Deab sur son écran. Brody croisa les bras et attendit en l'observant. Son front se plissait de minute en minute.

— L'est pas ici, mon vieux. Z'avez dû vous tromper de section, annonça le gardien.

Brody fit la grimace.

— Je vous assure que non. On l'a agressé hier..., répliqua-t-il en toisant l'employé. Puis-je avoir votre nom pour citer votre travail en exemple, d'autant que je déjeune avec le ministre demain ?

L'autre revint à son écran d'ordinateur. Quelques instants plus tard, il dénicha Deab, comme par miracle.

— Passez par le détecteur de métaux, puis par cette porte là-bas, indiqua-t-il en évitant le regard de Brody.

Vous devez tout laisser au vestiaire, sauf le papier et les stylos.

Une fois la porte franchie, ils empruntèrent en silence un passage étroit entre un bâtiment de deux étages sans fenêtres et un mur couvert de fil de fer barbelé. À en juger par la moisissure sur l'allée, même le soleil évitait l'endroit.

Visiter une prison rendait toujours Anya claustrophobe, même si elle savait qu'elle pouvait s'en aller à tout moment. Au contraire, cela n'avait pas l'air de déranger Brody, ou du moins n'en laissait-il rien paraître.

Ils franchirent une grille donnant sur l'espace visiteurs en plein air. Elle lorgna le mobilier quelconque et les parasols plantés dans le béton. Et dire que ça représentait le temps fort de la semaine d'un détenu !

Des prisonniers en combinaison blanche étaient assis ou se promenaient avec leurs compagne et enfants. « Aucun risque de passer des objets en fraude », affirmaient les autorités. Le garçonnet à la chemise fleurie serrait solennellement la main d'un homme râblé, tatoué sur le cou. Une telle absence de chaleur et de contact entre un père et son fils faisait peine à voir.

Brody se dirigea vers un escalier grillagé menant au sous-sol.

— Aujourd’hui, on est bons pour le cachot, railla-t-il.

Ils descendirent dans un couloir qui empestait le moisi, les murs lépreux n’étaient pas entretenus depuis des années. Dans un coin apparut un siège de toilettes, dépourvu du moindre conduit d’évacuation. L’endroit évoquait un vrai mausolée.

— Dieu sait ce qui se déroulait ici dans le passé, commenta Brody, mais c’est là où j’interroge en général les détenus protégés.

Ils pénétrèrent dans une pièce en béton, contenant un miroir. Brody fit signe aux gardiens postés à l’autre bout. À l’une des tables, un homme et une femme semblaient ne pas faire attention à eux et profiter au maximum du contact physique qui leur était permis.

— Ne t’inquiète pas. Ce ne sont pas des visites conjugales, mais les matons gardent un œil sur eux jusqu’à ce qu’ils se séparent.

Mohammed Deab entra, accompagné d’un surveillant qui ne devait pas avoir plus de vingt ans. Anya s’attendait à découvrir un homme grand et costaud, au lieu de cela, elle se trouva face à une version plus trapue et plus rondelette de son fils. Les traits de Mohammed se révélaient plus marqués que ceux d’Anoub, mais la ressemblance n’en restait pas moins frappante. Dans sa jeunesse, on devait lui trouver de l’allure, mais, le temps et – ses doigts tachés de nicotine en témoignaient – le tabac ne l’avaient pas épargné.

Il salua Brody d’un signe de tête, mais ignora délibérément Anya en s’asseyant à la table en plastique. L’avocat présenta le médecin et expliqua les raisons d’un examen médical. Deab se borna à fixer la table.

— Elle peut examiner juste ce qui se voit, dit-il sans relever la tête. Pas question de me déshabiller devant elle.

— Parfait, tels sont vos droits, admit Anya. Je ne peux rien faire sans votre permission.

Elle nota les ecchymoses faciales et lui demanda de tendre les mains. Elle décrivit les hématomes bruns sur les phalanges, évidemment plus marqués sur la droite, qui était sa main dominante et celle avec laquelle il fumait.

— Pouvez-vous serrer les poings, s’il vous plaît ?

Deab obtempéra.

— Bien. Cela signifie que vos métacarpiens, les os allongés de vos

maines, ne sont pas brisés.

— Voulez-vous vous lever un instant ? J'aimerais examiner votre visage.

Deab lança un regard glacial à l'avocat, comme pour lui rappeler ses conditions. Sur ses talons, Anya se révélait un peu plus grande que Deab et elle se pencha pour voir son visage de plus près. Son haleine empestait un tabac douceâtre qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Vous avez une large contusion sur cette joue et autour de l'œil. J'aimerais toucher les os, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Deab émit un grognement, qu'elle prit pour un accord tacite, et elle palpa les proéminences osseuses de son visage, en quête de toute enflure suspecte indiquant une fracture. L'hémorragie conjonctivale couvrait quasiment tout le blanc d'un œil, mais ne s'étendait pas jusqu'à l'extrémité de la sclérotique (26). Elle examina le crâne et localisa une bosse à l'arrière, sur la gauche, sans doute formée lorsqu'il était tombé à terre, après avoir reçu le coup de poing.

— Il est peut probable que votre joue soit fracturée, en dépit de l'impressionnant hématome. Les deux pupilles présentent une dilatation normale et réagissent bien à la lumière. M. Brody a déclaré que vous n'aviez pas perdu connaissance. Si c'est le cas, même avec cette bosse, un trauma crânien aussi longtemps après l'agression est peu probable. Et votre cou, montrez-moi...

Deab imita les mouvements d'Anya en hochant la tête de gauche à droite, puis de haut en bas.

— Bien. Avez-vous été blessé ailleurs ?

— J'ai mal au dos, c'est tout, répondit-il en touchant l'arrière de ses côtes inférieures gauche. Et j'ai un bleu.

— Vous n'avez pas le souffle court ou des difficultés à respirer ?

— Un peu.

Anya plaça les mains de part et d'autre de la cage thoracique de Deab.

— Je vais appuyer sur vos côtes. Si vous en avez une de cassée, vous risquez d'avoir mal.

Elle exerça deux brèves pressions et Deab ne réagit pas.

— Pouvez-vous inspirer profondément ?

Deab s'exécuta et lui souffla dessus.

— Vous pouvez arrêter.

Dan Brody se dandinait sur sa chaise, comme s'il trouvait le temps

long. Anya revint à la table pour noter ses observations sur une planche anatomique dans son calepin.

— À mon avis, l'hématome sur le dos a été causé par une chaussure après la chute. Savez-vous si le médecin a analysé vos urines pour voir s'il y avait du sang ?

Deab s'adressa à Brody :

— Il a dit que les analyses étaient bonnes.

— Soit vous avez de la chance, soit votre assaillant n'avait pas l'intention de vous tuer. Vous avez des blessures cutanées superficielles qui cicatriseront en quelques semaines.

L'avocat interrogea Deab :

— Pourquoi vous a-t-on agressé ?

— Quelqu'un connaissait les Galea. Je lui ai dit que ce garçon méritait de mourir pour le déshonneur qu'il a apporté dans ma famille et j'ai ajouté que j'irai cracher sur sa tombe...

Brody soupira.

— Ce qui pourrait expliquer l'agression. Vous ne pouvez pas préférer des menaces contre la personne qu'on vous accuse d'avoir envoyée aux soins intensifs.

Deab, qui s'était rassis, fixa de nouveau la table. Anya se dit qu'il n'avait pas l'habitude d'être réprimandé.

— Nous pouvons aborder votre défense dans une minute, mais d'abord, le Dr Crichton a quelques questions à vous poser au sujet de votre fille.

— Je n'ai pas de fille, déclara Deab calmement.

— Il nous faut davantage de renseignements au sujet de Fatima, monsieur Deab, insista Anya. Cela pourrait expliquer ce qui lui est arrivé.

— Autrefois, j'avais une fille qui m'a couvert de honte. Elle est décédée. C'est dans l'ordre des choses.

— Votre fille est morte seule dans un endroit sordide. Vous ne voulez pas savoir pourquoi ?

— Vous êtes assise là et vous vous croyez meilleure, répliqua Deab en serrant les poings. Vous, avec vos mœurs dissolues. Je ne suis pas allé à l'université, mais je sais des choses que vous ne savez pas.

Elle poursuivit calmement :

— Je ne porte aucun jugement. J'essaye juste de découvrir

pourquoi Fatima a inhalé certaines choses qui pouvaient être très dangereuses. Votre atelier, par exemple. Y passait-elle du temps ?

— Je veille sur mes ouvriers, tout comme je veille sur ma famille, marmonna-t-il, les dents serrées.

— Comme vous avez veillé sur Fatima ? lâcha-t-elle d'un ton un peu trop agressif.

Anya ne pouvait s'empêcher de penser qu'il en savait plus qu'il ne le disait, tout comme elle sentait qu'Anoub lui avait caché quelque chose le jour où il était venu à son cabinet. Elle vit ses yeux déjà sombres se couvrir d'une noirceur qui l'aurait effrayée s'ils avaient été seuls.

— Personne ne vous accuse de quoi que ce soit, intervint Brody. Le docteur pose des questions qui pourront se révéler importantes ou non par la suite.

— Fatima m'a déshonoré. Vous me regardez comme si j'étais une espèce de monstre, mais j'ai pas honte de tout ce que j'ai fait... Je vous le dis à vous comme à n'importe qui. C'est pareil qu'avec Galea, je veille sur ma famille. Plus personne ne me couvrira de honte.

D'instinct, Anya rétorqua :

— Comment vous êtes-vous occupé de la famille ? De Fatima ?

Deab leva les yeux sur elle.

— J'ai tout fait pour qu'elle puisse plus attirer le déshonneur sur ma famille.

Brody reprit la parole :

— Mohammed, nous n'avons pas besoin d'en savoir plus. Ne dites plus rien. Anya, cet entretien est terminé.

Ce n'était certes pas elle qui protégerait cet homme contre lui-même.

— Qu'avez-vous donc fait que vous ne lui aviez pas fait auparavant ? Vous l'aviez déjà frappée, lui occasionnant des fractures, vous l'aviez enfermée, puis jetée à la rue...

Dan Brody appela le gardien, mais Deab se leva et cracha par terre, manquant de peu les jambes d'Any.

Deab était une brute. Il avait employé la force pour contrôler tous ceux qui l'entouraient et cette situation devait cesser. Elle resta assise, pour défier ses tentatives d'intimidation.

— Je vous conseille de ne plus rien dire, Mohammed.

Brody se leva et recula sa chaise.

— Vous vous êtes employé à détruire son existence depuis le jour de sa naissance. Que pouviez-vous lui faire de plus quand elle n'avait plus de raison de vivre ?

Deab leva la main pour frapper Anya, alors que Brody l'arrachait à son siège et s'interposait entre elle et son client. Deux surveillants firent irruption dans la pièce et Deab leva les deux mains en l'air.

— Vous vous croyez si intelligente, madame ? Je vais vous dire. Je l'ai tuée. J'ai fait ce que j'avais à faire. J'ai tué ma fille qu'était rien qu'une putain ! Comme ça, elle ne me ferait plus jamais honte.

Brody tenait Anya par le bras sans dire un mot, tandis que les gardiens faisaient sortir le détenu. Elle frissonna. Les menaces physiques l'avaient moins terrifiée que la vision de Mohammed en train d'avouer fièrement son crime... un père qui avait assassiné sa fille pour sauver sa propre réputation.

Elle vit une autre lumière blanche, vive et douce, cette fois, tandis que l'air humide effleurait son visage. Quelque chose transperça son épaule, tandis que la lueur vacillait d'un œil à l'autre. La douleur revint.

À présent, elle discernait à peine des taches blanches lorsqu'elle baissait les paupières. Autour d'elle régnait une grande agitation. Des bips, des craquements de chaussures, des voix en fond sonore, un froissement de plastique. Une écœurante odeur de désinfectant flottait dans l'atmosphère, comme celle qui lui donnait la nausée à la maison de retraite de Nanna. Elle tenta de se retourner, mais impossible de remuer la tête.

— Elle revient à elle ! s'écria une voix masculine.

Et une autre personne braqua des lumières dans ses yeux.

— Encore du O Négatif. La tension baisse. Allez chercher l'interne en chirurgie, TOUT DE SUITE !

— Je m'occupe tout de suite du groupage sanguin. Les infirmiers attendent. La banque du sang sait que c'est urgent.

— Où est la radio, bordel ?

— Juste derrière vous. Vous n'êtes pas les seuls à avoir une dure journée, vous savez !

Le ronron d'une machine s'interrompt et elle entendit un bruit sourd venant de sa gauche.

— Pour commencer, il nous faut une radio du rachis cervical, du thorax et du bassin. Et assurez-vous que personne d'autre n'aille au scanner. Cette fille y part dès qu'elle est stable.

— Je n'ai plus de respiration sur la droite, dit quelqu'un d'autre. On va devoir l'intuber.

— Et la radio du thorax ?

— Pas le temps. Bon, le kit de drain thoracique, c'est pour

bientôt ?

— Tenez, Phil !

Elle essaya de se concentrer, mais n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait.

— Tension artérielle à 80/50. Saturation en oxygène à quatre-vingt-treize pour cent.

Une femme à l'haleine humide avança son visage à une trentaine de centimètres du sien et lui parla avec douceur.

— Vous êtes aux urgences. Suite à votre chute, vous avez de nombreuses blessures. N'essayez pas de bouger, on doit vous immobiliser pour l'instant. On vous a posé une minerve pour la radio des cervicales. Le Dr Tan va vous mettre un drain spécial dans la poitrine pour vous aider à respirer. L'un de vos poumons s'est rétracté et ne fonctionne pas correctement. L'odeur d'antiseptique envahit ses narines, tandis que quelqu'un d'autre disait :

— Cela risque de vous faire un peu mal et vous allez sentir comme une pression.

Une douleur l'élança sous l'aisselle et lui coupa le souffle. C'était atroce. Puis il poussa fort à l'endroit où elle souffrait. Elle se dit qu'il essayait de perforer l'autre poumon avec son instrument.

— J'y suis presque. Encore un peu... Voilà. Le drain est posé.

Elle entendit un gros « floc ! », puis se rendit compte que cela provenait de son côté.

— Branchez le joint d'étanchéité, avant que je reçoive encore du sang sur les chaussures !

La voix féminine déclara :

— Ça s'annonce mal... Je vais appeler la chirurgie thoracique.

— Merci. Dites-leur qu'on a un gros hémopneumothorax. On est prêts pour la radio. Peut-on avoir un autre bilan neurologique, s'il vous plaît ?

Le visage féminin réapparut, ainsi que la lumière dans ses yeux. Essayaient-ils de l'aveugler ou de l'embrouiller ?

— Pouvez-vous serrer ma main ? demanda quelqu'un à l'haleine mentholée.

— Je ne sens plus mes jambes, où sont mes jambes ? dit-elle, en levant la tête.

— Tout va bien, ma belle. Comment vous appelez-vous ?

Elle avait la bouche trop sèche pour répondre. Quelle importance ? Elle souhaitait mourir. Pourquoi ne voulaient-ils pas la laisser tranquille ?

— Essayez juste de serrer ma main !

Elle tenta de refermer les doigts et la douleur l'élança de nouveau dans l'épaule.

— Ça fait mal, ma belle ? s'enquit la femme, tandis qu'elle sentait une bouffée glaciale sous la clavicule.

— On est en train de vous transfuser. Vous avez l'air de mieux respirer déjà. Maintenant, on va devoir vous tourner pour la radio. Tout le monde est prêt ? Je compte jusqu'à trois. Un... deux... trois.

Elle sentit qu'on la basculait, comme une bûche que l'on faisait rouler, puis quelque chose de dur et froid glissa sous son dos. Elle ne voyait que les torsos des gens qui la déplaçaient et une tringle à rideau en aluminium au-dessus du lit. Ils la remirent sur le dos et la douleur envahit tout le haut de son corps.

— Jill, est-ce qu'on peut placer un cathéter ? demanda un homme. Je veux vérifier s'il y a du sang dans les urines.

Il devait bien y avoir six personnes qui s'agitaient autour d'elle, en lui plantant des tubes et des aiguilles un peu partout.

Le calme revint pendant un petit moment. Elle se retrouva seule, ce qui l'effraya davantage. Puis ils réapparurent.

— On va vous transférer, ma belle. Sortez le cliché !

Ils la tournèrent une nouvelle fois.

— OK, ma belle. Je vais vous enfoncer une fine sonde dans la vessie, alors je dois découper votre slip et stériliser votre pubis. Ça va être froid.

Froid ? Elle ne sentait plus rien à partir de la taille, surtout pas ses jambes. Ils continuaient à parler comme si elle n'était pas là.

— Oh, mon Dieu !

Un silence suivit comme l'infirmière s'écriait :

— Philip, vous devriez jeter un œil. Je ne peux pas poser un cathéter, pas avec ça.

— Qu'est-ce que c'est ? Du sang ?

— Non... regardez toute la zone pubienne.

— Merde ! C'est couvert de vésicules, déclara l'homme qui donnait les ordres. Entendu... si on sonde, on court un risque minime

d'étendre l'infection, mais, pour l'heure, elle va mourir si on n'arrive pas à la stabiliser. La tension artérielle n'est encore qu'à 78. À ce stade, les raisons de la sonder l'emportent sur les risques encourus. Allons-y !

Elle entendit l'infirmière ajouter :

— Ces cloques doivent lui faire un mal de chien. Bon sang, pourquoi s'est-elle épilée là ?

— Elle n'en souffre plus, à mon avis. Elle ne sent plus rien sous les côtes et il n'y a aucun mouvement. Je parie que c'est une lésion totale de la moelle épinière.

Avec l'hypothermie qu'elle a subie, la perte de sang et les multiples fractures... Tâchez de savoir si la police a pris contact avec sa famille. Faudrait pas qu'elle tarde à venir.

Ils parlaient d'elle comme si elle n'entendait rien.

— Non, non... murmura-t-elle. Pas de famille.

Quelqu'un se pencha au-dessus d'elle.

— Qu'essayez-vous de nous dire ?

— Pas de famille. Il n'y a personne.

Ils l'ignorèrent.

— Autant prélever le liquide de ces vésicules, reprit l'homme, et l'envoyer à la micro, au cas où. Et dites à l'orthopédie de descendre. Qu'est-ce qu'ils foutent à la chirurgie thoracique ?

La semaine suivante, Dan Brody remercia Grant Bourne, Vaughan Hunter et Anya d'avoir accepté de se réunir pour discuter de l'affaire Deab.

— Vaughan, c'est Anya qui a suggéré que tu interviennes à présent et je pense que c'est une bonne idée.

Comme vous le savez tous, Deab a avoué avoir tué sa fille dans la cabine de W.-C. Jusqu'ici, il refuse de divulguer le moindre détail, de même que la manière dont il s'est procuré la drogue ou encore comment il l'a injectée. Je dois avouer que sa confession était inattendue, mais je le soupçonne de s'être aussi confié à ses codétenus. S'il a agi pour l'honneur, il doit le faire savoir aux autres, pour sauver la face.

Grant fit la moue.

— Durant toutes ces années où j'ai travaillé pour lui, il a clamé son innocence, même après avoir percuté cette voiture de police avec une alcoolémie deux fois supérieure à la limite légale.

— Quelque chose me chiffonne, reprit Brody. Ça ne colle pas avec son style habituel.

— Ce n'est pas assez violent ? ironisa Anya.

Ils furent interrompus par des coups frappés doucement à la porte.

— Ce doit être notre experte en sociologie. Peut-être pourra-t-elle y répondre.

Brody se leva, tandis qu'une séduisante femme d'une quarantaine d'années en sari turquoise pénétrait timidement dans la pièce. À l'évidence, elle était née dans la caste la plus élevée.

— Docteur Gupta, entrez donc ! Vous connaissez déjà M. Bourne. Voici le Dr Vaughan Hunter, psychiatre et profileur, et le Dr Anya Crichton, pathologiste et experte en torture... C'est elle qui a arraché les aveux à mon client !

La nouvelle venue serra la main de chaque homme, puis s'arrêta devant Anya. Elle chaussa les demi-lunes qu'elle portait en sautoir autour du cou, pour mieux la dévisager.

— Je crois savoir que vous avez poussé le client de M. Brody à parler de ses sentiments et il a reconnu son assassinat. Cela ne me surprend pas : vous représentez tout ce contre quoi il voulait protéger sa fille.

Ce n'est guère un compliment, songea Anya.

— Non, non, ne vous méprenez pas, ajouta la femme, en devinant visiblement sa pensée. Je crains de m'être mal exprimée. Je voulais dire que des hommes comme M. Deab se sentent moralement supérieurs à ceux qu'ils jugent sans grand intérêt, telles les femmes occidentales, selon sa vision.

Brody lui trouva un siège.

— Le Dr Gupta est maître de conférences en études sociales à l'université de Sydney et spécialisé dans les différences culturelles. Elle est très documentée sur les crimes d'honneur et c'est la raison pour laquelle je lui ai demandée de donner son opinion sur cette affaire. Elle a pensé, et je l'approuve, qu'il serait plus efficace de nous réunir.

L'experte indienne ôta ses lunettes et s'assit.

— Afin de vous situer le contexte, sachez que les crimes d'honneur sont reconnus dans de nombreuses cultures, et pas seulement celles d'obédience islamique. On estime que cinq mille femmes sont tuées chaque année par des membres de leur famille, à cause de rumeurs ou de sous-entendus à leur sujet. Dans la majorité des cas, ces assassinats ont lieu en zone rurale, où le degré d'alphabétisation reste faible et où l'intégrisme compte ses plus fervents adeptes. Beaucoup de meurtriers musulmans tuent sans avoir jamais lu le Coran et sont donc incapables de faire la différence entre l'endoctrinement et les préceptes du prophète. Ce qui rend les femmes de ces communautés particulièrement vulnérables.

La froideur de Deab avait choqué Anya. À l'entendre parler, il aurait pu aussi bien égorger un agneau pour le dîner.

— Ces hommes sont-ils jamais tiraillés par la décision qu'ils doivent prendre, ou bien agissent-ils d'instinct ?

Le Dr Gupta enroula la chaîne de ses lunettes autour de son doigt.

— S'ils sont tourmentés, ils ne le montrent pas. La plupart nient avoir du remords et se vantent d'avoir su sauver l'honneur. Dans notre pays, nous ne comprenons pas ce que l'honneur signifie pour ces hommes. Dans des régions comme le Pakistan, la plupart de ceux qui

tuent des membres de leur famille restent impunis. La menace de la prison ne les dissuade pas non plus. S'ils sont incarcérés, ils deviennent de véritables héros au sein de leur communauté.

Une fois de plus, Brody se mit à griffonner sur son calepin.

— Qu'est-ce qui constitue le déshonneur d'une famille au juste ?

— Eh bien, il peut s'agir d'une femme que l'on a vue en compagnie d'un homme autre qu'un parent à elle, ou même une rumeur selon laquelle on l'aurait vue. Peu importe que la femme se trouve dans un lieu public au moment où elle commet la prétendue indiscretion, cela peut malgré tout affecter la façon dont un homme perçoit l'honneur. Bien sûr, avoir une relation extraconjugale ou avant le mariage est jugé inacceptable et, à certains endroits du globe, passible de mort. On a vu des cas où des femmes ont été accusées de relations sexuelles, alors que l'autopsie a prouvé que leur hymen était intact.

L'idée que cela puisse confirmer la virginité était trompeuse, mais Anya ne souhaitait pas débattre de cette question. Elle avait entendu parler des crimes d'honneur, mais ne pensait pas qu'ils se produisaient dans un pays où les femmes étaient censées avoir les mêmes droits que les hommes.

— Les autres membres de la famille, telle la mère, n'ont-ils pas leur mot à dire ?

Anya ne pouvait croire que tous se taisaient. Les trois hommes présents dans la pièce écoutaient attentivement les explications du Dr Gupta.

— Pas du tout. Il se peut même que la famille n'en sache rien, jusqu'à ce que ça soit trop tard. Une épouse ne peut pas dénoncer son mari aux autorités. Le cas échéant, elle craindrait pour sa propre vie et, parfois, les mères approuvent l'assassinat, comme elles le font avec l'excision.

Vaughan Hunter se pencha en avant.

— J'ai cru comprendre que ces meurtres sont en général perpétrés au moyen d'un couteau, d'une arme à feu ou par strangulation. Est-ce exact ?

— Oui, les morts sont particulièrement violentes et les femmes souffrent d'autant plus en voyant le visage de leur père, de leur mari ou de leur frère au moment où celui-ci les tue.

— Pourtant, il y a quelque chose qui me chagrine à propos des aveux qui nous concernent, reprit Brody.

Deab est une tête brûlée. Tuer Fatima avec de la drogue aurait pris du temps, une certaine préparation, et ensuite, il devait malgré tout

s'assurer que tout le monde soit au courant de son geste.

— Peut-être qu'il souhaitait éviter que la police ne s'en mêle dès le début, suggéra Grant, d'où l'idée de faire initialement passer la mort pour un suicide auprès du coroner, alors qu'il s'en vantait auprès de ses copains libanais. J'ai entendu dire que beaucoup de gens pensent qu'elle est morte du sida, à cause de la cabine de W.-C., qui sous-entend la promiscuité et l'usage de drogues. S'il l'a tuée pour sauver son honneur, le message n'est pas passé. Alors, peut-être avait-il besoin de le faire savoir à tout le monde en passant aux aveux...

— Compte tenu des circonstances présumées, intervint le Dr Gupta, le mode opératoire se révèle pour le moins inhabituel.

Brody s'agrippa aux accoudoirs de son fauteuil.

— C'est exactement là où je veux en venir. Il a tabassé Galea après que sa fille a succombé à une mort relativement paisible par injection. Est-ce qu'il ne l'aurait pas tuée de manière plus frappante, afin de montrer à sa communauté le prix qu'il attachait à l'honneur ? Pourquoi se donner tout ce mal et supporter l'affront de savoir que des gens croient toujours qu'elle est morte d'une MST jugée honteuse ?

— Comme tu le sais, les criminels ne pensent pas toujours aux détails. Mohammed aurait-il pu annoncer qu'il tuait sa fille pour laver en partie cette honte ?

Je sais que cela nous paraît dingue et illogique, mais peut-être pas pour lui.

Le Dr Gupta hocha la tête.

— En l'espèce, nous n'avons pas affaire à ce que nous considérons comme logique.

Brody se tourna vers Vaughan.

— La question, c'est de savoir si on peut arguer de la provocation et des circonstances atténuantes dans l'agression de Galea et la mort de la fille. Est-il capable de faire la différence entre le bien et le mal ?

— D'un point de vue psy, il sait ce qui est légal et ce qui ne l'est pas, mais cela n'entre pas en corrélation avec son sens du bien et du mal. Il se moque de ce que prescrit notre loi. Il vit selon les règles familiales, les seules qu'il connaisse.

— Tu as interrogé Mohammed. Selon toi, quel est son état d'esprit ? demanda Brody.

Vaughan répondit d'un air détendu :

— Je n'ai aucune raison de penser qu'il se voile la face. Il a évité les questions au sujet de ses transactions commerciales, mais a

clairement affirmé qu'il se sentait dans son bon droit concernant sa manière de traiter ses affaires et sa famille. C'est là que les conclusions prennent tout leur intérêt. À mon avis, c'est un sociopathe, mais on pourrait tout aussi bien soutenir qu'il s'agit d'un musulman intégriste croyant avoir raison d'un point de vue moral. L'Ancien Testament soutient aussi la loi du talion...

— Un tribunal ne va tout de même pas gober ça ? demanda Grant.

Le Dr Gupta nettoya ses verres avec la pointe de son sari.

— Ce phénomène ne se limite pas aux musulmans. Les fondamentalistes et les extrémistes existent dans de nombreuses religions... le judaïsme, l'hindouisme, le christianisme. En général, plus les croyances sont extrêmes, plus violent est le traitement infligé à la personne jugée fautive.

Son œil gauche se contractait lorsqu'elle parlait.

— On a connu des cas où des tribus aborigènes ont administré leur propre justice, que la police a acceptée, en plus de notre sentence légale. Un jeune accusé de meurtre a eu les deux jambes transpercées d'un coup de lance après avoir tué un autre membre de la tribu. Nos tribunaux l'ont ensuite jugé, de sorte qu'il a purgé une double peine, si vous préférez.

Grant secoua la tête.

— Il y a une sacrée nuance entre laisser une tribu commettre des crimes par vengeance et les coups et blessures.

— Vraiment ? répliqua Brody, l'esprit toujours aussi vif. Vaughan, comment as-tu trouvé Deab pendant l'entretien ?

— Il est agressif, intimidant, a du mal à se contrôler et se révèle plutôt imprévisible. En outre, il ne respecte pas vraiment les femmes, même si toute allusion à sa mère le rend larmoyant. Ce fut la seule parcelle de vulnérabilité qu'il m'a montrée. Au final, c'est un personnage franchement antipathique.

Brody se versa un verre d'eau.

— Il va s'aliéner d'emblée les jurés, ou du moins les femmes.

Il agita la carafe en ajoutant :

— Quelqu'un en veut ?

— Oui, merci, répondit le Dr Gupta.

— Qu'en est-il de l'état d'esprit de Fatima, en tant que femme dans cet environnement ? reprit Brody. Que savons-nous d'elle ? Si elle avait un petit ami, pourquoi ne pas s'être simplement enfuie avec lui ?

Le Dr Gupta but une infime gorgée.

— C'est toute la difficulté. Aux yeux d'une personne maltraitée, une porte ouverte n'est pas nécessairement vue comme telle. Dans pareilles circonstances, les femmes peuvent craindre l'escalade de la violence, si on les surprend en train de s'échapper. Dans le cas qui nous intéresse, il semble que Fatima avait de bonnes raisons d'être terrifiée. J'ai pris connaissance de ses antécédents de violence domestique, qui n'ont rien de surprenant non plus.

Grant intervint :

— Je ne pige pas. La fille avait une patronne médecin généraliste, prête à la protéger ; il existe des tas de structures pour les femmes battues. S'il la tabassait à ce point, pourquoi n'est-elle pas tout bonnement allée dans un foyer pour qu'il ne puisse pas la retrouver ?

— Sans vouloir vous contredire, Fatima appartenait à une petite communauté fermée. On ne lui avait pas permis de se mêler à des gens de l'extérieur, aussi ne connaissait-elle pas d'autres solutions. Aimeriez-vous quitter tous vos amis, votre famille et ce que vous possédez, sans compétence particulière, sans moyen de subsistance ? Ces femmes souffrent souvent d'un manque d'amour-propre et quitter leur famille ne leur apparaît pas comme une issue valable.

Anya prit la parole :

— N'oublions tout de même pas que Fatima a disparu pendant quelques semaines avant sa mort. Personne n'admet l'avoir croisée au cours de cette période.

Vaughan tendit la main vers la carafe d'eau.

— Pendant notre entrevue, Deab a exprimé son dégoût pour la façon dont sa fille était vêtue lorsqu'elle est décédée. Il n'avait pas l'air de rapporter les propos de la police, alors, comment serait-il au courant, sinon en l'ayant vue ce soir-là ?

— Les affaires et les vêtements sont rendus à la famille, expliqua Anya.

Vaughan remplit son verre.

— J'aurais dû m'en douter... La police a-t-elle un indice permettant de le rattacher au lieu du crime ?

— Un mégot de cigarette trouvé dans la cabine des W.-C., dont nous savons tous qu'il s'agit d'un endroit public, répondit Brody. Il a été ramassé une semaine après le décès et identifié comme appartenant à une marque d'importation, fumée par Deab.

Anya avait entendu parler de la *Bible des mégots*, une sorte

d'encyclopédie élaborée par un officier de police à ses heures perdues. On y trouvait les particularités et les photos de toutes les cigarettes disponibles dans la plupart des pays du monde. Ce policier était devenu le symbole des obsédés compulsifs des forces de l'ordre, ainsi qu'un exemple positif d'enquête, certes fastidieuse, mais approfondie.

— Notre Mohammed a aussi été vu en train de jeter un mégot, qui a été récupéré, et l'ADN ainsi trouvée a été comparée à celui retrouvé dans les toilettes. Apparemment, il correspond à merveille. Dans quelle mesure peut-on s'y fier ? demanda Brody à Anya. J'ai eu des cas où l'on n'a trouvé aucun ADN sur le mégot.

— C'est tout à fait sûr, 0,6 millilitre de salive pourrait contenir suffisamment de cellules pour une comparaison ADN.

Grant parut sceptique.

— En vertu du droit à la protection de la vie privée, pouvons-nous contester la recevabilité de l'échantillon trouvé par la police ?

— Non, dès lors qu'il s'en est débarrassé, c'est considéré comme un déchet et une proie rêvée pour les enquêteurs.

Un autre détail chiffonnait Anya.

— On a utilisé un tampon hygiénique en guise de filtre. Pourquoi Deab s'en serait servi, alors qu'il est fumeur et que des mégots de cigarettes convenaient tout autant ? S'il en savait assez pour filtrer la drogue, pourquoi choisir un tampon ?

— Pour faire croire au suicide ? suggéra Grant.

— C'est exactement ce qui nous tracasse s'il veut que tout le monde sache ce qu'il a fait... Utiliser un tampon, n'est-ce pas aller trop loin ?

Brody se balançait sur son siège.

— J'ai des doutes quant à la véracité de ses aveux.

Anya devait admettre qu'elle partageait son opinion, même si elle souhaitait voir des hommes tels que Deab passer leur vie derrière les barreaux. Dans une certaine mesure, il s'était peut-être confessé parce qu'elle l'avait poussé à bout.

— Pourquoi avouerait-il un crime qu'il n'a pas commis ? On ne sait même pas s'il y en a eu un, hormis l'usage illicite de drogue par la victime, je veux dire.

— Tout est possible, dit Brody. On a quatre semaines avant que le dossier parte chez le procureur général. Je vais reparler à Deab et faire venir le fils aussi.

Anya, je veux que tu te concentres sur les fibres dont on a parlé, au

cas où elles seraient utiles. Vaughan, j'aimerais que tu rédiges un rapport sur la personnalité des victimes de violence domestique. La fréquence des comportements asociaux, des suicides, des abus de substances illicites... Ce genre de choses.

L'avocat réfléchit un instant, avant de reprendre :

— En ce qui concerne l'accusation de coups et blessures, on sait que Mohammed soupçonnait le jeune Galea d'avoir une liaison avec sa fille. Grant, je souhaiterais que tu interrogues les amies de la fille, tâche de voir si tu peux obtenir un témoignage qui confirmerait cette relation.

Une pensée effleura Anya :

— Tu auras aussi besoin d'une assignation à produire le dossier médical de ce jeune homme.

Brody parut perplexe.

— Je l'ai déjà parcouru et il n'a jamais eu d'antécédents de blessures à la tête ou des préjudices anatomiques...

— Et l'herpès ?

— Ce n'est pas la syphilis qui fait des dégâts dans le cerveau ? plaisanta Grand Bourne.

— Si le dossier médical du médecin de famille n'en fait pas mention, conseilla Anya, je vérifierai auprès des centres de traitement des maladies vénériennes. S'il ne l'a pas contracté et qu'il avait une relation intime avec Fatima, l'accusation va sans doute poser la question : qui, alors, s'est débrouillé pour lui transmettre un herpès génital avant sa mort ? Cela risque de ne pas d'être bon pour ton client, s'il a tabassé la mauvaise personne...

À l'extérieur de cabinet, Vaughan se rapprocha d'Anya, tandis que les autres marchaient devant. Elle en profita pour lui demander s'il avait accès à des infos sur les sectes.

Il se pencha vers elle et murmura :

— Tu envisages d'en rejoindre une ?

Anya se sentit rougir.

— Je travaille sur une série de morts où des sectes seraient éventuellement impliquées, et je me demandais si tu avais des ouvrages de référence à me conseiller ou des gens auxquels je pourrais m'adresser.

— C'est curieux, car il se trouve que j'ai justement quelques articles dans mon bureau. Les techniques comportementales mises en œuvre par les chefs de ces communautés ne sont pas éloignées de

celles utilisées par les auteurs de violence domestique et d'abus sexuels. Qu'as-tu besoin de savoir au juste ?

— Si certaines sectes encouragent leurs membres à se suicider à l'extérieur de la communauté, et s'il en existe à Sydney ou sur la côte.

— Ça a l'air fascinant. Je vais voir ce que je peux te dégoter et je te tiendrai au courant. Il te faut les infos pour quand ?

— Dès que possible, ce serait génial.

Anya sortit une carte de sa veste et la lui tendit.

Un silence gêné suivit. Elle avait envie de prolonger la discussion, mais rien de spécial à ajouter. Il sembla attendre qu'elle poursuive, ce qui ne fit qu'accroître le malaise d'Any.

— Je te ferai signe, dit-il enfin, lui épargnant davantage d'embarras.

Et il quitta le bâtiment.

Anya ouvrit la porte, vêtue d'un simple tee-shirt à rayures et d'un pantalon corsaire.

— Un peu trop habillé pour une foire agricole, non ? dit-elle en lorgnant le tailleur caramel de Kate Farrer.

— Changement de programme, désolée. Faut que j'aïlle bosser !

— Ben va être déçu. À toi de jouer les méchantes et de lui annoncer la nouvelle. Il est là-haut, en train de ranger sa chambre.

— Entendu. Ça nous laisse une minute.

Kate recula dans le jardin, pour éviter les petites oreilles indiscrètes.

— Tu avais raison au sujet de Debbie Finch, enchaîna-t-elle. Comme si l'affaire n'était pas assez sordide avec ce vieil obsédé de la confiture, l'examen avec la Polilight (27) a révélé du sperme au fond de la gorge de Debbie, ce que l'on n'avait absolument pas détecté lors de l'examen initial.

— Le sperme dans la gorge, ce n'est pas la première chose à rechercher chez la victime d'un coup de feu. Il y avait tant de confiture à d'autres endroits de la bouche, que l'on peut comprendre que les enquêteurs soient passés à côté.

Kate mit ses mains sur ses hanches.

— Je sais que le vieux avait des antécédents, mais j'ai réfléchi à son état d'esprit... ou plutôt au fait qu'il avait complètement perdu la boule. J'ai demandé une analyse ADN : elle a confirmé que le sperme n'était pas le sien.

Anya en eut la chair de poule.

— Il y avait *donc* quelqu'un d'autre là-bas.

— Ouais, ton intuition à propos du siège des toilettes était la bonne.

Ce qui soulevait encore plus de questions que de réponses, songea Anya.

— Pourquoi quelqu'un se donnerait-il la peine de ne pas laisser d'empreintes sur les portes, sans se soucier de pratiquer une fellation ou d'uriner dans les W.-C. ?

— C'est ce que je ne pige pas. Il a dû se laver sur place. S'il avait craint de laisser des indices, il serait sorti pour pisser. Surtout que le jardin de derrière est privatif.

Anya acquiesça.

— Les voisins n'ont rien entendu ?

— D'après la vieille dame qui habite deux ou trois maisons plus bas, il y aurait eu deux grandes détonations, mais elle ne se rappelle plus quand. Elle a pensé que c'étaient des gosses avec des pétards. On ignore donc l'intervalle entre les deux coups de feu et on ne peut pas déterminer de manière aussi précise les heures de décès pour le savoir.

— Peut-être que ce type est très sûr de lui. S'il a le cran de se barbouiller de confiture et de forcer Debbie à le lécher, il s'est sans doute nettoyé en supposant que personne ne vérifierait les toilettes.

— De toute évidence, il connaissait le petit secret du papa, reprit Kate, en jetant un œil vers l'escalier, au cas où Ben se trouverait à portée de voix. Reste à découvrir maintenant si ce gars a tué les deux victimes ou alors s'il est venu aider Debbie ?

Peut-être qu'il l'a accompagnée, sans savoir qu'elle possédait une arme, sans savoir ce qu'elle avait prévu. Je vais commencer par la banque de données ADN, histoire de voir s'il aurait des antécédents enregistrés.

Au début de sa carrière, Anya s'inquiétait des problèmes de protection de la vie privée suscités par la création des archives génétiques en Nouvelle-Galles du Sud. À grand renfort de publicité, la police et les associations de défense des victimes l'accueillirent comme une bénédiction. Même son père avait mené campagne en faveur du projet. La première année, plus d'une soixantaine d'affaires en sommeil furent résolues grâce aux correspondances ADN. Elle comprit bientôt qu'avec cette nouvelle technique davantage de victimes pourraient tourner la page, ce qui ne pouvait être que positif. Et Kate avait raison. Ce mystérieux inconnu leur permettrait de trouver l'origine des fibres présentes dans les poumons des victimes.

— Au fait, tu es devenue la coqueluche du bureau, exulta Kate, depuis que tu as arraché les aveux de Deab ! Je parie que Brody t'a

décernée une médaille d'or en récompense de ce petit effort.

Elle laissa échapper un profond rire de gorge.

— Dan a pensé que c'était nettement mieux de l'apprendre maintenant, plutôt que d'entendre Deab cracher le morceau en plein procès, dit Anya qui avait les joues en feu. Pour ta gouverne, sache qu'il a respecté la déontologie à la lettre : impossible de plaider non coupable dès lors qu'il avait entendu Deab admettre avoir assassiné Fatima.

— La déontologie, chez un avocat ? On dirait que tu te ramollis. Ne me dis pas qu'il te fait de l'effet, si ? plaisanta Kate. Je me demande ce que les femmes lui trouvent.

— Mon Dieu, non, je te rassure !

Anya ne s'était intéressée à aucun homme depuis Martin. En voyant son ex-mari en costume, elle s'était rappelée combien il était séduisant autrefois. Elle baissa le ton pour annoncer la nouvelle à son amie :

— Martin a passé un deuxième entretien à Ryde pour une société pharmaceutique. Il attend le feu vert officiel, mais ça s'annonce bien.

— Tu risques donc de voir le petit plus souvent. C'est vraiment chouette.

— Tatie Kate ! s'écria Ben en dévalant l'escalier pour s'élancer dans le jardin et les bras tendus de l'inspectrice.

— Alors, bonhomme, comment ça va ? Tu grandis si vite !

Ben se détacha et se mit à gigoter sur place – Tu viens avec nous à la foire de Pâques ?

— Désolé, champion, faut que j'aille travailler.

Le gamin ne put cacher sa déception.

— Tu sais quoi ? La prochaine fois que tu seras là, on pourra jouer au foot et même au cerf-volant dans le parc. C'est promis. Qu'est-ce que tu en dis ?

— SU-PER !

Ben prit par le cou la meilleure footballeuse de sa connaissance et lui planta un gros baiser.

Kate lui rendit ce témoignage d'affection en le tenant par les pieds, la tête en bas, et en lui chatouillant le ventre. Anya mit des vêtements de rechange pour Ben et un appareil photo dans la voiture, tandis que son fils hurlait « Arrête ! », puis « Encore ! Encore ! » sur le perron.

— Tu vas attraper des méchants aujourd'hui et les jeter en prison ?

demanda-t-il à Kate en retrouvant une position normale.

— J'espère. Amuse-toi bien et sois gentille avec ta maman, d'accord ?

— J'suis toujours gentil !

Anya ferma la portière du véhicule et aperçut Vaughan Hunter traversant la rue dans sa direction. Un chandail sur les épaules, il était vêtu d'une chemise bleu ciel et d'un pantalon sport kaki, et tenait une grande enveloppe jaune à la main. Elle vérifia aussitôt si sa tenue n'était pas tachée par des petits doigts adorant le beurre de cacahuète.

— Bonjour ! lança-t-il gaiement. Je ne m'attendais pas à te voir à ton cabinet le week-end, et j'ai bien peur d'avoir raté la levée du courrier.

— J'habite sur place... ça réduit les trajets.

Elle s'essuya les mains sur son corsaire.

— J'allais le déposer à ta porte, mais puisque tu es là...

Il lui tendit l'enveloppe.

— Ce sont les infos que tu m'as demandées.

Kate tenait fermement Ben par les épaules.

— Merci. Vaughan, voici mon amie, Kate Farrer. Et mon fils, Benjamin.

Kate ne tendit pas la main.

— On s'est déjà rencontrés. Hunter, ici présent, a prétendu à l'époque de notre rencontre qu'un désaxé n'était pas en mesure de supporter un procès. Le type en question a passé quelques mois dans un hôpital psy bien pépère. Le jour de sa libération, il s'est approché de la femme qu'il traquait et...

Elle baissa les yeux sur Ben, puis :

— ... disons qu'elle est encore entre les mains des chirurgiens qui essayent de lui remodeler le visage. Dommage que l'on ne puisse pas en dire autant de son frère. Ouais, on s'est déjà vus !

— J'ai été horrifié par ce qui s'est passé, admit Vaughan, avec tristesse, mais je m'en tiens toujours au diagnostic d'origine. Malheureusement, le système n'est pas parfait...

— Ce sera d'un grand réconfort pour les parents de la victime ! Je le leur ferai savoir quand je les verrai, le mois prochain.

— Je comprends votre colère. Je serais heureux de discuter avec la

famille, si elle le souhaite.

Vaughan s'accroupit et porta son attention sur le petit.

— Waouh ! Ravi de faire ta connaissance, Benjamin. Tu es si grand. Tu as quel âge, quatre ans ?

Ils se serrèrent la main.

— Trois ! proclama Ben en brandissant le pouce, l'index et le majeur.

— Je me sauve, annonça Kate, que les tentatives de charme de Vaughan laissaient de marbre. À la prochaine, Benny !

Elle fit un signe de tête à Anya et rejoignit sa voiture.

— Je t'appelle dès qu'on a du nouveau.

Vaughan se releva.

— Désolé si j'ai perturbé ton amie. J'ai l'impression qu'elle est partie bien brusquement...

Anya pensait que Kate prenait tout trop à cœur. À l'évidence, l'enquêtrice en voulait à Vaughan pour un drame qu'il n'aurait pas pu prévoir ou éviter. En dehors de son travail, l'univers de Kate se révélait incroyablement restreint et Anya ne pourrait se permettre de mener la même vie.

— Les adieux prolongés, ce n'est pas son genre, voilà tout.

Ben tira sa mère par la main.

— Excuse-moi, maman, est-ce que ce monsieur vient avec nous ?

— Je ne crois pas que Vaughan soit intéressé par la foire de Pâques.

— Hé, je trouve ça chouette !

— Tu sais qu'il y a des manèges et des tas de jeux ? demanda t-il en s'accroupissant à nouveau. Sans parler du zoo, où tu peux caresser les animaux... les vaches, les moutons, les chevaux et, mes préférés : les alpagas.

— J'adore les alpagas ! Ils ont de jolis yeux. J'aime aussi les girafes.

— C'est vrai qu'ils ont de grands yeux. L'un de mes patients élève du bétail et il expose ses bœufs qui ont gagné des prix.

Ben sourit jusqu'aux oreilles.

— Waouh ! C'est des grands animaux, mais pas autant que le plus grand toboggan du monde. Maman n'aime pas ça, alors je peux pas y monter.

Il ajouta en chuchotant, sans doute pour ne pas gêner sa mère :

— Elle a peur, mais moi non !

Ben avait oublié l'habituelle timidité qu'il manifestait en présence d'étrangers. Avec cet homme, c'était telle mère, tel fils.

— J'adore les toboggans. C'est mon manège favori.

— Moi aussi !

Même pour un psychiatre, Vaughan s'adaptait particulièrement bien à son auditoire. Si Anya fermait les yeux, elle jurerait que tous deux avaient le même âge.

— Maman, s'il te plaît, est-ce que ce gentil monsieur peut venir avec nous ? Il pourra nous montrer les bœufs qu'ont gagné.

Anya sentit sa rougeur habituelle gagner ses oreilles.

— S'il te plaît, maman ?

— J'adorerais vous accompagner, si ta maman veut bien de moi.

— C'était une journée rien que pour nous deux, Ben, bredouilla-t-elle.

— Je sais, mais on va voir les dinosaures demain au musée. S'il te plaît ?

Anya n'était pas de taille à se mesurer à un petit garçon aussi adorable. Cela défiait les lois de la science élémentaire, mais seuls les parents pouvaient le savoir. Elle se demanda comment se débrouillaient ceux qui avaient plusieurs gosses.

— OK. On va devoir prendre ma voiture. Elle est équipée d'un rehausseur de siège pour enfant.

— Laisse-moi le temps de fermer la mienne et on y va, dit Vaughan.

Ben ne pouvait contenir son excitation d'avoir deux adultes pour jouer avec lui, et Anya était sûre qu'il supplierait Vaughan de monter dans le toboggan géant. Chaque enfant venait au monde avec des trésors de manipulation et Ben était visiblement maître en la matière.

Lorsqu'ils parvinrent à Homebush, malgré les protestations de son fils, Anya insista pour qu'il s'asseye dans la poussette.

— C'est vraiment un brave gamin, observa Vaughan. Drôlement intelligent et très attaché à toi, à ce que je vois.

Ne sachant comment réagir, Anya s'abstint de tout commentaire. Elle se sentait gênée de parler de l'amour que lui portait Ben, comme si aborder le sujet risquait d'amoinrir ou de dévaluer, en quelque

sorte, cette affection.

Une fois les grilles franchies, ils se promènèrent dans la foire, en commençant par le pavillon des sacs souvenirs.

Anya avait regardé leur prix et leur contenu sur Internet, et elle prévoyait d'en acheter un rempli d'ouvrages pour enfants. Au lieu de cela, Ben réclama un sac aux effigies de supers héros qui coûtait le double de ce qu'elle avait l'intention de dépenser. Un petit garçon oubliait soudain sa passion pour la lecture et, comme les autres, il se prenait pour Batman. Comment lui refuser cela ?

Il vit un sac de cow-boy avec un pistolet et le voulut aussi.

— Qu'est-ce que j'ai dit à propos des armes à feu ?

— On n'a pas le droit d'en avoir à la maison. Mais je peux l'emporter chez papa...

— Non, Ben. Je ne t'achèterai jamais un pistolet et je ne veux pas non plus que ton père t'en offre un. Tu sais ce que j'en pense.

— Mais, maman...

— C'est le sac des supers héros ou rien.

— OK !

Par quel miracle les enfants vous faisaient-ils passer pour quelqu'un d'abominable, alors qu'au départ vous étiez périe de bonnes intentions ? Une autre mère avait la même conversation avec un gosse déguisé en Spiderman.

— Merci, maman ! dit Ben en serrant contre lui son nouveau trésor dans sa poussette.

Vaughan disparut, puis revint avec un autre sac.

— C'est mon cadeau. Quelque chose d'éducatif et d'amusant.

C'était un kit *Guerre des étoiles*, avec des livres, des autocollants et des masques.

— Waouh ! Merci, monsieur Hunter.

Anya tenta de s'y opposer, mais dut laisser faire. Elle veillerait à rembourser Vaughan plus tard.

Ils se dirigèrent vers les enclos des animaux. Vaughan prit la mère et le fils en photo, près des énormes bœufs arborant fièrement leur ruban bleu autour du cou.

Anya et Ben firent trois tours de manège au rythme de vieux tubes d'Abba. Après cela, il refusa de remonter dans la poussette. Les mêmes de trois ans adorent marcher... surtout quand les parents ne veulent

pas.

En passant devant un toboggan, Ben s'arrêta net et, dans son enthousiasme, faillit déboîter l'épaule de sa mère. Ils levèrent les yeux sur cette glissade haute comme un bâtiment de deux étages. Anya retint son souffle.

— Maman, regarde, tu glisses sur ces tapis magiques.

Vaughan ne l'aida pas beaucoup.

— C'est ce qui est le plus drôle. Et si je t'emmenais avec moi et qu'on laisse ta maman se reposer un peu ?

— Youpiiii !

Impossible de refuser cela à son fils !

Anya se posta de façon à les voir glisser et promit de les photographier en pleine action. Elle essaya de rester calme et de se détendre quand Vaughan prit son enfant par la main. Pendant quelques instants, ils disparurent dans la file d'attente, jusqu'à ce qu'elle les voit en train de monter les marches.

Avoir un enfant, c'était comme avoir le cœur hors de soi en permanence. Elle comprenait mieux à présent les épreuves qu'avaient dû traverser ses propres parents. Cependant, elle devait parfois apprendre à lâcher du lest et ne pas trop couvrir son fils, c'était la tâche la plus difficile.

Au bout de quelques minutes, Vaughan et Ben se retrouvèrent cachés derrière le toboggan, sans doute là où les tapis étaient posés. La file qui gravissait l'escalier ralentit. Elle ôta la protection de l'objectif et attendit que le duo réapparaisse.

Des camelots proposant des « bijoux authentiques de qualité » à vingt dollars et des couteaux éplucheurs braillaient dans leur micro, rivalisant avec les marchands de ballons et les clowns qui vendaient des colliers luisant dans le noir. Il ne manquait plus que le baigneur en Celluloïd qu'elle avait toujours voulu acheter à la foire de Launceston.

Le soleil surgit de derrière un nuage et elle ôta sa veste, tout en marchant sur un chewing-gum dans la foulée.

— Flûte ! lâcha-t-elle, en relevant l'appareil dès qu'elle entendit Ben crier.

— Maaamaaan !

Elle prit en urgence deux clichés de lui en train de dévaler la pente, Vaughan assis derrière, les jambes écartées pour laisser de la place à son compagnon de glisse. Ils passèrent si vite qu'elle ne se fit

guère d'illusions quant à la netteté des photos.

Ben revint vers elle en courant, les joues en feu et les cheveux ébouriffés. Il enleva sa veste en polaire, la mit dans la poussette et prit la main d'Anya.

— C'est vraiment super, maman. J'ai été très courageux.

— Tu n'avais pas l'air d'avoir peur du tout.

Elle serra sa petite main.

— Tu as été parfait, articula Vaughan, un peu essoufflé.

— Tu vas bien ? s'enquit Anya, inquiète. J'ai l'impression que tu manques d'air.

— Juste un peu d'asthme.

Vaughan sortit de sa poche un aérosol Ventoline, le secoua et inhala deux doses.

— Ça ira mieux d'ici peu... ce doit être tous ces poils d'animaux ici et là.

Il reprit des couleurs.

— On pourrait s'asseoir pour déjeuner si tu veux, suggéra-t-elle.

Ils rejoignirent une fille d'attente et Vaughan recouvra progressivement une respiration normale.

— C'est un grand bavard, ton fils. Il m'a même demandé si je savais ce que mangeait un parasaurolophus.

Anya se mit à rire. Ben lui avait posé la même question. Après avoir commandé un kebab, des frites, des nuggets de poulet, et un hot dog enrobé de pâte à beignets pour Vaughan, ils s'installèrent à une table de pique-nique devant le stand des boissons fraîches.

La friture pourrait être commercialisée comme sédatif, se dit Anya. Ben se goinfra et réintégra sa poussette, trop fatigué pour marcher et esquiver des hordes de jambes.

Tandis qu'elle jetait les déchets dans une poubelle, Anya reçut un coup de sac à main dans le dos. Elle se retourna et découvrit une jolie rousse, la peau claire et couverte de taches de son, qui bataillait avec son plateau. Elle devait avoir à peu près l'âge qu'aurait eu Miriam, avec les mêmes traits, hormis les joues rebondies, disparues en vieillissant.

— Désolée, s'excusa l'inconnue.

Anya ne put s'empêcher de la dévisager et elle s'apprêtait à lui

parler lorsqu'une autre femme à la chevelure rousse et bouclée apparut. Leur attitude dénotait une intimité née de la vie en commun, comme celle que partagent des frères et sœurs.

Ce n'était pas Miriam.

De retour à la table, Vaughan se leva.

— On dirait que tu as vu un fantôme.

— Pendant un instant, j'ai cru que...

Anya reprit la poussette en main et ils marchèrent en direction des stands agricoles.

— Quand tu m'as appris que Bob Reynolds était ton père, dit Vaughan, je me suis souvenu avoir participé à une réunion où il parlait des problèmes psychologiques pour les parents des victimes de meurtre. Il disait avoir deux filles, dont l'une avait été enlevée toute petite. Cela a dû être difficile de grandir dans ces conditions...

— On m'a dit que ce que j'ai traversé était « normal » ; j'ignore ce que cela signifie, mais même si mon cerveau affirme qu'elle a disparu pour toujours, parfois, je regarde dans une foule et... eh bien, l'émotion reprend le dessus.

— Comment ta famille a-t-elle fait face ?

Habituellement sur ses gardes, Anya ne ressentit pourtant pas la question comme une intrusion dans sa vie privée.

— Ma mère s'est battue. Elle ne nous laissait pas, mon frère ou moi, aller quelque part sans elle ou mon père.

Malgré ses réticences naturelles, Anya se mit à parler librement de sa famille, ce qu'elle n'avait plus fait depuis que Damien vivait en Angleterre.

— Elle a même changé ses heures de consultation afin de pouvoir nous déposer et passer nous prendre à l'école. Les patients savaient qu'ils devaient attendre nos heures de cours pour être examinés. Ce n'était pas trop contraignant, mais c'était devenu embarrassant de devoir accompagner maman pour les visites à domicile, quand j'étais adolescente. Par ailleurs, soit elle venait avec nous dans les bords et attendait dehors toute la soirée, soit on restait à la maison. La plupart du temps, c'était plus simple de ne carrément pas y aller.

— Que s'est-il passé quand tu as quitté le lycée ?

— Je suis partie le plus loin possible. J'ai postulé pour faire ma médecine à l'université de Newcastle et j'ai été admise. Quelques semaines plus tard, j'ai rencontré Marty. Il a abandonné la fac à la fin

de la première année, puis il a caressé l'idée de se lancer dans des études d'ingénieur, avant de se rabattre sur une formation d'infirmier. Il aurait dû finir sa médecine, car il cherchait toujours à faire ses preuves. Quoi qu'il en soit, on s'est mariés à la fin de la deuxième année.

En entrant dans le pavillon, ils se mêlèrent aux gens qui flânaient parmi les stands de produits frais : citrouilles, miel, noix de macadamia, jus de fruits, extraits d'aloès et confitures maison. Anya songea de nouveau à cette pauvre Debbie Finch.

— Tu as épousé ton premier petit ami ?

— Je crois qu'à plus d'un titre il m'a permis d'échapper au passé. Personne ne me connaissait à Newcastle. Entre-temps, j'avais changé de patronyme pour m'appeler Crichton, le nom de jeune fille de ma grand-mère, et je repartais sur de nouvelles bases. Tu ne peux sans doute pas imaginer les ragots d'une petite ville quand tu n'as pas vécu là-bas : tout le monde y allait de son hypothèse au sujet de ce qui était arrivé à Miriam et de la personne qui l'avait kidnappée.

— Où as-tu travaillé après Newcastle ?

— J'ai suivi une formation en pathologie ici, à Sydney. Ensuite, on s'est installés en Angleterre. Marty a travaillé un certain temps comme infirmier en réanimation, puis il a eu des problèmes. C'est compliqué, mais lorsqu'on est rentrés en Australie, on a vécu séparés pendant des mois... notre mariage était fini.

— Comment tes parents l'ont-ils pris ?

— Mal. Qu'il s'agisse du mariage ou du divorce. Mais mon père comprend à présent, je pense.

Ben s'éveilla, puis referma les paupières.

— Je ne m'arrête plus de parler, désolée... J'imagine que tu dois être bon dans ton boulot, c'est si facile de se confier à toi.

— Tu es facile à écouter. Hé, si on allait s'amuser entre adultes pendant que Ben pique son roupillon. Tu es d'accord pour aller voir les attractions ?

— Tu plaisantes ? À quoi veux-tu jouer ?

— Commençons par des jeux vidéo et on verra ensuite.

Ils se frayèrent un chemin dans un secteur plein d'adolescents qui essayaient de s'impressionner les uns les autres, dépensant dans la foulée de vraies fortunes.

Vaughan fit un *strike* au jeu de quilles, mais réussit moins bien au lancer de balles de ping-pong dans la bouche du clown hilare. Il proposa à Anya une partie de tir sur une cible.

— Non merci, ça se fera sans moi.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas les armes à feu.

— Allons, c'est juste un jeu, insista-t-il en la poussant du coude. Ce ne sont pas des vraies !

— Peu importe. Je ne les aime pas.

Par habitude, elle gardait sa jambe bien contre la poussette de Ben, ainsi, elle saurait aussitôt si celle-ci bougeait.

— Les armes n'ont pas d'émotions, elles ne font que ce qu'on leur demande. Ce sont les gens qui posent problème.

— Encourageant, de la part d'un psychiatre, dit-elle, envahie par une odeur de pop-corn, tandis qu'un couple passait avec un grand pot dans les mains. Tu me crois crédule à ce point ? Les mires de ces engins ne sont pas fixées, peut-être ?

— Il te suffit d'y coller ton œil. Tu auras déjà relevé la moitié du défi.

Il paya le tarif au colosse des îles Tonga qui tenait le stand, puis tendit à Anya une carabine.

— Il te suffit de viser et de presser la détente. On est tous capables des mêmes choses, ce qui ne veut pas dire qu'on soit forcés d'en faire la preuve.

Anya se concentra et rata la cible d'un bon mètre sur la gauche. Des passants ricanèrent.

— Tu t'en tires bien. Essaie encore ! l'encouragea Vaughan.

— Que veux-tu dire par : « On est tous capables » ?

— Tous capables de tuer si les événements s'y prêtent. Tu as sans doute vu ça dans ton travail.

Anya pointa le fusil et manqua de nouveau la cible.

— Tout le monde ne tue pas forcément son ancien bourreau ou le prêtre pédophile qui a abusé de lui lorsqu'il était petit.

Vaughan visa et atteignit la cible à trois reprises en plein milieu.

— Dans le mille ! Une enfance gâchée, répliqua-t-il. Ne crois-tu pas que, dans certaines circonstances, même le pacifiste le plus convaincu

pourrait tuer ? On sait que des mères iraient jusqu'à cette extrémité afin de protéger leurs enfants. N'y a-t-il rien qui te pousserait à trahir ton propre système de valeurs, si l'occasion s'y prêtait ?

— Tuer ne résout rien. Et, outre la victime, plusieurs personnes en subissent les conséquences.

— Impressionnant. Tu es opposée à la peine de mort, même pour la personne qui a enlevé ta sœur ?

— La peine capitale n'a aucun sens. Ne vaut-il pas mieux transformer la vie de ces meurtriers en enfer, plutôt que d'en faire des martyrs ? Songe aux terroristes. S'ils sont prêts à mourir dans un commando suicide, je doute que la peine de mort les dissuade.

Vaughan tendit d'autres pièces et rechargea la carabine.

— Est-ce la raison pour laquelle tu as choisi une profession où il est impossible de tuer qui que ce soit ? ironisa-t-il. Ils sont déjà morts, alors même si tu commets une erreur, ça ne risque rien !

Anya reprit son arme. Elle tira trois fois, mais sans atteindre aucune des cibles.

— Qu'est-ce qui pousse les psychiatres à cataloguer les gens en se basant sur des théories archaïques, comme le *ça*, le *moi* et le *surmoi* ? J'ai opté pour cette voie, car je trouve ce domaine fascinant, et aussi parce que je peux éventuellement aider les gens à tourner la page après un drame. À découvrir ce qui est arrivé à leur être cher, les circonstances de sa mort. Je m'occupe aussi de victimes de viol et d'agression, alors ta théorie selon laquelle je ne traite que des morts ne tient pas la route ! Ce n'est pas la peur de l'incompétence ou de l'échec qui m'a guidée, comme tu le sous-entends.

Elle fit feu une dernière fois, mais rata encore la cible.

— Et je crois que les armes à feu font des ravages. Qu'il s'agisse d'un accident ou d'une volonté délibérée, le résultat se révèle tout aussi destructeur. Je ne me souviens pas d'un boucher ayant massacré trente-cinq personnes avec un lacet, une chaussure, ou même une machette d'ailleurs ! La seule façon de tuer à grande échelle, c'est avec une arme à feu.

Vaughan sourit à belles dents, sans une ombre d'ironie.

— Je reconnais mon erreur. Peut-être crois-tu davantage que moi en la nature humaine.

— Peut-être que j'y crois moins.

Le Tonguien récupéra la carabine.

— Pas de chance, madame. Monsieur, vous choisissez votre prix ?

— Je vais prendre le grand dinosaure bleu pour le petit, merci.

— Seulement si tu promets de ne pas dire à Ben que j'ai tenu une arme entre mes mains, prévint Anya.

— Entendu. On ferait bien de se mettre d'accord sur l'espèce de dinosaure dont il s'agit et sur ce qu'il mange, avec qui il s'accouple, qui sont ses amis et quelle couleur il préfère, sinon tu auras des problèmes demain.

Anya avait déjà oublié leur discussion animée.

Vaughan la faisait rire et elle passait du bon temps. Ils se dirigèrent vers la sortie, puis reprirent la voiture, et Ben ne commença à remuer qu'en arrivant à Annandale.

Elle le porta dans la maison, l'installa à moitié endormi sur le canapé, puis rejoignit Vaughan qui attendait à la porte.

— Veux-tu entrer boire un café ? Je te proposerais volontiers de dîner, mais je suis très mauvaise cuisinière.

— Merci, ce sera pour une autre fois. Je devrais déjà être parti.

— Bien sûr...

Anya tenta de cacher sa déception. Elle souhaitait faire amende honorable, au cas où elle l'aurait vexé.

— Il m'arrive parfois d'avoir des réactions exagérées et d'agresser les gens avec mes opinions, surtout au sujet des armes. Je m'emporte et je ne m'arrête plus de parler...

Il s'avança d'un pas et elle remarqua le parfum suave de son après-rasage. Elle se tut et inspira lentement. Vaughan se pencha et un frisson la parcourut comme leurs deux visages se rapprochaient. Telle une collégienne, elle ferma les yeux, tandis qu'il écartait doucement une mèche de cheveux pour déposer un baiser sur sa joue.

— Cela n'a rien à voir, crois-moi. Rien n'est plus séduisant qu'une femme intelligente qui défend ses opinions.

Il lui prit les deux mains et ajouta :

— J'aimerais entrer, mais le moment est mal choisi... pour toi.

Anya resta plantée là, un peu frustrée, tandis qu'il redescendait les marches du perron.

— Dis à Ben que j'aimerais le revoir un de ces jours.

Elle s'apprêtait à fermer la porte, puis s'interrompt.

— Hé, c'est un herbivore !

— Quoi donc ?

— Le parasaurolophus.

Il éclata de rire et s'en alla.

Anya ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle se tournait et se retournait dans le lit avec une telle fièvre qu'elle finit par emmêler le drap autour de sa jambe.

Finalement, elle décida d'aller boire un verre d'eau et de jeter un coup d'œil sur Ben. Après lui avoir ajouté une couverture légère, elle descendit à pas feutrés au rez-de-chaussée. Sur la table du couloir, elle aperçut l'épaisse enveloppe jaune laissée par Vaughan. Elle garda le pli quelques instants dans ses mains avant de l'ouvrir.

À l'intérieur se trouvaient une multitude d'articles sur les sectes et la psychologie du recrutement des adeptes. Aux yeux d'Anyà, ces groupes évoquaient depuis toujours des images d'adolescents désabusés qui échappaient aux maux de la société en créant leur propre communauté. Avec le temps, ils devenaient adultes et réintégraient la vie de tout un chacun, ce qui expliquait que l'on trouvait peu de Hare Krishna gâteux ou de moonistes rabougris.

Alors qu'elle espérait trouver une liste de sectes connues dans la région, l'enveloppe contenait des extraits de revues médicales. *The Annals of Psychiatry*, *The Journal of Cultic Studies*, *Abnormal Psychology* (28) étaient toutes représentées, ainsi qu'une série de titres de magazines dont elle ignorait l'existence.

Elle trouva aussi des extraits d'une bonne quarantaine d'articles sur des sujets ayant un rapport indirect avec les sectes. Soit Vaughan possédait une bibliothèque exhaustive et bien organisée, soit il s'était donné la peine d'effectuer toutes ces recherches pour elle. Le moins qu'elle pouvait faire, c'était d'en lire certains, au cas où il lui demanderait son avis. Le charabia psychiatrique ne présentait pas grand intérêt, mais, comme le reste, il prenait tout son sens dès lors qu'on l'appliquait à du concret.

Elle emporta la pile de documents au salon, baissa la lumière, mit la télévision en sourdine pour avoir de la compagnie, puis se lava sur le canapé.

Au bout de quelques pages, elle dut réviser ses idées préconçues sur les sectes. Plutôt que de passer en revue une série d'engouements sans gravité et loufoques, les papiers décrivaient une kyrielle de sectes dominées par des psychopathes portés sur la violence, afin de défendre leur conception de l'ordre. Des gens tels que Charles Manson et David Koresh lui vinrent à l'esprit. Elle se souvint avoir vu le siège de Waco à la télévision, et de la controverse à propos de la manière dont le gouvernement américain avait géré la situation. Comme tant d'autres horreurs, le souvenir de l'événement avait été relégué au rayon des tragédies qui, bien sûr, n'arrivent qu'aux autres.

Elle poursuivit sa lecture. Des études comparaient le comportement des membres d'une secte à celui des prisonniers de guerre sous l'emprise des Coréens, des nazis et des Japonais. Certains d'entre eux, qui avaient raconté leur incarcération et s'étaient rangés du côté de leurs ravisseurs, décrivaient des phases du comportement souvent qualifiées de « lavage de cerveau ».

Le cas de Patty Hearst, l'héritière américaine ayant rallié ses kidnappeurs pour commettre un vol à main armée, était irréfutable. À l'époque, les jurés n'avaient pas admis que la torture et l'isolement avaient pu modifier son comportement, alors qu'en fait les changements psychologiques s'étant opérés en elle paraissaient logiques, compte tenu des circonstances.

Anya ne pouvait s'imaginer une secte dirigée par une femme, pourtant celles-ci comptaient parmi les plus ferventes adeptes. Étaient-elles moins instruites et psychologiquement plus faibles que les hommes, et donc incapables d'analyser et de rejeter les croyances de ces communautés ? À en croire l'étude qu'elle parcourut ensuite, rien n'était plus éloigné de la vérité.

La télévision scintillait dans la lumière tamisée. Sur l'écran, deux corps sveltes vantaient la dernière machine de musculation en vogue. Sans le son, les athlètes semblaient se parodier eux-mêmes.

Les sectes ciblaient les gens les plus cultivés et les plus riches. Elles infiltraient les campus universitaires, les instituts religieux et de nombreuses organisations professionnelles, afin d'y dénicher d'éventuelles recrues. Anya souhaitait comprendre pourquoi elles attiraient des femmes solides, ambitieuses, intelligentes. Cela n'avait pas de sens, comme tant d'autres choses dont elle avait été le témoin dans son existence. Un gadget destiné à éplucher les courgettes surgit sur l'écran. La vie était bien trop courte pour la perdre à peler ces foutus légumes ! Elle étira les jambes, puis gagna la cuisine et se prépara un chocolat chaud.

Ben allait se réveiller dans six heures. Bizarrement, dormir lorsqu'il était à la maison lui paraissait une perte de temps. C'était idiot, mais Anya se réjouissait d'être éveillée en sachant son fils en sécurité dans son lit. Elle revint au salon et à ses articles, avec une grosse tasse bien chaude à la main.

Un auteur parlait de l'hypothèse que les gens attirés par les sectes voulaient être acceptés, appartenir à un groupe, surtout s'ils avaient du mal à se faire des amis. Cela cadrait avec les exigences de beaucoup de femmes d'aujourd'hui, songea-t-elle. Les sectes avaient tendance à tromper leurs membres, à l'instar de ce qui se passait souvent dans les rapports de couple. On ne pouvait nier les analogies. Le fait d'être intelligent ne protégeait personne d'une relation destructrice. Au début, l'un comme l'autre proposaient un certain bien-être, de l'affection et une vie merveilleuse ensemble... Quelle femme ne souhaitait pas être séduite ?

L'argument décisif venait du chef de la secte qui persuadait les recrues qu'il détenait les réponses aux questions les plus complexes de l'existence. Si ce discours réussissait à combler les vœux d'une personne intelligente, alors elle était susceptible d'adhérer et de se dévouer pleinement à la cause.

L'article suivant s'attachait aux activités au sein de ces communautés. On avait fréquemment recours à la manipulation et à la duplicité pour recruter des membres qui se porteraient *volontaires* pour rejoindre le groupe. C'était à ce moment-là que débutait l'isolement. Le mode opératoire classique consistait à endoctriner, punir le manque de dévouement ou l'erreur, en rendant ainsi la recrue totalement dépendante de la secte.

Tout cela ressemble à de la formation militaire, songea-t-elle en buvant une gorgée de chocolat qui lui brûla la langue.

— Flûte ! lâcha-t-elle en reposant maladroitement la tasse, avant de continuer.

Dans chaque cas, la personnalité de l'individu était systématiquement détruite au moyen de certaines *techniques*, parmi lesquelles la privation des besoins vitaux comme le sommeil, l'alimentation et la propreté. Certaines sectes enfermaient les gens dans une pièce et leur repassaient la même vidéo, encore et encore. Anya n'en croyait pas ses yeux. Tout cela évoquait davantage un roman d'Orwell que la réalité du XXe siècle.

L'étape suivante du processus demeurait la plus difficile à comprendre : pourquoi les gens restaient-ils quand ils subissaient d'aussi horribles traitements que ceux décrits par la plupart des articles ? Les femmes étaient souvent abusées physiquement et

sexuellement par les dirigeants et par d'autres membres. Dans bien des cas, les enfants nés au sein de la communauté subissaient le même sort.

Anya ne parvenait pas à saisir comment une mère intelligente pouvait laisser faire sans intervenir. Son instinct était de protéger ses enfants par-dessus tout, non ?

Tandis que sur l'écran une femme souriait en prenant une posture de yoga, au prix de moult contorsions, Anya lut de nombreuses descriptions de tueries perpétrées dans des sectes.

En 1978, plus de neuf cents personnes trouvèrent la mort lorsque le révérend Jim Jones leur ordonna de se suicider. Les enfants moururent les premiers, les bébés furent empoisonnés par injection. En 1993, plus de quatre-vingts adeptes décédèrent avec David Koresh. L'ordre du Temple solaire parvint à assassiner les enfants de la secte, avant que les autres membres ne mettent fin à leurs jours. Le suicide de masse était un phénomène aussi épouvantable que récurrent.

Anya étira son dos ankylosé et sentit craquer une vertèbre. Elle souffla sur le chocolat, puis le but à petites gorgées, tout en songeant aux quatre défunt(e)s ayant ces fameuses fibres dans les poumons. Ces affaires la tracassaient plus que jamais. Des fibres, un pubis rasé dans au moins deux cas, une période de disparition et un éventuel suicide. La piste demeurait mince, mais elles avaient forcément d'autres points communs. Elle griffonna une note pour se rappeler de demander à Peter si Clare Matthews était épilée. En rejoignant son bureau, elle trouva les coupures de journaux photocopiées par Zara au sujet de la doctoresse morte d'une overdose.

Elle contempla la photo d'une jolie brune souriante, avec deux enfants dans les bras. Eux, au moins, devaient être en vie. Si toutes ces femmes étaient entrées dans la même secte, elles avaient vécu au même endroit, où elles avaient probablement inhalé les fibres. Cela signifiait aussi que la mort de Fatima risquait de n'avoir aucun lien avec Mohammed Deab.

Zara avait ajouté à la main que c'était Alf Carney qui s'était chargé de l'autopsie. Génial... Anya savait que Jeff Sales se trouvait à Montréal et ne rentrerait pas avant deux semaines. Autant dire qu'elle avait peu de chance d'obtenir des infos d'ici là. Compte tenu de l'esclandre qu'avait fait Alf la dernière fois, elle décida de prendre contact avec le mari de la doctoresse le mardi matin, afin de savoir s'il accepterait de la rencontrer. Personne d'autre n'avait besoin d'être au courant de son enquête.

Anya finit sa tasse et décida de retourner se coucher. Toutefois, avec Ben dans la maison, elle ne pouvait laisser traîner ces documents

par terre. En les rassemblant, elle en trouva un qui lui avait échappé : une étude sur la violence domestique décrivant treize comportements adoptés par les auteurs de sévices pour manipuler leurs victimes.

La plupart se révélaient identiques à ceux des dirigeants de sectes pour contrôler leurs membres. Ils isolaient les victimes de leurs amis et de la famille, confisquaient leur argent pour les empêcher de sortir, voire de s'enfuir. Ils utilisaient la contrainte et la menace en régnant en « seigneur et maître » sur la maisonnée. La liste continuait : privations de sommeil, comportements imprévisibles, et actes violents suivis par des témoignages d'affection.

Un paragraphe la stupéfia. Les femmes battues pouvaient être forcées de commettre certaines actions allant à l'encontre de leurs convictions et de leurs valeurs : elles volaient, vendaient de la drogue ou se prostituaient pour leur bourreau.

Anya songea aussitôt à Fatima Deab. En trouvant de l'argent dans son soutien-gorge, les enquêteurs de la criminelle avaient supposé qu'elle faisait le trottoir. On l'avait coupée de tout contact avec le monde extérieur, on lui avait confisqué son argent, si bien que son père connaissait la somme exacte dont elle disposait. Comment avait-elle pu se permettre de partir ?

Mohammed avait menacé la vie de sa fille, ainsi que celle du jeune Galea, il s'était montré imprévisible dans sa brutalité en frappant Fatima lorsqu'elle n'avait rien fait de mal. Comment se débrouillait-elle en ignorant à quel moment son père allait exploser, tout en sachant que suivre les règles ne l'empêcherait pas d'être tabassée ?

Les auteurs de mauvais traitements niaient leurs fautes et accusaient leurs victimes. Deab avait traité sa fille de putain et pensait qu'elle méritait la mort.

Bon sang ! Deab aurait pu rédiger le manuel de référence sur le syndrome de la femme battue. Pour quelqu'un quasiment dépourvu d'instruction, il savait d'instinct, et mieux que quiconque, manipuler les autres. Il aurait pu créer sa propre secte. D'une certaine manière, c'était ce qu'il faisait, dans le confort de son propre foyer.

Anya commençait à mieux entrevoir une secte comme lien plausible entre les quatre défuntées. Chacune était intelligente, vulnérable et, au moins trois d'entre elles – Fatima, Debbie et Clare – étaient privées d'affection. Avoir rejoint ce genre de communauté pouvait expliquer leur disparition soudaine et le fait que personne n'avait eu de leurs nouvelles.

Anya se rendit compte que la police trouverait son hypothèse ridicule. Après les aveux de Deab, la relation entre les quatre femmes

devenait d'autant plus ténue. À moins qu'il soit impliqué dans plus d'un meurtre, personne ne suivrait une nouvelle piste.

Elle se mit au lit en se demandant si Deab était capable d'assassiner quelqu'un qu'il jugeait immoral et de faire passer cela pour un suicide. S'il l'avait fait une fois, avait-il pu récidiver ? Elle espérait ne pas l'avoir gravement sous-estimé.

Anya roulait sur Old Northern Road et passa devant une école en bois sur la gauche, avec des chevaux et des bœufs en train de paître dans les champs. La scène paraissait totalement anachronique. Elle se gara devant le portail d'une maison, entre la sortie de Glenhaven et l'entrée de Dural. Après avoir vérifié l'adresse, elle laissa sa voiture et remonta une longue allée de graviers qui crissaient sous ses semelles.

Une puissante odeur de fumier flottait dans l'atmosphère, qu'elle trouva bizarrement revigorante. Cela lui rappelait le marché d'Evandale, en Tasmanie, où elle se rendait avec Damien et sa mère le week-end. Les paysans du cru vendaient camelote, objets artisanaux et autres produits naturels en plein cœur d'une région entourée de fermes. À maints égards, ce coin du Hills District ressemblait à la Tasmanie, et l'on pouvait y vivre comme à la campagne, à deux pas des facilités de la ville. Ainsi, les gens bénéficiaient de plusieurs hectares, tout en se trouvant à quelques minutes de l'un des plus grands centres commerciaux de l'hémisphère sud. Malheureusement pour Anya et Ben, les prix de l'immobilier dans cette partie de Sydney étaient devenus prohibitifs.

Elle appuya sur la sonnette du cottage en briques de grès, mais son arrivée était déjà annoncée par un chien aboyant à l'intérieur. Un homme accusant une petite quarantaine d'années ouvrit la porte et retint à deux mains un setter irlandais tout excité.

— Il n'a pas encore fait sa B.A.L.A.D.E. et il s'impatiente un peu.

La tentative d'épeler le mot en secret se révélait superflue. Le chien savait ce qu'il voulait, peu importe l'orthographe.

— Entrez donc. Je suis Paul Blakehurst.

— Merci de me recevoir, dit Anya en s'essuyant les pieds sur le paillason.

Son hôte fit passer l'animal par une porte donnant sur le garage.

— Il pourra aller dans l'arrière-cour et nous fichera la paix.

Sur la console de l'entrée trônait la photo en noir et blanc d'une superbe Alison Blakehurst, le jour de la remise de son doctorat. À côté se trouvait un portrait de famille réalisé par un professionnel.

— Nous pouvons discuter dans la cuisine, je suis en train de préparer le dîner.

Il l'entraîna dans un salon ouvert sur une cuisine campagnarde en bois. Deux adolescents, plus vieux que sur la photo de l'entrée et sur le cliché reproduit par la presse, étaient installés à la table à manger et faisaient leurs devoirs, toujours vêtus de l'uniforme de leur école. Ils remarquèrent à peine la visiteuse.

— Vous pouvez débarrasser vos affaires et aller vous changer ? C'est moi qui mets la table, ce soir.

— Super ! s'exclama le garçon.

— Je serai au téléphone, dit la fille.

En un éclair, les ordinateurs portables, les livres et leurs possesseurs avaient disparu, ces derniers ne manifestant aucun intérêt pour d'éventuelles présentations.

— On dîne dans une heure ! cria leur père dans un couloir vide.

Il saisit un couteau et se remit à trancher des carottes, tandis qu'elle s'asseyait devant le plan de travail.

— Nous prenons le repas ensemble chaque soir. Je ne veux pas qu'ils traînent à l'extérieur et...

Il prit une profonde inspiration, avant de poursuivre :

— ... qu'ils s'attirent des ennuis. C'est un moment réservé à la famille.

— Je comprends. Je sais combien c'est important.

Il fit glisser sur le plan de travail un saladier de petits pois à écosser.

— Vous voulez bien m'aider à les préparer ? Je suis curieux de savoir pourquoi vous venez maintenant, alors qu'Alison est morte depuis près de six mois.

Any a s'imaginait combien chacun de ces mois avait dû être pénible. Il connaissait sans doute aussi le nombre de jours et d'heures écoulés.

— Si le moment vous paraît curieux, je m'en excuse, mais j'enquête sur certaines découvertes qui ont été faites après son décès. Ces nouveaux éléments peuvent m'en apprendre davantage sur ce qui lui est réellement arrivé...

Il versa les carottes dans une casserole qu'il remplit d'eau, avant de la poser sur une plaque de cuisson en céramique.

— Est-ce que ça ne saute pas aux yeux ? Drogée un jour, droguée toujours. J'étais trop stupide pour y croire. Tout le monde me disait que les toxicomanes manipulaient n'importe qui pour obtenir ce qu'ils voulaient. Dieu sait que j'en ai souvent fait l'expérience au travail !

— Depuis combien de temps abusait-elle de la drogue ?

Il sortit des pommes de terre du garde-manger et un couteau du premier tiroir.

— Qui sait ? Nous nous sommes rencontrés à la fac.

Nous avons tous deux fait médecine, en étant plus âgés que la moyenne des étudiants. J'avais fait des études de sciences et elle était diplômée en économie. Je savais qu'elle avait touché à l'héroïne lorsqu'elle était adolescente et que son petit copain était mort d'une insuffisance rénale en mélangeant de la strychnine à sa dose d'héro. Après ça, elle avait juré de renoncer à cette saleté et tiré un trait sur son passé. Ou, du moins, c'est que nous pensions tous. Elle a même eu son diplôme avec mention. Quelque chose que je n'ai jamais pu obtenir...

Anya sentait qu'il avait besoin de parler en s'occupant les mains à peler ses légumes. Elle aimait pouvoir faire la même chose.

— En tant que chef de clinique en anesthésie, elle dirigeait le service antidouleur du Southern General.

— Pensez-vous qu'elle se droguait à cette époque-là ?

— Quelqu'un l'a dénoncée à la commission médicale et on lui a imposé certaines conditions, sous peine d'être rayée de l'ordre. Elle a alors reconnu sa dépendance à la codéine.

Anya continuait à écosser les petits pois.

— Comment a-t-elle réagi ?

— D'un point de vue professionnel, très bien. Elle étudiait comme une folle pour obtenir un poste de recherche et adorait la médecine générale. À ses yeux, elle venait de recevoir un avertissement et, pour sauver notre mariage, elle a accepté de faire régulièrement des analyses d'urine. Savez-vous que lorsqu'elle est tombée enceinte, elle ne prenait même pas un comprimé contre les maux de tête ? Elle affirmait ne pas vouloir mettre son enfant en danger. Et je l'ai crue. Une fois de plus.

Il découpa les pommes de terre en gros morceaux et les disposa dans un plat allant au four.

— À la mort de votre épouse, l'autopsie a révélé la présence de certaines fibres dans ses poumons. Selon vous, est-ce qu'elle aurait pu être exposée à certains matériaux comme l'amiante ?

— Pas à ma connaissance, mais je ne savais pas tout de sa vie à l'époque.

— Aucun antécédent de maladie respiratoire ?

— Un léger asthme. Elle se soignait elle-même et ne semblait pas avoir besoin de beaucoup de médicaments.

— Et dans son enfance ?

— Elle a vécu chez elle jusqu'à notre mariage. Ses parents possèdent toujours la même maison à Pennant Hills. Une superbe demeure ancienne de la fin du XIX^e siècle de deux cent cinquante mètres carrés.

— Ils l'ont rénovée ?

— Elle dispose toujours d'une cuisine des années cinquante, si c'est ce que vous voulez dire.

Il vida les épiluchures dans un récipient posé sur le plan de travail. Anya attaqua une nouvelle cosse de petits pois.

— Pour une raison quelconque, elle a inhalé une fibre assez rare. Son père aurait-il pu en apporter à la maison ?

— Comment cela ?

— Nous sommes en train de découvrir qu'il existe une nouvelle génération de victimes de l'amiante. Par exemple, les gosses qui font un câlin à leur père rentrant du travail avec des fibres sur ses vêtements...

— Écoutez, je ne vois pas très bien où tout cela va nous mener... Le père d'Al possédait un grand magasin d'habillement pour hommes et il a fait fortune en ouvrant des franchises.

— J'essaie de trouver la provenance des fibres.

— Pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas chercher avec qui elle couchait ?

Son couteau dérapa et le bout de son doigt se mit à saigner.

— Merde !

Il le suça, puis fit couler de l'eau. Anya contourna le plan de travail et chercha de quoi faire une compresse. Paul Blakehurst contemplait l'eau et le sang dégoulinant dans l'évier.

— Si ma femme avait une liaison, j'ai toujours pensé que je le

devinerais. Des réunions tardives entre collègues, des habitudes qui changent éveillent normalement vos soupçons. Alison ne savait pas mentir, sa voix montait toujours d'une octave, même si elle racontait un simple bobard pour organiser un anniversaire surprise. Je n'arrive pas à croire que je ne m'en suis pas douté. Rien ne paraissait avoir changé avec moi ou les enfants.

Anya dénicha une boîte de mouchoirs en papier au-dessus du frigo et elle en prit une poignée pour appuyer sur l'entaille. Paul s'empara des Kleenex et ferma le robinet.

— Un jour, je suis rentré du travail et elle était partie. Vous vous rendez compte qu'elle n'avait même pas pris sa photo préférée des enfants ?

— Pourquoi êtes-vous si sûr qu'elle ait choisi de s'en aller ?

— Cela tombe sous le sens. La liaison, puis la fuite. Au début, j'ai cru qu'elle avait rejoint une espèce de secte, mais, à en croire les rumeurs qui circulaient dans sa clinique, elle fréquentait un obstétricien.

Cet homme avait perdu deux fois sa femme. D'abord quand elle avait rejoint un inconnu et, ensuite, à cause de la drogue. Anya se souvint d'avoir été trop occupée par son travail pour remarquer les premiers changements de comportement chez Martin. Avec le recul, tous les signes étaient présents : l'humeur maussade, des disputes servant de prétextes pour aller faire un tour. Le conseiller conjugal qualifiait cela de « transfert », de « projection », ou d'un autre terme clinique. Anya y voyait simplement une conduite coupable qui masquait l'infidélité.

— Pourquoi êtes-vous certain qu'elle avait une liaison plutôt que d'être entrée dans une secte ?

— Elle n'était pas seulement droguée. Les enfants savent qu'on a retrouvé leur mère étendue dans son vomi, vêtue d'une robe transparente et d'un string, dans une chambre d'hôtel...

— Ça ne signifie pas forcément que...

— Elle *avait* une liaison. Comment je le sais ? Parce qu'elle avait contracté un herpès et que ce n'est pas moi qui pouvait lui avoir transmis !

Elaine ouvrit le courrier et apporta à Anya une série de factures et une demande en provenance de Sabina Pryor de l'aide judiciaire. L'avocate y avait joint la photographie du dos d'une fillette de dix ans. L'enfant était couverte d'ecchymoses linéaires qui se déployaient en éventail de part et d'autre de la colonne vertébrale.

— Pauvre gamine ! lâcha Elaine, en portant la main à sa bouche.

— Évitions les conclusions hâtives, dit Anya en réservant soigneusement son jugement.

Elle lut la lettre de Sabrina, qui expliquait que les parents de la petite avaient quitté le Vietnam deux ans plus tôt. Ils avaient fait l'objet d'une enquête pour maltraitance et connaissaient mal la législation australienne. Par l'entremise d'un interprète, ils niaient avoir battu l'enfant.

Ils avaient éveillé les soupçons des services sociaux quand l'enfant s'était plainte à l'école de douleurs dans les côtes. La maîtresse avait trouvé la gamine fiévreuse et vu les bleus dans le dos.

En vertu de la loi qui l'obligeait à signaler le cas, elle avait aussitôt alerté le service compétent, qui était intervenu sans tarder. La fillette avait été admise à l'hôpital pour une pneumonie du poumon droit et se trouvait en ce moment placée dans une famille d'accueil.

Sabrina souhaitait un second avis au sujet des lésions sur le dos de l'enfant... ce qui était susceptible de les avoir provoquées et si elles correspondaient à une quelconque thérapie curative traditionnelle asiatique.

— J'ai déjà vu ça, commenta Anya. Les ecchymoses sont symétriques et suivent les côtes. On dirait qu'on les a soulignées au marqueur rouge.

Elaine examina le cliché.

— Ces blessures n'ont pas été provoquées par des coups. Regarde, la peau n'est pas entaillée. Dans le cas présent, je crois qu'on l'a frictionnée avec un objet. En Asie, notamment au Vietnam, on a coutume de frotter une pièce de monnaie sur les côtes pour soulager la personne. La pneumonie peut donner lieu à une inflammation de la plèvre, qui cause justement une vive douleur dans les côtes. D'instinct, l'institutrice a supposé que ces marques sur la peau posaient problème.

— C'est trop fort ! La famille a cru bien agir en traitant le mal. J'aurais pensé la même chose que l'enseignante.

— Comme beaucoup de médecins urgentistes. Les antibiotiques intraveineux et la physiothérapie se révéleront à l'évidence plus efficaces et n'inquiéteront pas les services sociaux. C'est un cas tout à fait simple. Je te dicterai une lettre cet après-midi. Sinon, quoi d'autre ?

— Je la taperai, mais je facturerais l'aide juridique avant de l'envoyer. Comme ça, tu seras rémunérée pour ta contribution, plutôt que faire, une fois de plus, don de ton temps.

Elaine se pencha sur la liste figurant sur son calepin.

— Le Dr Latham a appelé quand tu étais sur l'autre ligne. Il est en chemin avec d'autres documents qu'il souhaite te montrer. Je vais mettre la bouilloire à chauffer. Par chance, on a des biscuits dans un coin.

La secrétaire semblait s'affairer plus qu'à l'ordinaire.

— Anoub Deab t'a-t-il embêtée ? demanda Anya.

— Il s'est pointé avec une petite amie totalement scotchée à lui, et voulait savoir s'il y avait du nouveau, mais il ne m'a pas « embêtée ». J'aimerais juste qu'il soit moins grossier.

Peter arriva à l'heure et Elaine lui proposa du thé.

— Ah, infusé à mon goût ! Merci. Et des biscuits au café, mes préférés !

Anya nota qu'il avait coiffé ses cheveux habituellement laineux. L'espace d'un instant, Elaine parut jouer les timides. Anya se demanda si tous les deux ne flirtaient pas...

Peter suggéra illico que ce serait une bonne idée si la secrétaire prenait des notes. Elle tourna la page de son bloc-notes et s'assit sur la chaise libre, à côté de lui.

— J'ai apporté le rapport d'autopsie d'Alison Blakehurst, annonça-

t-il avec fierté. Carney n'était pas très chaud pour le laisser sortir, mais il pouvait difficilement refuser quand j'ai fait allusion à un lien possible avec d'autres cas. Il a même joint les prélèvements tissulaires.

— C'est tout à fait ce dont on a besoin.

Anya s'installa, les coudes posés sur les bras de son fauteuil.

— J'ai proposé que l'on se retrouve ici, car je ne voulais pas en parler devant Zara ou quelqu'un d'autre. Affronter un problème de santé du travail, c'est une chose, mais si l'on a affaire à un éventuel agresseur en série, c'est une information que j'aimerais autant ne pas ébruiter tant que l'on n'en sait pas davantage. En outre, j'aimerais autant que les gens du State Forensic Institute ne s'imaginent pas que j'ai l'intention de me faire un nom sur leur dos, en cherchant les erreurs qu'ils auraient pu commettre.

— Si on s'est trompés, on doit le faire savoir pour éviter que cela ne se reproduise, dit Peter en fronçant les sourcils. Ils savent que je crois au *contrôle qualité*. Après le tapage médiatique sur la conservation des organes, tout le monde devient un peu parano en ce moment. J'ai de nouveau examiné les fibres et j'ai fait analyser les échantillons tissulaires de Clare Matthews et d'Alison Blakehurst. La microscopie électronique a confirmé la présence d'organismes de pseudo-amiante.

— Désolée... quel genre d'organismes ? demanda Elaine sans lever le nez de son calepin.

Peter expliqua :

— *Pseudo-amiante* signifie qu'ils en imitent l'apparence, mais se révèlent différents de l'amiante dans leur composition chimique. Je peux vous fournir une copie des analyses.

— Organique ou synthétique ? questionna Anya.

— Synthétique, apparemment. Quelle que soit la fibre, il s'agit bien de la même dans les deux cas.

Anya s'adossa à son siège.

— Alors, elles *sont* identiques. Ce que l'on a observé sur les prélèvements de Matthews correspond à ce qui a été trouvé chez Blakehurst.

— Ton raisonnement était tout à fait solide. Joli travail de pathologie.

— Elle a été formée par le meilleur, crut bon de préciser Elaine.

Peter bafouilla quelques instants. Anya ne l'avait jamais vu dans cet état. Découvrir son mentor vulnérable en présence de sa secrétaire

la dérangeait un peu.

— On connaît la composition chimique, reprit-il, mais cela ne colle avec aucun des contrôles effectués.

J'ai vérifié auprès du registre des maladies causées par des poussières, mais il n'existe pas d'archives antérieures à 1967. Il doit s'agir d'un matériau utilisé avant cette date.

Elaine reprit la parole :

— Et les fournisseurs de matériaux pour le bâtiment ? Si vous savez de quoi c'est fait, pouvez-vous trouver où c'est fabriqué ?

— Malheureusement, ce n'est pas aussi simple, répondit Peter. On trouve de l'amiante et des matériaux similaires dans pléthore de produits. Par exemple, la toiture, la tôlerie des hangars, le linoléum, les garnitures de freins... La liste est quasiment interminable.

— Ce que je ne comprends pas, dit Anya, c'est le fait que si cette fibre est ancienne, pourquoi apparaît-elle aujourd'hui chez de jeunes femmes ?

— Cela me chiffonne aussi. Le temps d'incubation pour développer une maladie causée par ces matériaux oscille entre vingt et quarante ans, les cigarettes en augmentant le risque. Mais, pour autant que je sache, aucune de ces victimes ne fumait ou n'était directement exposée à ces fibres.

— Clare Matthews a perdu ses parents et a été élevée dans des foyers d'accueil. Quant à Alison Blakehurst, elle a grandi à proximité d'un commerce de vêtements.

— On ignore si la fibre elle-même provoque une maladie, mais si l'organisme l'enveloppe de protéines comme on l'a constaté, il a déclenché une réaction inflammatoire. Il y a largement de quoi s'inquiéter.

— Peut-être que quelqu'un recycle ce matériau sans savoir ce qu'il contient vraiment, suggéra Elaine.

— Il nous faut quand même identifier la fibre pour découvrir où les femmes ont pu entrer en contact avec elle. Est-ce que quelqu'un a fait une diffraction par rayons X ?

Peter hocha la tête.

— Oui, en plus de la microscopie électronique.

Il sortit une feuille du dossier représentant le graphique d'une ligne noire continue, parcourue par une série de pics et de creux verticaux.

— On remarque plusieurs pointes importantes qui correspondent à celles découvertes dans l'amiante industrielle ou amosite, mais celles

du centre, dit-il en les montrant avec son stylo, ne cadrent avec aucun des contrôles de sécurité référencés. On sait que le matériau possède un noyau d'amiante chrysotile composé de silicate de magnésium hydraté, mais le pourcentage des divers éléments est unique.

Elaine cessa de noter.

— Il doit exister d'autres moyens de trouver ce que c'est.

Anya pianota sur son bureau.

— Pour ça, il faut envoyer l'échantillon à Western Australia.

Leur problème devenait si précis qu'un seul labo, situé à Perth, pouvait réaliser l'analyse moléculaire détaillée de la fibre.

— Ce sont les seuls qui disposent des installations nécessaires.

Peter se tourna de nouveau vers Elaine.

— Ils déterminent la structure moléculaire de la substance. C'est l'équivalent d'une empreinte digitale, si vous préférez, que l'on peut comparer à une banque de données plus vaste. Malheureusement, l'opération revient très chère.

— Pourquoi ne pas la refiler au département de la santé publique ? Ils voudront sans doute s'informer sur cette fibre, afin de mettre les gens en garde.

— Ce n'est pas aussi simple, Elaine. On se retrouve dans un cercle vicieux. Le service ne souhaite pas en entendre parler, à moins qu'il ne s'agisse d'une maladie à déclarer obligatoirement. Et tant que l'on ne peut pas confirmer la nature du matériau et sa nocivité, ça ne les intéresse pas.

— Donc, le temps que vous trouviez ce que s'est, ce sera déjà un problème de santé publique. Qu'est-ce qu'ils ont dans le crâne ces bureaucrates ?

Anya sortit les notes qu'elle avait prises.

— Pourrait-on aborder maintenant les informations dont on dispose sur les défunes ayant inhalé les fibres ? En ce qui concerne leurs antécédents, les femmes, y compris l'overdose de Merrylands et le meurtre-suicide sur la côte, n'ont absolument rien en commun. Elles n'ont même pas grandi au même endroit. On sait en revanche que leurs décès ont tous été consignés comme suicides ou, dans le cas de Fatima Deab, comme mort accidentelle par overdose. Toutes ont ces fibres dans les poumons et toutes ont disparu. Et, à notre connaissance, deux d'entre elles avaient le pubis rasé.

— Tu peux aller jusqu'à quatre, intervint Peter. J'ai vérifié. Ni Clare Matthews ni Alison Blakehurst n'avait le moindre poil pubien.

Anya se pencha en avant.

— Tu en es sûr ?

— Le chef de clinique d'Alf Carney a commencé l'autopsie et il tenait à suivre le manuel à la lettre. Il a noté une absence totale de pilosité sur le pubis. Il semble qu'il n'ait jamais vu des parties génitales épilées auparavant. Et, désolé si cela m'a pris du temps, mais j'ai dû pister le chef de clinique adjoint qui s'est occupé de Clare Matthews. Il est en vacances, mais il s'est souvenu de l'autopsie. À l'entendre, il avait l'air certain qu'elle n'avait aucun poil sur le pubis, même si le fait n'a pas été consigné à l'époque. Moi, j'avais juste examiné les blessures au cou.

Anya se demanda si la police écarterait toujours des informations pouvant se révéler aussi importantes. Des fibres identiques, la région pubienne épilée, une disparition, puis un suicide... Elle se souvint des inspecteurs Filano et Faulkner débattant du verdict du coroner. Ils considéreraient toujours les fibres et les sexes épilés comme des coïncidences, et penseraient encore que les femmes étaient parties de leur plein gré.

Aucune disparition mystérieuse, hormis dans le cas de Clare Matthews. Sa grossesse et son suicide pouvaient s'expliquer parfaitement par le fait qu'elle pensait avoir fichu sa vie en l'air et ne pouvait faire face, comme Filano l'avait formulé.

Jusque là, aucun lien entre Mohammed Deab et les autres victimes. Anya avait besoin d'autres éléments probants.

Peter poursuivit.

— Tu as mentionné l'herpès au téléphone. Comme tu le sais, on ne procède pas à ce genre de prélèvements d'habitude, mais le chef de clinique ayant autopsié Alison Blakehurst s'est soucié dès le début de la présence d'un streptocoque, en rejetant le pemphigus (29) comme cause de l'infection.

Il s'adressa à Elaine :

— Ne prenez pas la peine de noter tout ça. La femme a été découverte dans une chambre d'hôtel. Elle avait avalé un cocktail de pilules et elle est morte en s'étouffant dans son vomi. Mon chef de clinique ne pouvait exclure le fait qu'une énorme infection ait pu accélérer les vomissements et l'aspiration qui ont entraîné la mort. Bien entendu, à ce stade, il ne pouvait pas se référer à un rapport toxicologique. Il a conduit l'autopsie dans les règles de l'art. Remarquez, un jour, il a noté qu'un défunt ressemblait à Yoda de la *Guerre des étoiles*... En fait, le pauvre homme souffrait d'un syndrome rare qui donne aux gens la physionomie de cet être imaginaire. Bien

sûr, on ne pouvait pas consigner cette remarque dans le rapport officiel, mais on avait ainsi tous une image bien nette de ce qu'il avait vu.

Elaine gloussa. Peter reprit son sérieux : – La culture des lésions d'herpès a révélé une résistance aux médicaments. Tu as donc maintenant deux des quatre victimes présentant une résistance médicamenteuse et aucune inhibition manifeste du système immunitaire...

Anya secoua la tête.

— C'est comme jouer à ce jeu où A et B sont identiques, et A et C aussi, donc B égale C.

— Je crois qu'on appelle ça un syllogisme, dit Peter en caressant sa barbe.

Elaine dessina trois cercles entourés par un rectangle.

— Cela ressemble plutôt à ces ronds avec les ensembles et les sous-ensembles que l'on étudiait à l'école.

Anya traça trois grands cercles entrecroisés sur ses notes. Dans l'un, elle inscrivit « fibres dans les poumons » ; dans le deuxième, « herpès » ; et dans le dernier, « poils pubiens ». Les quatre femmes avaient des fibres dans les poumons et s'épilaient les parties génitales, mais Fatima et Alison étaient les seules à avoir de l'herpès.

Elaine reprit la parole :

— Est-ce trop tard pour vérifier si les deux autres avaient contracté le virus ?

— C'est une bonne idée, mais, malheureusement, le virus n'aurait survécu que quelques jours dans les échantillons sanguins prélevés et, en l'absence d'autres lésions vésiculaires manifestes, on était dans l'impossibilité de procéder à une culture virale. Le rapport d'autopsie de Debbie Finch ne mentionnait d'ailleurs pas la présence de cloques.

Peter Latham parut soudain plongé dans ses pensées.

— Hors contexte, ces découvertes ne signifient pas grand-chose. Mais lorsqu'on considère l'âge de ces femmes, leur disparition et leur mort, on se dit qu'il existe malgré tout un lien étroit entre elles. Depuis le début, quelque chose me dérange dans le cas Matthews.

— Je sais que ça va paraître tiré par les cheveux, hasarda Anya, mais je ne peux pas m'ôter de la tête qu'elles auraient pu rejoindre la même secte, la même religion, ou peu importe comment vous pourriez appeler ça...

Elaine eut l'air choqué.

— Ici, à Sydney ?

Peter se gratta la barbe.

— Ce n'est pas impossible. Pour commencer, le suicide semblait aller à l'encontre des convictions de Clare Matthews. Quelque chose ou quelqu'un avait une grosse influence sur elle.

Anya donna ses instructions.

— Elaine, pourrais-tu faire quelques recherches ? Je veux que tu trouves s'il existe des sectes dans cette partie de l'État. Tu pourrais essayer de te renseigner sur Internet... les articles de journaux, peut-être même les plaintes d'associations de consommateurs, et vérifier auprès de la police. Peter, pourrais-tu te débrouiller pour faire analyser les fibres présentes chez Debbie Finch et Fatima Deab ? On n'a pas grand-chose si l'on ne peut pas confirmer qu'elles sont identiques à celles des autres.

— Bien sûr.

— Et puis-je vous demander à tous les deux de garder cela sous silence, tant que l'on ne sait pas s'il existe d'autres cas ? Entre-temps, je vais avoir une petite conversation avec un microbiologiste et voir s'il y a un lien entre les deux infections d'herpès. Je vais également poster un autre message en ligne sur le forum histologique, pour voir si quelqu'un reconnaît ces fibres. Plus tôt on saura à quoi on a affaire, mieux ce sera.

Après le départ de Peter, Anya eut envie de discuter avec Kate de ce qu'elle venait d'apprendre et elle l'appela sur son portable. Elle tomba sur la messagerie.

« Salut Kate, c'est Anya. Je sais que ça ne s'est pas très bien passé l'autre jour au bureau, mais j'ai du nouveau au sujet de ces affaires. C'est important. Rappelle-moi. »

En fin de matinée, Anya se présenta à l'accueil du service de consultation externe du Western District Hospital. Des petits gamins couraient partout, entre les rangées de chaises en plastique occupées par des femmes à différentes étapes de leur grossesse. À en croire les traces de chips et de biscuits écrasés sur la moquette, les futures mères attendaient depuis un bon moment. De l'autre côté de l'allée, hommes et femmes arborant plâtres, béquilles et autres attelles patientaient, assis. Anya crut revivre ses années d'internat : malades en surnombre et personnel en sous-effectif.

— Docteur Crichton !

Le professeur Hammond surgit d'une salle latérale et glissa un dossier dans la corbeille fixée sur la porte.

— Attendez voir... Ne me dites pas. Hmm... J'y suis ! Vous étiez chef de clinique en pathologie quand nous avons traité cette vague de cas de méningite à la garderie, en bas de la rue.

Il fourra ses mains dans les poches de sa blouse blanche et se balançait nerveusement sur ses talons.

— Exact.

Anya s'en souvenait très bien.

— Une dizaine d'enfants avaient été admis ici et, en douze heures, nous avons dû examiner et interroger deux cents contaminateurs possibles. L'une de nos journées les plus stressantes !

— Même si nous l'avions averti des effets secondaires des antibiotiques donnés en préventif, la vue de tous ces bambins versant des larmes de couleur orangée a semé une vraie panique parmi le personnel. On a eu beau les rassurer, ils ont tout de même préféré fermer la garderie pendant plusieurs semaines.

Il se balançait encore, comme s'il se rappelait l'épisode avec attendrissement.

— Je suis sûr que vous n'êtes pas venue discuter du bon vieux temps et je suis sur le point d'ouvrir un dispensaire pour les MST.

Il haussa les épaules, en ajoutant :

— Mais je devrais dire un *centre médico-social pour la santé sexuelle*, afin d'être politiquement correct.

Jules Hammond dirigeait le département microbiologie de l'un des plus grands services de pathologie de l'État. Il était issu d'un autre temps, où les nurses étaient formées à l'hôpital, et non à l'université, où les patients souffraient alors de « maladies vénériennes » et où tous les médecins arboraient une blouse blanche. Même s'il s'était adapté à la plupart des changements, la blouse immaculée, qu'il portait boutonnée jusqu'en haut, symbolisait l'image persistante d'une époque révolue.

— Je sais que vous n'avez pas beaucoup de temps, dit Anya, alors je serai brève.

Elle s'éloigna de l'accueil, afin de ne pas être entendue par le personnel.

— Il y a deux mois, votre labo a effectué des tests de sensibilité à l'herpès *simplex*, décelé dans les parties génitales d'une jeune femme morte d'une overdose. Le virus était résistant aux médicaments.

— Nous avons tendance à le retrouver chez des sujets au système immunitaire défectueux. Celui des toxicomanes est exposé à de multiples excès, sans parler des innombrables agents microbiens. Regardez la fréquence élevée des endocardites bactériennes et des infections staphylococciques. Bien entendu, l'alimentation est vitale pour soutenir le système immunitaire ; alors, si un toxicomane souffre de malnutrition, il a de fortes chances pour devenir immunodéprimé.

Le problème des grands pontes de la médecine, c'était qu'ils ne fournissaient jamais de réponses succinctes. Anya l'écouta patiemment, veillant à ne pas le vexer en l'interrompant. Elle reprit la parole lorsqu'il le lui permit.

— Cette jeune fille n'était pas une droguée. Les niveaux sanguins et l'absence de traces d'injections laissaient supposer que c'était la première fois. Elle pouvait certes souffrir de malnutrition, compte tenu de son poids de quarante-cinq kilos, mais sinon, elle se portait bien.

— L'herpès résistant aux médicaments est relativement rare chez les sujets en bonne santé...

Il se balançait de nouveau sur ses talons.

— Nous avons identifié un deuxième cas de résistance aux médicaments chez une autre femme saine.

Dans la poche de poitrine de la blouse de Hammond, un bip retentit et il consulta le numéro.

— La consultation démarre de l'autre côté. Vous voulez bien m'accompagner ?

— Sans problème.

Ils hâtèrent le pas sur une moquette bleue usée.

Chaque division de l'hôpital était codée par une couleur afin d'aider les gens à trouver leur chemin. À l'instar de la Dorothy du *Magicien d'Oz*, Anya eut l'impression de suivre une « route de briques bleues ».

— Voyons, où en étions-nous ? reprit le professeur Hammond, en passant devant une jeune femme en chaise roulante. Nous en avons vu quelques-uns ici, mais vous en observerez davantage dans les quartiers déshérités, où l'on traite un plus grand nombre de cas de VIH en phase finale. Bien sûr, les tumeurs malignes et la chimiothérapie peuvent entraîner une immunodépression. Vous êtes certaine que ces femmes ne suivaient pas un traitement contre une maladie auto-immune ? L'arthrite par exemple ?

— Aucun. J'essaye surtout de découvrir si elles avaient un lien quelconque avec le même contact.

— Nous pourrions alors utiliser les échantillons prélevés pour procéder à un essai de réduction des plaques. Vous prenez le virus et vous le cultivez dans les cellules, en utilisant différentes concentrations d'antiviraux, et si l'herpès est résistant, il continuera de se développer. Si vous avez un groupe de personnes avec un virus résistant de la même manière à l'Acyclovir, ce serait alors la preuve indirecte qu'ils ont tous contracté le même virus après le même contact.

— J'essaye d'établir si ces femmes ont vécu la même chose, à un moment ou un autre, quoi que ce soit... Elles sont toutes deux décédées et ne risquent donc pas de répondre à cette question. Existait-il un moyen précis nous permettant de confirmer que les virus proviennent bien de la même souche ?

Ils s'engagèrent dans un couloir sans moquette et les talons d'Anya se mirent à résonner. Jules Hammond ralentit le pas.

— En toute logique, il vous faudrait descendre au niveau moléculaire pour prouver que les virus sont liés.

— Est-ce possible ?

— D'un point de vue théorique, vous pourriez faire une analyse phylogénétique.

Anya s'arrêta juste avant un panneau jaune indiquant « sol mouillé », tandis qu'un agent de service nettoyait un peu plus loin.

— En quoi cela consiste ?

— On procède en trois étapes. D'abord, vous établissez la carte génétique de l'herpès et celle de votre autre contaminateur supposé, qui, dans ce cas, correspond aux deux femmes que vous avez décrites. Ensuite, vous la comparez à un herpès banal présent chez d'autres personnes qui n'ont eu apparemment aucun contact avec ces deux sujets. Et vous regardez si ces virus se ressemblent au niveau moléculaire. En d'autres termes, s'agit-il de souches apparentées ? Ce procédé s'appelle l'analyse phylogénétique. En réalité, c'est la seule et unique façon de savoir si les virus proviennent bien de la même source.

— C'est difficile à réaliser ?

— Pas vraiment, on le pratique d'ordinaire pour le VIH, afin d'identifier les souches nouvelles et inhabituelles. En général, on ne le fait pas pour les virus de l'herpès, mais rien ne s'y oppose.

Il s'interrompt et se frotta le menton.

— C'est une technique coûteuse. J'aurais besoin d'une bonne raison pour justifier une telle analyse.

— J'essaye de déterminer si ces femmes ont contracté l'infection à partir du même homme, ce qui entraînerait la réouverture d'une enquête au sujet de leur mort, pour toutes deux initialement jugées comme des suicides. Par ailleurs, si nous remontons jusqu'au contact comme nous sommes censés le faire, nous devrions savoir si quelqu'un se livre à une sexualité à risque et contamine des partenaires avec un herpès résistant aux médicaments. S'ils sont multiples, nous pourrions malheureusement assister à une émergence de cas impossibles à soigner.

— Vous m'apportez là des arguments irréfutables, admit-il avec un sourire approbateur. Notez les noms des sujets et confiez-les à ma secrétaire. Je vais voir ce que l'on peut faire.

Son bip sonna de nouveau.

— Et merci d'y joindre vos coordonnées, afin que je puisse vous faire part des résultats. Cela risque de prendre deux ou trois semaines. À présent, où en étais-je ? Ah oui ! La consultation...

Le professeur Hammond s'éloigna d'un pas rapide dans le couloir et évita tout juste l'agent d'entretien.

Seul un spécialiste des maladies infectieuses pouvait filer ainsi vers son centre de soins.

— Pendant que tu étais sortie, une étudiante en médecine est passée.

Elaine se moucha, avant d'ajouter :

— À propos d'un autre cas qu'elle a découvert et datant de quatre ans. Elle était pressée car elle allait en cours.

— A-t-elle dit où elle serait cet après-midi ?

— Seulement qu'elle avait des examens à passer bientôt et qu'elle étudierait. Elle a quand même eu le temps de te laisser ce petit mot.

Anya posa son sac, se déchaussa et s'assit pour lire le message de Zara.

La femme dont il était question était décédée à l'âge de quarante-cinq ans. Réalisée à la morgue de Western Forensics, l'autopsie de Lucinda Tait avait attribué la cause de la mort à une pneumonie due à une insuffisance respiratoire chronique. Le rapport indiquait la présence d'un grand nombre de fibres à la périphérie des poumons. Une annexe au compte rendu histologique précisait que ces fibres restaient non répertoriées par le département de la santé publique. Le coroner avait conclu à une mort naturelle et autorisé l'incinération.

Le lieu du décès surprit Anya : Lucinda Tait était morte à la maison de retraite de Meadowbank, dans le quartier de Pennant Hills.

Zara avait appelé l'établissement, afin qu'on lui communique les noms d'éventuels parents, mais on lui avait répondu que ces informations n'étaient pas transmises à un tiers, sauf si la requête était formulée selon la procédure administrative adéquate. Comme on pouvait s'y attendre, le personnel n'avait pu expliquer à Zara en quoi elle consistait.

— C'est une fille marrante, observa Elaine.

Elle s'essuya le nez et remit le mouchoir dans la manche de son cardigan.

— Je ne l'imagine pas médecin. Dentiste, peut-être.

— Zara a beaucoup à apprendre, mais elle est déterminée. Son internat assurera sa carrière ou la brisera.

Le contact permanent avec les patients, c'est le meilleur des tests.

— Mary Singer, la thérapeute de l'unité d'accueil des victimes d'agressions sexuelles a aussi appelé. La femme que tu as examinée l'autre nuit a refusé de faire une déposition au commissariat. Mary Singer tenait à ce que tu sois au courant.

Anya soupira. Elle avait appris à accepter la décision d'une victime, mais s'inquiétait toujours du fait qu'on se débarrasse alors des preuves. Celles-ci pouvaient se révéler utiles dans des affaires précédentes ou à venir, afin de les comparer à des prélèvements effectués sur d'autres femmes, ou même à des échantillons d'ADN en provenance de la banque de données de l'État.

Mary avait raison, les victimes n'étaient pas responsables de leur agression, ni de qui que ce soit d'autre, et elles devaient agir selon leurs désirs pour reprendre le cours de leur existence.

Cependant, Anya pensait que deux hommes ayant brutalement violé une quadragénaire dans un parc étaient tout à fait susceptibles de récidiver.

Ses pensées s'orientèrent vers la maison de retraite où Lucinda Tait était morte. Elaine lui tendit un papier avec l'adresse et le numéro de téléphone de Meadowbank, ainsi qu'un plan de l'endroit, qu'elle avait imprimé depuis Internet.

— Tu es tranquille dans ton programme jusqu'à 16 h 30, et la directrice t'attend là-bas vers 14 heures. S'il te faut plus de temps, dis-le-moi et je déplacerais ton rendez-vous concernant l'aide juridique.

Les gens avaient toujours dit à Anya qu'il lui fallait quelqu'un pour organiser sa vie. Elaine Morton remplissait en quelque sorte à elle toute seule les rôles d'épouse, de secrétaire personnelle et d'entraîneur.

— Merci. Qu'est-ce que je ferais sans toi ?

— Espérons que tu aies suffisamment de travail pour ne pas être forcée de le découvrir...

La maison de retraite de Meadowbank était nichée derrière un grand mur recouvert de lierre, dans Pennant Hills Road, l'une des artères les plus fréquentées de la ville. Les jardins soigneusement entretenus donnaient à l'endroit un certain cachet qui laissait une

fausse impression de l'état des résidants. La directrice accueillit Anya avec un sourire forcé et l'escorta jusqu'à un salon réservé aux familles.

— C'est la pièce la plus agréable de l'établissement, déclara-t-elle fièrement comme elles entraient dans une salle aux cloisons vitrées, avec des fauteuils en Skaï s'alignant sur trois murs.

Assise dans un coin, une femme âgée berçait une poupée en plastique et chantonnait une mélodie inintelligible.

— Voyons Maisie, n'est-ce pas l'heure de vos activités ? Allez, sauvez-vous !

Maisie continua de fredonner, se leva, serra la poupée encore plus fort et s'en alla en traînant des pieds dans le couloir, tandis qu'elles s'asseyaient.

— La thérapie diversifiée fait des miracles sur les pensionnaires.

Si Maisie en était la preuve, Anya s'interrogea sur son état antérieur.

— J'enquête au sujet d'une maladie des poumons dont souffrait l'une de vos anciennes résidentes, Lucinda Tait.

— Ah, pauvre Lucy. Nous en gardons tous un souvenir vivace. J'ai bien peur qu'elle n'ait jamais accepté de vivre ici. Le fait qu'elle soit nettement plus jeune que la plupart de nos pensionnaires n'a pas facilité les choses.

Une femme de quarante-cinq ans entourée des répliques de Maisie ne pouvait pas être heureuse de vivre, quelles que soient les circonstances.

— Avait-elle de la famille ou des amis qui lui rendaient visite ?

— Non. Travailler avec les personnes âgées m'a appris une chose. Les gens charmants ont toujours de la visite, alors que les autres restent seuls, jour après jour.

Anya ne cacha pas sa surprise.

— Personne n'est jamais venu la voir ?

— On ne pourrait guère leur en vouloir. Lucy était, devrais-je dire... assez délicate à gérer.

— À quel niveau ?

— Son affection pulmonaire était très violente et le fait qu'elle fume ne l'aidait pas vraiment. Lors de son admission chez nous, Lucy était incapable de faire plus de quelques pas, en raison de son souffle court. Elle portait un masque à oxygène vingt-quatre heures sur vingt-quatre et devait utiliser un nébuliseur à oxygène toutes les deux

heures. Ce n'était pas la personne la plus facile à soigner non plus. Lucy se disputait sans cesse avec le personnel à cause de la fumée. Un jour, elle a déclenché l'alarme de la sortie de secours en se faufilant à l'extérieur pour griller une cigarette. Les infirmières l'ont surprise en train de faire rouler sa bouteille à oxygène. Elle en avait plus que jamais besoin lorsqu'elle fumait, a-t-elle dit.

La directrice joignit les mains sur ses genoux.

— Nous avons peur qu'elle ne se brûle et provoque un incendie. Vers la fin, nous avons envisagé avec elle un transfert, compte tenu des risques qu'elle faisait courir aux autres pensionnaires. Puis elle a succombé à une pneumonie.

Anya avait vu un certain nombre de cas où les fumeurs chroniques étaient tout bonnement incapables d'arrêter ou refusaient de rompre avec leur habitude, malgré leur détresse respiratoire. Beaucoup se trouvaient en phase terminale de la maladie et, selon son analyse, souhaitaient accélérer le processus.

— Était-elle veuve ?

— À ma connaissance, elle ne s'était jamais mariée et n'avait pas d'enfant. Elle avait vécu chez elle jusqu'à la mort de sa mère, d'où son admission ici. Elle était devenue dépendante pour ses actes quotidiens essentiels.

Anya se souvint de sa mère évoquant ses patients âgés, dont elle évaluait les aptitudes à se laver, aller aux toilettes, cuisiner et se débrouiller seuls. Pour quelqu'un d'aussi jeune que Lucinda, dépendre totalement de quelqu'un avait dû être difficile. Sa rancœur se révélait sans doute justifiée.

— Savez-vous s'il s'agissait d'une maladie professionnelle ?

— Non. C'était juste une fumeuse parmi tant d'autres. Je me souviens que le généraliste voulait lui faire passer une bronchoscopie, mais Lucy refusait tout net que quiconque sonde ses poumons. Le médecin local a laissé entendre que l'affection provenait peut-être d'une toxine et qu'elle avait éventuellement droit à une indemnité compensatoire, mais Lucy se moquait de l'argent et n'avait aucune descendance à qui cela pouvait bénéficier.

Le son d'un piano jouant un air d'autrefois résonna dans le couloir. Des voix d'hommes et de femmes s'amplifièrent au fil de la chanson.

La directrice eut de nouveau un sourire mielleux.

— Certains de nos résidents oublient leur prénom, mais ils se souviennent tous des ritournelles de la guerre.

— Pouvez-vous me dire qui était son médecin traitant ?

— Wilfred Campbell, l'un de nos meilleurs généralistes. Lucy lui a donné du fil à retordre, refusant de se faire ausculter ou de suivre la plupart de ses suggestions de traitement. Pourtant, il était auprès d'elle à la fin, lorsqu'elle en avait le plus besoin.

L'idée qu'une investigation appropriée aurait permis de diagnostiquer plus tôt la maladie devait particulièrement contrarier les praticiens et le personnel. L'un des principes de base de la médecine se révélait parfois aussi le plus difficile à appliquer : vous étiez là pour soigner les patients et non vous-même. Tout ce que vous pouviez faire, c'était de les avertir des choix se présentant à eux. La décision finale leur appartenait.

Ensuite, l'autopsie demeurait l'unique autre moyen de vérifier un diagnostic.

— Est-il possible d'avoir son ancienne adresse ?

— Sa maison a été vendue pour couvrir ses frais de résidence ici. Je ne vois pas en quoi cela peut vous aider à présent.

Anya se leva.

— C'est en fait vital pour une enquête en cours à propos d'un éventuel risque de santé publique.

À son tour d'adopter un sourire feint.

— Je peux toujours obtenir un ordre du juge pour me voir communiquer l'information. En outre, elle relève du domaine public, il me suffirait de faire une recherche de titres de propriété, mais cela me ferait perdre un temps précieux.

La directrice rajusta le foulard assorti à son blazer bleu.

— Ma foi, ce renseignement ne fera de tort à personne, je présume. Si vous voulez bien patienter, je vais vous chercher l'adresse.

Anya attendit devant le bureau. Plus loin, un monsieur âgé en pyjama rayé se soulageait au beau milieu du couloir.

— Arthur, les toilettes sont dans la salle de bains, pas ici, grommela une infirmière en reconduisant le pensionnaire dans une chambre.

Anya détourna le regard par respect pour l'individu qui semblait soudain embarrassé, tel un enfant qui a eu un petit accident en cours d'apprentissage de la propreté. La directrice réapparut avec une adresse.

— Lennox Crescent donne sur l'artère principale. Tournez à gauche au prochain feu et vous trouverez. Je ne sais pas exactement à quelle hauteur se situe le numéro 72.

Elle remarqua la flaque d'urine à quelques mètres de là.

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais m'assurer que personne ne glisse là-dessus.

Anya suivit les indications jusqu'à Lennox Crescent, consciente qu'il n'y avait aucune disparition mystérieuse et aucun suicide dans le cas de Lucy Tait. Elle n'entrait pas le schéma des autres affaires. Il pouvait donc s'agir d'une fausse piste, mais qui méritait quand même d'être suivie. Un certain nombre de maisons en briques claires et foncées se dressaient, massives, en retrait de la rue. Plus loin, les promoteurs avaient démoli les demeures d'origine pour les remplacer par des pavillons de superficie moyenne. On avait peine à croire que le conseil municipal ait pu approuver la destruction de tout ce qui faisait le charme du quartier pour remplir les poches des constructeurs.

À mi-hauteur de la colline, elle aperçut sur la gauche les numéros 70 à 76, une série de maisons mitoyennes. Elle arrêta sa voiture le long du trottoir. Le numéro 72 n'existait plus.

Avec lui s'envolait le meilleur indice permettant de trouver la provenance des fibres.

Anya sortit de l'ascenseur et aperçut le professeur Jules Hammond assis dans la salle de garde des infirmières, encore plongé dans le dossier d'un patient. Il sursauta lorsqu'elle prononça son nom.

— Je croyais que lorsque vous seriez là j'aurais fini mes visites...

Il ferma le dossier.

— Mes consultations vont redémarrer, mais je tenais à discuter de notre affaire de vive voix, étant donné sa nature délicate.

— Sachez que j'apprécie.

Anya avait espéré discuter quelque part en privé, mais les hôpitaux n'étaient pas conçus pour cela. La plupart des conversations devaient avoir lieu dans la salle de garde des infirmières ou aux environs, c'est-à-dire la version médicale d'un poste de contrôle.

— Les résultats de l'analyse phylogénétique ne sont pas encore revenus du labo, mais j'ai identifié une infection virale résistante aux médicaments chez une autre jeune femme, qui n'avait là aussi aucune raison de développer cette résistance. Je me suis souvenu de ce que vous aviez dit au sujet de celles qui s'étaient suicidées. Dans ce contexte, j'ai pensé que vous deviez être au courant. Celle-ci est tombée d'une falaise, dans la montagne.

Anya sentit son cœur se serrer. Un autre suicide. La police allait vraiment devoir prendre l'affaire au sérieux.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a deux semaines. Jusqu'ici, la femme demeure non identifiée.

— Nous n'avons donc aucun moyen de savoir avec qui elle se trouvait ou comment elle a contracté l'infection.

Une jeune doctoresse sortit un certain nombre de dossiers du chariot métallique placé derrière le bureau, tandis que deux médecins plus âgés vérifiaient une liste. Une visite allait débuter, avec un

consultant, le chef de clinique et l'interne de garde.

Jules Hammond baissa le ton.

— Pour le moment, elle refuse de parler à qui que ce soit.

Anya fit le tour du bureau et s'accroupit près du fauteuil du professeur.

— Elle est en vie ? Mais vous disiez qu'elle était tombée d'une falaise...

— Il semble que les arbres aient provoqué des lésions tout en amortissant sa chute, et qu'elle ait pu survivre.

— Où est-elle à présent ?

— Je n'ai pas le droit de vous répondre.

Il se pinça le bout du nez.

— Fichu rhume des foins ! s'énerva-t-il en reniflant. Je puis vous affirmer qu'elle est hors de danger et sous traitement.

La jeune doctoresse fit tomber des dossiers et décida de déplacer tout le classeur. Le duo de médecins chefs l'ignora sans lui venir en aide.

— Pourquoi cette discrétion ? Si possible, j'aimerais vraiment l'interroger.

— Je vous comprends, mais il est de mon devoir de protéger ma patiente. Si je vous révèle où elle se trouve, je trahis le secret médical. Songez à ma position : où irait-on si l'on ne pouvait pas garantir l'anonymat des personnes ayant contracté une MST ? Personne ne voudrait se faire soigner et les effets seraient désastreux, pour tout le monde. Non, je crains de devoir respecter la confidentialité.

— Je suis d'accord, mais nous ne parlons pas ici d'un cas isolé. Si quelqu'un l'a poussée du haut de la falaise, cela changerait-il quelque chose ?

Un téléphone sonna sur le bureau, mais Anya fit comme si de rien n'était.

— Il y a trop de coïncidences : quatre femmes intelligentes, toutes avec le pubis rasé, qui abandonnent leurs proches et se suicident, ou presque. Et dans chaque autopsie, on note la présence de fibres inconnues dans leurs poumons.

Il s'adossa à son fauteuil et parut digérer l'information.

— Elles souffraient *toutes* d'une infection herpétique ?

— Non, on l'a su pour deux d'entre elles, trois maintenant. Les

autres auraient pu avoir une infection latente et non visible au moment de leur décès.

Une infirmière en uniforme se pencha par-dessus le bureau et marmonna une réflexion malveillante sur la secrétaire, tout en décrochant le combiné.

— Malheureusement, ce ne sont que des suppositions. Aussi noble que soit votre démarche, je ne peux pas briser le secret médical !

L'infirmière reposa le combiné, puis cria dans le couloir :

— Qui s'occupe de la chambre 11 ? Il y a un parent au téléphone !

Anya tenta une autre approche.

— Indépendamment de la cause du décès, est-ce que l'on ne doit pas retrouver la trace des contaminateurs éventuels ? Après tout, je suis médecin, et j'ai souvent affaire à des MST contractées par des victimes d'agression. Est-ce que j'ai au moins la possibilité de parler à votre patiente, en votre présence si vous préférez, et d'aborder la question des contacts sexuels, afin que nous puissions retrouver les sources possibles de l'infection ? Je peux donner un autre avis clinique et passer en revue les problèmes liés à la résistance aux médicaments. Il n'y a pas d'abus de confiance. C'est conforme à l'éthique médicale.

Une jeune femme posa une jardinière de bleuets et de roses crème sur le guichet.

— Des fleurs pour la chambre 23.

Elle disparut, tandis que le chariot des repas s'arrêtait devant la pièce.

Hammond reprit la parole :

— Elle refuse de donner son nom à quiconque. La police a été prévenue, mais, jusqu'ici, les agents ont été incapables de l'identifier. Elle a subi d'horribles blessures suite à la chute, à l'agression, ou peu importe. Pour l'instant, elle est jugée fragile d'un point de vue psychologique.

— J'ai l'habitude de m'occuper des victimes d'agressions sexuelles, insista Anya. Si elle est traumatisée, il y a de fortes chances qu'on l'ait agressée d'une manière ou d'une autre. Ne mérite-t-elle pas le meilleur traitement qui soit pour apaiser sa douleur physique et émotionnelle ?

Le professeur attendit que le chariot soit déplacé.

Sur le panneau, des sonneries électroniques s'allumaient. Les

malades appelaient les infirmières, mais il n'y en avait aucune en vue.

Heureusement que ce n'est pas l'heure des visites, songea Anya, en essayant de ne pas se laisser distraire.

— Je crois que l'éthique médicale se révèle négligeable dans ce cas... vos remarques sont pertinentes. Et, après examen, je peux vous dire qu'elle aussi a le pubis rasé. Étant donné les circonstances, j'ai décidé de comparer son infection herpétique à celles dont vous m'avez parlé.

Il semblait tiraillé par la décision qu'il devait prendre.

— Toutefois, cette pauvre femme est à l'évidence terriblement secrète et je dois vous demander de respecter sa volonté.

— Bien sûr.

Anya l'aurait volontiers serré dans ses bras. Elle pouvait enfin rencontrer cette patiente.

— Avez-vous la moindre information sur ces antécédents médicaux ?

— Elle a certes été enceinte au moins une fois. L'équipe chirurgicale a noté une cicatrice de césarienne. La seule autre marque est un tatouage avec les initiales « J.E. ». La police n'ayant pu découvrir son identité, elle a simplement fait paraître un avis de disparition dans le journal.

Une autre infirmière revint au bureau pour répondre au téléphone et ne sembla pas gênée par le fait que l'on avait raccroché à l'autre bout de la ligne.

Anya attendit qu'ils soient de nouveau seuls.

— Puis-je la voir maintenant ?

Hammond réfléchit, tout en faisait cliqueter le bouton-poussoir d'un des stylos dans la poche de sa blouse blanche.

— Elle se trouve dans la chambre individuelle, au bout du couloir.
La 23.

Anya frappa doucement, puis ouvrit la porte. Une grande femme était allongée sur le dos, visage tourné vers le plafond, encadré de cheveux bruns ternes.

— Bonjour, je suis le docteur Anya Crichton. Le professeur Hammond a demandé si je pouvais venir bavarder avec vous.

La patiente fixait le plafond.

— Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas psychiatre. En fait, je voulais discuter de votre état physique.

Un liquide transparent coulait goutte à goutte dans la canule enfoncée dans son bras droit. La femme resta silencieuse, ses battements de cils occasionnels confirmant toutefois qu'elle était consciente.

— Tout va bien. Vous êtes en sécurité ici. Personne ne va vous faire du mal.

Anya crut voir les muscles faciaux de la femme se contracter.

Une jeune infirmière à la queue-de-cheval pleine de vie se glissa dans la chambre avec des fleurs et un récipient contenant une seringue et un flacon en verre.

— On dirait que quelqu'un tient beaucoup à vous, dit-elle. Elles sont absolument splendides !

Elle plaça la jardinière sur le rebord de la fenêtre, puis remplit la perfusion avec le contenu du flacon, aspiré par la seringue.

— C'est l'heure des antibiotiques. Cela risque de piquer un peu le bras, mais ça ne va pas durer, ajouta-t-elle sans regarder la malade.

Elle colla une pastille de couleur vive sur le tube en plastique, puis jeta un œil sur le plateau-repas posé sur la table, près du lit.

— Vous n'avez pas touché à votre plat. Vous voulez que je vous aide à manger ?

La femme ne répondit pas. Elle avait toujours les yeux rivés au plafond moucheté de blanc.

— Allons, votre corps doit sérieusement récupérer... Si vous ne vous remettez pas bientôt à vous alimenter, on va devoir vous intuber. C'est ce que vous voulez ?

Pas de réponse.

Anya observa cette scène désolante. La mystérieuse malade n'y pouvait rien. Manger du poisson pâteux et des légumes méconnaissables n'était sans doute pas sa priorité de toute manière. Anya attendit que l'infirmière s'en aille avec le plateau en marmonnant.

— Ce n'est pas moi qui vous reprocherai de refuser ce déjeuner. Si vous voulez, je peux aller vous chercher un croque-monsieur à la cafétéria du rez-de-chaussée.

La patiente lança un regard en direction d'Anya et fronça les sourcils.

— Ça me rappelle quand j'étais à l'hôpital avec mon fils, poursuivit-elle. J'en suis sortie plus mince encore qu'avant d'être enceinte. Je suis sûre que la nourriture de ce genre d'endroit est destinée à effrayer les gens pour qu'ils maigrissent.

La femme ferma les yeux quelques secondes. Anya ignorait si elle avait touché une corde sensible en parlant d'un séjour hospitalier avec un enfant, ou si elle l'ennuyait encore plus que l'infirmière.

Quatre compositions florales ornaient l'étagère dans un coin de la chambre, deux autres étaient posées sur l'appui de fenêtre. Anya s'avança pour les admirer. Aucun message, juste la carte du fleuriste de l'hôpital. Elle se demanda comment on pouvait envoyer des fleurs à cette femme alors qu'elle n'avait pas communiqué son identité.

Anya approcha une chaise et s'assit près du lit.

— Quand vous avez été admise ici, vous aviez une éruption que les infirmières ont remarquée en vous posant un cathéter dans la vessie. Ces cloques sont d'ordinaire assez douloureuses. Même uriner doit vous faire souffrir,

La femme referma les paupières et retint son souffle.

— Le labo a découvert que cette infection est très inhabituelle. Une partie de mon travail consiste à découvrir comment vous l'avez contractée. Je peux aussi aider à identifier la ou les personnes contaminatrices, afin de pouvoir les soigner comme il faut. Cela peut éviter à d'autres de souffrir comme vous.

D'une main, Anya défroissa la couverture en continuant :

— D'ordinaire, nous essayons de localiser les partenaires sexuels que vous avez eus dans les derniers six mois.

Quelques instants plus tard, la femme versa une larme solitaire sur l'oreiller.

Anya ne pouvait s'imaginer les souffrances que cette inconnue avait traversées sur un plan affectif, physique et peut-être même spirituel. Elle tendit la main et lui caressa doucement l'épaule.

— Cela m'inquiète que quelqu'un ait voulu vous faire du mal. Et vous n'êtes pas la seule. Il y en a eu d'autres.

Les yeux de la femme devinrent vitreux et elle respira plus lentement.

— C'est moi qui me suis fait du mal, murmura-telle.

— Vous deviez souffrir beaucoup à ce moment-là. Quelqu'un a dû vous y pousser.

Anya voulait à tout prix en savoir plus et tentait de gagner sa confiance.

— Quelqu'un ou peut-être même un groupe de gens en qui vous aviez confiance vous ont fait cela.

— Vous ne comprenez pas, dit la patiente d'une voix douce. Je suis la seule responsable. Personne d'autre n'est à blâmer.

Anya n'avait pas l'habitude des personnes suicidaires. Quelqu'un qui venait de se faire violer avait besoin d'attention médicale, tandis que les thérapeutes traitaient des problèmes psychologiques à long terme. Elle ne voulait surtout pas ébranler la femme qui, à l'évidence, était émotionnellement fragile. Elle porta son attention sur les fleurs.

— Elles sont magnifiques. Savez-vous qui les fait livrer ?

— Vous perdez votre temps. Je veux que vous vous en alliez.

— Entendu. Mais le moins que je puisse faire, c'est de vous rapporter un sandwich de la cafétéria.

Anya glissa une paille dans le verre d'eau posé sur la table de chevet et le lui tendit.

— J'aimerais revenir demain et bavarder avec vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

L'inconnue but une petite gorgée et humecta ses lèvres gercées.

— Vous perdez votre temps, répéta-t-elle. Il ne voulait pas que je meure. Il a essayé de me sauver !

— Qui est-ce ? insista Anya. Est-il seul ou fait-il partie d'un groupe ?

La femme baissa la main et pressa deux fois le bouton d'appel. L'infirmière à queue-de-cheval arriva aussitôt avec des comprimés.

— Toujours mal ? Pas étonnant. Plus de quatre heures se sont écoulées depuis la dernière dose.

Elle sentit une certaine tension dans la chambre en griffonnant sur la fiche placée au pied du lit.

— Tout va bien ?

— J'ai besoin de poser deux ou trois autres questions à votre malade.

Anya devait découvrir d'où venait l'inconnue et qui était cet homme dont elle parlait. La police pourrait démarrer de ce point de départ.

— Je n'ai rien à dire. Faites-la sortir ! supplia la malade.

— Désolée, dit l'infirmière, mais il faudra revenir une autre fois.

Elle déposa les comprimés dans un petit gobelet en carton.

— Dès que vous les aurez avalés, il sera temps de faire votre toilette.

Anya n'avait pas envie de partir. Jusqu'ici, cette femme demeurerait la seule à avoir survécu, par un hasard extraordinaire. Dès que sa douleur serait soulagée, elle deviendrait sans doute somnolente et moins lucide.

— Pouvez me laisser juste une minute avant de lui donner les calmants ?

La queue-de-cheval cingla l'air.

— Je crois que notre patiente a déclaré très clairement qu'elle souhaitait vous voir partir !

Ce n'était pas le moment de faire un esclandre.

Anya décida donc de revenir quand une autre infirmière serait de service, et de préférence pas à l'heure de la toilette. Contrariée, elle quitta la chambre. Qui était cet homme, bon sang ? Elle était si près du but. Et pourquoi voudrait-il *sauver* cette femme ? Tout cela ne rimait à rien. S'il l'avait poussée du haut de la falaise, pourquoi affirmer qu'il avait tenté de lui porter secours ? Avait-il agi ainsi avec les autres, ou alors était-ce l'âme de sa victime qu'il était censé sauver ?

Dans le couloir, Anya croisa une femme vêtue d'un tailleur bordeaux, une fillette dans les bras. Elle ne sembla pas remarquer Anya qui se tourna et l'observa tandis qu'elle jetait un coup d'œil par la porte de la chambre 23. La visiteuse appuya la tête contre celle-ci, mais n'entra pas.

Anya s'approcha.

— Puis-je vous aider ?

— C'est elle... C'est vraiment elle, dit l'inconnue sans lever les yeux. C'est Briony.

La petite enfouit son visage dans le tailleur.

— Vous connaissez cette femme ?

Anya n'en croyait pas ses oreilles. Voilà qui tombait à point nommé.

— Maman ? Où est maman ? dit la fillette, comme la femme tournait les talons et se hâtait de rejoindre l'ascenseur.

— Attendez...

Anya lui emboîta le pas.

— Attendez un instant, je vous prie.

L'inconnue s'arrêta devant la salle de garde des infirmières et fixa le sol.

— J'ai vu la photo dans le journal et je suis venue l'identifier : Briony Lovitt. Voilà, c'est fait. À présent, Georgia, on doit s'en aller.

— Georgia, c'est un joli prénom, dit Anya en s'avançant. Et tu es très jolie. C'est quoi, ça ?

Georgia cacha de nouveau son visage, puis la regarda à la dérobée en brandissant un dinosaure vert à pois jaune vif en peluche, avec des gants blancs et un chapeau.

— Je sais qui c'est. C'est Dorothy des Wiggles, pas vrai ? dit Anya, sourire aux lèvres. C'est une de mes préférées.

La fillette tourna la tête et révéla deux yeux bleus attendrissants.

— Tu connais mon autre maman ?

— Je ne suis pas sûre. Elle s'appelle Briony ?

— Avant, oui, maintenant c'est seulement Julie, répondit la gamine en caressant les cheveux de la femme qui la portait dans ses bras.

Des voyants électriques s'allumèrent en cascade sur le panneau, tandis que les infirmières passaient en courant avec des bassins et des serviettes. Les noms des malades écrits sur le tableau blanc paraissaient flous comparés à l'inscription « FEMME NON IDENTIFIÉE », juste à côté du numéro 23.

— Je suis Julie Everingham, expliqua la femme. Dois-je signer un document avant de partir pour déclarer que j'ai reconnu Briony ?

Son regard indiqua le tableau blanc.

Elle semblait sur la défensive, mais s'exprimait avec gravité. Au vu de ses chaussures et du tailleur visiblement coûteux, elle exerçait une profession libérale. Ses ongles étaient nets, mais non laqués ; sa coiffure et son maquillage, pratiques et discrets.

L'infirmière en chef, toujours impeccable en raison de l'absence de contacts avec les malades, apparut.

— Excusez-moi, mais êtes-vous la personne qui avez appelé du rez-de-chaussée au sujet de notre patiente inconnue ?

— Oui, mais si cela ne vous dérange pas, j'ai besoin de quelques minutes...

L'autre sembla déroutée, mais n'avait guère d'autre choix que celui d'attendre.

— Ce doit être très difficile pour vous, hasarda Anya. Je pense que ça l'a été pour Briony aussi.

— Elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même, dit Julie en retenant à grand-peine ses larmes.

Elle jucha Georgia sur le comptoir et sortit un mouchoir brodé de son sac fourre-tout en cuir noir. La petite balançait ses jambes dans le vide en souriant.

D'instinct, Anya s'approcha pour lui éviter de tomber.

— C'est quoi ta chanson favorite ? Moi j'aime bien celle de la danse du singe.

— Ho-ho... Ha-ha... Ha-ha... commença timidement la fillette en battant la mesure sur sa robe fleurie.

Depuis qu'elle était maman, Anya connaissait toutes les comptines, les jeux et les émissions de télévision pour enfants. Cela ne faisait que renforcer le lien avec son fils et lui donnait l'avantage de pouvoir communiquer très vite avec les autres gamins. Le quatuor chantant et dansant des Wiggles était devenu un tube universel. Anya pensait qu'ils avaient permis aux gosses d'apprécier la musique, au même titre que J.K. Rowling leur avait redonné le goût de la lecture avec Harry Potter.

Georgia étant toute contente, Anya se tourna de nouveau vers la femme.

— Si vous avez le temps, il est très important que je puisse vous parler.

Julie accepta et souleva la petite du comptoir. Anya informa l'infirmière en chef qu'elles seraient de retour dans peu de temps, puis dirigea Julie et l'enfant vers la salle réservée aux familles, située au même étage. Julie tendit à Georgia une petite boîte de raisins secs et un livre sortis de son sac, puis elles s'installèrent sur un canapé.

— Puis-je vous demander pourquoi Georgia a dit que Briony était sa mère ?

Le visage de Julie ne put masquer sa peine.

— Elle l'était, jusqu'à ce qu'elle nous quitte. Georgia nous appelait « Maman » toutes les deux.

Anya comprit qu'il s'agissait d'un couple homosexuel. Le « J. E. » tatoué sur Briony correspondait aux initiales de sa compagne.

— Depuis quand est-elle partie ?

— Il y a quelques semaines. On était dans une salle de jeux du centre commercial de notre quartier et Briony a dit qu'elle devait aller chercher quelque chose dans la voiture. Au bout d'une demi-heure, elle m'envoie un texto m'annonçant qu'elle avait besoin de réfléchir et qu'elle allait partir quelques jours. Je suppose que l'on doit s'estimer heureuses qu'elle nous ait laissé la voiture...

— Vous n'avez eu aucun signe avant-coureur de ce désir de s'en aller ?

— Aucun.

Elle passa la main dans les cheveux de Georgia.

— On croit connaître quelqu'un et puis...

Anya avait éprouvé le même sentiment d'abandon.

— Puis-je vous demander qui est le père biologique ? Était-il impliqué dans votre projet ?

— Non. Un ami a donné son sperme, mais ne voulait pas entendre parler de coparentalité. Il s'est installé à Singapour il y a un an.

Anya souhaitait en savoir plus, mais sans lui divulguer la moindre information importante sur les autres affaires.

— La situation dans laquelle Briony a été découverte n'est pas un cas isolé. Je crains qu'elle ne soit pas partie de sa propre volonté.

— Pourtant, tout est dans la lettre qu'elle m'a envoyée. Elle avait trouvé sa voie et compris qu'elle avait péché en vivant avec une autre femme. Elle désirait se racheter et laver son existence de toutes ses fautes, ce qui signifiait nous quitter, Georgia et moi.

Elle se mit à tresser les cheveux de la petite, qui s'occupait avec son livre.

— Comment cette enfant pouvait-elle être le fruit du péché ? C'était Briony qui avait eu l'idée d'une cérémonie d'engagement mutuel et voulu un bébé. On partageait l'éducation de la petite et je trouvais que tout se passait à merveille entre nous.

— Et si elle ne vous avait pas quittée de son plein gré ? Si on l'avait enlevée ?

— C'est ce qu'elle prétend ? dit Julie en secouant la tête. Toujours prête à enjoliver une histoire, à dramatiser. Écoutez, la lettre était écrite de sa main. En fin de compte, cela revient au même. Que suis-je censée dire à notre fille quand elle posera des questions ? Je n'ai pas prévu d'être une mère célibataire et, financièrement, tout va de travers. J'aurais simplement aimé qu'elle pense à quelqu'un d'autre qu'à elle-même en s'en allant ainsi.

Anya était touchée par l'histoire de cette femme, blessée d'avoir été abandonnée par celle qu'elle croyait être sa compagne pour la vie.

— Aimeriez-vous lui parler ? Par égard pour Georgia ? Elle est très malade. Obtenir certaines réponses pourrait peut-être vous aider.

— Non. Je ne veux plus avoir affaire à elle. Briony a fait son choix, mon avocat s'occupera du reste.

Julie Everingham reprenait visiblement le contrôle de la situation, avec une force et un amour-propre forçant l'admiration. Elle ramassa les raisins secs tombés par terre et nettoya les mains et la bouche de Georgia avec une lingette humide sortie de son sac.

— On ferait bien d'aller voir cette infirmière et de remplir la paperasse. Ensuite, on pourra rentrer à la maison et te donner un bain.

Elle saisit le livre, le jouet, prit Georgia par la main et quitta la pièce. La gamine se tourna et envoya un petit baiser à Anya. Cette

petite fille aurait un jour besoin de savoir pourquoi l'un de ses parents l'avait rejetée. Pour Georgia, Anya espérait pouvoir trouver les réponses.

En regagnant son cabinet, Anya ne put s'empêcher de s'interroger sur les raisons qui pourraient inciter une femme à abandonner son enfant et sa compagne.

De toute évidence, Briony avait rencontré une sorte de *rédempteur*, mais comment pouvait-on repousser la petite Georgia, si innocente, si affectueuse, et l'accuser d'être le fruit du péché ? Cela allait à l'encontre de l'instinct maternel le plus élémentaire. Elle se demanda qui pouvait être le chef de cette secte, comment il réussissait à convertir ces femmes en les incitant à laisser derrière elles tous ceux qu'elles aimaient. Il devait faire preuve d'un charisme incroyable. Il inspirait la loyauté, alors même que Briony avait failli mourir entre ses mains !

Que faisait Briony dans la montagne ? Est-ce là-bas que la communauté avait élu domicile et accueillait de nouvelles recrues ? Aucune secte n'était répertoriée à l'ouest de Sydney, même si les Blue Mountains abritaient leur lot de gens aux modes d'existence alternatifs. Et surtout, pourquoi affirmait-elle qu'il lui avait sauvé la vie ?

Rien de ce qui concernait Briony Lovitt n'avait de sens. Quant au message et à la lettre annonçant à Julie qu'elle avait choisi de s'en aller, n'importe qui aurait pu envoyer le texto en utilisant son portable. Kate Ferrer accepterait peut-être de chercher où le courrier avait été posté, ce qui pourrait fournir un indice sur l'endroit où vivait Briony après sa disparition.

Quelqu'un de ce groupe se chargeait de réunir des femmes et se débrouillait pour les tuer.

Et si Debbie Finch avait été enlevée, elle n'avait pas tiré délibérément sur son père et peut-être qu'un autre homme présent dans la maison l'avait forcée à lui faire une fellation... Anya songea aux femmes qu'elle avait examinées et qui avaient subi le même sort lors d'une agression sexuelle.

En posant son sac dans le bureau, elle constata qu'Elaine lui avait imprimé des infos sur deux sectes locales, et laissé un mot annonçant qu'elle avait dû partir plus tôt. Toujours pas de message de Kate.

Déçue, Anya s'assit et se mit à lire. Un groupe installé sur la Central Coast avait récemment fait l'objet d'une descente de police à la suite de sévices sexuels sur des jeunes filles, au sein de leur domaine. Un messie auto-proclamé dirigeant une autre secte voulait monter au ciel avec ses adeptes, lorsque viendrait l'Apocalypse.

L'ordinateur tinta, indiquant un nouvel e-mail. Elle découvrit avec surprise un message de Vaughan la remerciant de l'excellente journée passée à la foire. Il semblait plus chaleureux que de visu. Elle lui répondit en se concentrant sur les articles qu'il lui avait fournis et termina par une question :

« Connais-tu des cas où une femme aurait été endoctrinée par une secte, puis aurait adopté ses préceptes en allant jusqu'à refuser d'entrer en contact avec sa famille, alors qu'elle en aurait eu la possibilité ? Je m'intéresse surtout aux affaires où les adeptes auraient été littéralement kidnappés. »

Un nouvel e-mail apparut aussitôt. Vaughan n'avait pas pu lui répondre aussi vite. Elle cliqua sur le message intitulé : « Fibres dans les poumons », le sujet qu'elle avait posté sur le forum médico-légal. Quelqu'un avait dû reconnaître le matériau !

Le correspondant se présentait comme étant le Dr Félix Rosenbaum, spécialiste à la retraite des troubles respiratoires et vivant à Bowral, à deux heures de Sydney. Il expliquait qu'il se trouvait en Chine le mois dernier et venait seulement de vérifier son courrier.

Incroyable ! Le médecin se rappelait d'une fibre en tout point similaire à celle qu'elle avait scannée, dans un cas qu'il avait traité il y avait plus de quarante ans. Si sa mémoire était bonne, il s'agissait d'un ingénieur du son, atteint d'un cancer des poumons.

S'il était capable, malgré son âge, de voyager en Chine, Félix Rosenbaum jouissait à l'évidence de toutes ses facultés mentales et physiques et il était donc digne de foi. Il affirmait toujours détenir ce dossier chez lui. Si elle voulait le consulter, ils pouvaient organiser un rendez-vous. Il préférerait, si possible, lui parler directement, car sa mauvaise audition rendait les conversations téléphoniques difficiles.

Anya jeta un œil sur son agenda et lui répondit, en suggérant qu'ils se retrouvent le surlendemain à Bowral. *Le plus tôt sera le mieux*, songea-t-elle.

Sa boîte aux lettres bipa à nouveau et Anya devina que Vaughan Hunter était connecté. Son message sibyllin la déconcerta : « Syndrome de Stockholm ».

L'expression lui rappelait vaguement une conférence de psychologie qui remontait à des années, au cours de laquelle l'orateur avait décrit des otages tombant amoureux de leur ravisseur. Hormis cela, ce sujet n'évoquait pas grand-chose. Elle tapa ces mots dans le moteur de recherche qui livra la liste de centaines de sites.

— Flûte ! lâcha-t-elle en pianotant nerveusement sur le bureau.

Elle n'était pas d'humeur à ingurgiter des quantités de verbiage psy et avait surtout besoin de se changer les idées et d'évacuer son stress. Une fois à l'étage, assise devant sa batterie, elle ajusta le tabouret et commença à compter en mesure. Dans les minutes qui suivirent, elle sentit ses épaules se décontracter, ses bras et ses jambes travailler en rythme, tandis qu'elle jouait *Unchain My Heart*. Pour une fois, elle ne chercha pas la perfection, plus question de s'interrompre et de recommencer parce qu'elle s'était trompée d'un temps. Tout en improvisant, elle joua plus fort et plus longtemps qu'à l'ordinaire, et tant pis pour Mata Hari ! Elle sourit en pensant à sa voisine.

Une demi-heure et dix chansons plus tard, son front et sa poitrine étaient couverts de sueur. C'était tellement plus relaxant qu'une séance de gym ! Reposant les baguettes, elle se sentait désormais prête à affronter Internet. Elle enfila un grand chandail et descendit au rez-de-chaussée. Cette fois, elle tapa « lavage de cerveau avec syndrome de Stockholm ».

Elle cliqua sur un document traitant des prisonniers de guerre et faisant référence à une jeune femme britannique, kidnappée dans le but d'obtenir une rançon. On découvrit plus tard qu'elle avait rejoint le groupe terroriste la retenant en otage. Elle fut emprisonnée pour avoir posé une bombe sur une voiture de police, en Irlande du Nord, mais son avocat plaida le fait qu'elle avait subi un lavage de cerveau durant sa période de captivité. Depuis sa cellule, elle tenta de passer en fraude des lettres d'amour à l'homme qui avait orchestré son enlèvement.

Anya se focalisa aussitôt sur l'histoire de cette femme. Elle chercha d'autres infos sur « Wendy Privet » et trouva un certain nombre d'articles dans des revues de psychologie. L'un d'eux décrivait le cas d'otages manifestant une reconnaissance forte à leurs ravisseurs pour ne pas les avoir tués. Au cours de l'isolement, les victimes devenaient dépendantes de leurs kidnappeurs, et certaines se prenaient d'affection pour eux, au point de vouloir témoigner en leur faveur ou rassembler des fonds pour les défendre, après avoir été libérés.

Le syndrome de Stockholm devait son nom au siège ayant eu lieu en 1973 dans une banque de la capitale suédoise. Quatre employés, maintenus en captivité pendant six jours dans la chambre forte, s'identifièrent à leur ravisseur armé d'une mitrailleuse. Ils craignaient en réalité la police, qu'ils percevaient désormais comme dangereuse. Sans l'intervention des forces de l'ordre, ils avaient des chances de survivre, mais si celle-ci provoquait leur kidnappeur, la violence constituerait la seule issue.

On supposa que les otages avaient rallié leur ravisseur par peur, mais aussi par déni de ce qui leur arrivait. Anya imprima l'article et décida de le montrer à Kate Farrer.

Le lendemain soir, dans l'appartement de Kate, Anya essaya de ne pas marcher sur les documents et les boîtiers de CD jonchant le sol. L'enquêtrice déplaça un plateau sur lequel reposaient des tacos entamés pour faire de la place sur le canapé pour son amie.

— Les natifs de la Vierge ne sont-ils pas censés être des maniaques du rangement ?

— Tu crois aussi au Père Noël ? Je n'ai pas été beaucoup chez moi ces temps-ci, dit Kate en allant dans la kitchenette. Tu veux boire quelque chose ? Une bière légère ?

— Super, merci.

Kate revint avec deux canettes qu'elle déboucha, en balançant les capsules dans la poubelle, à l'autre bout de la pièce.

— Comment ça s'est passé à la foire, le week-end dernier ?

Elle tendit la boisson à Anya et s'assit en tailleur sur le sol.

— On s'est bien amusés. Vaughan Hunter est de bonne compagnie et il a été très sympa avec Ben.

— Ne jamais se fier à quelqu'un qui a une poignée de main molle ! À mon avis, il est trop poli pour être honnête.

Anya but une petite gorgée et rattrapa avec le goulot une goutte tombée sur son menton.

— Existe-t-il une seule personne en qui tu aies confiance ?

Kate changea de sujet.

— Désolée de ne pas t'avoir rappelée. Le patron m'a enguirlandée en disant que je perdais mon temps sur des affaires déjà classées. Je ne pense pas pouvoir en faire plus sur les dossiers Matthews et Deab...

— On a trouvé une autre femme décédée avec le même type de fibres dans les poumons. Une doctoresse qui avait simplement disparu et que l'on a découverte quelque temps plus tard décédée d'une

overdose, dans une chambre d'hôtel. J'ajoute qu'elle avait aussi le pubis épilé et l'herpès génital dont elle souffrait résistait aux médicaments, tout comme celui de Fatima Deab.

Kate but une gorgée et haussa les sourcils.

— Je t'écoute.

— Une autre femme a survécu à une chute, aux environs de Govetts Leap. Troisième cas d'herpès résistant aux traitements, ce qui est, encore une fois, très peu courant. Il s'avère qu'elle a abandonné son enfant et sa compagne. Elle a disparu un beau jour, mais a envoyé un texto, suivi d'une lettre annonçant qu'elle commençait une nouvelle vie. Quelques semaines plus tard, on l'a retrouvée, le corps en miettes, mais vivante, après une chute dont elle n'aurait normalement pas dû réchapper.

— J'admets qu'il y a de sérieuses analogies entre ces cas.

Kate réfléchit quelques instants.

— Il m'en faut davantage. Est-ce qu'on peut interroger cette survivante ?

Anya savait que ce point poserait problème.

— Elle refusait de parler jusqu'à aujourd'hui et n'a même pas voulu donner son nom à l'hôpital. Tout ce qu'elle m'a confié, c'est qu'« il » a tenté de la sauver... mais j'ignore de qui il s'agit.

— Aurait-il essayé de la rattraper quand elle est tombée ?

— Je ne pense pas. Elle n'avait ni bleus ni éraflures sur les mains signifiant qu'on l'aurait saisie.

— Et, pour commencer, qu'est-ce qu'elle fichait sur la falaise ?

— J'en sais rien.

Anya but une longue gorgée et s'essuya les lèvres.

— Mais le labo fait des tests sur le virus d'herpès qu'elle a contracté, ce qui devrait déterminer s'il provient de la même souche que celle des infections de Fatima et de la doctoresse.

— Attends. Tu es en train de me dire que les deux autres ont eu un contact sexuel avec la fille Deab ? Cela devient de plus en plus glauque...

— Non. Il se pourrait qu'elles aient eu des rapports avec le même homme ou avec plusieurs puisqu'il est possible que la souche virale soit transmise par un groupe de personnes.

— Ce qui devrait tirer quelques sonnettes d'alarme. Même gars, deux défuntes, une troisième presque morte. Si tu peux la relier à Clare Matthews ou à Debbie Finch, on aurait de quoi se mettre sous la dent pour rouvrir une enquête.

Anya passa son doigt sur les gouttelettes de condensation qui s'étaient formées sur la canette.

— Je me suis documentée sur les sectes.

Kate roula des yeux.

— Allons bon ! C'est quoi ce délire ?

— Laisse-moi finir. Si les femmes ont rejoint une secte, de leur propre gré ou sous la contrainte, cela pourrait expliquer au moins pourquoi la survivante a l'air d'idolâtrer je ne sais quel bonhomme, dont elle pense qu'il a voulu la sauver. Souvent, les gourous couchent avec leurs adeptes, dans l'espoir de les inséminer avec leurs gènes et pour affirmer la place des disciples au sein du groupe. Comme nous cherchons aussi un endroit où les femmes ont pu vivre plusieurs semaines d'affilée, peut-être là où elles ont inhalé les fibres, on ne peut pas écarter cette éventualité.

— Je me vois mal présenter au patron une hypothèse boiteuse sur les sectes. Il nous faut un truc plus tangible, une preuve matérielle qui permettrait d'associer cette femme aux autres victimes. Et si je commençais par celle tombée de la falaise ?

Kate s'empara d'un calepin et d'un stylo, posés près du téléphone.

— Comment s'appelle-t-elle et où est-elle actuellement ?

Anya hésita.

— Je ne peux pas te le dire.

— Arrête de me faire marcher. Son nom ?

— Je suis sérieuse, Kate. Je ne peux pas trahir le secret médical. On doit pouvoir lui garantir l'anonymat.

L'enquêtrice se leva.

— Vous autres médecins avez des tas de principes à la noix quand ça vous arrange ! Cela ne vous dérange pas de dénoncer un pédophile ou de signaler à la police routière un individu qui n'est pas en état de conduire.

Alors, pourquoi ces conneries sur le secret médical, maintenant ?

— C'est différent et tu le sais très bien. On est légalement tenus de notifier les sévices sur enfants, de même que les gens qui représentent un danger potentiel pour eux-mêmes ou leurs semblables.

— Et quelqu'un qui dégringole d'une foutue falaise, ça s'appelle comment ? Pourquoi ne pas la laisser sortir, histoire de voir si elle va recommencer ? Si elle ne présente pas un danger pour elle-même ?

Anya posa la canette sur un vieux numéro du *Journal de la police*. Il lui serait impossible de tenir tête à Kate sans s'énerver, alors elle essaya la logique.

— Peut-être qu'il existe un moyen d'établir si Clare et Debbie ont été en contact avec le même homme.

Kate la regarda d'un air sceptique, les mains sur les hanches.

— Je m'explique. À l'origine, le cas de Clare Matthews a été jugé comme une mort suspecte, à cause des éraflures sur les oreilles.

— Ouais, on m'a appelée sur le coup, mais ça s'est soldé par une fausse alerte...

— Dès lors que le décès est sujet à caution, tous les échantillons sont étiquetés avec une pastille orange et conservés. On ne s'en débarrasse pas comme dans les affaires jugées de routine.

Kate croisa les bras.

— Et alors... ?

— Elle était enceinte et, tel que je connais Peter Latham, il aura sans doute effectué un prélèvement sur le fœtus. Le spécimen porte donc un autocollant orange et personne n'oserait le jeter. Ce qui signifie que l'on pourrait comparer l'ADN du fœtus à celui du sperme présent dans la gorge de Debbie Finch. S'ils correspondent, tu détiendrais une sacrée preuve matérielle !

— D'accord, je vais organiser tout ça. On pourra s'occuper du témoin plus tard. Si Debbie et Clare ont toutes les deux eu un rapport avec le même homme et qu'on arrive à le prouver, oublie ton histoire de secte : il se pourrait que l'on ait affaire à un tueur en série... qui a fini par commettre une erreur.

Le lendemain matin, Anya emprunta la sortie de Bowral, sur l'autoroute de Hume, et arriva cinq kilomètres plus loin au domicile du Dr Rosenbaum. Après une longue période de sécheresse, les pluies récentes avaient fait renaître les prairies verdoyantes qui rendaient cette région chaleureuse et accueillante. Elle s'était arrêtée dans une boutique et avait acheté de la marmelade, de la confiture de prunes et du pain au levain, de quoi prendre le thé avec son hôte.

Ce fut un monsieur un peu voûté et le front dégarni qui ouvrit la porte en chêne, encadrée de vitraux verts et rouges, qui devaient dater de la fin du XIXe siècle, comme l'ensemble de la demeure. Félix Rosenbaum glissa une main dans la poche de son cardigan gris et, de l'autre, conduisit Anya dans un vestibule raffiné aux dalles de marbre noires et blanches disposées en damier. La lumière filtrait par un puits de jour, l'une des rares concessions au modernisme.

— Vous avez une fort jolie maison, observa-t-elle en lui offrant sa corbeille de pain et de confiture.

Il parut sincèrement apprécier le geste.

— Vraiment, vous n'auriez pas dû.

Anya retira sa veste et la déposa sur le dossier d'une chaise longue.

— Avec d'aussi hauts plafonds, comment faites-vous pour garder la chaleur en hiver ? s'enquit-elle.

— Depuis la mort de ma femme, j'ai tendance à rester la plupart du temps à la cuisine, qui bénéficie du soleil de l'après-midi. Le four à bois s'occupe du reste.

L'allusion à son épouse sembla le voûter un peu plus.

Anya sentit la température baisser de plusieurs degrés lorsqu'il fit coulisser les portes vitrées s'ouvrant sur le salon doté d'un bow-window, devant lequel trônait une harpe de concert grandeur nature.

Elle était stupéfaite devant la splendeur de l'instrument. Comme pour nombre de gens, celui-ci revêtait aux yeux d'Anya un caractère quasi mythique. Elle mit ses mains derrière le dos, pour résister à la tentation de le toucher.

— Vous en jouez ? demanda Félix.

— Non, répondit-elle à regret, je suis une simple admiratrice. Les dorures de la colonne sont superbes...

— Elles plaisaient aussi beaucoup à ma femme. Elle en jouait, vous savez. J'aurais pu rester assis des heures à la regarder. Remarquez, il m'arrivait de piquer du nez de temps à autre, surtout si j'avais fait beaucoup de visites à domicile. Ce qui ne manquait jamais de la vexer, bien sûr, mais je lui assurai que sa musique était si propice à la détente que m'endormir se révélait en réalité un compliment !

Anya sourit. Il lui rappelait bon nombre de médecins chefs qui l'avaient formée. Toujours prêts à raconter une anecdote et dévoués à leur épouse, qu'ils ne voyaient guère avant la retraite.

Il caressa l'instrument avec tendresse, comme s'il s'agissait de sa femme.

— Cette harpe accompagna Dame Joan Sutherland en tournée. Je l'ai dénichée à la Harp Society il y a plus de vingt ans. Je l'ai fait restaurer, naturellement, mais j'ai bien peur que les changements de température ne fassent des ravages sur les cordes. Eva avait coutume de dire qu'une harpe doit être jouée, sinon elle perd son âme et sa sonorité.

Il en ôta sa main, puis épousseta un peu la caisse de résonance du revers de sa manche.

— Je suis sans doute un vieux sentimental, mais je ne peux me résoudre à m'en débarrasser. À présent, dit-il en se redressant un soupir, si nous abordons le cas qui nous intéresse ?

Le Dr Rosenbaum fit coulisser d'autres portes vitrées qui s'ouvraient cette fois sur une salle à manger ancienne. Il tira une chaise pour qu'Anya puisse s'asseoir, au bout d'une table en cèdre noyée sous un monceau de livres et de documents. Il s'installa auprès d'elle et ouvrit une enveloppe jaunie. Celle-ci contenait toute une quantité de fiches bristol, soigneusement remplies à la main, ainsi que les duplicatas carbone d'une correspondance dactylographiée.

— Voyons... ce gars est venu me consulter en 1957, alors qu'il avait perdu pas mal de poids et souffrait d'insuffisance respiratoire. Phil Abbott. Un chic type, qui vouait une vraie passion pour la

musique. Les clichés des radios ont montré une calcification et un épaississement pleural. J'imagine que vous avez vu les images d'échantillons que je vous ai envoyées par e-mail.

— Oui. Elles étaient très nettes.

Il sortit avec précaution une radio, qu'il tendit à sa visiteuse, puis se leva pour allumer le lustre. Anya tint le cliché sous la source lumineuse, repérant tout de suite des taches blanches dans la région pulmonaire, qui ressemblaient tout à fait aux dépôts calciques du cancer. Elle nota que le patient avait de gros poumons et un diaphragme abaissé, suggérant une hyperinflation. Elle vit aussi des signes d'obstruction des voies aériennes provoquant un emphysème. Dans ce genre de cas, l'asbestose, cette grave affection des poumons se développant après des années d'inhalation de poussière d'amiante, présentait plus de danger chez un fumeur que chez un non-fumeur.

— Est-ce qu'il fumait ?

— Jamais. Personne dans sa famille non plus, ce qui était peu courant en ce temps-là. C'est pourquoi son cas m'a longtemps posé problème.

Le Dr Rosenbaum éteignit le lustre.

— Bien sûr, nous n'avions pas de scanner à l'époque. Nous ne pouvions guère déceler une tumeur des tissus mous, sauf dans le cerveau. Pour les diagnostiquer, nous injectons de l'air au cours d'une ponction lombaire, en procédant à une radio du cerveau, afin de détecter une compression ou une obstruction aérienne.

Il se rassit à la table et ouvrit un manuel des procédures radiographiques du siècle dernier. Il repéra une image et glissa l'ouvrage sous les yeux d'Anya.

— C'est d'ailleurs ce qui a emporté George Gershwin, le plus grand compositeur de notre temps. Saviez-vous qu'il souffrait de maux de tête et avait l'impression de sentir une odeur de caoutchouc brûlé lorsqu'il jouait du piano ? En 1937, les gens le jugeaient déprimé ou carrément fou. De nos jours, nous détectons là les symptômes classiques d'une pathologie du lobe temporal, mais, bien entendu, uniquement grâce au scanner et à l'IRM. À l'époque, ils ont pratiqué une ponction lombaire et n'ont fait qu'aggraver du même coup la migraine de ce pauvre bougre !

Anya adorait ce genre d'anecdotes, mais savait que la contrepartie était qu'il mettrait du temps à répondre à toutes ses questions. Le médecin incarnait à la fois l'érudition et le don de la narration, dans

un monde où peu de gens prenaient la peine d'écouter.

— Vous rappelez-vous les conditions de travail de votre patient ?

— Oh, son cousin et lui étaient ingénieurs du son chez ABC, quand la société s'appelait encore l'Australian Broadcasting Commission. Bien sûr, c'est à présent une société commerciale. Phil était chargé de faire la balance pour le Sydney Symphonic Orchestra. Je m'en souviens, voyez-vous, parce que mon frère était le directeur des concerts chez ABC et qu'il avait l'habitude de nous donner des billets.

— En quoi consiste un réglage de balance ?

— À équilibrer le son de sorte qu'un instrument particulier ne domine pas l'orchestre. Cela nécessitait l'emploi d'un vumètre, un petit boîtier avec un cadran et une aiguille... un peu comme un testeur de batterie, je dirais, sauf qu'il mesure l'intensité du son. Ainsi, il pouvait placer au bon endroit les divers micros pour les musiciens. Aujourd'hui, ils utilisent des tables de mixage de la taille d'une pièce, et je ne crois pas que le son soit tellement meilleur qu'à l'époque !

Une horloge de parquet sonna 10 heures. Félix sortit un pilulier de sa poche et avala un comprimé.

— Avez-vous une idée de l'endroit où il aurait pu inhaler ces fibres ?

— Pendant un temps, je me suis demandé si elles n'étaient pas présentes dans les haut-parleurs avec lesquels il travaillait. Figurez-vous qu'il était obsédé par la mise au point d'un amplificateur de guitare électrique. Ça lui a coûté son mariage et, qui sait, sans doute aussi la vie.

— Avez-vous enquêté sur les amplificateurs comme provenance éventuelle de ces fibres ?

— Non, sa femme a brûlé tous ses travaux après l'enterrement. Je pense qu'ils ont eu une petite fille, si j'ai bonne mémoire, qu'il appelait Meggie. J'ai conservé les lamelles portant les échantillons de tissu pulmonaire et vous pouvez les emporter, si vous le souhaitez, à condition de me les rendre.

— J'apprécierais beaucoup. Nous avons découvert ces fibres chez un certain nombre de femmes autopsiées, et nous essayons de localiser leur origine.

— J'espère que vous y parviendrez. Il a connu une fin horrible, que nous autres praticiens tentons désespérément d'éviter.

Anya recopia certaines notes du Dr Rosenbaum. Il se leva en se frottant les mains.

— À présent, c'est l'heure de la pause thé, si vous voulez bien vous joindre à moi.

— Juste une tasse et je vais devoir me sauver, dit-elle en souriant.

Elle savait qu'elle aurait de la chance si elle pouvait s'échapper avant le déjeuner.

— Avant de mettre la bouilloire à chauffer, vous souviendriez-vous par hasard du prénom complet de sa fille ?

— J'avais l'habitude de consigner quelques détails sur les membres de la famille, afin de pouvoir les appeler par leur prénom. Cela donnait une touche plus personnelle à nos rencontres.

Il farfouilla dans ses fiches et déchiffra une inscription qu'il avait entourée.

— Voilà. Il la surnommait Meggie, certes, mais elle s'appelait Lucinda Margaret.

— Et l'adresse ?

— 72, Lennox Crescent, Pennant Hills.

Anya s'arrêta devant le magasin de fleurs de l'hôpital. Une rangée de seaux blancs contenaient divers bouquets : des gerberas, du gypsophile, des roses et, ses préférées, des iris mauves. Des jardinières arboraient des dominantes de rouge et de jaune. À l'intérieur de la boutique, une jeune femme nouait un ruban lavande autour d'un énorme bouquet blanc.

— Bonjour, j'aurais deux ou trois petites questions à vous poser. Je suis le Dr Crichton et j'ai remarqué de superbes fleurs en provenance de chez vous dans la chambre 23, au deuxième étage. Est-ce que vous vous êtes chargée de la composition ou bien la personne qui vous a passé commande a-t-elle précisé ce qu'elle souhaitait ?

La jeune femme prit le temps de réfléchir.

— Chambre 23... Nous avons fait un nouveau bouquet chaque jour pour cette patiente. Quelqu'un tient vraiment à l'impressionner. Il s'en remet entièrement à moi, mais demande toujours quelque chose d'exceptionnel.

— Ce doit être un homme charmant.

— Je ne lui parle qu'au téléphone. Mais il a l'air si romantique, et drôlement mignon.

Elle réprima un gloussement. L'enlèvement, le lavage de cerveau et l'assassinat n'avaient rien d'idyllique aux yeux d'Anyà.

— Vous voulez dire qu'il ne voit même pas ce qu'il a commandé ?

— Non, il dit qu'il a vu nos compositions et qu'il a adoré. Que puis-je faire d'autre pour vous ? s'enquit la fleuriste, en posant le bouquet sur le comptoir.

— J'essaie de retrouver la personne qui envoie ces fleurs.

Anya se savait piètre menteuse, mais elle tenta quand même le coup.

— Voyez-vous, je m'inquiète, car il se peut qu'il ait contracté une

grave maladie sans le savoir.

— Oh, mon Dieu ! C'est terrible !

Anya se sentit coupable de jouer avec les bons sentiments de son interlocutrice, mais la fin justifiait les moyens.

— Vous représentez peut-être son seul espoir qu'on lui vienne en aide...

La jeune femme tripota son tablier, sur lequel était épinglé un badge à son nom : Taylah.

— Nous ne sommes pas censées donner des renseignements sur nos clients.

— Je comprends et respecte votre discrétion. Je n'aimerais pas découvrir que mon petit ami envoie des roses en cachette pour la Saint-Valentin !

— Exact, confirma Taylah en souriant. Vous avez tout compris.

— Mais dans le cas présent, il est très important pour moi de trouver cette personne. Il se peut qu'il soit déjà malade.

— Bon sang, j'aimerais pouvoir vous aider, murmura la fleuriste, tandis qu'à l'extérieur un homme jetait un coup d'œil à la vitrine. Mais il commande par téléphone et me transmet par le courrier interne une enveloppe avec du liquide. La dernière que j'ai reçue contenait de quoi payer deux semaines de livraison de fleurs.

— L'auriez-vous gardée, par hasard ? demanda Anya, en se disant que les chances étaient bien minces.

Taylah secoua la tête.

— Vous appelle-t-il de l'hôpital ?

— Je n'en sais rien.

Anya essayait tout ce qui lui passait par la tête :

— Parfois, il y a une double sonnerie lorsqu'il s'agit d'un appel de l'extérieur. Une seule si c'est un coup de fil interne.

La femme pencha la tête, comme pour tendre l'oreille.

— Maintenant que j'y pense, vous avez raison, ça sonne différemment, en effet. Quand ma mère m'appelle de son travail, la sonnerie est double. Il n'appelle pas de l'hôpital, c'est sûr.

Mais le mystérieux inconnu réglait tout de même les commandes par le courrier interne... Il pouvait donc s'agir d'un employé de nuit, qui appelait de l'extérieur aux heures d'ouverture des magasins. Mais il pouvait aussi fort bien travailler ailleurs.

— Savez-vous d'où peut provenir le courrier interne ?

Taylah gardait un œil sur le type qui regardait la vitrine.

— Il peut venir de n'importe où. Il y a une grosse boîte aux lettres dans le hall d'entrée et plusieurs autres dans les divers services. Le courrier est ramassé, trié et distribué. Il y en a des tonnes chaque jour.

Génial, songea Anya, dépitée. *Essayons autre chose.*

— Vous recevez directement les appels ou bien ils transitent par le standard ?

— On a eu des problèmes avec notre propre ligne, alors les coups de fil passent par le standard.

Anya savait qu'il serait impossible de vérifier les relevés téléphoniques. Les standards d'un complexe hospitalier aussi grand traitaient des milliers de coups de fil par jour.

— Est-ce qu'il a donné son nom ?

— Non, mais il m'appelle par le mien, sans doute parce que je le dis en décrochant.

À l'extérieur, l'homme s'était décidé et il entra dans la boutique avec une jardinière d'œillets rouges.

— Puis-je vous aider, monsieur ? Elles sont jolies, n'est-ce pas ?

Tandis qu'il ouvrait son portefeuille et échangeait des banalités avec la fleuriste, Anya s'excusa, laissa sa carte sur le comptoir et demanda à Taylah de la tenir au courant, si d'aventure l'inconnu rappelait.

— J'espère que tout ira bien pour lui, répondit-elle en glissant le bristol dans la poche de son tablier.

De toute évidence, il n'aurait aucun problème. Le mystérieux individu ne voulait pas qu'on le retrouve et savait exactement comment rester incognito. Ce qui le rendait d'autant plus dérangeant.

Anya fit une halte à la cafétéria pour acheter un pain pita avant de prendre l'ascenseur jusqu'au deuxième. Elle entra dans la chambre 23, dont la porte était entrouverte.

Briony Lovitt était allongée, les yeux toujours rivés sur le plafond.

— Pouvons-nous bavarder quelques instants ? C'est le Dr Crichton.

Pas de réponse.

— Je vous ai apporté de quoi grignoter, au cas où vous auriez une petite faim.

Briony jeta un regard sur le pain pita, puis détourna les yeux.

— Je vous le laisse sur la table de nuit, si vous préférez, proposa Anya.

— Que *voulez-vous* de moi ?

Anya s'approcha un peu.

— Vous avez vécu une terrible expérience et je veux vous aider.

— Je n'ai pas besoin de votre aide.

— Mangez au moins quelque chose. Il y a certaines choses pénibles que l'on ne peut pas éviter, mais, si quelqu'un vous refile les restes d'un autre plateau, plaisanta Anya en se penchant, pour l'amour du ciel, n'y touchez pas !

Lentement, Briony tourna son regard vers le gage de réconciliation. D'une main, elle prit la tranche supérieure du petit pain et, de l'autre, en rompit un morceau. Elle sembla en savourer la vue et l'odeur.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Anya.

— Comment voulez-vous que je me sente ? Je suis coincée sur le dos, handicapée, et obligée de répondre à des questions banales et stupides. Qu'est-ce que vous éprouveriez si une personne sur deux vous balançait des platitudes destinées à vous remonter le moral ? Les infirmières chargées des soins quotidiens n'arrêtent pas de me dire de garder le sourire, malgré tout ce qui m'est arrivé. On nage en plein Disneyland, il suffit de verser dans l'optimisme béat et je vais à coup sûr me remettre à marcher.

La femme leva les yeux au ciel.

— Et puis il y a celles qui s'occupent des analgésiques. Elles s'apitoient sur mon sort : « Pauvre petite estropiée, évitez de parler trop fort, au cas où ça la dérangerait ! » Je me demande ce qui est le pire. En tout cas, elles rentrent toutes chez elles sur leurs deux jambes, alors que moi, je suis bloquée ici !

Anya tira le rideau autour du lit et força Briony à croiser son regard. Le soutien psychologique n'avait jamais été son fort et elle se bornait souvent à donner des infos d'ordre médical ou restait assise en silence. Elle n'arrivait même pas à imaginer les épreuves que cette femme avait traversées, ou ce qu'elle ressentait, et n'avait pas la prétention d'y parvenir.

— Les médecins urgentistes ont peut-être pensé que vous ne remarqueriez plus, mais j'ai lu votre dossier et il y a quatre-vingt-dix pour cent de chances que votre moelle épinière fonctionne à nouveau et que vous retrouviez l'usage de vos jambes. Vous souffrez d'un choc

dû à la chute, et les inflammations multiples doivent d'abord se résorber avant que quiconque puisse formuler le moindre pronostic.

— Les parties du corps que je peux sentir me font mal, mais ça m'est égal.

Briony mâchonna un peu de pain.

— J'ai fait la connaissance de Georgia l'autre jour.

Elle se figea et parut déglutir avec peine.

— C'est une enfant superbe.

Anya étudia la femme, en quête d'une réaction, d'un signe quelconque.

— Elle est mieux lotie sans moi.

La mère détourna le visage.

— Vous ne pouvez pas vraiment penser cela ?

La porte s'ouvrit et le bourdonnement d'une cireuse s'amplifia. La fille de salle poussa la machine sous le rideau, en brisant le peu d'intimité établie, puis s'en alla quand elle eut terminé.

Durant ses années d'internat, Anya avait soutenu maintes fois que si le rideau était fermé, les agents de service devaient repasser. La plupart du temps, on lui rétorquait : « On a tous un boulot à faire. Le vôtre n'est pas plus important que celui des autres. » Le personnel perdait trop souvent de vue que les hôpitaux étaient destinés à soigner des malades.

— Vous ne savez rien de moi.

Anya rapprocha une chaise du lit et s'assit.

— Vous avez raison. Vous êtes une étrangère, mais je sais ce que ressent une mère. J'ai un fils du même âge et ça fait mal d'être éloignée de son enfant. On pourrait mourir pour lui.

— C'est pourquoi c'est mieux pour elle, désormais.

Anya prit la carafe d'eau et remplit un gobelet qu'elle lui tendit, ne souhaitant pas la bouleverser davantage. Il lui faudrait du temps pour gagner la confiance de Briony. Elle n'avait pas dit grand-chose, mais au moins, elle avait parlé. On maîtrisait pleinement l'art de la médecine en écoutant ce que les gens ne disaient *pas*.

— Où pensez-vous aller après votre sortie ?

Briony but une gorgée et ignora son interlocutrice.

— L'infection d'herpès dont vous souffriez à votre admission était assez grave. Avez-vous par hasard des antécédents ?

— C'est donc ça le problème ? répliqua Briony en crachant presque sa boisson. Julie n'a pas à s'inquiéter. Ça n'a rien à voir avec elle.

— Mon travail consiste à informer toute personne ayant été en contact sexuel avec le virus. Je comprends que c'est très personnel, mais la pratique courante veut que nous essayions de réduire la propagation. Le type d'herpès dont vous êtes atteinte résiste aux médicaments et se traite donc très difficilement.

Briony ne réagit pas.

Anya décida de prendre un risque.

— D'autres femmes, dans des circonstances semblables aux vôtres, ont contracté le même genre d'infection, hormis le fait qu'on les a toutes retrouvées mortes. Je dois vous poser cette question : avez-vous été victime d'une agression sexuelle ?

Briony ferma les yeux.

— Non. J'étais consentante, si c'est ce que vous voulez dire. Satisfaite ?

— Je ne vous juge pas. Comprenez-moi, s'il vous plaît !

Bloc-notes en main, une femme toute guillerette frappa à la porte, puis passa sa tête en soulevant le rideau.

— C'est pour la location de télé, souhaitez-vous être connectée ?

Briony lui décocha un regard glacial.

— Foutez-moi la paix !

— OK, je reviendrai demain si vous changez d'avis.

La femme leva les yeux au ciel et s'en alla. Encore une interruption qui ne facilitait pas le dialogue.

— Je ne pense pas que votre chute ait été accidentelle, reprit Anya.

Briony se cramponna aux draps et à la couverture.

— Vous ne pigez toujours pas, c'est ça ?

— Alors, racontez-moi ce qui s'est passé, insista Anya. Aidez-moi à comprendre !

Au bout d'un long silence, Briony se mit enfin à parler.

— Il m'a emmenée dans la montagne. Pour une balade, disait-il, dans un coin isolé où personne ne nous verrait. Soudain, il a changé d'attitude, comme il le faisait au début. J'ignore ce que j'ai fait pour le rendre aussi furieux, il était comme transfiguré. Son regard s'est assombri et respirait la haine. Je ne savais plus quoi faire. J'ai tenté de

calmer le jeu, mais ça n'a fait que le mettre davantage en rage. J'ai paniqué et essayé de m'enfuir... ce que je lui avais promis de ne jamais faire.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? dit Anya en chuchotant presque.

— J'ai glissé sur un rocher et je suis tombée sur une petite corniche. Je pouvais tout juste m'accrocher à une branche au-dessus de moi. J'ai imploré son aide, mais il se contentait de m'observer, comme si j'étais une espèce d'animal idiot. Je sentais que ma main allait lâcher prise. Je grelottais. J'ai continué de le supplier, mais il restait seulement là, debout, à me regarder. Et puis il a annoncé que le moment était venu de faire un choix. J'étais la seule responsable de ce qui m'arrivait, j'avais trahi ma compagne, mon enfant, tout ce en quoi j'étais censée croire. Je ne méritais pas d'avoir une petite fille. Elle ne méritait pas quelqu'un d'aussi faible et d'aussi pitoyable dans son existence...

Briony s'exprimait d'une voix détachée. Elle aurait pu aussi bien réciter une liste de commissions.

— Il avait raison. Tout ce qu'il affirmait était juste. Il m'a dit que cela vaudrait mieux pour ma fille que je sois morte, elle n'aurait jamais à affronter une mère l'ayant abandonnée, ni le chagrin d'avoir été rejetée. Si je n'étais pas partie avec lui, j'aurais suivi quelqu'un d'autre. Si je mourrais maintenant, Georgia ne s'en souviendrait pas et, par conséquent, elle souffrirait moins.

Elle entortilla le drap autour de son doigt, en serrant si fort que qu'il vira au rouge sombre, puis bleuit.

— Ensuite, il a tendu les mains pour m'aider à remonter. Après avoir dit tout ça...

— Rien de ce qu'il a dit n'était vrai, insista Anya. Il mentait. Il s'est livré à un jeu pervers, particulièrement cruel.

Briony prit une profonde inspiration et grimaça sous la douleur.

— Non, il avait raison. Georgia vivra mieux en ne m'ayant jamais connue. Je l'ai délaissée. Et Julie ? J'ai entendu sa voix dans le couloir l'autre jour. Julie ne pardonne jamais. Alors, que me reste-t-il ? Mon entreprise n'aurait pas pu survivre. La santé, je ne l'ai plus. Je n'ai plus rien.

Elle se mit à pleurer. Les larmes se muèrent en sanglots et Anya, tentée d'appeler une infirmière, hésita et posa la main sur le front de Briony. Elle resta assise en silence, en caressant la tête de cette pauvre femme. Elle avait subi un traumatisme effroyable, mais avait sous-entendu qu'elle était consentante. Sur le plan sexuel, en tout cas. Un

peu plus tard, les sanglots cessèrent.

— Je dois vous le demander... Qui est cet homme ?

— Je ne sais pas. Je ne connais même pas son nom.

Anya lui prit la main.

— Savez-vous où il habite ?

— Non. Il m'a dit que c'était une surprise et il m'a bandé les yeux.

Anya passa une serviette humide sur le visage de Briony.

— Il a cherché à vous manipuler. Vous n'êtes pas la première.

Elle comprit combien ses propos pouvaient paraître insensibles, mais elle poursuivit.

— Avez-vous fait la connaissance de personnes de son entourage, lorsque vous étiez avec lui ?

— Non, il m'a dit que je rencontrerais les autres un jour.

Les autres ? Anya s'interrogea : faisait-il partie d'un groupe, ou s'agissait-t-il d'un mensonge supplémentaire pour manœuvrer ces femmes ?

Briony baissa les paupières.

— Je ne veux plus parler. Pouvez-vous, s'il vous plaît, demander à l'infirmière de m'apporter des antalgiques ?

— Bien sûr. Vous voulez bien répondre à deux autres questions ? Qu'est-ce qui vous a poussée à le suivre ?

Briony détourna la tête.

— Il a dit que son bébé était dans la voiture et qu'il avait verrouillé les portières par mégarde, en laissant les clés à l'intérieur. Je suis allée l'aider... il n'y avait aucun bébé.

C'était donc ainsi qu'il faisait monter les femmes dans son véhicule.

À partir de là, il pouvait les retenir, les droguer, faire d'elles tout ce qu'il voulait, à l'insu de tout le monde, même sur le parking d'un centre commercial.

— Comment êtes-vous finalement parvenue à lui échapper ?

La gorge de Briony se serra.

— Je ne me suis pas enfuie. J'ai lâché prise.

Après avoir quitté l'hôpital, Anya appela la maison de retraite pour obtenir des renseignements sur Lucy Tait. La directrice confirma que la mère de Lucinda Abbott s'était remariée, après que Phil eut succombé à une maladie pulmonaire. Kel Tait avait adopté sa belle-fille, qui avait donc ensuite pris son nom.

Anya était épuisée par son entrevue avec Briony.

Elle profita du trajet vers Annandale pour prendre le temps de réfléchir et de se détendre. L'autopsie de la mère de Lucy indiquait que la mort était due à une crise cardiaque foudroyante, mais aucun signe de maladie pulmonaire ou d'infiltration d'une substance fibreuse. Soit elle avait eu beaucoup de chance, soit elle n'avait jamais été exposée aux fibres, ce qui signifiait qu'elles avaient pu être inhalées ailleurs que dans la maison de famille.

Phil Abbott pouvait les avoir rapportées chez lui sur ses vêtements de travail et transmises à sa jeune enfant en la prenant régulièrement dans ses bras. Anya doutait de cette hypothèse, car la mère y aurait aussi été exposée en faisant la lessive, alors qu'elle était morte avec des poumons sains, selon le dossier. En revanche, Lucy avait pu passer du temps avec son père au moment où il était exposé à ce matériau. Peut-être possédait-il un atelier ? Elle se promit de renvoyer un e-mail au Dr Rosenbaum, au cas où d'autres détails lui seraient revenus en mémoire.

Son portable se mit à sonner. Elle s'arrêta dans une petite rue pour répondre, regrettant de ne pas avoir pris son kit mains libres. Le Northern Base Hospital avait admis aux urgences une femme prétendant avoir été violée par un groupe d'hommes. D'ordinaire, le Dr Beattie s'en serait chargée, mais elle avait été appelée à l'extérieur pour une affaire de famille et elle avait demandé que ce soit Anya qui la remplace.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Avec cette circulation, elle mettrait plus d'une heure pour se rendre là-bas, même en empruntant l'autoroute M2. Elle accepta tout de même en disant qu'elle arriverait au plus vite.

Elle téléphona ensuite à Elaine, qui lui transmit une série de messages. Dan Brody souhaitait lui parler, mais il passait sa journée au tribunal et lui demandait d'essayer de le rappeler.

Sabina Prior, de l'aide juridique, la remerciait pour son rapport au sujet du cas présumé de maltraitance sur enfant, et Mick Hayes était disponible pour une leçon de batterie cet après-midi. Il donnait un cours dans le quartier et pourrait se déplacer chez elle à 4 heures, sinon ce serait pour le lundi suivant.

Comme toujours, elle n'avait pas répété ni révisé son solfège. À chaque fois, son professeur lui disait poliment qu'elle pourrait au moins avoir la courtoisie de ne pas commettre les *mêmes* erreurs. Elle demanda à Elaine de reporter le rendez-vous au lundi après-midi. Ce qui lui laisserait le temps de s'entraîner, tout en sachant qu'avec Ben dans les parages tout le week-end les possibilités de jouer sérieusement seraient quasiment nulles.

Enfin, Martin voulait savoir s'il pouvait déposer son fils plus tôt vendredi, car il partait en week-end avec Nita. Anya composa le numéro de son ex-mari et laissa un message sur sa boîte vocale. Elle prévoyait de rester ce jour-là au cabinet et serait ravie d'accueillir Ben à n'importe quel moment.

Son mobile sonna à nouveau. Elaine avait oublié de mentionner un fax en provenance du professeur Hammond annonçant qu'il avait reçu les résultats : il était sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que les virus contractés par les victimes et celui de la malade hospitalisée provenaient de la même source. Elaine se plaignit du fait qu'il n'avait cité aucun nom et espérait qu'Anya comprenne de quoi il était question.

Hammond avait judicieusement omis les patronymes, au cas où la télécopie parviendrait par erreur à un autre numéro. Son attachement au secret médical impressionnait Anya et elle tenait à le respecter.

— Je sais parfaitement à quoi il fait allusion. Merci, Elaine.

Les cultures virales réalisées à partir des herpès de Fatima Deab, d'Alison Blakehurst et de Briony Lovitt possédaient toutes la même structure moléculaire. Les femmes avaient donc eu un contact sexuel

avec la même source.

Anya avait encore besoin de trouver d'autres éléments, d'autant que Briony refusait de parler de ce qu'elle avait vécu pendant sa disparition. À défaut de quoi, la police ne risquait pas de rouvrir une enquête à propos du décès de chaque femme.

Désormais, il était donc quasi certain que Briony avait eu des rapports avec le même homme... Si seulement elle pouvait se confier davantage.

Anya fit demi-tour et prit la direction du Northern Base Hospital. Elle mettrait Kate au courant des résultats ce soir et, demain, elle retournerait voir Briony pour tâcher d'en savoir plus.

Anya arriva à l'hôpital à huit heures et demie. Le personnel de jour ayant pris le relais, la toilette de la plupart des malades était finie. Dans le service de chirurgie, les médecins faisaient leurs visites avant ou après le passage au bloc opératoire, ce qui signifiait qu'elle avait toutes les chances de pouvoir parler à Briony sans être dérangée. Au bureau, l'infirmière croisée l'autre fois était debout en train d'étiqueter des prélèvements sanguins.

— Bonjour, docteur. Briony Lovitt vient d'avoir une prise de sang : il a fallu s'y prendre à deux fois, car elle n'était pas d'humeur.

— D'un point de vue médical, tout va bien ? s'inquiéta Anya en essayant de lire les consignes du service de pathologie.

— Elle a refusé son petit déjeuner, ce qui n'est pas inhabituel, mais je l'ai trouvée d'un teint un peu jaune. J'ai bipé l'interne et il a voulu vérifier que son foie fonctionnait bien. Il est au bloc toute la journée, mais il a dit qu'il ferait un saut pour la voir entre deux opérations. Sinon, Briony est toujours d'humeur massacrate. Si vous l'aviez entendue à l'instant, quand elle m'a fichue dehors : une vraie harpie !

En jetant un œil sur le tableau blanc servant de pense-bête aux médecins sans que le personnel ait besoin de les biper, l'infirmière ajouta : — Je vais quand même le noter là-dessus, pour que l'interne n'oublie pas.

— Que dit sa fiche d'observation ?

L'infirmière vérifia celle de la patiente, posée sur le bureau.

— Température bonne, pouls normal, tension artérielle : 110/70. L'insuffisance respiratoire n'a pas empiré depuis hier. L'interne a pensé que les antibiotiques avaient peut-être affecté son foie.

Elle plaça les prélèvements dans un sac en plastique avec le formulaire d'analyse et le ferma hermétiquement.

— Il craint surtout l'embolie pulmonaire. Ses poumons sont faibles, en l'occurrence. Imaginez un peu... survivre à toutes ces lésions pour

finalement mourir d'un caillot sanguin !

Elle déposa le sac en plastique dans une boîte bleue et alla rapporter la fiche de la patiente.

— Il faudrait vraiment avoir la poisse ou je ne sais quoi...

Une minute plus tard, elle était de retour.

— Vous pouvez y aller, mais je vous signale que madame ne veut voir personne...

— Merci.

Anya discuterait des fibres plus tard avec le chef de clinique. Briony avait peut-être besoin d'une bronchoscopie si les risques de caillots et d'infection étaient écartés. Elle se demanda également si cette femme, face à la réalité de la perte de son travail, de sa compagne et de son enfant, n'était pas en pleine dépression.

Elle frappa doucement à la porte et entra. Comme elle s'y attendait, Briony ne la salua pas.

— Bonjour, dit Anya.

Elle sortit une petite boîte en carton d'un sac en papier.

— J'ai pensé qu'un bagel vous ferait plaisir. J'ai aussi apporté un friand au jambon et au fromage.

Briony fixait le téléviseur. À la lumière, elle avait en effet le teint jaunâtre.

— Comment vous sentez-vous ?

Briony coupa la télécommande.

— Vous ne manquez pas de culot de revenir ici. Je pourrais vous poursuivre en justice.

Anya resta éberluée.

— Je ne comprends pas. Nous avons bavardé l'autre jour...

— Et vous n'avez pas su tenir votre langue. Il a fallu que vous alliez tout répéter à votre amie. Vous n'êtes qu'une garce et une menteuse. Foutez-moi le camp !

— Mais de quoi parlez-vous ? J'ai préservé le secret médical...

— Vous m'utilisez pour résoudre votre précieuse affaire et obtenir des bons points pour vos petits camarades.

Anya ignorait ce qui avait tant ébranlé la patiente.

— Je ne saisis pas ce qui s'est passé. Quelqu'un vous a rendu

visite ?

— Comme si vous ne le saviez pas ! Deux inspecteurs de la brigade criminelle sont entrés de force et m'ont menacée, au cas où je refuserais de coopérer. Ils ont affirmé qu'ils pourraient m'accuser d'obstruction au déroulement d'une enquête de police si je ne leur disais pas comment retrouver cet homme. Ils savaient que je vous avais déjà parlé.

Anya sentit son pouls s'accélérer.

— L'un d'eux était une femme ? Avec des cheveux noirs ?

Briony se mordit la lèvre.

— Ce qui me fiche vraiment en rogne, ce n'est pas votre amie inspectrice. Vous saviez ce que j'avais traversé et vous avez fait semblant d'être concernée...

D'une main, elle se tint les côtes.

— Et je vous ai crue !

Anya n'avait aucune idée de la manière dont Kate avait retrouvée Briony, mais elle se sentit responsable.

— Je suis désolée. La police a demandé votre nom, mais je ne leur aurais jamais donné.

— Comment savaient-ils que vous étiez venue ici ?

Anya savait qu'elle ne pourrait dire quoi que ce soit qui aiderait Briony à présent.

— Je suis navrée. Ce n'était pas censé arriver.

Briony se mit à hurler comme une hystérique.

— Être désolée n'arrange rien. Sortez maintenant ou j'appelle la sécurité. Dehors !

Anya ouvrit la porte, juste au moment où l'infirmière de tout à l'heure se précipitait dans la pièce.

— Que se passe-t-il ?

— Je partais à l'instant.

Briony baissa le ton :

— Vous n'êtes pas différente de lui, puisque vous vous servez des gens pour obtenir ce que vous voulez. Vous feriez un beau couple !

Anya gara sa voiture devant la brigade criminelle et appela Kate. Quelques instants plus tard, l'inspectrice apparut sur les marches de

l'entrée, tandis qu'Anya s'avavançait vers elle.

— Bon sang, mais qu'est-ce qui t'as pris d'aller la voir à l'hôpital ?

— Deux secondes, je sais que tu es en colère, dit Kate en levant les bras comme en signe de reddition.

— Et comment ! Briony Lovitt vient de menacer de me traîner devant les tribunaux pour violation du secret médical. Et que penses-tu des ravages que tu lui as causés sur le plan émotionnel ?

— On peut arrêter le mélo ? Elle est le témoin principal dans une enquête pour homicide présumé. Je n'ai fait que mon boulot. Comme tu n'allais rien me dire, il m'a bien fallu agir. De cette manière, tu n'étais pas directement impliquée et ta précieuse déontologie demeurait intacte. Pas besoin de faire pénitence ou de réciter des *Je vous salue Marie*, ou je ne sais quels trucs de catho.

— Tu t'es consciemment servie de moi pour interroger une patiente. Alors, comment t'y es-tu prise ? demanda Anya en marchant de long en large. Tu m'as fait suivre ?

Kate regarda autour d'elle. Des policiers qui entraient et sortaient du bâtiment commençaient à les remarquer.

— On peut en parler quelque part en privé ?

— Nom d'un chien ! Tu l'as *fait*. Tu m'as prise en filature !

Anya n'ignorait rien du sentiment de trahison. Ce n'était pas la première fois.

— Tu m'as compromise. Tout ça pourrait me faire radier de l'ordre des médecins, me coûter mon cabinet.

Kate leva les yeux au ciel.

— Ne soit pas ridicule ! J'expliquerai comment j'ai identifié le témoin. Personne ne te tiendra pour responsable.

Anya ne pouvait croire que son amie se soit montrée aussi fourbe. Désormais, les chances d'obtenir quoi que ce soit de la part de Briony se voyaient réduites à néant. Il était peu probable qu'elle se confie de nouveau à quiconque.

— J'espère que ça en valait la peine !

Anya tourna les talons et se dirigea vers sa voiture.

Kate lui emboîta le pas.

— Tu veux bien t'arrêter et réfléchir une minute ? On sait qu'il est arrivé la même chose à ces femmes. L'analyse ADN du fœtus nous est

revenue. Le gosse a été conçu par le même type qui a éjaculé dans la gorge de Debbie Finch. Cela n'a pas pu être Mohammed Deab. Tu disais que les virus provenaient de la même source. Je peux relier deux femmes avec l'herpès, et les deux autres avec l'ADN. Qu'est-ce j'étais censée faire d'autre ?

Anya s'arrêta devant son véhicule et fit volte-face.

— Là n'est pas la question. Tout espoir de découvrir celui qui se trouvait avec Briony s'est envolé en fumée. Elle est repliée sur elle-même et refuse de parler. Retour à la case départ. Un inconnu a couché avec ces femmes avant leur mort. Suspect, évidemment, mais, sans casier, on ne risque pas de lui mettre la main dessus, encore moins de l'inculper. Il est intelligent. Personne ne le voit enlever ses victimes, ou bien elles le suivent de leur plein gré. On n'a que dalle. Briony était la clé et elle ne parlera plus.

— Cela n'avait rien de personnel, reprit Kate, en levant de nouveau les mains en l'air. J'ai pris cette décision en fonction des circonstances. J'ai fait mon boulot.

— Tu parles, que cela n'avait rien de personnel !

Le portable de l'inspectrice sonna et elle prit l'appel en entraînant son amie par le bras. Anya se détacha et chercha maladroitement ses clés.

— Merde !... Je vous remercie... j'arrive tout de suite.

Kate raccrocha.

— Tu voudrais peut-être aller à l'hôpital avec moi...

Briony Lovitt a été transférée en réanimation. Elle est dans le coma.

Le chef des soins intensifs sortit de l'unité et demanda à parler à l'inspecteur Farrer. Le Dr Jim Ho reconnut Anya, qui avait fréquenté la même faculté de médecine que lui, et fut ravi de l'inclure dans la conversation, en portant d'ailleurs davantage son attention sur sa consœur que sur l'inspectrice.

— La patiente se trouve dans un état critique. Cela ressemble à un empoisonnement au paracétamol...

Kate l'interrompt :

— Attendez, vous êtes en train de dire qu'elle a fait une overdose d'*antalgiques* ici ?

— Je crains que les analyses de sang en apportent finalement la preuve.

Kate se frotta le menton.

— Comment une femme qui souffre d'une lésion à la moelle épinière, étendue de tout son long sur le dos, peut-elle se procurer une quantité suffisante de cachets pour se tuer ? Quelqu'un d'autre l'aurait empoisonnée ?

Jim Ho répondit d'un ton posé et sans avoir l'air condescendant.

— Je suppose que c'est possible, mais, à mon avis, peu vraisemblable. Le psychiatre l'a jugée dépressive, mais non suicidaire. Nous ne pouvons que supposer qu'au lieu de prendre ses analgésiques, elle les a stockés pour tous les avaler d'un coup. Au vu des taux révélés par les analyses et de l'ampleur des lésions à ses organes, j'imagine que la dose mortelle a été prise au cours de ces deux derniers jours.

Mains sur les hanches, Kate se mit à faire les cent pas.

— Comment peut-on se suicider dans un hôpital ? Vous autres médecins, est-ce que vous n'êtes pas censés remarquer quelque chose ?

Sa voix avait monté d'une octave. Anya et l'autre médecin y

reconnurent les signes évidents de l'anxiété.

— Dans le cas d'un empoisonnement au paracétamol, les symptômes peuvent très bien se déclarer très tard, et une dizaine de comprimés suffisent, expliqua-t-il sans paraître particulièrement sur la défensive. Les annotations sur sa fiche laissent entendre que Briony semblait stable ce matin, hormis une légère jaunisse.

— Je lui ai parlé et elle était lucide. La jaunisse se voyait à peine, confirma Anya.

— Les tests sanguins ont montré qu'elle souffrait déjà d'insuffisance rénale et son TP dépassait les 180.

Le Dr Ho s'adressait encore à son ancienne camarade de fac.

— Pardon ? dit Kate.

— Le *temps de prothrombine* correspond à un test pour mesurer le temps de coagulation. Le foie est responsable des facteurs coagulants et s'il manque à sa tâche le temps de coagulation augmente. Ce qui signifie un risque d'hémorragie.

— Est-elle consciente actuellement ? J'ai besoin de l'interroger.

— J'ai bien peur que non. Elle a développé une encéphalopathie résultant des dommages causés à son cerveau, et elle est dans le coma. Nous essayons l'hémodialyse, et nous saurons ce soir si nous avons réussi ou non.

Anya songea à Julie et à la petite Georgia.

— On a prévenu la famille ?

— Oui, mais personne ne s'est encore présenté.

Une infirmière sortit de l'unité en courant et appela le Dr Ho, au moment même où son biper sonnait et qu'un message annonçait un code 1 aux soins intensifs.

— Excusez-moi, je dois y aller, s'excusa t-il aussitôt.

Quelques minutes plus tard, quatre médecins arrivèrent au pas de course et se précipitèrent dans le service.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kate, en espérant une réponse d'Anya.

Anya pria en silence pour Briony. D'autres minutes s'écoulèrent. Personne ne réapparut.

— Bon sang, pourquoi les infirmières ne te surveillent-elles pas quand tu avales ces trucs, si c'est aussi dangereux ? marmonna Kate.

Le personnel laissait habituellement les comprimés dans un petit

gobelet sur la table de nuit. Par mesure de sûreté et pour des raisons juridiques, deux infirmières vérifiaient la médication lorsqu'elle était administrée, mais elles avaient trop de travail pour rester là et s'assurer que les cachets étaient effectivement avalés. Les patients pouvaient être aux toilettes, en compagnie d'un médecin, ou devaient prendre leurs pilules en mangeant et attendre leur plateau-repas.

Pendant qu'elles patientaient à l'extérieur du service, Kate appela son bureau. Anya savait que Briony avait préféré affronter la mort plutôt que de retrouver l'inconnu. La malheureuse avait perdu enfant, compagne, foyer, travail, et l'usage de ses jambes. Elle présentait des risques évidents de suicide, mais l'idée que Briony disposait des moyens de mettre fin à ses jours n'avait pas effleuré Anya. Elle aurait dû y songer !

Deux hommes d'âge moyen en costume sombre s'approchèrent de l'interphone à la porte des urgences et pressèrent le bouton. L'un d'eux se plaignait à voix haute du coût que représenterait pour l'hôpital un procès pour mort suspecte. L'autre l'approuva en disant qu'ils devraient alors déboursier des dizaines de millions.

Des administrateurs classiques : bienveillants et compréhensifs ! pensa Anya. Et si quelqu'un de la famille entendait leurs propos ?

Ils sonnèrent une nouvelle fois, puis franchirent la porte. Quelques minutes plus tard, le Dr Ho sortit de l'unité. À en croire son regard fuyant, les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Navré de devoir vous l'annoncer, dit-il à Anya et Kate, mais suite à une dégradation du métabolisme, Briony Lovitt a subi une série d'arrêts cardiaques. Malgré tous nos efforts pour la ranimer, elle est morte il y a quelques instants.

Samedi matin à 7 heures, Ben était assis devant un bol de céréales, des œufs brouillés – seule spécialité d’Anya réalisée au micro-ondes – et des toasts croustillants. Il trouva même de la place pour un muffin aux pépites de chocolat initialement prévu pour la pause thé. Heureusement, il ne remarqua pas le manque d’appétit de sa mère.

Elle songeait à Briony Lovitt et regrettait de ne pas avoir agi autrement. Elle avait beau se remettre en mémoire les événements de la semaine passée, Anya se sentait en partie responsable de la mort de la jeune femme.

À côté de son nouveau trésor, le dinosaure bleu, Ben l’assaillait de questions vitales : « Si on enterre les corps et que les gens vont au paradis, en quoi c’est fait, un fantôme ? », « Pourquoi Superman n’arrête pas les guerres ? », « Pourquoi on appelle ça un maillot de bain, alors que ça se mouille quand je me baigne ? », « Pourquoi y’a des mots qui commencent par “PH” au lieu de “F”, alors qu’on doit prononcer le son “F” ? »

Même en s’y préparant, les interrogations de son fils la laissaient perplexe la plupart du temps. Martin devait bien se douter que leur enfant était doué, à force de l’entendre s’interroger sur des choses impossibles à expliquer.

Ben jouait avec son dinosaure lorsqu’une autre idée lui traversa l’esprit. Il avala sa dernière gorgée de lait, puis lança :

— Maman, est-ce que Vaughan est ton petit copain ?

Le téléphone sonna au même moment. Sauvée par le gong !

— Salut, Elaine... Non, pas encore.

Ben observa sa mère. Contrairement aux enfants de son âge, il devinait souvent quand quelque chose clochait.

— Merci de m’avoir prévenue. Je te rappellerai.

Anya raccrocha et tenta de rassurer le petit, qui fronçait les

sourcils.

— Elaine voulait juste me parler d'un article dans le journal, au cas où j'aurais oublié de le lire, parce qu'elle sait que toi et moi on est très occupés.

Ben descendit de sa chaise, posa sa tasse et son assiette près de l'évier, puis reprit son jouet.

— Pourquoi ne pas monter là-haut te choisir une tenue pour aujourd'hui, Speedie ? On a une grande journée devant nous.

Il gravissait déjà l'escalier quand Anya ouvrit la porte d'entrée pour ramasser le journal. Elle déplia le quotidien pour l'ouvrir à la rubrique des faits divers. Elaine ne l'avait pas préparée au choc qu'elle reçut en découvrant la double page.

Le gros titre annonçait :

*QUAND L'HOMICIDE DEVIENT
UN ART DE VIVRE
UNE EXPERTE DANS LE PRIVÉ
ET DANS SON CABINET*

Le Dr Anya Crichton, éminente pathologiste médico-légale et médecin de profession, ne peut éviter, semble-t-il, le meurtre, dans sa vie privée comme dans l'exercice de ses fonctions. Serait-ce devenu une seconde nature ? Depuis l'âge de cinq ans, ainsi que l'a découvert Trent Wilkinson, plusieurs controverses ont jalonné son existence [...].

Au milieu de la page, elle découvrit un encadré avec une ancienne photo de Miriam, à son troisième anniversaire. C'était celle que la police avait utilisée des années plus tôt. La légende disait :

Miriam Reynolds disparue, présumée assassinée. On soupçonna des membres de la famille, mais aucune charge ne fut retenue contre eux.

Il n'était pas du tout fait mention de Billy Vidor, dans sa prison de Risdon. C'était une véritable entreprise de démolition, destinée à la discréditer. Dans quel but ?

Son regard fut attiré par une autre photo qui la stupéfia.

Le mari d'Anya Crichton, Martin Hegarty, fut renvoyé du Royal Huntley Hospital de Londres pour avoir injecté une dose mortelle de morphine à une patiente. En réalité, il n'a démissionné qu'après les pressions de la famille de la défunte, réclamant que justice soit faite. Hegarty ne put conserver son habilitation à exercer le métier d'infirmier en Australie. La famille de la victime demeure convaincue que l'hôpital a étouffé l'affaire et maintient qu'il aurait dû être inculpé d'homicide par imprudence. Elle dément que la femme ait sollicité l'euthanasie. C'est un collègue proche de Crichton qui a réalisé l'autopsie, un fait condamné par les avocats de la famille.

Quelques paragraphes plus bas se trouvait la photo d'Anya avec Scott Barker.

Son témoignage dans le récent procès de Scott Barker a joué un rôle clé dans l'acquittement de l'héritier du célèbre magnat. Il semble bien qu'Anya Crichton ait des amis haut placés.

Elle n'en croyait pas ses yeux. Mais la diffamation ne s'arrêtait pas là :

Le père de Crichton n'est autre que Bob Reynolds, qui a dernièrement fait pression sur le gouvernement de Nouvelle-Galles du Sud pour le développement, aux frais du contribuable, du programme de réhabilitation des prisonniers inculpés de crimes violents. Aux dires des voisins de sa mère, le Dr Jocelyn Reynolds, Crichton s'est brouillée avec sa famille, et on ne l'a plus vue à Launceston depuis son retour d'Angleterre en compagnie de son mari discrédité. À leurs yeux, priver sa mère de tout contact avec l'unique petit-fils de la famille constitue l'un des agissements les plus cruels de Crichton.

Anya lâcha le journal et se laissa tomber sur une chaise, accablée. Le délire médiatique s'acharnait de nouveau sur elle. Elle avait beau avoir fui très loin, on la poursuivait. Et l'on s'en prenait désormais à Ben.

Elle l'appela, mais il ne répondit pas. Affolée, elle s'apprêtait à grimper à l'étage, quand quelqu'un tambourina à la porte. Il y avait des éclats de voix à l'extérieur. Elle avait à peine ouvert la porte que Martin fonça dans la cuisine en jetant un journal sur la table.

— Cet entretien professionnel dont je t'ai parlé, tu sais ? Hier soir,

on m'a officieusement dit que j'avais décroché le job. Puis voilà que je reçois un coup de fil ce matin... un samedi... pour m'annoncer que le poste est finalement déjà pourvu et qu'il est inutile que je représente ma candidature. Bien sûr, je me suis dit que cela ne rimait à rien jusqu'à ce que je découvre dans le journal un article sur mon ex-femme, qui, comme par hasard, me décrit comme un assassin. Pas n'importe quel quotidien en plus : le plus gros tirage du pays !

Il s'assit en se prenant la tête dans les mains. Il avait l'air d'avoir pleuré.

— Tu sais bien qu'elle avait quatre-vingt-seize ans et souffrait atrocement... elle ne voulait pas de l'opération des intestins et ne pouvait plus attendre qu'on la soulage.

Il leva les yeux.

— Bordel de merde, tu cherches par tous les moyens à récupérer la garde de Ben ? C'est pour ça que tu leur as parlé de moi ?

— Martin, je n'ai rien à voir là-dedans.

Anya était choquée qu'il l' imagine aussi calculatrice.

— Tu sais que je ne me confie jamais à la presse. Un journaliste a appelé ici il y a deux semaines, un vendredi soir, en demandant si j'étais Anya Reynolds, de Tasmanie. J'ai refusé de répondre et il a commencé à me demander si j'avais tué ma sœur.

— C'est *ton* foutu boulot qui est à l'origine de tout ce cirque. Ça a toujours été le problème.

Ben descendit fièrement l'escalier, en short et en tee-shirt *Guerre des étoiles*.

— Papa ! Bonjour ! Tu viens avec nous ?

— Non, Ben. Prends ton sac. On s'en va.

Anya ne pouvait croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Tu ne peux pas l'emmener. J'ai un droit de visite légal.

— On part sur la côte, là où personne ne le connaît.

— Mais Papa, je veux rester ! Maman et moi, on va au musée...

Martin monta les marches quatre à quatre et Anya le talonna.

Il fourra le pyjama de Ben, sa brosse à dents et ses vêtements de rechange dans le sac de sport, puis s'apprêta à redescendre. Anya n'avait jamais vu son ex-époux aussi furieux.

Elle tenta de l'arrêter, mais il l'esquiva et attrapa Ben au passage, en bas de l'escalier.

— On doit en discuter ! supplia-t-elle.

Mais Martin la bouscula pour passer.

Ben se mit à pleurer et à gigoter dans les bras de son père.

— Laisse-moi, papa. Je veux rester avec maman. MAAAAMAN ! hurla-t-il comme Martin l'emmenait hors de la maison pour l'asseoir dans la voiture. Je veux maman !

Anya sentit les larmes lui monter aux yeux. Les cris de son fils lui déchiraient le cœur. Elle courut le réconforter.

— Tout va bien, Speedie, je t'aime. Papa est juste très en colère.

Elle lui tint la main, tandis que Martin sanglait l'enfant au siège auto, avant de claquer la portière.

Le petit appuyait les mains contre la vitre.

— Maman, je veux pas partir...

— Je sais que tu es en colère, Martin, mais ne punis pas Ben pour tout ça. Il n'y est pour rien. Écoute-le, tout ça lui fait beaucoup de peine.

Martin s'appuya contre le véhicule, le visage caché par son avant-bras.

— Il ne s'agit pas de nous, insista Anya, mais de notre enfant !

— Les choses commençaient tout juste à reprendre tournure. Mon entretien pour ce travail, l'école dont tu as parlé... Je souhaitais vraiment donner à Ben deux parents, même si on ne vit plus ensemble.

Du coin de l'œil, Anya aperçu un flash crépiter et elle se tourna pour découvrir une équipe de photographes s'avançant vers eux. Martin les aperçut aussitôt.

— Regarde ce tu nous as fait !

Il monta dans le véhicule, ferma la portière et démarra avant qu'elle puisse l'arrêter.

Les hurlements de Ben résonnaient encore en elle quand la voiture tourna à l'angle de la rue.

Anya regagna la maison et verrouilla la porte d'une main tremblante. Elle s'écroula par terre, la tête sur les genoux. Vingt-quatre heures plus tôt, tout allait bien, même mieux que depuis des années, semblait-il. Martin se réinstallait à Sydney avec Ben, les demandes d'expertises augmentaient, et elle avait gagné la confiance de Briony.

En une journée, Kate l'avait trahie en la faisant suivre et Briony s'était suicidée. À présent, Anya savait que sa vie privée était étalée au grand jour et que les vautours médiatiques se repaissaient déjà de la disparition de sa sœur. On avait porté gravement atteinte à son travail et un seul article avait suffi pour que Martin ne veuille plus remettre les pieds à Sydney. Elle risquait de perdre Ben pour de bon. Elle avait l'impression qu'on s'ingéniait à lui retirer tout ce qui comptait le plus dans son existence. Pour l'amour du ciel, pourquoi ?

Elle ne cessait d'entendre les cris de Ben, encore et encore, dans sa tête, elle aurait tout donné pour le tenir de nouveau dans ses bras et le protéger.

Au final, Briony avait peut-être eu raison d'abandonner son enfant, la petite fille ne souffrirait jamais d'avoir vu quelqu'un qu'elle aimait détruire sa vie. Ben était ballotté entre deux parents et Anya préférerait ne pas penser au traumatisme que la scène d'aujourd'hui avait dû lui causer.

Elle sentit ses larmes jaillir et tenta de se calmer. Comme si elle n'était que le témoin de son chagrin, elle ne put rien faire d'autre qu'attendre que les larmes cessent enfin. Elle se trouvait toujours assise dans l'entrée lorsque le soir tomba. Les yeux bouffis et souffrant d'un atroce mal de tête, elle se releva. Les jambes engourdis, elle marcha jusqu'au bureau d'un pas chancelant, puis tira les rideaux de la fenêtre donnant sur la rue. Après avoir allumé, elle s'empara d'une carte souvenir qu'Elaine conservait avec des photos de famille. « On a parfois des emmerdes », disait l'ange de l'illustration. Et le diable lui rétorquait : « Non. Il y a toujours un con à l'origine. »

Elle n'aurait jamais la chose qu'elle désirait le plus au monde : une vraie famille. Changer de travail et se mettre à son compte étaient censés l'aider à récupérer Ben. Et voilà que sa profession l'éloignait encore de lui, peut-être pour toujours.

Peut-être que les journaux avaient raison. Elle attirait les meurtres. Les gens qui l'approchaient souffraient. Miriam, Martin, Ben... À présent, Briony était morte et Anya en était en partie responsable. Sans rien pouvoir y changer.

Après les révélations du quotidien, il lui serait impossible de travailler. Personne ne voudrait d'un témoin expert sulfureux, que les jurés reconnaîtraient grâce aux articles cinglants parus dans la presse. Quelqu'un qui était l'assassin présumé de sa sœur et qui avait caché le meurtre commis par son mari ne serait guère crédible dans un tribunal.

De violents coups frappés à la porte la firent sursauter. Elle hésita et resta debout dans le couloir, ne voulant voir personne.

Elle ne fit pas de bruit, dans l'espoir que le visiteur s'en irait.

Mais celui-ci insista.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle d'une voix cassée.

— Dan Brody. Je peux entrer ? Il fait froid dehors.

— Je ne suis pas présentable. On peut se voir demain ?

— La seule lampe allumée est celle du bureau. Si tu n'es pas présentable dans cette pièce, ça m'est égal !

Anya s'essuya le nez du revers de la main et ouvrit la porte.

Brody était là, une bouteille à la main, comme si la seule vue de l'avocat réjouirait le premier venu.

— Tu tombes bien.

— Je vois ça. C'est pourquoi je me suis déplacé. Ton répondeur est saturé.

Anya croisa les bras et le laissa entrer.

Brody fila directement à la cuisine, ouvrit les placards jusqu'à ce qu'il dénicher deux verres, puis se mit à farfouiller dans le premier tiroir.

— Le tire-bouchon est rangé dans le troisième en partant du haut, dit-elle, résignée.

Elle n'avait aucune idée de la raison de sa visite.

Il ouvrit la bouteille, servit le vin, puis lui tendit un verre. Ils

allèrent au salon et s'installèrent sur le canapé. Anya ramena ses jambes sous ses cuisses et resserra son cardigan en laine autour d'elle. Dès la première gorgée, le vin lui apporta une agréable sensation d'apaisement.

Brody s'avança au bord du sofa, promenant son doigt sur le bord du verre.

— J'ai lu le journal. Je me suis dit que tu avais dû tomber des nues en voyant ça. J'ignorais que... Brenda ne m'en a jamais parlé, je veux dire.

— Elle n'était pas au courant. Personne ne le savait à Newcastle.

— Bon sang, ça doit être sacrément lourd à porter. Je rencontre sans arrêt des gens qui gardent des secrets, mais en général, pour sauver leur propre peau.

Anya but une seconde gorgée et attendit de reprendre des couleurs.

— Pourquoi es-tu venu ?

Il la dévisagea quelques instants, puis s'adossa au canapé. Elle ne s'attendait certes pas à le voir endosser le rôle du thérapeute bienveillant.

— Je voulais vérifier que tu n'avais pas fui le pays en me laissant en plan. J'ai toujours besoin de toi pour l'affaire Deab.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle, sans réellement s'en soucier.

— On ne l'a plus agressé en prison, mais il la boucle au sujet de la mort de sa fille. Il a l'air de croire qu'avoir braillé ses aveux devant des témoins n'a pas grande importance. Comme il est déjà en détention provisoire, la police attend encore un peu avant de l'inculper officiellement.

Brody sortit une coupure de presse de la poche arrière de son jean et la lui tendit.

Elle posa son verre par terre et déplia l'article.

— Ne t'inquiète pas, tu n'es pas citée dans celui-ci ! ironisa-t-il.

Le papier, qui datait d'un an, débattait du multiculturalisme, à savoir si les Australiens devaient ou non tolérer des croyances différentes. On y exposait le cas d'une jeune fille d'origine syrienne, enchaînée à son lit et battue à mort.

— Au milieu de la troisième colonne, précisa Brody.

Mohammed Deab, de Greystanes, un ami du père de la jeune Syrienne,

a déclaré que si un père découvrait que sa fille avait couché avec un homme avant le mariage, il était forcé de la tuer. « Je serais fier d'aller en prison, si mon acte permettait de laver le déshonneur qui entache ma famille.

— Désolée, Dan. Je ne vois pas comment je peux t'aider davantage. J'envisage de fermer mon cabinet et de repartir à Newcastle.

— Des conneries, tout ça ! Tu as juste une poussée d'hormones, ou je ne sais quoi.

Anya n'avait pas l'énergie de le contredire.

— Allez, où est passée Miss Je-sais-tout qui mène tout le monde à la baguette et qui est toujours en train de m'emmerder ?

— Elle nage en plein scandale, on dirait.

— Toute personne qui mérite d'être connue soulève la controverse. Putain, de quoi tu te plains ? Te voilà figurant au beau milieu de la famille royale et de nos chers hommes politiques. Deab risque d'être inculpé pour meurtre et, d'après mes sources policières, ils pourraient le relier à un certain nombre de morts suspectes, celles sur lesquelles tu enquêtes.

Anya se rappela soudain sa conversation avec Kate.

— Plus maintenant. L'ADN prélevée sur deux des défunt(e)s ne correspond pas à celui de Mohammed. Les chances qu'il soit impliqué dans les autres décès sont minimes, surtout s'il n'est pas atteint d'herpès.

— Eh bien, c'est déjà quelque chose. Tu penses que c'est quelqu'un d'autre qui a tué Fatima ?

Trop heureuse de changer de sujet, elle répondit sincèrement.

— Je crois que ce n'est pas lui qui a fait le coup. En tant que père, il se pourrait qu'il soit passé là-bas après la mort de sa fille et laissé un mégot de cigarette, mais je pense que sa mort est vraiment liée à celle des autres femmes.

— Suffit qu'il continue à ne plus ouvrir sa gueule...

Brody acheva son verre d'un trait et alla se resservir.

— Et les fameuses fibres ? demanda-t-il depuis la cuisine.

— J'essaye toujours de les identifier. J'imagine que tu ne t'y connais pas assez en musique et en haut-parleurs ?

— Non, hormis les cuivres et les cornemuses, ce n'est pas mon

truc.

Anya l'imaginait très bien en train de passer des disques de fanfare écossaise au cours un dîner en amoureux.

— Dan, si je me retrouve mêlée à une enquête du coroner suite à un décès récent à l'hôpital, la presse va en faire ses choux gras.

— Et alors, c'est ton job, non ?

— En fait, c'est moi qui ferais l'objet de l'instruction.

Anya reprit son verre et fit doucement tourner son contenu.

— Une femme que j'ai interrogée à l'hôpital s'est suicidée. Avant sa mort, j'ai essuyé le gros de sa colère en présence d'une infirmière. Cela risque de ressortir à l'instruction. Je suis convaincue qu'auparavant elle a survécu à une agression du même homme que celui qui est impliqué dans la mort des femmes aux fibres suspectes.

— Il va donc falloir revoir ta technique d'interrogatoire. Je le savais déjà, dit-il en revenant s'asseoir au salon.

— Dan, je ne plaisante pas. Par mon attitude, j'ai contribué à sa mort.

— Écoute, tu n'es pas responsable des faits et gestes de tous tes semblables. Elle a pris sa décision toute seule et si tu l'as ébranlée, elle devait déjà être drôlement instable. Si cela n'avait pas été toi, cela aurait été quelqu'un d'autre.

Il finit son deuxième verre, se leva et palpa ses poches en quête de ses clés de voiture.

— Quoi qu'il en soit, continue d'enquêter sur ces autres cas. Ce que tu découvriras pourrait bien sauver la peau de Deab. Et ne crois pas que tout le monde va gober les inepties publiées dans le journal. Mon chat a déjà chié dessus dans sa litière.

Anya le raccompagna à la porte.

— Merci pour le vin. Au fait, tu ne t'occupes pas des litiges contre les hôpitaux ou les médecins, par hasard ?

— Les toubibs et les compagnies d'assurances ? Pas question. Je ne peux pas me permettre d'entacher ma réputation en traitant avec toute sorte de voyous. Apporte-moi un bon crime et j'en fais mon affaire ! ajouta-t-il avec un clin d'œil, avant de s'en aller.

Anya alluma ensuite son ordinateur en guise de compagnie. Pour la quantité de travail que Dan avait fourni, il méritait de pouvoir clore ce dossier. Si elle fermait le cabinet, Elaine devrait percevoir des indemnités de licenciement. Elle lui en parlerait lundi matin, afin de lui laisser le temps de chercher une autre place.

Anya surfa sur le Net pour se renseigner sur les enceintes acoustiques et les sociétés qui en fabriquaient.

Quelqu'un devait forcément savoir d'où provenaient ces foutues fibres.

Assise par terre dans son salon, Kate Farrer pataugeait au milieu de relevés téléphoniques. Si elle ne trouvait rien rapidement, elle allait essuyer une engueulade de première par son officier supérieur. L'année fiscale s'achevant dans trois mois, il fallait diminuer les dépenses pour tenir le budget. Ce qui signifiait une réduction du personnel temporaire et des frais non essentiels à la résolution d'une affaire. Kate ne trouvait rien de plus horripilant que les chefs obsédés par l'argent. Résoudre des homicides ne coûtait pas moins cher à cette époque de l'année, simplement parce que les fonds étaient en baisse. Cela voulait juste dire que moins de ressources étaient allouées pour que les chiffres fassent bonne figure d'ici la fin juin. Voilà tout ce dont se souciaient ces abrutis.

Le nombre de meurtres ce mois-ci représentait le double de celui de mars. Avec moins de personnel, cela signifiait davantage d'heures supplémentaires non payées et de crimes non résolus. Tout en lui collant une demi-douzaine d'affaires en qualité de *consultante*, en plus de sa charge de travail, le patron la tannait pour qu'elle obtienne des résultats. Eh bien, elle allait lui en fournir un avec l'affaire des femmes aux fibres suspectes. Ils avaient déjà l'ADN. Mais à quoi servait une technologie aussi onéreuse quand il vous manquait l'assassin pour établir des comparaisons ? Son dernier espoir résidait dans la découverte éventuelle d'un lien entre les victimes, avant leur disparition.

Elle avait passé la semaine entière à épilucher les relevés téléphoniques, essayant de trouver deux numéros identiques que l'on aurait composés depuis le cabinet médical de Merrylands, aux heures de travail de Fatima Deab, depuis la maison des Blakehurst et des Finch, et du couvent de Rouse Hill.

Elle consulta de nouveau les appels sortants de cette communauté religieuse dans les six mois précédant la chute du Gap. Elle étira son dos et se frictionna le cou, les chiffres s'embrouillant dans sa tête. À chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle voyait une multitude de

numéros clignoter.

Elle avala la dernière bouchée de poulet réchauffé, faisant une tache de graisse sur un feuillet.

— Merde ! Merde ! Merde !

À l'aide d'un Kleenex, elle nettoya la page et vérifia à deux fois que les numéros restaient visibles.

Elle revint à l'avant-dernier feuillet du relevé de Fatima. Le troisième numéro avait l'air identique à celui que la trace d'huile avait presque effacé.

Après s'être essuyé les mains sur son pantalon, elle saisit les deux feuilles de papier et les compara : 9,9, 8,8... Bingo ! Tous les numéros correspondaient. Elle vérifia encore une fois à la cuisine, sous une lumière plus puissante. Cela ne faisait aucun doute, quelqu'un du cabinet médical avait appelé le même numéro que quelqu'un du couvent. Elle vérifia l'horaire à partir des notes prises lors des interrogatoires. L'appel au cabinet avait été passé à 1 heure de l'après-midi, un mercredi, pendant que la doctoresse effectuait ses visites à domicile. Fatima se trouvait seule à ce moment-là.

L'appel en provenance du couvent avait eu lieu à sept heures et demie du matin, un lundi. Clare ne prenait pas le train avant 8 heures, elle avait donc eu le temps de téléphoner. Peu d'entreprises ou de commerces étaient ouverts aussi tôt, ce qui signifiait plus que jamais que ce lien n'était pas qu'une simple coïncidence.

Ragaillardie à l'idée d'avoir enfin un numéro à pister, Kate sortit les feuillets des deux autres affaires et, deux heures et demie plus tard, tomba sur la même série de chiffres. Sur le relevé téléphonique du portable d'Alison Blakehurst, cette fois.

Elle saisit son propre mobile et appela l'inspecteur de service responsable des communications.

— Inspecteur Kate Farrer. J'ai besoin de trouver le nom d'un abonné à partir d'un numéro... Oui, c'est urgent.

Elle attendit qu'on lui passe son supérieur. Une fois qu'il fut enfin en ligne, celui-ci refusa de lui fournir le renseignement, à moins que cela n'implique une urgence extrêmement grave. Elle décida de mentir, quitte à en affronter les conséquences plus tard.

— Tout porte à croire qu'une femme a composé le numéro, s'est rendue ensuite sur place et court en ce moment un grave danger.

Elle indiqua son numéro de portable et raccrocha. Dans une heure, elle connaîtrait le point commun de ces femmes.

Regonflée à bloc, Kate s'octroya une longue douche bien chaude en massant ses cervicales endolories. Elle enfila ensuite sa tenue de jogging préférée et se coiffa. Par réflexe, elle s'apprêtait à appeler Anya, puis se ravisa.

En ayant suivi discrètement son amie, elle pensait avoir bien agi, mais Anya voyait les choses différemment. Les médecins et leur fameuse déontologie lui tapaient sur les nerfs. Interroger Lovitt était nécessaire pour l'enquête. Pourquoi Anya ne pouvait-elle pas le comprendre ?

Lorsque son mobile se mit à jouer la musique des *Sept Mercenaires*, l'inspecteur dérapa sur les journaux du week-end qu'elle n'avait pas ouverts et en déchira les premières pages en tombant par terre.

Elle s'empara du téléphone, tout en sentant l'impact douloureux du sol sur son coccyx. L'inspecteur avait identifié l'abonné, le numéro était celui d'un centre d'aide d'urgence en ville : le Central Crisis Centre.

Tout devenait plus logique, à présent. Ces femmes avaient des problèmes et cherchaient à l'évidence un soutien psychologique. Demain, à la première heure, Kate découvrirait qui répondait aux appels dans ce centre. Si l'ADN de l'un des écoutants correspondait, la police aurait trouvé le salopard qui avait baisé et probablement tué ces femmes.

Le tout était de savoir comment Debbie Finch et Briony Lovitt s'intégraient dans le scénario. Kate était incapable de les relier à ce centre d'appel. Elle parcourut les pages blanches de l'annuaire à la lettre « C ».

L'association possédait deux numéros. Elle nota le second et parcourut soigneusement les relevés téléphoniques.

Elle découvrit que Debbie avait composé le deuxième numéro à deux reprises et, à minuit, Kate détenait la dernière réponse qui lui manquait : Briony Lovitt avait, elle aussi, appelé le centre une semaine avant sa disparition.

Incapable de dormir, elle décida d'envoyer un e-mail à Anya pour lui faire part de ses découvertes. Elle enquêterait sur l'association le lendemain et tâcherait de trouver quelque chose. Elle termina son courrier électronique en disant que Briony n'était pas morte en vain. À 2 heures du matin, elle se glissa, épuisée, dans son lit et s'endormit tout habillée, en oubliant d'éteindre la lumière.

Kate fut réveillée par un moteur de voiture qui s'emballait dans la

rue. Le véhicule avait sérieusement besoin d'un réglage. Elle éteignit sa lampe et regarda discrètement par la fenêtre. Elle aperçut une Corolla bleue, identique à celle d'Anyà. Son amie avait peut-être lu son e-mail et était venue discuter, mais elle s'était finalement ravisée et hésitait à sonner.

— C'est idiot ! On a besoin de tirer tout ça au clair.

Elle enfila ses mules et sortit en frissonnant dans l'air frais du petit matin, puis s'approcha du conducteur.

Ce ne fut qu'une fois à la vitre qu'elle s'en rendit compte : ce n'était pas Anyà qui était au volant.

Anya ne remarqua pas l'arrivée d'Elaine.

— Non, je ne fréquente pas les clubs sadosomasos ! Si vous rappelez encore, je préviens la police !

Elle raccrocha violemment.

— La matinée s'annonce mal ?

— Il n'est que 8 h 05 et j'ai l'impression qu'il est déjà minuit.

Anya s'affala dans le fauteuil de la secrétaire et se frictionna les tempes.

— Jusqu'ici, on a eu des appels de la radio, de la presse écrite et de la télé, des talk-shows, des confrères et, bien sûr, tous les loufoques qui veulent rencontrer l'*attraction fatale* citée dans les journaux du week-end.

— Une fois que tu ne seras plus dans leur collimateur, ils te ficheront la paix. C'est juste ton quart d'heure de gloire...

Comme si elle regrettait sa remarque, Elaine s'empressa de la laisser pour aller voir qui venait de sonner à la porte.

— Non, elle ne signe aucun autographe. Bonne journée.

Moins d'une minute plus tard, nouveau coup de sonnette.

— Oh... bonjour... merci, dans ce cas, cela nous ferait plaisir. Mais je vous ai déjà indiqué un labo d'analyses.

Anya leva la tête qu'elle se tenait entre les mains.

— *Sperm Man* monte la garde pendant un moment. Il ne veut pas que ça t'empêche d'examiner les sous-vêtements de sa femme.

Anya poussa un gémissement et battit en retraite à l'étage avec son ordinateur portable.

— Je ne veux parler à personne. Je vais finir deux ou trois rapports et c'est tout.

Installée sur son lit, elle eut du mal à se concentrer et tapa plusieurs fois sur le clavier la même ligne concernant des lésions subies par une victime lors d'un accès de violence domestique. Sabina Pryor pourrait toujours trouver un autre expert.

Quelques minutes plus tard, les sonneries incessantes du téléphone l'obligèrent à débrancher l'appareil de sa chambre.

Après avoir pris deux aspirines, elle s'assit en tailleur et fit le brouillon d'un courrier pour Sabina, proposant une liste de praticiens médico-légaux avec leurs coordonnées. À midi, elle n'avait rien fait de plus.

Elaine s'aventura au premier avec du café et un sandwich, mais les cachets lui avaient donné des brûlures d'estomac.

— Je n'ai pas faim. Merci quand même.

Elaine paraissait fatiguée. Ce n'était pas évident pour elle de gérer les répercussions du week-end.

— Comment tu t'en sors ?

— Eh bien, tu as eu... nous avons eu, devrais-je dire, deux demandes en mariage, et un appel obscène pour terminer la matinée. Trois personnes veulent voir à quoi ressemble celle qui attire les meurtres.

Elle posa le plateau sur la commode.

— Bref, je me suis débrouillée. Je viens de mettre le répondeur, pour que l'on puisse souffler un peu. Et entre Martin et toi ?

Anya se leva et regarda par la fenêtre.

— Il a pris Ben avec lui samedi matin. Il était tellement furieux, Elaine, qu'il m'a fait peur ! Ben n'arrêtait pas de me réclamer en hurlant. Ça m'a brisé le cœur, dit-elle avec un serrement dans la gorge.

Elaine hocha la tête en silence.

— On peut comprendre le choc que Martin a reçu.

Il va se calmer, il se calme toujours.

— Je m'inquiète des conséquences pour Ben.

— Ce gosse est incroyable. Je suis sûre qu'il va surmonter l'épreuve. En attendant, pourquoi ne pas l'appeler, ne serait-ce que pour te tranquilliser ?

Anya rebrancha le téléphone lorsqu'Elaine s'en alla et appela.

Ce fut Nita qui répondit en chuchotant que Martin ne souhaitait

parler à personne. Ben avait pleuré jusqu'à ce qu'il s'endorme dans la voiture et n'avait pas dit grand-chose. En ce moment, il était allongé par terre avec son dinosaure bleu et regardait un dessin animé à la télé. Plutôt que d'éviter Nita comme elle l'avait fait jusqu'à présent, Anya lui était reconnaissante de lui avoir donné des nouvelles de son fils. Cette femme avait l'air d'être sincèrement attachée à Ben et à Martin, et elle semblait comprendre l'inquiétude d'Anya. Elle suggéra de la rappeler quand Martin serait sorti faire du surf dans l'après-midi, ainsi, ils éviteraient toute dispute et Anya pourrait parler à Ben aussi longtemps qu'elle le souhaitait.

À 4 heures, les téléphones avaient cessé de sonner et Elaine lui cria d'en bas qu'elle allait fermer à clé la porte d'entrée. Anya quitta son refuge du premier étage et se hasarda au rez-de-chaussée, juste quand son professeur de batterie arrivait.

— Salut. Prête pour jouer un truc nouveau cette semaine ?

Mick Hayes tenait une pile de partitions. Anya avait oublié la leçon. Les événements du week-end avaient occulté tout le reste.

— Ce n'est pas vraiment le moment idéal. Désolée, Mick. Je vais te régler le cours, bien sûr.

— Tu vas bien ? Tu as...

— Une mine de déterrée, je sais. Tu n'as pas lu le journal de samedi ?

— Non. On a donné un concert vendredi soir et après, j'étais vanné.

À en croire ses cernes et sa barbe de trois jours, le vendredi soir avait du se prolonger tout le week-end, songea-t-elle. Mick jouait dans un groupe qui avait vendu un certain nombre de CD dans les clubs de la ville. Brusquement, elle repensa à ses interrogations concernant les haut-parleurs.

— À vrai dire, tu peux peut-être m'aider. J'ai besoin d'en savoir plus sur les enceintes acoustiques. Jusqu'ici, je sais qu'elles contiennent des aimants, du carton et pas grand-chose d'autre. Comment peux-tu déterminer si un baffle est de bonne qualité ?

— Facile. Si elle est produite par l'un des plus grands fabricants, il y a des chances qu'elle soit correcte. Tu t'en tiens aux marques connues et tu ne devrais pas être déçue. On trouve aussi de bonnes occases, si on sait ce que l'on recherche.

— Je m'en souviendrai, dit Anya en souriant pour la première fois de la journée. Au fait, quel est l'élément primordial pour faire un bon haut-parleur ? Si tu devais en construire un, je veux dire ?

— Je n’y ai jamais pensé, répondit-il en écartant la frange qui lui barrait les yeux. Mais je connais un gars qui a fait tester du matériel dans cet endroit où ils ont une chambre spéciale et où ils font de la recherche sur l’acoustique et l’audition. L’endroit se trouvait où déjà ?

À Lindfield, je crois.

Une idée germa dans l’esprit d’Anya.

— Tu sais de quel genre de pièce il s’agit ?

— Cela ressemble à un studio d’enregistrement classique, j’imagine. Avec une sorte de mousse sur les murs pour absorber les sons.

Depuis le début, Anya supposait que les fibres étaient contenues dans les baffles, mais si l’ingénieur du son avait tenté de construire un haut-parleur parfait, il avait dû logiquement le tester, peut-être dans son propre studio. Sans le vouloir, Mick venait de lui suggérer une autre provenance pour ces fibres inconnues : et si elles ne s’étaient jamais trouvées dans les enceintes, mais plutôt dans la chambre d’essai ?

— Merci, Mick. Le temps de trouver mon sac et je vais te payer le cours.

Il secoua encore sa frange, qu’Anya aurait volontiers coupée d’un coup de ciseau ou retenue avec une pince, pour lui dégager les yeux.

— Tu es sûre de ne pas vouloir de cours ?

— Tu m’en as appris bien plus que tu ne peux l’imaginer !

Kate Farrer rêvait qu’elle était redevenue enfant, seule et effrayée. Recroquevillée sur elle-même, elle chercha à tâtons les draps et la couverture pour s’y lover, se protéger du monde. Un souffle d’air froid effleura son corps et fit dresser ses poils. Elle frissonna et ouvrit les yeux dans le noir absolu. Elle battit des paupières, en quête de la lueur rouge du réveil sur sa table de nuit. Il avait disparu. Elle déplaça son bras et ne sentit qu’un matériau dur et froid au-dessous d’elle.

— Bon sang, mais... où suis-je ? articula-t-elle péniblement, la bouche trop sèche pour former des mots.

En se redressant, elle passa la main sur ce qui semblait être une grille métallique. Les trous étaient assez gros pour y glisser ses doigts.

Kate entendait battre son cœur, l’unique son qu’elle pouvait percevoir. Ses mains froides palpèrent son corps, elle remua un peu les jambes et les pieds. Ni blessure ni fracture. Elle comprit alors que ses mains effleuraient sa peau : elle était nue.

— Nom de Dieu !

Elle se cramponna le ventre et eut un haut-le-cœur. Son pubis était rasé. Cédant au désespoir et à la panique, Kate hurla à s'en briser la voix. Trop effrayée pour accepter ce qu'il avait encore pu lui faire subir, elle tenta de se focaliser sur l'endroit où elle se trouvait.

Réfléchis, Kate, réfléchis ! Elle rassembla toute son énergie pour se concentrer. Elle se rappelait avoir examiné les relevés téléphoniques, puis s'être endormie. Que s'était-il passé ensuite ? *Putain, pourquoi je n'arrive pas à m'en souvenir ?* La drogue. Il avait dû la droguer. Sinon elle ne serait pas là.

— À l'aide ! Au secours !

Elle avait beau s'égosiller, personne ne répondait. L'obscurité l'enveloppait et elle grelottait de manière incontrôlable.

Qu'est-ce qu'il m'a fait, bordel ? Elle se passa la main sur les yeux, se frotta les paupières. Toujours rien. Pas de lumière, aucun mur, rien.

Les tempes bourdonnantes, elle versa des larmes qui roulèrent sur sa poitrine.

Putain, qu'est-ce qu'il a fabriqué ? Je suis aveugle ? Mon Dieu, non. Faites que je ne sois pas aveugle...

Sentant la nausée monter en elle, elle se frotta encore les yeux, comme pour les forcer à voir. Quelque chose.

N'importe quoi ! De la bile s'échappa de sa bouche et le liquide chaud dégouлина entre ses jambes, l'envahissant d'une odeur insoutenable.

La panique s'empara d'elle. Elle s'agita et poussa des cris, puis reprit son souffle, et recommença. Essayant de trouver une issue, elle se mit à quatre pattes et rampa ainsi entre deux hurlements. À l'aide de ses doigts, elle palpa la grille en avançant tout doucement. Soudain, le sol disparut et sa main tâtonna dans le vide. Ses genoux sentaient toujours la pression de la grille, qui semblait s'interrompre un mètre environ devant elle. Sans remuer les jambes et en gardant l'équilibre, elle fit courir sa main le long de ce qui semblait être une bordure, laquelle menait à une chaîne épaisse et tendue vers le haut.

Elle l'agrippa pour se hisser debout et comprit que celle-ci se prolongeait et devait être fixée au plafond. Si seulement elle parvenait à y grimper...

Les jambes tremblantes, elle prit une profonde inspiration et se haussa sur la pointe des pieds pour s'accrocher de toutes ses forces, mais ses doigts glissèrent le long des maillons humides. Elle renifla ses mains avec précaution. De l'huile. Merde. Il avait graissé cette putain

de chaîne !

Kate se remit à quatre pattes et tapota le sol pour évaluer sa superficie. La grille se révélait assez grande pour s'allonger, mais pas aussi large qu'un lit. Cette plate-forme était suspendue aux quatre coins par des chaînes, chacune recouverte de graisse au même niveau.

Nom de Dieu ! Il avait tout fait pour qu'elle ne puisse pas en descendre.

À l'autre bout de la grille, les doigts de Kate effleurèrent un petit récipient en plastique contenant un morceau de tissu, ainsi qu'un gobelet rempli d'un liquide frais et inodore.

Armée de ses nouveaux *outils*, elle revint au centre et s'accroupit. Répartissant son poids en écartant les jambes, elle trouva l'équilibre et se releva. La première fois, elle trébucha et faillit tomber du plateau, comme si le sol s'était dérobé sous ses pieds. Elle ferma les yeux, dans l'espoir que cela l'aiderait, puis recommença. Cette fois, elle se tint debout de toute sa hauteur et leva les mains : aucun plafond, aucun mur, aucun endroit où s'accrocher, s'appuyer.

La plate-forme se trouvait certes en suspension, mais à quelle hauteur ? Quel était donc cet endroit ? Peut-être pouvait-elle descendre ?

Elle renversa tout le gobelet dans le vide et tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint.

Il s'agissait bel et bien d'une sorte de plateau, trop élevé pour pouvoir en sauter. Et elle était sans doute aveugle. La panique l'envahit à nouveau et ses tremblements reprirent, tandis qu'elle se lovait en position fœtale, suppliant que l'on vienne la délivrer.

Anya pénétra dans l'atrium du National Research Centre for Hearing and Acoustics (30), un grand complexe en béton que l'on ne voyait pas de la route, à cause des arbres et de la verdure qui l'entouraient. Après l'avoir entendue expliquer brièvement qu'elle venait s'informer, le vigile de l'accueil appela le responsable des recherches et fit patienter Anya dans le salon du hall d'entrée.

Les vastes surfaces moquettées et les hauts plafonds lui rappelèrent l'agencement d'un hôpital, la lumière occupant ici une place de choix. Malgré la pléthore d'œuvres d'art multicolores, une atmosphère aseptisée se dégageait de l'endroit. Elle se demanda combien de personnes travaillaient d'arrache-pied dans le secret de leur bureau, coupées du reste du monde.

Un monsieur arborant barbe, veste de tweed, cravate écossaise et pantalon marron descendit tranquillement l'escalier central, tandis que l'agent de sécurité lui indiquait Anya.

— Je m'appelle Godfrey Taggert, annonça-t-il. En quoi puis-je vous aider ?

— Je vous remercie de m'accueillir ainsi, sans rendez-vous. J'enquête sur des découvertes pathologiques résultant de l'autopsie d'un certain nombre de personnes décédées. L'un des défunts a passé sa vie à construire des enceintes acoustiques et, comme il utilisait des matériaux sans danger, je cherche tout autre source possible, des allergènes présents dans l'environnement, si vous préférez.

— Ce centre de recherches a fait l'objet d'un rapport irréfutable de la part de l'inspection du travail, dit-il en croisant les mains devant lui.

Anya n'avait jamais sous-entendu le contraire. À l'évidence, les gens devenaient très chatouilleux dès lors que l'on enquêtait sur les problèmes de santé et de maladies professionnelles.

— Je m'explique : je n'enquête pas sur le Centre en cette qualité,

mais sur la manière générale dont s'effectuent les tests sur les haut-parleurs.

— Ah, je peux vous aider sur ce point. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous expliquer le fonctionnement de notre complexe.

Anya gravit des marches, emprunta un couloir, puis un autre escalier. Une partie du bâtiment était constituée d'un mur de briques ; l'autre, de portes menant sans doute à des bureaux.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée de ce qui ressemblait à une sorte de labyrinthe que l'on avait laissé ouvert sur le côté.

— Nous étudions le son, les mécanismes de l'audition, et la manière dont le cerveau interprète les signaux auditifs. Ce qui, bien entendu, débouche sur bon nombre d'applications pratiques pour les instruments de musique, les chanteurs, les haut-parleurs, sans oublier des gens durs d'oreille.

La pièce située sur la droite disposait d'un sol en béton, avec des panneaux de bois suspendus au plafond, d'autres rangées étaient placées dans les coins de la salle. À première vue, la disposition semblait aléatoire, mais le Dr Taggart expliqua :

— Voici notre chambre de réverbération. Ici, le son se réfléchit sur le plus grand nombre de surfaces possibles. L'effet est tout à fait saisissant, surtout si vous tentez de chanter.

— Une chambre d'écho ?

— Voyez par vous-même : essayez de chanter !

Anya vit qu'il ne plaisantait pas et entama le premier couplet d'une comptine enfantine. Impossible de chanter juste, l'écho d'une note l'empêchant de chanter la suivante.

Dans la pièce voisine, des micros et des écouteurs étaient posés sur des tables.

— Un exercice d'élocution décalée, à présent. Mettez un casque et essayez de compter jusqu'à dix.

Anya n'avait pas envie de perdre du temps, mais savait qu'elle obtiendrait davantage d'informations si elle montrait un soupçon d'enthousiasme pour ses petits tours de passe-passe. Elle obtempéra et compta dans le micro.

— Un, deux, deux, deux, deux.

Le Dr Taggart posa la main sur son épaule et tapota les écouteurs.

— Qu'avez-vous ressenti ?

— J'entendais ce que je disais, juste après l'avoir prononcé.

— Ceci enregistre ce que vous dites et vous le repasse avec un décalage d'un huitième de seconde. Pendant que vous essayez de compter, votre cerveau traite ce qu'il entend et interfère avec ce que vous voulez dire. C'est pourquoi vous répétez toujours le même chiffre, comme un bégaiement, ou un disque rayé, si vous préférez.

Inutile d'être gênée, s'il y avait une explication scientifique à la clé !

— Nous faisons confiance à la rétroaction auditive, alors nous écoutons pour être sûrs de dire ou de chanter ce que nous avons prévu. Déformez cette rétroaction et nous peinons pour communiquer. Ce qui nous amène à l'installation suivante, venez !

Anya jeta un œil sur sa montre. Jusqu'ici la visite ne manquait pas d'intérêt, mais elle n'avait obtenu aucun renseignement utile à propos de ces fibres inconnues.

Kate tentait de réfléchir. Quelles épreuves ces femmes avaient-elles dû traverser ? En un sens, elles s'étaient toutes débrouillées pour rejoindre le monde extérieur. C'est ce moment-là qui représenterait la meilleure occasion de s'échapper, si elle parvenait à survivre dans cet endroit, toute seule.

Tout à coup, une vive lumière blanche apparut. Elle détourna le regard pour se protéger. Cela ne dura qu'une seconde, laissant ainsi de petites taches lumineuses devant ses yeux. Aussi terrifiante que fut cette sensation, elle lui prouvait qu'elle n'avait pas perdu la vue.

Quelques instants s'écoulèrent et un bruit assourdissant envahit la pièce. Comme si un millier de moteurs s'étaient mis en route. Kate hurla pour faire cesser le vacarme, mais n'entendit même pas le son de sa voix. Dans le noir, son corps vibrait à chaque mouvement du plateau au-dessous d'elle.

Elle plaqua ses mains sur ses oreilles, en pressant aussi fort qu'elle le pouvait. Le bruit ne cessa pas.

Arrêtez-le, je vous en prie !

Le Dr Taggart escorta Anya jusqu'à la partie du bâtiment qui semblait dépourvue de pièces et, d'un geste magistral de la main, annonça :

— Nous avons ici l'opposé de la chambre de réverbération. Celle-ci absorbe les sons et élimine l'écho ou tout décalage acoustique. C'est notre chambre anéchoïque.

Il ouvrit deux grandes portes, alluma la lumière et passa devant elle.

La pièce sentait le renfermé, voire le moisi. Elle s'avança sur une plate-forme, fabriquée dans un matériau ressemblant à du grillage.

— Vous êtes au deuxième étage à présent, et il y en a encore deux au-dessus de vous.

En levant les yeux, Anya fut prise de claustrophobie, malgré l'immensité de la salle. De gros morceaux de mousse tapissaient le plafond, le sol et les murs, tels des doigts pointés sur elle.

Tandis que le Dr Taggert fermait les portes, elle eut mal aux oreilles. Elle eut beau déglutir pour équilibrer la pression, ça ne servit à rien.

— Pourquoi mes oreilles me font-elles mal ?

Sa voix était étouffée, un peu comme lorsque les oreilles se bouchent lorsque l'on souffre d'un rhume de cerveau.

— Vos membranes tympaniques et votre tympan s'étirent au maximum pour essayer de capter le moindre son, car tous les bruits sont absorbés ici, c'est ce qui se rapproche le plus du silence total.

Il avait raison. Plutôt que de soulager, ce silence se révélait pénible. Sans aucun écho, leurs voix étaient à peine perceptibles.

Elle pouvait à présent comprendre à quoi correspondait la surdité, un monde totalement dépourvu de son, et l'isolement qu'elle pouvait entraîner.

— C'est ici que vous testez les enceintes acoustiques ?

— Oui, au milieu, c'est le meilleur endroit. Malheureusement, la chambre est imparfaite à cause de l'existence du sol sur lequel on doit se tenir. Il est cependant conçu pour réduire la réverbération.

Lorsqu'il cessa de parler, le calme devint presque insoutenable.

— Comment appelez-vous cette pièce déjà ?

— Une chambre anéchoïque, c'est-à-dire « sans écho ».

Anya se rapprocha des portes.

— Sert-elle à autre chose qu'à des tests sur les haut-parleurs ?

— Le département de psychologie de la State University en possède une, censée être très ancienne. On y étudie les effets psychologiques des modifications de la perception du son.

Il rouvrit les portes et Anya s'avança, soulagée de retrouver la lumière du jour.

— Puis-je vous demander de quoi est tapissée la chambre ?

— Un genre de revêtement en fibre de verre, qui n'est guère

différent de ce que l'on utilise dans les studios d'enregistrement et l'isolation. Celui-ci est du dernier cri, il n'a que six mois, nous en sommes très fiers. C'est ce qui se fait de mieux dans le domaine du design et des matériaux phoniques.

Le talon d'Anya se prit dans une grille et elle trébucha en marchant vers la porte.

— Tout va bien ? J'aurais dû vous dire de faire attention.

Elle se remit d'aplomb en s'appuyant contre la paroi.

— Aucun problème, je suis juste un peu maladroite.

On perd un peu ses repères dans ce genre de pièce.

Tandis que son guide la tenait par le bras, Anya planta un ongle dans le revêtement en mousse.

— C'est impressionnant, dit-elle en sortant. Une dernière question, docteur Taggart : savez-vous où l'on peut trouver d'autres chambres anéchoïques en Nouvelle-Galles du Sud ?

— Elles ont fait fureur dans les années cinquante, à la grande époque des guitares électriques, mais celles que j'ai connues ont été détruites ou étaient déjà délabrées dix ans après leur construction. Elles occupaient trop de place et les terrains se faisaient rares.

— Pourriez-vous me donner leurs adresses ?

— Je ne peux rien vous promettre, mais si vous voulez bien me suivre dans le bureau, je vais voir ce que je peux faire.

Anya lui emboîta le pas, tout en glissant une main dans son sac. Elle fit tomber le petit échantillon de mousse dans un tube de pellicule photo vide, puis remit le couvercle.

Anya était épuisée par sa journée. Elle écouta son répondeur en rentrant. L'inspecteur Brian Hogan lui demandait si elle avait vu Kate aujourd'hui. Ça ne risquait pas d'arriver, songea-t-elle, toujours très en colère contre son amie.

Ce soir-là, il régnait dans la maison une atmosphère glaciale et elle s'y sentit vraiment seule, quasiment pour la première fois. Dîner en solitaire n'avait rien de folichon. Bizarrement, elle était trop fatiguée pour avoir envie de se coucher tôt. La salle de gym la tentait, mais elle risquait de tomber sur Kate. Au lieu de cela, elle opta pour une visite à bibliothèque du Western Sydney District Hospital. Elle voulait apprendre comment les psychologues utilisaient les chambres anéchoïques.

Une heure plus tard, elle était assise dans un box, entourée d'ouvrages sur l'histoire de la psychologie moderne. Un index mentionnait l'usage des chambres en vue de modifier un comportement. Le nom de B.F. Skinner revenait sans cesse, avec la description de ses expériences sur les rats et les oiseaux.

En bas de la pile, un manuel contenait des images d'une chambre anéchoïque, avec une sorte de pont à bascule, qui se rabattait pour laisser place à un plateau central suspendu au plafond par quatre chaînes. La légende disait qu'il s'agissait de l'« outil idéal pour tester les effets de la privation de son sur les sujets. »

Un peu plus bas, un paragraphe la fit tressaillir :

Les sujets perdaient notamment tout point de repère lorsqu'on les privait aussi de lumière. Au bout de deux à trois jours passés dans la chambre, ils accédaient plus volontiers aux requêtes de l'examineur lorsqu'ils étaient récompensés par de courtes périodes de lumière ou de son.

Pas étonnant que Briony ait voulu abandonner sa famille. Entre les

maines d'un psychopathe, la chambre pouvait devenir rien de moins qu'un instrument de torture et de manipulation. Si elle-même n'avait pu entendre aucun bruit dans la chambre anéchoïque du centre de recherches, personne n'entendrait une femme crier à l'intérieur.

Le Dr Taggart lui avait communiqué les noms des sociétés qui en utilisaient et, hormis l'université, il n'existait que deux sites possibles. L'un à Dural, mais qui avait déjà été réaménagé. L'autre à Annangrove, propriété d'un fabricant de guitares qui n'était plus répertorié dans l'annuaire. Le commerce avait très bien pu changer d'enseigne, être vendu, ou fermer ces dernières années. Demain matin, elle irait vérifier sur place.

Mais si l'ingénieur du son avait construit ou avait accès à sa propre chambre ? Après avoir franchi le portail de sécurité de la bibliothèque, Anya sortit et appela Félix Rosenbaum.

En hurlant dans le portable, elle parvint à lui expliquer ce qu'elle avait découvert.

— Ils testent des enceintes acoustiques dans une chambre tapissée de mousse en fibre de verre.

— Ah, je me souviens que Phil Abbott avait un cousin dont la propriété ne se situait pas très loin de chez lui. À cette époque, bien sûr, on ne s'arrêtait pas chez les gens uniquement pour déjeuner, on y passait tout le week-end, dans une maison au nord-ouest de la ville. C'était encore la brousse, en ce temps-là.

Elle attendit patiemment de pouvoir l'interrompre.

— Il était aussi ingénieur du son, poursuivit le médecin.

— Habitait-il Annangrove, par hasard ? demanda t-elle en retenant son souffle.

Le Dr Rosebaum n'aurait pu le certifier, mais il admettait que c'était possible.

Anya rentra chez elle et trouva Vaughan Hunter installé sur son perron.

Il sourit chaleureusement en la voyant.

— J'ai téléphoné et je me suis fait du souci. Tu ne répondais pas et, après cet article épouvantable paru ce week-end, eh bien, je commençais sérieusement à m'inquiéter.

— Je vais bien, merci, dit-elle sur un ton plus brusque que ce qu'elle souhaitait.

— Parfait. J'en suis ravi.

Cette fois, c'était lui qui avait l'air mal à l'aise.

— Je suppose que je devrais m'en aller à présent.

Anya attendit qu'il passe devant elle pour se rendre compte qu'elle n'avait pas franchement envie de se retrouver seule.

— Un café ?

Il hocha la tête en souriant.

Une fois à l'intérieur, Anya se mit à parler malgré elle. Après les épreuves du week-end, qui l'avaient lessivée, elle éprouvait l'envie de se confier à quelqu'un de neutre, qui n'avait aucune idée en tête. Ils se tenaient debout dans la cuisine, pendant qu'elle préparait le café.

— C'est Ben qui fait les frais de la situation. Mon ex-mari a l'air incapable de se fixer et c'est très difficile pour notre fils, toujours à crapahuter d'un bout à l'autre de l'État.

— Cela ne doit pas être évident de se faire traiter d'assassin par la presse, observa Vaughan.

— Pour lui ou pour moi ? rétorqua-t-elle, avant de comprendre qu'il faisait référence à Martin. Non, ce n'est pas facile.

— Tu arrives à faire face à tout ce tapage.

— À peine. Je ne comprends pas les gens qui recherchent ça. C'est destructeur et alimenté par des parasites qui cherchent à créer une polémique, même quand il n'y en a pas. Ils se moquent des vies qu'ils fichent en l'air dans la foulée.

Vaughan l'écoutait attentivement. Qu'il agisse en tant que thérapeute ou ami, cela importait peu aux yeux d'Anya. Parler lui permettait de relâcher la pression.

À 11 heures du soir et deux cafés plus tard, elle réalisa qu'elle n'avait plus que du pain et du fromage dans la maison, à condition toutefois que la date de péremption ne soit pas dépassée. Ils se contenteraient donc de tartines. Son visiteur ne parut pas s'en formaliser.

Tandis qu'ils grignotaient dans la cuisine, Anya demanda s'il avait entendu parler des expériences en chambre anéchoïque.

— J'ai lu des trucs là-dessus, répondit-il au bout d'un moment. De nos jours, ces expériences ne seraient jamais approuvées pas le comité d'éthique et elles se sont révélées une sacrée perte de temps à l'époque. De toute manière, ce ne sont pas les spécialistes du comportement qui nous ont renseignés et permis de comprendre les modifications comportementales. Les éléments importants ont été glanés auprès des prisonniers de guerre, notamment sur leur

expérience en Corée. On notera d'ailleurs que leurs ravisseurs avaient recours aux mêmes techniques que les hommes commettant des actes de violence domestique...

Anya avait apprécié de pouvoir lire les articles que Vaughan lui avait procurés. Elle l'observait à présent, en admirant l'étendue de ses connaissances et sa décontraction. Son visage ne communiquait pas seulement des informations, mais témoignait aussi de sa compassion. On imaginait sans peine que n'importe quelle personne puisse se sentir suffisamment à l'aise pour accepter de suivre une thérapie avec lui.

— J'ai peur que les victimes des affaires sur lesquelles j'enquête n'aient été retenues prisonnières dans une de ces chambres, avant leur mort.

— Pourquoi ne pas transmettre tes infos à la police ? demanda-t-il, en terminant sa tartine.

— C'est là où ça devient délicat... ils ne veulent rien savoir tant que je ne peux pas prouver qu'il y a eu crime.

— Oh ! Tu n'as donc plus qu'à te pointer chez ce type en disant : « Excusez-moi, est-ce que vous torturez des femmes dans votre chambre anéchoïque, si toutefois elle existe encore ? »

Elle ne put s'empêcher de sourire. Le raisonnement ne tenait pas la distance, en effet.

— Comme elle représente toujours un risque potentiel pour ses propriétaires, je peux faire allusion aux affections pulmonaires et suggérer un examen médical. Si tout se déroule bien, pourquoi ne pas demander un échantillon du matériau ? C'est tout simple.

— D'une certaine manière, avec toi, rien n'a l'air très simple, répliqua-t-il pour la taquiner. Je serai à mon cabinet de Glenhaven dans la matinée, c'est-à-dire à deux pas d'ici. Pourquoi ne pas passer me prendre ? La démarche pendra peut-être un aspect plus officiel si on est deux, et j'aimerais bien voir cette chambre, si elle existe toujours.

Il nota l'adresse sur une carte de visite, sans avoir eu besoin de la persuader. Les événements de ces derniers jours avaient entamé sa confiance en elle, qui se retrouvait ainsi au plus bas.

— Parfait. Je passerai vers 8 heures.

Vaughan se leva pour s'en aller et lui souhaita une bonne nuit. Elle devait bien admettre que l'idée de passer davantage de temps en compagnie de cet homme ne manquait pas d'attrait. Mais, pour l'heure, elle s'en tiendrait à l'amitié et au soutien moral, qu'il semblait prêt à lui offrir.

Sur le pas de la porte, une légère bruine écourta leurs adieux.

Revigorée par le café, Anya décida d'examiner de plus près les fibres récupérées dans la chambre anéchoïque du Centre. Au fond de son bureau, il y avait un microscope offert par son père lorsqu'elle était adolescente, un modèle ancien, mais bénéficiant d'un bon grossissement.

Elle préleva une petite parcelle de la substance dans le tube, puis la posa sur une lame propre et tenta d'éparpiller les fibres avec la pointe d'un crayon.

En déplaçant la lame, elle dut examiner chaque fibre pour être certaine de ne pas se tromper. Celles-ci se révélaient plus longues et plus épaisses que les autres, mais leur forme évoquait sans conteste celle d'un sablier. Il y avait une similitude indéniable.

Anya sentit son cœur battre la chamade. Elle savait que les femmes n'avaient pas séjourné dans cette chambre-là en particulier, et le Dr Taggart avait déclaré que sa construction datait de moins d'un an. Ce qui n'excluait pas l'existence éventuelle de chambres plus anciennes utilisant différents matériaux, une hypothèse corroborée par l'analogie des fibres. Celles qu'elle observait étaient plus grandes et avec beaucoup moins de risques d'être inhalées par les alvéoles respiratoires et, par conséquent, moins dangereuses.

Avant d'éteindre la lumière, elle songea à vérifier son courrier électronique, au cas où le Dr Rosenbaum se serait souvenu d'autres détails. Peter Latham confirmait par e-mail ce qu'elle savait déjà : l'autopsie de Briony Lovitt révélait la présence des mêmes fibres dans ses poumons. En lisant ensuite le message de Kate qui mentionnait le Crisis Centre, Anya se sentit franchement coupable de ne pas lui avoir transmis l'information au sujet de la chambre anéchoïque.

Elle composa donc son numéro, puis raccrocha, car la ligne était occupée. Ce qui n'avait rien d'inhabituel, compte tenu du fait que Kate semblait être toujours de service. Son portable ne répondit pas et ne transféra pas l'appel sur sa boîte vocale.

Après deux ou trois autres tentatives, Anya téléphona au service des renseignements et demanda que l'on vérifie si l'appareil de Kate n'était pas en dérangement. L'opératrice lui assura qu'il était simplement décroché et que l'abonnée n'était pas en communication.

Kate était plutôt du genre noctambule et ne se couchait pas avant minuit, en veillant souvent tard devant les matchs de football britanniques diffusés à la télé. Si elle avait trébuché sur son appareil en le laissant décroché, la brigade n'arriverait pas à la joindre.

Malgré sa rancœur à son égard, Anya décida d'effectuer les cinq minutes de trajet qui la séparaient du domicile de son amie.

Elle se gara derrière la voiture de Kate et, une fois devant la maison, remarqua que l'éclairage à détection infrarouge ne se déclencha pas. En outre, elle n'eut qu'à pousser la porte pour l'entrouvrir. Le sang d'Anya ne fit qu'un tour. Kate ne laisserait jamais sa porte ouverte. Est-ce qu'on l'avait forcée ?

— Kate, tout va bien ? cria-t-elle très fort pour faire fuir un éventuel intrus. La police est en route !

Elle tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint.

Ouvrant lentement la porte avec son coude, elle pénétra avec précaution à l'intérieur. Au lieu de l'habituelle pagaille, l'endroit était en ordre. Livres et documents divers s'empilaient le long des murs. Quel genre d'intrus faisait le ménage ? songea-t-elle, tout en se calmant.

— Kate, tu es là ?

Un rapide coup d'œil dans la petite maison lui suffit. De toute évidence, il n'y avait personne.

Elle sortit son portable de sa veste et appela Brian Hogan.

— Quoi ? répondit une voix engourdie.

— Anya Crichton à l'appareil. Écoute, je me trouve au domicile de Kate. Je ne la vois nulle part et la porte était ouverte. Cela m'inquiète un peu.

— Rien de mystérieux, grommela-t-il.

Soit elle l'arrachait à un sommeil profond, soit elle avait provoqué un *coitus telephonus interruptus*.

— Elle a dû s'absenter pour convenance personnelle. Un parent malade ou je ne sais quoi...

Anya ignorait que son amie avait de la famille, hormis son père qui vivait dans l'ouest de l'Australie.

— A-t-elle précisé qui était souffrant ?

— Enfin, qu'est-ce qui te prend ? Cela ne t'arrive jamais de dormir ? rétorqua-t-il. C'est moi qui ai pris l'appel excusant son absence ! Bonne nuit.

Cet abruti lui raccrocha au nez. Elle s'empressa de lui retéléphoner.

— Vaudrait mieux que ça en vaille la peine, grogna-t-il.

— Écoute-moi bien, la voiture de Kate est garée devant chez elle, sa porte d'entrée était ouverte et elle n'est pas là. Quelque chose ne tourne pas rond. Que t'a-t-elle dit au juste ?

— Elle n'a rien dit elle-même, c'est son frère qui a appelé et...

— Kate n'a jamais eu de frère, Brian. Elle est fille unique !

Lorsque le bruit cessa brusquement, Kate eut mal aux oreilles dans le silence absolu. Elle tenta de combler le vide sonore en chantant, mais aucun air ne lui revenait en mémoire, pas la moindre comptine ni même un seul jingle de pub. Après les premières paroles, elle avait comme un blanc. Si elle était incapable de se rappeler une foutue comptine, quelle chance aurait-elle de pouvoir s'échapper ?

Pire encore, ses tremblements ne s'arrêtaient pas. Elle n'avait jamais connu une telle frayeur. Elle ne contrôlait rien, ne savait pas ce qui allait se passer. D'abord, elle grelottait et ensuite, elle crevait de chaud, comme tout à l'heure, quand elle avait failli s'évanouir.

Quoi qu'il ait prévu, elle souhaitait de tout cœur qu'il se montre et lui donne l'occasion de se battre.

Le bruit recommença et, soudain, le plateau remua, comme si on l'avait poussé. Kate tomba à genoux, puis s'allongea à plat ventre en se cramponnant de toutes ses forces à la grille métallique. La plate-forme était sur le point de chuter. L'ensemble trembla et Kate retint son souffle. Au bout d'un moment, le plateau vibra une dernière fois et se stabilisa. Elle inspira lentement et aurait juré sentir une odeur de porridge. La lumière s'alluma, s'éteignit, clignota encore... assez longtemps pour qu'elle aperçoive l'assiette de nourriture posée près d'elle. Kate s'en approcha et le bruit s'interrompit.

Ce salaud voulait s'amuser.

— Pas question de jouer à ton jeu à la con ! hurla-t-elle.

D'un mouvement ample de la jambe, elle heurta l'assiette qui dégringola de la plate-forme.

Le vacarme insoutenable recommença.

Au bout de deux heures passées en compagnie de la police criminelle au domicile de Kate, Anya rentra chez elle après avoir fait promettre à Brian Hogan de l'appeler dès qu'il aurait du nouveau.

À 6 heures du matin, elle ne supporta plus de rester là à attendre et alla prendre une douche. Kate ne pouvait pas avoir disparu comme ça, il s'était passé quelque chose. Cela pouvait avoir un lien avec n'importe quelle affaire d'homicide sur laquelle elle avait participé, puisque Kate irritait à peu près tous les gens qu'elle croisait. Même le marchand de sandwiches du coin la trouvait agressive ! Elle n'avait tout de même pas fait une bêtise après la mort de Briony.

Résolue à rester positive, Anya décida de suivre la piste de la chambre anéchoïque d'Annangrove. D'instinct, elle savait que Kate avait des ennuis, mais elle ne pouvait rien y faire. Tout comme lorsque sa sœur Miriam avait disparu.

La circulation était assez fluide pour l'heure de pointe, jusqu'à Old Northern Road. Avec cette pluie fine, les routes se recouvrirent rapidement d'une pellicule de graisse. Au carrefour suivant, la voiture qui roulait devant elle accéléra au feu vert, puis pila d'un coup brusque lorsqu'il passa à l'orange. Anya écrasa la pédale de frein. La camionnette derrière elle aussi, mais une seconde trop tard.

Anya rassembla ses forces. L'impact avait brusquement projeté sa tête d'avant en arrière, comme un élastique que l'on fait claquer. Elle n'eut pas le temps de défaire sa ceinture de sécurité, que le chauffeur du van bondissait déjà hors de son véhicule et lui hurlait des obscénités. Elle nota le nom de sa compagnie inscrit sur le logo de sa chemise, sortit à son tour et alla examiner l'arrière de sa Corolla. Elle resta sous le choc... hayon défoncé, lunette arrière brisée, pare-chocs soulevé et coincé contre la roue arrière droite. Avec une franchise de cinq cents dollars, elle n'avait pas besoin de ça en ce moment !

Apparemment inconscient des dégâts qu'il avait provoqués, l'autre

conducteur continuait de l'accuser d'incompétence. Derrière eux, pris dans l'embouteillage ainsi créé, les véhicules klaxonnaient.

— Écoutez, c'est *vous* qui avez embouti *ma* voiture, dit-elle en adoptant un ton calme, alors qu'elle avait envie de hurler. Vous êtes en faute. Avant que vous n'alliez je ne sais où, je veux votre nom, votre numéro de permis de conduire et les coordonnées de votre assurance.

Un couple de piétons proposa de l'aider à déplacer son véhicule sur le côté et, au vu du nombre de voitures bloquées au carrefour, elle accepta volontiers. Dans les minutes qui suivirent, trois dépanneuses arrivèrent sur place et les chauffeurs se disputaient déjà le remorquage ; Anya appela la police, sa compagnie d'assurances et refusa de s'en mêler. L'un des dépanneurs devint injurieux et tenta d'atteler le véhicule d'Anya à son camion. Elle s'interposa physiquement. La police arriva enfin et régla la circulation. Le grossier personnage décida de coopérer en expliquant ce qui s'était passé, tandis que la bruine se transformait peu à peu en averse. Après une dernière remontrance de la police, le dépanneur agressif ôta le crochet de remorquage et s'en alla, tout en invectivant Anya tandis qu'il démarrait.

Trempée jusqu'à la moelle et se maudissant d'être aussi désarmée, elle appela Vaughan et lui demanda de passer la chercher. Elle souhaitait partir avant l'enlèvement de la Corolla.

Il arriva rapidement, fit un demi-tour, et bloqua temporairement la circulation, le temps qu'Anya s'installe dans sa berline.

— Tu vas bien ? demanda-t-il en lui tendant une serviette, tandis qu'il redémarrait.

Elle acquiesça, mais sa nuque lui faisait mal et sa tête était comme prise dans un étau.

— On n'est pas loin, alors, autant venir te sécher chez moi. C'est au prochain virage.

Il alluma le chauffage.

— Tu dois être gelée.

Anya avait l'impression d'être anesthésiée. La voiture ralentit pour obliquer à gauche, devant un cottage donnant sur la grand-rue. Un panneau indiquait : « Centre de thérapie familiale ». Plutôt que de se garer là, Vaughan s'engagea dans une allée longeant la résidence.

— J'habite là, tu seras plus à l'aise pour te réchauffer dans la maison.

Anya observa le rideau d'arbres qui bordait le chemin.

— C'est magnifique.

— Je le pense aussi. Je suis tout près du cabinet et assez discret pour que les patients ne sachent pas que j'habite sur place. Inutile de te préciser combien c'est important...

Au bout du chemin de terre, ils s'arrêtèrent devant une demeure avec des écuries séparées et une grange à l'ancienne, non loin de là.

La véranda abritait deux caméras de surveillance, une à chaque extrémité. Vaughan se précipita vers la maison pour débrancher l'alarme, tandis qu'Anya ouvrait la portière. Le vent projeta des gouttelettes d'eau glacée sur le siège avant. Abritée sous la serviette, elle sortit en courant et mit le pied dans une flaque d'eau, se retrouvant avec le mollet couvert de boue.

— Les précédents propriétaires ont fait installer le système de sécurité, expliqua-t-il en lui tenant la porte. Tu serais sidérée par le nombre de gens qui ont peur d'être cambriolés dès lors qu'ils habitent dans le coin...

Un peu gênée, Anya laissa ses chaussures sales à l'extérieur et retira sa veste trempée. Une rafale s'engouffra dans la demeure alors qu'elle fermait la porte.

— Je vais faire du thé, reprit Vaughan en disparaissant à l'arrière. La salle de bains, c'est la troisième porte à gauche.

En collants sales et mouillés, elle marcha à pas feutrés sur le parquet ciré. Une série de tableaux décorait le couloir. L'un d'eux représentait deux grandes femmes en train de servir une tablée de Romains qui s'empiffraient. Sur un autre figuraient des odalisques nues, gardées par des eunuques. Anya s'étonna de trouver ce genre de peintures chez Vaughan, mais elle avait depuis longtemps décidé que les goûts artistiques n'étaient pas forcément révélateurs.

Dans la salle de bains, elle retira ses collants et se sécha les cheveux, qui s'étaient mis à friser sous la pluie. Après sa nuit blanche, le miroir lui renvoyait toujours l'image d'un vrai raton laveur, sauf que ce n'étaient plus des poches, mais des valises qu'elle avait sous les yeux. En une semaine, Anya avait l'impression d'avoir pris plusieurs années d'un coup. Elle consulta sa boîte vocale. Aucun message de Martin ou de Brian Hogan.

Elle ouvrit la porte alors que la bouilloire sifflait. Celle de Vaughan n'était pas électrique et elle se demanda ce qu'il possédait d'autre de démodé. Dans la diagonale du couloir, elle entrevit une pièce tapissée d'étagères en bois supportant de nombreux ouvrages.

Vaughan réapparut et lui tendit des serviettes propres et une veste

sport doublée de polaire, qu'elle se hâta d'enfiler. Il avait quant à lui remplacé son chandail par une chemise bleu pâle, qu'il était en train de boutonner. Le col s'était retourné. Machinalement, elle se pencha pour le remettre en place et étouffa un cri quand Vaughan la saisit par le poignet en la repoussant.

Elle le dévisagea, stupéfaite et un peu effrayée :

— Tu me fais mal !

Il la lâcha, mais elle avait eu le temps de voir une série de veines nettement proéminentes, sur la partie gauche de son torse.

Tout en se frictionnant le poignet, elle reprit :

— Désolée, je ne voulais pas...

— Ne t'avise pas de me retoucher, articula-t-il, haletant.

Elle recula et un silence gêné s'établit entre eux.

— Je n'aime que les gens voient ça, dit-il en tournant les talons vers la cuisine.

Anya songea à ces veines saillantes. À l'évidence, une masse dans la poitrine comprimait le flux sanguin vers la veine cave supérieure. L'effet de garrot entraînait un engorgement veineux dans la paroi thoracique. Elle espérait se tromper.

— Est-ce que tu es né avec ou... ?

Il restait le dos tourné.

— J'ai une tumeur médiastinale qui obstrue la veine cave supérieure. C'est un lymphome et j'ai déjà subi une chimio et une radiothérapie.

Il demeurait immobile.

— Mais elle grossit encore.

Anya tendit la main et effleura son dos. Cette fois, il ne la repoussa pas. Un lymphome ! Pas étonnant qu'il ait eu cette crise à la foire de Pâques. La tumeur devait être de taille conséquente pour affecter autant ses poumons. Elle regrettait son geste anodin, qui avait contraint Vaughan à dévoiler sa maladie.

— Comme toi, j'attache de l'importance à la vie privée.

Il s'éloigna d'elle.

— Oublions ça et buvons un thé ! Je l'apporte dans le bureau.

Il disparut dans le couloir. Anya se demanda pourquoi il était si bouleversé qu'elle ait vu ses veines gonflées, il ne devrait pas avoir honte ou se sentir gêné. Elle ferait comme si de rien n'était.

Après avoir posé les serviettes sur une chaise, elle entra dans le bureau et fut impressionnée par l'ordre et l'agencement des étagères de cette pièce lumineuse. Les ouvrages de psychiatrie abondaient, classés par sujet et dans l'ordre alphabétique, selon leur auteur. Contrairement à son ex-mari, cet homme était un obsédé du rangement. Il aimait garder le contrôle absolu sur ses possessions.

Une thèse à la couverture bleu foncé sortait du lot : *Index de la littérature concernant les techniques utilisées par les auteurs de violence domestique*, par Vaughan M. Hunter. Anya la sortit du rayonnage, puis souleva soigneusement la couverture afin de parcourir la table des matières. Une étude aussi personnelle devait en révéler beaucoup sur cet homme. Anya souhaitait en savoir plus.

— Tu le prends comment ? cria-t-il dans le couloir.

— Sans lait, c'est parfait.

— Je fais griller du pain à la cannelle et aux raisins, tu en veux ?

— Oui, ça me tente !

Elle remit la thèse en place et examina la bibliothèque. Dieu merci, Vaughan se comportait comme si rien ne s'était passé. *Walden*, de Thoreau, et *Walden 2 : communauté expérimentale*, de B. F. Skinner retinrent son attention. Sur ce dernier, la quatrième de couverture annonçait qu'il s'agissait de l'histoire fictive d'une société utopique. *La Ferme des animaux* et *1984* de George Orwell se trouvaient plus loin, parmi un certain nombre de textes classiques qu'on lisait au lycée, comme *Sa Majesté des mouches*, de William Golding. Anya se souvint de l'avoir lu et d'avoir détesté à l'époque l'insensibilité de ces écoliers échoués sur une île déserte. Le cursus scolaire était jalonné de nombreux ouvrages sur les régimes inhumains et répressifs. Plus loin, des polars inspirés de faits divers, comme *Helter Skelter*, avoisinaient des textes sur la Rome et la Grèce antiques. Vaughan avait des goûts pour le moins éclectiques.

Sur un bureau en noyer étaient posés un vieux téléphone noir en Bakélite, un dictaphone et un bac à courrier en treillis métallique. Elle trouva bizarre de ne trouver aucune photo dans la pièce. Aucun diplôme encadré, aucune touche personnelle. Elle se rendit alors compte qu'elle ne savait rien de son passé, de sa famille ou de ses amis. Il s'était toujours borné à l'écouter.

Vaughan revint avec un plateau supportant un service à thé en porcelaine. Anya sentit son estomac gargouiller en voyant les toasts beurrés.

La corbeille à courrier contenait les épreuves d'articles scientifiques en attente de publication. Elle les feuilleta.

Les effets de la privation sensorielle sur la perception. La dissonance cognitive : l'heure des choix. Un troisième ne portait pas encore de titre, tandis qu'un quatrième s'intitulait : *Quand les systèmes de croyance sont anéantis et que ce n'est pas la fin du monde.*

— Je vois que tu as découvert mes derniers travaux.

— J'espère que ça ne te dérange pas. Cette pièce est incroyable. Côté rangement, tu ne serais pas un peu monomaniacque ?

— Les gens utilisent ce terme médical pour décrire ce que je qualifierais simplement d'« organisation consciencieuse ».

— À moins que tu ne manques de recul sur ton comportement obsessionnel, plaisanta-t-elle.

— Très juste !

Il posa le plateau sur le petit meuble placé sous la fenêtre.

Anya feuilleta les articles.

— Qu'appelle-t-on « dissonance cognitive » au juste ?

Il redevint sérieux.

— Prenons, par exemple, des gens qui croient aux préceptes d'une secte et sont convaincus que le monde va cesser d'exister, disons, un jour bien précis, à minuit. Quand celui-ci arrive et s'achève, il se produit alors deux choses : soit les gens peuvent changer de convictions en comprenant que ce n'étaient que des bêtises, ce qui conduit inévitablement à ce que l'on appelle la « dépression nerveuse » ; soit ils parviennent à justifier ce qui s'est passé et à renforcer ainsi leurs croyances. Le dirigeant de secte intelligent dit à ses adeptes que le monde a été sauvé grâce à leur dévotion. Après cela, ils le suivront à vie.

— C'est curieux. Je pense que c'est ce qui est arrivé à l'une des femmes sur lesquelles j'enquête et dont je t'ai parlé. Elle s'est suicidée à l'hôpital.

Vaughan servit le thé à travers une passoire. Anya s'approcha pour prendre sa tasse et marcha sur quelque chose qui dépassait de sous le bureau.

— Désolée, s'excusa-t-elle en se penchant pour ramasser ce rouleau de papier glacé.

Elle déroula l'affiche, qui lui parut familière.

— Ne t'inquiète pas, c'est un ancien modèle qui sera bientôt remplacé par une nouvelle version. On essaye de convaincre les gens de demander de l'aide lorsqu'ils sont maltraités. Cela fait partie de mon travail de bénévole auprès des associations d'aide.

Anya but le thé à petites gorgées, en serrant la tasse de ses deux mains pour se réchauffer. Elle désigna du regard une liasse de feuilles, manifestement glissées à la hâte entre deux livres, sur l'étagère du bas.

— Ça fait plaisir de voir que le maniaque du rangement a parfois des faiblesses.

— Je ne t'attendais pas de si bonne heure.

Il reposa sa tasse sur le plateau, retira les papiers mal rangés et les roula, en vue de les glisser dans un cylindre. Elle crut voir une liste de chiffres.

Anya se souvint de l'e-mail de Kate mentionnant le Crisis Centre que toutes les femmes avaient appelé. Vaughan pourrait peut-être les aider à trouver à qui les victimes s'étaient adressées.

— Tu connais bien les centres d'aide d'urgence ?

Il serra les feuillets dans sa main.

— Ils dépendent du département de la santé mentale.

— Jusqu'à quel point les appelants sont-ils anonymes ?

— Que veux-tu dire ? répliqua-t-il, visiblement sur la défensive. Le personnel n'a pas le droit de divulguer leurs noms à une tierce personne, à moins que les appelants ne soient en danger.

Elle souffla sur le thé fumant.

— En cas d'extrême urgence, existe-t-il un moyen de savoir d'où appelle la personne ? Si, par exemple, un écoutant est en train de discuter avec une appelante sur le point de tuer ses enfants.

— Nos centres disposent du service de présentation du numéro et nos écoutants sont tenus de noter celui-ci. Si bien que si quelqu'un menace de se suicider, ou d'attenter à la vie de quiconque, on peut immédiatement prévenir la police et les équipes d'urgence de santé mentale. C'est également utile pour établir des statistiques et certains rapports. Disons que ce sont des données pseudo « non identifiées ».

Et tant pis pour la garantie de l'anonymat ! Les écoutants disposaient de renseignements sur des femmes vulnérables, qui révélaient leurs secrets les plus intimes en période de crise. En tout cas, la police devait déjà se trouver au Central Crisis Centre, afin d'essayer de découvrir quel intervenant avait parlé aux victimes.

— Comment ces écoutants sont-ils sélectionnés ?

Vaughan fronça les sourcils.

— Je ne peux parler que de notre travail au Central Health Service. Les candidats passent une série de tests rigoureux et on leur demande

en général de faire un compte rendu de plusieurs cas sélectionnés. Je m'occupe d'habitude de cette partie.

Il reposa les feuillets roulés sur le bureau et présenta à son invitée une assiette de toasts.

Tout en se demandant ce qu'éprouverait Vaughan si l'un de ses écoutants s'avérait être un assassin, Anya choisit une tranche et décida de ne pas aborder le sujet tout de suite. L'odeur de cannelle parfumait agréablement la pièce. Sur le bureau, les feuilles s'étaient déroulées et elle aperçut effectivement une liste de chiffres. D'après leur longueur, il s'agissait de numéros de téléphone. La première page avait une tache de graisse.

Anya sentit un malaise grandir en elle. Le Central Health Service n'englobait-il par le Central Crise Centre, que Kate avait identifié comme étant le point commun entre les victimes ? C'était bien l'association dont l'affiche de Vaughan faisait la promotion ? Anya se rappela subitement où elle avait déjà aperçu ce poster... sur le mur du cabinet médical de Merrylands. Fatima Deab l'avait vu en travaillant là-bas. Selon toute vraisemblance, elle avait appelé le centre et un écoutant avait noté son numéro de téléphone. Il était facile de payer un détective privé ou un employé de la compagnie téléphonique pour connaître l'adresse correspondante.

— Tout va bien ? s'enquit Vaughan. Tu as encore l'air d'avoir vu un fantôme.

— C'est juste une petite migraine après l'accident, dit-elle en reposant le toast sur une assiette vide.

Celui qui enlevait ces femmes connaissait bien les techniques de manipulation, les schémas de maltraitance et, bien entendu, les chambres anéchoïques. Son regard passa des articles à la liste de numéros. Sa tête l'élançait. Les morceaux du puzzle s'imbriquaient petit à petit et une image commença à se dessiner. Vaughan avait étudié les changements de comportement et connaissait les numéros de téléphone et les problèmes de ces femmes. Elle se souvint de la conversation qu'ils avaient eue au sujet de la zone de confort. Lui avait-il alors fourni une sorte d'indice caché ?

Sa nuque lui faisait mal et ses tempes battaient sourdement. Vaughan avait dit qu'il connaissait son père, et savait ce que sa famille avait traversé. Tout concordait. Sans parler de ces peintures dans le couloir, représentant des femmes asservies.

Elle lui avait fait confiance. Il l'avait même aidé à enquêter sur la mort de Fatima.

Anya sentit une vive rougeur envahir son visage et son cou, tandis

qu'elle marchait vers la porte. Il lui fallait s'en aller, sans qu'il ne devine pour quelle raison.

— Je ne me sens pas très bien, reprit-elle. C'est peut-être un traumatisme cervical, mais j'ai une migraine atroce.

Elle reposa la tasse.

— Je ferais peut-être mieux de passer un examen, ne serait-ce que pour l'assurance.

— Tu n'as aucune raison de t'en aller, dit Vaughan en s'avançant vers elle. Laisse-moi t'aider !

La gorge d'Anya se serra.

— Il faudra sans doute me faire une radio, alors, autant que j'aille directement aux urgences.

Le visage de Vaughan se durcit.

— Tu n'iras nulle part !

Elle s'approcha de la porte en se tenant la tête, mais il fut plus rapide. Il la referma dans un claquement, en poussant Anya contre la bibliothèque. Son crâne heurta le bois et une douleur fulgurante jaillit dans sa nuque. Il la saisit par les bras en serrant si fort qu'elle en eut des fourmillements dans les mains, jusqu'à ne plus les sentir.

— Assieds-toi avant de te faire mal !

Il relâcha son emprise et elle fléchit le genou, prêt à frapper. Il esquiva le coup à l'entrejambe.

— Bien joué, lui glissa-t-il à l'oreille. Tu ne sais toujours pas où est ton amie...

Il la tira par le bras et la flanqua dans un fauteuil, devant le bureau.

C'était *lui*. Anya avait le corps tout engourdi.

— Pour... pourquoi fais-tu ça ? bégaya-t-elle.

Elle sentait les mains de Vaughan derrière elle, prêtes à s'abattre sur ses épaules.

— Il existe deux sortes de gens en ce bas monde... ceux qui ont des convictions et ceux dont la vie consiste à passer d'une idée à l'autre, sans être capable de s'investir dans quoi que ce soit. Appelons-les des invertébrés, des êtres amorphes, si tu préfères. Je suis un puriste, un scientifique du comportement censé relever le défi de donner une colonne vertébrale à des mollusques psychiques.

Elle guettait le moindre bruit dans la maison et tentait de se

rappeler ce qu'elle avait vu en arrivant en voiture.

— Tu penses simplement manipuler les structures sociales ?

— Ça semble tellement théorique... Ce que je fais a tant d'implications pratiques pour mes sujets, comme pour les autres.

— Tu gardes les gens dans une chambre anéchoïque, tu les privas de stimuli sensoriels, tu déformes leur perception, puis tu leur reproches d'accéder à tes requêtes perverses... Ça n'a rien de sorcier. Les gens feraient n'importe quoi pour survivre !

Il lui asséna un coup de poing de côté, manquant de lui déboîter la mâchoire. Elle tomba sur l'accoudoir du fauteuil et ses côtes heurtèrent douloureusement le bois.

— J'offre aux gens des possibilités. Ils choisissent comment réagir.

Anya retint son souffle. Il se nourrissait de la faiblesse des autres. Elle avait mal et son oreille droite sifflait, mais pas question de le lui montrer. Elle devait le faire parler. Lentement, elle se redressa.

— Tu parles d'un choix, quand tu les pousses d'en haut d'une falaise !

— Ah, mais c'est toute la beauté de la science du comportement. Les forts survivent et les faibles... ma foi... ils optent pour la solution de facilité. Certains diraient que c'est tout bonnement de la sélection naturelle, un prolongement de la théorie darwinienne sur l'évolution.

Il eut un rire méprisant.

— Tu parles comme si j'étais un assassin.

— Tu n'as peut-être pas utilisé tes mains pour les pousser, mais tu as sans conteste joué avec leurs émotions. Moralement, cela ne change rien.

S'il bougeait pour la frapper encore, elle prendrait ses jambes à son cou. Avec la tumeur dont il était atteint, elle le sèmerait sans problème. Cette fois, plutôt que de cogner, il se tourna, verrouilla la porte et glissa la clé dans la poche de son pantalon.

Merde ! Il était encore assez fort pour la clouer au sol. Elle *devait* discuter pour s'en sortir.

— Je crois que la loi voit les choses différemment. Le meurtre requiert soit un irrespect pour la vie d'autrui, soit l'intention de tuer ou d'infliger des coups et blessures. J'ai traité ces femmes comme des patientes et je les ai placées en thérapie, ce qui leur a permis des choix qu'elles n'auraient jamais envisagés auparavant.

Cet homme était un psychopathe grotesque. Anya comprit que le meilleur moyen de s'enfuir consistait à flatter son ego. C'était une

technique qu'elle avait apprise avec la police, qui soutirait ainsi des renseignements aux suspects. Il risquait tout simplement de se vanter en dévoilant l'endroit où il détenait Kate.

— C'était quoi déjà ton sujet d'étude ? La dissonance cognitive ? s'enquit-elle en balayant la pièce du regard, à la recherche d'une arme de fortune.

— Je vois que l'on a bien écouté le professeur, lâcha-t-il, narquois, dans son dos. On devrait me tresser des lauriers pour épargner à la société ces créatures insipides, qui ne font qu'épuiser les gens autour d'elles.

Il passa derrière le bureau.

— La maltraitance dont souffrait Fatima n'aurait jamais cessé, vois-tu, après le mariage arrangé. Elle vivait dans un monde imaginaire pour échapper aux coups. Tu pourrais dire que je lui ai rendu service. Et le plus ironique de l'histoire, c'est que je ne lui ai même pas injecté la drogue... Oh, et puis, quand son père t'a tout avoué, je dois dire, Anya, que tu as agi en virtuose ; ça dépassait toutes mes espérances. Après tous les actes abjects qu'il a commis, il sera emprisonné pour le seul crime dont il n'est pas l'auteur ! Ce qui m'a redonné la foi en la justice sociale. Un bon résultat, en quelque sorte.

Il contempla la pluie frappant la fenêtre.

— Et lorsque tu as demandé que l'on fasse appel à mes services pour établir son profil, ajouta-t-il en riant dans sa barbe. Impayable !

Cet homme se berçait d'illusions. Elle avait cru en son petit numéro compatissant, s'était même confiée à lui. Elle en frissonna d'écœurement. Il n'abuserait plus de quiconque, si elle pouvait l'en empêcher. Anya souhaitait le voir se compromettre. Il était trop content de fanfaronner, mais prenait soin jusqu'ici de ne reconnaître aucun acte criminel.

Elle s'agrippa aux accoudoirs du fauteuil.

— Si Mohammed et toi ne l'avez pas tuée, qui alors ?

— Ah, mais je pense que tu le sais déjà.

Il disait vrai, ce salaud !

— En réalité, tu l'as assassinée en lui transmettant l'herpès. Des souches résistantes aux traitements.

Elle se leva, mais Vaughan l'obligea aussitôt à se rasseoir en lui appuyant sur les épaules, puis ses mains s'attardèrent autour du cou d'Anya.

— Pour Fatima, découvrir son herpès se révéla être un vrai désastre, mais une issue fascinante. Tu vois, elle n'avait aucune chance de tomber enceinte. Il semble qu'elle ait cessé d'avoir ses règles lorsque son poids s'est mis à dégringoler au fil des raclées qui augmentaient. L'herpès génital, si j'ai bonne mémoire, n'est pas mortel. En suggérant que c'était ce qui l'avait tuée, tu as manqué de logique.

Il lui caressa la nuque, menaçant de la lui broyer à chaque mouvement.

— L'analyse phylogénétique a confirmé qu'Alison Blakehurst, Fatima et Briony étaient porteuses de la même souche peu répandue, en provenance d'une source identique. La résistance aux médicaments ne survient normalement pas chez les gens sains.

Anya se préparait à lui enfoncer ses doigts dans les yeux si d'aventure il resserrait son emprise. Elle poursuivit :

— Encore une erreur de calcul, dont tu as cru que personne ne s'apercevrait. Ton lymphome et ton traitement ont anéanti ton système immunitaire... c'est ainsi que tu t'es débrouillé pour être toi-même infecté par une souche résistante.

Plutôt que de l'étrangler, Vaughan retira ses mains. Il ne pouvait pas être au courant de l'analyse. Anya poursuivit :

— On peut prouver que tu as eu des relations sexuelles avec chaque femme, et les fibres présentes dans leurs poumons correspondront à celles de ta chambre des horreurs.

Il parut décontenancé.

— Astucieux, je dois l'admettre. Mais ça ne prouve pas une mort maquillée en suicide.

— Pourquoi as-tu choisi ces femmes en particulier ?

— Je devine ce que tu es en train de faire, mais j'ai pensé que ce serait évident, même pour toi. Y compris ta petite personne ici présente, gloussa-t-il, elles étaient toutes faibles, indécises, avec des tendances masochistes et autodestructrices. En fait, toute la difficulté résidait dans la sélection d'un si petit échantillon.

La gorge d'Anya se serra.

— Pourquoi la chambre ? Que leur est-il arrivé là-bas ?

— Tu me déçois. Je t'ai mâché tout le travail, voyons ! Privation sensorielle, privation de sommeil, bruit blanc, déstabilisation temporelle. Les techniques sont solidement documentées. En quelques jours ou – dans le cas de Clare –, en quelques semaines, les femmes

sont tellement en manque de contact humain qu'elles feraient n'importe quoi. Notre espèce meurt si on la prive de contact. Tu le savais ?

Il lui caressa de nouveau le cou.

— Le contact physique accélère la guérison, de même que c'est un puissant modulateur positif ou négatif. Chacun des sujets de la chambre a pris l'initiative de l'acte sexuel, puis est devenu accro, pour ainsi dire. Elles ont transféré leurs émotions sur ma personne, faisant de moi un sauveur, pour les avoir gardées en vie. Ensuite, il suffisait de suggérer à l'occasion qu'elles seraient mieux loties en ma compagnie, et elles étaient persuadées d'être tombées amoureuses. Ce n'est pas un crime d'avoir des rapports intimes consentants, ou d'être l'objet des désirs d'une femme.

Anya remarqua une serrure avec une clé sur la fenêtre. Elle allait devoir tenter de la briser pour s'échapper. Les serviettes pouvaient lui éviter de se couper. Merde ! Elle les avait laissées dans le couloir. Sa seule chance de survie consistait à rester calme et à continuer de parler.

— Pourquoi Clare ?

— Malheureuse, doutant de sa foi en Dieu, incapable de gérer les victimes d'agression. La candidate idéale également pour une dépression postnatale.

Il revint s'asseoir derrière son bureau.

— Et que serait devenu ce pauvre enfant ? Quelle sorte de vie aurait-il eu ?

Il croisa les doigts derrière la tête. Anya revit l'image de cette femme qui s'était presque arraché les oreilles au sommet d'une falaise.

— Qu'est-il arrivé à Clare, la nuit de sa mort ?

— Il semble qu'elle n'ait pas aimé entendre la vérité, lorsqu'elle s'est retrouvée confrontée à ce qu'elle avait fait avec moi.

— *Ta vérité !*

Anya se rappela les paroles de Brody. La vérité, c'était uniquement ce que l'on pouvait prouver au tribunal. *Le dictaphone sur le bureau.* Si seulement elle pouvait l'enclencher et enregistrer ce qu'il disait !

Vaughan parut vouloir évoquer des souvenirs.

— Clare était immature. À ses yeux, le sexe équivalait au grand amour et elle était incapable d'affronter la réalité. Elle avait la sensation d'avoir été « déflorée ». Une expression que l'on n'entend plus beaucoup. Quand je lui ai expliqué qu'elle n'avait été qu'un

simple sujet d'étude, elle a versé dans le mélodrame.

Anya se pencha et laissa promener ses doigts le long du bureau, le magnéto se trouvant à quelques centimètres à peine.

— Pourquoi payer les factures de Clare, alors que tu l'avais enfermée ?

— C'est mon côté philanthrope.

Anya fit une nouvelle tentative.

— Et Debbie Finch ? Comment t'es-tu débrouillé pour qu'elle tue son père en premier ?

Il tourna son fauteuil vers la fenêtre et éclata de rire. Anya en profita pour appuyer sur le bouton d'enregistrement et se leva.

— Ce devait être forcément la plus coriace, reprit-elle, comme par défi.

— Un truc t'échappe, pas vrai ?

Il pivota dans l'autre sens.

— En rasant la région pubienne, elles se retrouvaient dans la nudité la plus primitive, un état quasi androgyne. Aucun faux-semblant : la nudité la plus pure. En ce qui concerne Debbie, cela eut un effet intéressant, au bout d'une période remarquablement courte. Les parties génitales épilées ont ravivé les souvenirs d'enfance avec son père... la répulsion, la haine. Puis elle a commencé à vouloir un contact physique avec moi... les attouchements, la pénétration orale et vaginale. Elle était presque insatiable et bien plus expérimentée que les autres.

Il eut un sourire narquois.

— Lorsqu'elle rentra chez elle, Debbie n'avait plus qu'une idée en tête : le tuer. Et elle en retirait même de la fierté.

Il parut revivre l'épisode.

— Ensuite, j'ai suggéré qu'elle me fasse une fellation. Elle n'a pas trouvé ça trop dérangeant lorsque je me suis recouvert de confiture. Il semble qu'elle ait peut-être aimé ce que son père lui faisait et n'ait pas su gérer cela...

Anya n'en revenait pas d'entendre un raisonnement aussi tordu.

— Tu t'es substitué à son père ?

— Non, je suis resté l'objet de son désir. Elle ne parvenait pas à concilier son attitude avec le dégoût qu'elle prétendait nourrir pour le même acte. *Dissonance cognitive*, tu te souviens ? C'est impossible à gérer, alors elle s'est tiré une balle.

— C'est à ce moment-là que tu as commis ton erreur.

— Une erreur ? répliqua-t-il, un rictus à la commissure de ses lèvres. Je n'en commets aucune !

Anya reprenait courage.

— Tu as laissé le siège des toilettes levé...

Vaughan faillit s'étrangler de rire.

— Tu parles d'un *crime* ! dit-il enfin. Bon, ça devient lassant. Pour les autres, c'est plus ou moins la même histoire. Je pense que tu piges, à présent : des gens dysfonctionnels dans un environnement dysfonctionnel sont irrécupérables. Si on leur donne le choix, ils merdent à chaque fois. Ce que j'ai prouvé, c'est indiscutable.

— Briony s'est débrouillée pour t'échapper. Cela a dû ficher par terre tes fameux résultats...

— Elle a tenté de se suicider et n'a même pas su s'y prendre correctement ! Une créature pitoyable. Je suis surpris qu'elle ait eu le cran de se débrouiller pour faire une overdose d'analgésiques.

— Les fleurs, c'était une menace ou juste une plaisanterie de mauvais goût ? demanda Anya.

Il haussa les épaules.

— À toi de me le dire. C'est toi qui dissèque mon travail.

Elle devait continuer à le faire parler et à l'éloigner de la fenêtre.

— Les résultats sont fallacieux quand la méthodologie est incorrecte. Plutôt que d'être objectif et de leur laisser le choix, tu as décidé de ce qu'elles devaient faire à l'avance et orchestré la situation pour qu'elle évolue dans ton propre sens. C'était en contradiction avec le principe le plus élémentaire de la recherche. Non seulement tu as tiré une conclusion et tu as tout fait pour l'attester, mais ton échantillon était biaisé et tu n'avais aucun groupe témoin. Tes résultats ne signifient rien !

Il fit mine de l'applaudir, plus méprisant que jamais.

— Encore faux ! Les gens intéressés par ma recherche se moquent de la méthodologie. Seuls les résultats comptent. Sais-tu le nombre de gouvernements, dont le nôtre, qui se passionnent pour mes articles ? Mon travail a des implications universelles. Ces données sont précieuses pour interroger des terroristes et entraîner les gens aux techniques de contre-interrogatoires. N'oublie pas de l'ajouter à l'enregistrement ! On fait un test son... un, deux... un, deux. Tu as tout capté ?

Le salaud avait anticipé chacun des mouvements d'Anya... aussi

bien pendant l'enquête qu'en ce moment même. C'était comme s'il avait rédigé tout le scénario, comme avec les autres. Son assurance effrayait Anya. Elle savait qu'elle ne devait pas céder à la panique. Elle ne serait plus capable de contrôler la suite.

— Attends-tu de moi que j'aille dans la chambre anéchoïque ?

— Non, répondit-il en riant. Tu es un cas différent... très différent.

Sourire aux lèvres, il plaqua de nouveau ses mains derrière la tête.

— Les autres étaient soigneusement sélectionnées et isolées de leur environnement, en vue de l'expérience. À l'exception de Kate... Il m'a fallu l'intégrer à l'étude quand elle a découvert l'existence du Crisis Centre. J'avais bien fait de garder un œil sur elle et tes coups de fil.

Il avait l'air si détendu qu'Anya envisagea de le renverser de son fauteuil pour atteindre la fenêtre. Il parut deviner ses pensées et se pencha en avant.

— Je n'ai pas besoin de t'enfermer dans la chambre. L'expérience consistait à savoir si oui ou non ton propre environnement pouvait être suffisamment modifié pour que tu changes ton système de croyances établi.

L'air plus narquois que jamais, il ouvrit le premier tiroir du bureau.

— Les gens aiment bien les appels anonymes. Au cas où tu ne l'aurais pas encore compris, on n'a jamais repris l'enquête concernant ta sœur. Il m'a suffi d'appeler ton père pour qu'il gobe tout ce que je lui dise.

Tu serais ébahie par la crédulité des gens, qui ne vérifient même pas les références de la personne qui les appelle. Ta vieille voisine est une vraie pipelette et elle ne t'aime pas beaucoup non plus. Elle était ravie de me parler de la colère piquée par ton ex-mari et des éclats de voix devant chez toi, samedi dernier.

Anya en conclut qu'il avait également téléphoné au journaliste, sinon, comment le quotidien aurait-il été au courant ? Il savait la place que Ben occupait dans sa vie et s'en était servi pour démolir le futur emploi de Martin. Uniquement en créant cet article de toutes pièces. Manipuler l'univers d'Anya n'avait pas requis énormément d'efforts, elle l'avait même aidé depuis le début, en se confiant à lui. En allant jusqu'à le laisser passer du temps avec Ben !

Anya s'approcha du téléphone. En le lançant assez fort, son poids pouvait bien réussir à briser la vitre.

— Qu'attends-tu de moi ?

— C'est simple.

Il sortit du tiroir un étui en tissu, qu'il posa sur le bureau.

— Tes convictions profondes m'intriguent. En particulier celle te permettant d'affirmer que tuer, c'est mal. En un sens, je pense que tu es largement capable de tuer de sang-froid. J'ai l'intention de tester cette hypothèse.

Anya n'avait aucune idée de ce qu'il avait prévu, mais la désinvolture avec laquelle il parlait de meurtre l'effrayait plus que tout ce qu'il avait dit ou accompli jusque-là. Elle devait se contrôler, rester calme. Il souhaitait la voir paniquer. Si c'était le cas, il sortirait vainqueur du jeu malsain qu'il avait en tête.

— De quelle manière ? demanda-t-elle.

Vaughan ouvrit l'étui en toile et Anya recula à la vue du pistolet. Le moment était venu. *Saisis ta chance, ne réfléchis pas !*

Devinant ses pensées, il se leva et s'assit sur le coin du bureau, à côté du *jouet*, en balançant une jambe dans le vide. Ce salopard savourait chaque seconde qui s'écoulait.

— Voyons... tu prétends t'opposer à la peine de mort et détester les armes à feu. Tu penses sans doute que tu pourrais t'emparer du pistolet et me menacer, mais je ne crois pas que tu vas le faire. Pour commencer, me tuer signifie que tu ne reverras plus ton amie. À propos, cette chambre anéchoïque dont tu m'as parlé à Annangrove, tu sais ? C'est devenu une pépinière. Mais j'ai récupéré les matériaux et je l'ai reconstruite.

Anya eut un haut-le-cœur, mais se calma en respirant lentement et profondément. Tout en essayant de gagner du temps, elle tenta de se rappeler comment libérer le cran de sûreté sur une arme à feu. Elle l'avait souvent vu faire au service de la balistique.

— Comment puis-je être certaine que tu la détiens ?

Un voile noir traversa les yeux de Vaughan tandis qu'il se penchait en avant et sortait un second magnétophone à microcassette de sa poche. Il appuya sur la touche « PLAY ». Des hurlements de femme envahirent la pièce. Il pressa sur le bouton d'avance rapide et une autre voix cria au secours.

— Clare, Fatima... puissent-elles reposer en paix ! Pas besoin de te faire un dessin, je pense. Maintenant, voici quelqu'un que tu devrais reconnaître.

Il ne quitta pas Anya des yeux. La voix de Kate lâcha une bordée d'injures, puis ses paroles devinrent incohérentes.

— Elle implore qu'on la ramène chez elle. Quelqu'un devrait vraiment abréger le supplice de cette mégère.

C'était le moment. D'un coup de poing, Anya fit tomber le

magnéto, puis saisit maladroitement le pistolet, en trébuchant sur le siège placé derrière elle. Ses mains tremblaient violemment. Vaughan ne chercha pas à l'arrêter. À l'évidence, l'arme ne devait pas contenir de balles.

— Vas-y, il est chargé. Si tu me tues, tu risques d'avoir tout juste le temps de sauver ton amie.

Il jeta un regard sur sa montre.

— Est-ce que je t'ai précisé que la chambre était hermétique ? Elle ne dispose que d'une quantité d'oxygène limitée, surtout depuis que j'ai enclenché le système d'aspiration de l'air.

Cela n'avait aucun sens. Pourquoi lui laisserait-il le pistolet, en lui demandant rien de moins que de le tuer... mais peut-être voulait-il mourir ? À quel jeu jouait-il ?

Any a serra l'arme encore plus fort.

— Je ne vais pas te tuer, dit-elle.

— Je pense que tu pourrais le faire. Pourquoi est-ce que je ne te faciliterais pas la vie ? Il te suffit de suivre les caméras...

Vaughan marqua une pause, avant d'ajouter :

— Où est le problème ? Tu assassineras un homme déjà mort. Ma tumeur est revenue et on ne peut pas l'opérer.

— Tout est sur la cassette du dictaphone sur le bureau, Any a. Tu m'as enregistré en train de t'implorer de m'abattre, de t'annoncer que Kate est à l'agonie, alors que tu perds du temps à te décider. J'ai enlevé la sécurité, au cas où tu l'ignorerais.

— Tu ne mérites pas une mort rapide. Je ne vais pas te tuer, mais il existe d'autres moyens.

En abaissant le pistolet, elle le tint fermement et pressa la détente.

Le recul la déséquilibra et l'arme se retrouva par terre. Un cri d'animal blessé s'échappa de derrière le bureau, alors que Vaughan Hunter s'écroulait sur le plancher.

Elle ramassa maladroitement le pistolet, l'empoigna et fit un pas en avant. La balle avait déchiré la cuisse.

Il gémit, mais réussit à se redresser un peu.

— Tu es si naïve ! Une vraie fille de la campagne, décidément !

Il s'empara du magnéto qui était tombé, remplaça la cassette par une autre qu'il gardait dans sa poche, appuya de nouveau sur « PLAY ».

« Je veux maman. MAMAN ! ! ! J'ai peur. Je veux ma maman ! »

La voix de Ben résonna dans la pièce. Anya faillit lâcher le pistolet, mais elle l'agrippa de ses deux mains, en tremblant. *Il séquestre Ben.* Elle se sentit prise de vertige et lutta de toutes ses forces pour ne pas laisser tomber l'arme. Ben continuait à l'appeler en hurlant.

Vaughan ricana.

— Tu peux toujours rester là en essayant de découvrir où se trouve ton précieux chérubin, mais cela signifierait qu'il te faut laisser mourir ton amie. Tic tac... tic tac... tu te rappelles ?

Une rage folle envahit Anya. S'il avait fait du mal à Ben, elle le tuerait. C'était ce que ce malade souhaitait, de toute façon. Il la regardait de son air suffisant et attendait la réponse. Mais il avait dû manigancer autre chose. Elle réfléchit tant bien que mal. Bon sang, c'était encore une ruse !

— Pourquoi crois-tu dur comme fer que je ne vais pas te tuer ?

— Je parie sur le fait que tu le feras, répondit-il en haletant, la cuisse en sang.

Il voulait réellement mourir !

— Tu as fait tout ça parce que tu es atteint d'un lymphome et que tu souhaites me voir commettre un acte d'euthanasie. Je me trompe ?

Dans un éclair de lucidité, Anya comprit comment agir. Elle se ressaisit.

— C'était ta plus grosse erreur.

Elle se tenait prête à tirer à nouveau.

— Où est mon fils ?

— Si tu m'abats, tu ne le retrouveras jamais. Tu pourrais t'emparer des clés et aller sauver Kate à présent, à moins qu'elle ne soit déjà morte. Mais si tu le fais, es-tu certaine que je serai là, ou même encore en vie, à ton retour ? Ainsi, tu ne sauras jamais ce qui est arrivé à Ben. C'est ton passé qui revient, mais cette fois, tu aurais pu savoir le fin mot de l'histoire... Quoi que tu fasses, j'ai la preuve que tu peux tuer de sang-froid.

— Tu vas payer, mais je ne vais pas te tuer. Je ne te laisserai pas l'emporter. On a toutes les preuves qu'il nous faut pour te faire coffrer. Maintenant, donne-moi les clés, espèce de salaud ! Pour la dernière fois, où se trouve Ben, nom de Dieu ?

Des gouttes de transpiration perlaient sur le front de Vaughan.

— Tu vas me tuer, répondit-il lentement. Il t'implore de venir le

sauver, il a crié ton nom jusqu'à ce qu'il comprenne que tu ne viendrais plus jamais.

De ses yeux noirs et sans âme, il dévisagea Anya avec mépris.

— À mesure que je resserrais les mains autour de son cou, j'ai vu ses veines gonfler et ses grands yeux innocents s'écarquiller. Tu sais qu'il a rendu son dernier soupir en disant que tu ne l'avais jamais vraiment aimé ?

Ben. *Mort*. Assassiné. Anya vit défiler des images du corps inerte de son fils. Elle lutta pour recouvrer son souffle, comme si son cœur avait cessé de battre et ses poumons de respirer.

Sans Ben, l'existence n'avait plus aucun sens. Elle recula et appuya de toutes ses forces sur la détente.

La vie désertait peu à peu le corps de Vaughan Hunter. Sa respiration devint saccadée et son visage en sueur blêmissait à vue d'œil.

Une indifférence glacée s'empara d'Anya comme elle saisissait deux jeux de clés dans la poche de l'homme, puis ouvrait la porte du bureau. Pistolet en main, elle composa le numéro des urgences sur le téléphone du couloir, demandant une ambulance et l'assistance de la police. Ce sale type ne resterait pas impuni pour tout ce qu'il avait fait. Ne connaissant pas l'adresse de la maison, elle décrivit à l'opératrice le cabinet donnant sur la rue, avant de se précipiter vers la porte d'entrée, tout en laissant le combiné décroché. Il pleuvait à torrents. *Réfléchis ! Réfléchis !* Elle devait suivre les caméras. Une première attira son œil au coin de la maison. Au bout de la véranda, elle en aperçut une autre au-dessus de la grange.

Elle longea les anciennes écuries au pas de course, glissa sur le chemin boueux et recouvra l'équilibre de justesse. La porte de la grange était fermée par une chaîne et un cadenas. Elle fouilla dans le trousseau, en quête de la bonne clé.

Une sirène hurla au loin, puis de plus en plus fort. Elle trouva un petit jeu de clés et en testa une, en priant pour qu'il reste encore assez d'oxygène dans la chambre anéchoïque. Merde ! Encore quatre clés. Les doigts engourdis, elle essaya encore. Enfin, la troisième entra dans la serrure.

À l'intérieur de la grange, un escalier métallique menait à une porte verrouillée. Celle-ci s'ouvrait sur une salle de contrôle dotée d'une console électronique et d'un écran d'ordinateur. Le moniteur révélait une silhouette inerte. *Kate !*

Cherchant un accès à la chambre, elle repéra une porte sans encadrement, à même le mur. Aucune poignée. Anya la poussa de toutes ses forces. Incapable de la faire bouger, elle flanqua des coups de pied, des coups de poing, et se mit à crier, dans l'espoir que Kate

l'entendrait.

De retour devant la console, Anya parcourut les différents interrupteurs. Elle pressa l'un d'eux et vit sur l'écran la silhouette tressaillir et se recroqueviller davantage sur elle-même. En appuyant sur le bouton d'un micro, elle produisit un effet Larsen qui faillit lui crever le tympan. Elle coupa les deux interrupteurs. Merde ! En tout cas, Kate était vivante.

Du coin de l'œil, Anya remarqua un petit globe lumineux rouge, tout en haut de la paroi en bois. Cela ressemblait à une boîte à fusibles avec un commutateur sur le côté. Et si ce dispositif ouvrait la porte ou contrôlait l'arrivée d'air ?

Elle chercha dans la pièce quelque chose qui lui permettrait de l'atteindre. N'importe quoi. Elle grimpa sur un fauteuil, mais même en s'étirant au maximum, il lui manquait encore quelques centimètres. Anya descendit, arracha le clavier de l'ordinateur, remonta sur le siège, et frappa de toutes ses forces. Elle fracassa le clavier et le bouton s'enclencha.

Aussitôt, de l'air envahit la salle de contrôle. *Nom d'un chien ! Qu'est-ce que j'ai fait ?* Grelottant de froid sous ses vêtements mouillés, Anya tripota tous les boutons de la console, jusqu'à ce que la porte s'ouvre dans un sifflement hydraulique. Elle posa le pied sur un sol métallique, fit un pas dans le noir, tomba et se rattrapa juste à temps à une chaîne fixée au mur. Elle se balança quelques instants dans le vide, avant de reposer le pied par terre.

— Kate. Tout va bien ! annonça-t-elle, pantelante.

La police arrive.

De la lumière filtrait par la porte ouverte et ses yeux s'acclimatèrent progressivement à la pénombre. À l'intérieur de la chambre anéchoïque, elle discerna une sorte de pont à bascule, comme celui qu'elle avait vu dans le manuel de psychologie. Depuis la porte, une plate-forme en métal se déplaçait par un système de poulies pour pouvoir rejoindre le plateau central. Elle sauta sur la plate-forme et la fit avancer jusqu'à Kate. En la voyant nue, Anya ôta sa veste et recouvrit son amie.

Kate ne réagit pas.

— C'est fini, à présent. Tu n'as plus rien à craindre, dit Anya en la berçant dans ses bras.

Elle n'avait désormais plus qu'une seule idée en tête : retrouver Ben.

Heureusement, la plate-forme mobile supporta leurs poids

conjugués et Anya put mettre Kate hors de danger. Un agent de police apparut tandis qu'elle franchissait la porte de la chambre anéchoïque avec son amie somnolente.

Il demanda aussitôt du secours et une ambulance s'arrêta devant la grange. Dans la salle de contrôle, un officier protégea Kate d'une couverture et lui fit respirer de l'oxygène, en expliquant que les infirmiers se trouvaient dans la maison et s'occupaient de l'homme. Laissant Kate entre de bonnes mains, Anya courut aussi vite qu'elle put vers le domicile de Vaughan. S'il était en vie, il allait devoir lui dire où il séquestrait Ben. Elle devait savoir.

Le temps d'arriver à la porte d'entrée, Hunter était déjà dans l'ambulance et un agent empêcha Anya de l'approcher.

— Vous ne comprenez pas ! Il faut que je sache ce qu'il a fait à mon fils.

— Il est conscient, mais ne parlera à personne hormis aux médecins, pour l'instant.

Elle s'effondra en pleurs dans les bras du policier. L'ambulance démarra et mit la sirène en route dès qu'elle eut rejoint la rue principale.

Brian Hogan sortit de la maison en tenant le sac d'Anya et se pencha vers elle.

— Quelqu'un n'arrête pas de t'appeler. C'est à propos de ton fils. Il a eu une sorte d'accident.

Hébétée, Anya s'empara du téléphone mobile et entendit la voix de Martin.

— Où es-tu ? dit-il. Impossible de te joindre. Je ne sais pas trop quoi dire, c'est arrivé si vite, je n'ai pas pu l'empêcher.

La ligne grésilla un peu et elle reconnut aussitôt une autre petite voix.

— Tout va bien, maman ! C'est juste un bras cassé.

— *Il est vivant !* s'écria-t-elle, soulagée.

— J'ai un plâtre et le docteur a été drôlement gentil.

— Dieu merci, dit-elle en riant nerveusement.

Hogan lui fit signe de venir à l'intérieur.

— Trésor, maman doit s'en aller, mais je te rappelle plus tard. Promis !

— Bon sang, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Hogan en lui tendant un mouchoir propre.

Elle essaya de comprendre, tout en séchant ses larmes.

— Le dictaphone. J'ai tout enregistré.

Anya se tenait à l'entrée du bureau et regarda Brian Hogan qui, les mains gantées, ramassait un magnétophone ensanglanté par terre. Il le lui apporta et pressa la touche « PLAY ».

La voix de Ben hurlait : « J'ai peur, je veux descendre ! Je veux maman ! » On entendait des éclats de rire et quelqu'un cria quelque chose comme : « Avancez ! Ne bloquez pas la file d'attente ! » *La journée à la foire de Pâques*. Le toboggan ! Il s'était passé quelque chose dans l'escalier et Vaughan l'avait soigneusement enregistré.

Anya tenta de l'expliquer à Hogan, mais l'enquêteur fit la sourde oreille.

— Je te suggère de prendre un avocat, avant de déclarer quoi que ce soit.

— Il y a un autre magnéto. Sur le bureau. Un modèle plus grand.

— Inspecteur, dit un policier en uniforme qui sortait de la pièce voisine du bureau. Je crois que vous devriez jeter un œil.

Anya le suivit, mais resta dans le couloir. La pièce abritait une installation vidéo et une télévision en marche. La scène qu'elle avait vécue dans le bureau se déroulait sur l'écran et s'achevait au moment où elle avait tiré sur Hunter, le touchant à l'épaule, avant de s'enfuir.

La zone entourant la porte était hors champ. Sans grand-angle, personne n'aurait vu Vaughan la bousculer contre la bibliothèque ou fermer la porte à clé.

— Et le son ? demanda Hogan.

Il n'y en avait pas.

Incrédule, Anya contempla l'image où Hunter était assis dans son fauteuil, l'air détendu, alors qu'elle braquait le pistolet sur lui.

La vidéo n'avait plus du tout le même sens que ce qu'elle venait de vivre.

— J'ai tout enregistré, dit-elle, en serrant son mouchoir. Il y avait un autre magnéto sur le bureau.

Hogan griffonna quelque chose sur son calepin, se massa les tempes, et pencha mollement la tête.

— Bon Dieu, je déteste ce boulot !

— Brian, tout est sur la cassette ! implora-t-elle.

— Anya Crichton, je vous arrête pour tentative de meurtre sur la

personne de Vaughan Hunter.

Au poste de police de Castle Hill, Hogan et un autre inspecteur escortèrent Anya jusqu'aux cellules et la présentèrent au sergent en service, qui la remarqua à peine, tandis que Hogan donnait lecture de l'acte d'accusation.

— Est-ce vous comprenez ce dont vous êtes accusée ?

— Oui, marmonna-t-elle.

Hogan avait pris un soin méticuleux à lui lire ses droits, en lui demandant sans cesse si elle comprenait. Elle répondait « oui » à chaque fois, mais tout cela semblait surréaliste. Elle ne saisissait pas du tout ce qui s'était passé, en fait. Depuis son bureau, le sergent de garde ouvrit la cage en Plexiglas et la fit entrer à l'intérieur.

— J'aimerais parler à mon avocat, reprit Anya, en reconnaissant tout juste le son de sa voix.

— Brody est en route, dit Hogan.

Anya s'assit sur une chaise en plastique, tandis que l'officier de service verrouillait l'épaisse porte. L'endroit empestait la sueur et l'urine, et elle enfouit son nez dans la manche du jogging noir qu'on lui avait fourni, après lui avoir pris ses vêtements pour les faire examiner au labo.

Elle tenta de se repasser dans la tête les dernières heures qu'elle venait de vivre, mais tout devenait flou. Elle observa un homme, qui avait l'air d'un clochard, agonir d'injures le sergent de service.

Anya se recroquevilla sur elle-même. Elle transpirait, tout en ayant l'impression de n'avoir jamais eu aussi froid de sa vie. En tout cas, Ben était vivant et en compagnie de son père, sa fracture guérirait avec le temps. Lorsque Brody arriverait, il mettrait de l'ordre dans cette horrible pagaille. La police comprendrait aussitôt l'erreur qu'elle avait commise. En ce moment, les inspecteurs devaient écouter la cassette où Hunter s'accusait d'avoir enlevé Kate.

Une demi-heure plus tard, si elle en croyait la pendule placée au-dessus du bureau du sergent, la voix de Dan Brody résonna dans le couloir.

— Je souhaite interroger ma cliente.

Anya se demanda qui d'autre il était venu voir. Il lui fallut quelques instants pour réaliser qu'il parlait d'elle, à présent.

L'officier les accompagna dans une salle d'interrogatoire et les laissa seuls. Anya préféra rester debout, tandis que Brody, le visage austère, s'assit derrière la table.

— Les charges qui pèsent sur toi sont graves et, pour l'heure, j'ai besoin d'entendre de ta bouche ce qui s'est passé. Précisément.

Il sortit un bloc-notes de sa serviette, puis appuya sur le poussoir de son stylo.

— Ils ont un enregistrement. Une vidéo de Vaughan installé dans le fauteuil. On te voit distinctement en train de faire feu sur lui. Tu as l'air de dire quelque chose, puis tu lui tires dans la jambe. Par terre, il trifouille un truc, puis, une minute plus tard, tu recules et lui tires dans l'épaule. Ces preuves sont incontestables !

— Je devais le faire.

Elle s'accroupit près de Brody.

— Il a dit que Kate allait manquer d'air et qu'il me fallait le tuer, pour la sauver. C'était mon seul moyen de rejoindre Kate à temps.

Anya comprit que ce n'était vrai qu'en partie, mais ne sut comment l'expliquer à l'avocat. Quelque chose lui disait d'attendre avant de lui parler de Ben. Elle ne songeait pas à Kate en tirant ce deuxième coup de feu. Ses actes auraient même pu coûter la vie à son amie.

Pour la première fois, Brody parut douter de lui.

— Pourquoi aurait-il voulu que tu le tues ?

— Il avait un cancer et le savait.

— Cela n'entre pas en ligne de compte. Il aurait pu mourir en dix minutes, mais si tu écoutes son existence, c'est toujours un meurtre. Que s'est-il passé ensuite ?

Anya batailla pour restituer la chronologie des événements.

— Je suis allé chez lui... Non, je n'avais pas l'intention de me rendre là-bas. Je veux dire...

— Prends ton temps. C'est à moi que tu es en train de parler, OK ? Dis-moi ce qui s'est passé avec tes propres mots. Comme si tu racontais une anecdote au bar du coin.

Brody retrouvait un ton professionnel et Anya se sentit soulagée. C'était un avocat brillant, elle serait libérée en un rien de temps, et Vaughan Hunter sous les verrous.

— C'est Vaughan qui a kidnappé les femmes suicidées. Les fibres retrouvées dans leurs poumons doivent provenir de cette chambre où il les a séquestrées. En les privant de lumière et de son, il contrôlait leur comportement.

Brody prenait des notes en abondance.

Elle continua à lui expliquer les jeux pervers auxquels Vaughan se livrait et la manière dont il s'y était pris pour l'amener à le tuer.

Brody marqua une pause.

— Il m'a dit qu'il serait absent du bureau pendant quelques semaines pour suivre une chimiothérapie. Il s'occupait de nouveaux cas. Es-tu en train de me déclarer qu'il souhaitait mourir ?

Bon sang, il avait même entraîné Brody dans ses mensonges.

Elle devait le lui faire comprendre.

— Oui ! Cet homme se livrait à des expériences sur la vie des autres. Fatima Deab, Clare Matthews, il les a toutes citées.

Elle essaya de lire dans les pensées de l'avocat, mais il gardait les yeux fixés sur sa page.

— A-t-il reconnu avoir tué l'une ou l'autre de ces femmes ?

Anya secoua la tête.

— Il a certes déclaré que Mohammed Deab n'avait pas tué Fatima.

Brody se mit à remplir la rangée de carrés qu'il avait dessinés en haut de la feuille, en déchirant presque celle-ci sous la pression du stylo.

— Qu'est-ce que ton fils vient faire dans tout ça ?

— Il m'a dit qu'il avait enlevé Ben et que, si je sauvais Kate, je ne découvrirais jamais où il le détenait, ou ce qui était arrivé au petit.

Tout en parlant, elle comprit que son histoire ne tenait pas debout. Dieu merci, elle avait tout enregistré sur la cassette.

Brody continua de prendre des notes.

— J'ai refusé de le tuer... je devais lui faire avouer où il séquestrait Ben. Il a affirmé que je tuerais Kate de toute manière, car il avait enclenché un système qui évacuait l'air de la chambre. Elle n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Anya s'interrompit et prit une profonde inspiration.

— Ensuite, il m'a annoncé qu'il avait assassiné Ben.

Cachant son visage dans ses mains, elle sanglota.

— Ce salaud mentait encore. Il bluffait...

— Reprends-toi, Anya ! Il le faut. Qu'as-tu fait ensuite ?

— Je lui ai de nouveau tiré dessus, je me suis emparée des clés pour ouvrir la porte, j'ai appelé l'ambulance et la police, puis j'ai couru le plus vite possible pour retrouver Kate. Au moment où je la faisais sortir de la chambre, l'ambulance et la police étaient sur place.

— Tu lui as donc tiré dessus en croyant qu'il avait tué ton fils ?

— Oui.

— Mais sur la cassette qu'il t'a fait écouter, ce n'était pas la voix du petit ?

— Si, mais il l'avait enregistrée à la foire de Pâques, lorsqu'ils gravissaient les marches d'un toboggan, qu'ils ont ensuite dévalé ensemble.

— Tu l'as laissé monter là-dessus avec ton fils, ce jour-là ?

Brody lui donna l'impression de la juger sans appel.

— Oui, reconnut Anya en comprenant combien elle avait l'air coupable. Mais j'ignorais alors qu'il enregistrerait Ben. Dan, Vaughan Hunter m'a piégée pour que je le tue, c'est tout ce qu'il voulait.

— Malheureusement, c'est difficile à prouver...

— Tu n'as jamais entendu parler de « suicide par la police » ? riposta t-elle. Quand quelqu'un provoque un flic, jusqu'à ce qu'il tire. C'est ce qu'il a fait avec moi : il s'est servi de Kate et de Ben pour me pousser à bout et m'obliger à lui tirer dessus.

Quelqu'un frappa à la porte et les interrompit. Brody s'excusa et disparut dans le couloir. Il revint quelques minutes plus tard.

— Anya, annonça-t-il en se rasseyant, j'ai de mauvaises nouvelles : le magnétophone du bureau était vide.

Bon sang, le salopard avait eu encore assez de force pour retirer la cassette, pendant qu'elle appelait l'ambulance.

— Et celle qu'il avait dans la poche, avec les hurlements de femmes ?

Brody secoua la tête.

— Rien d'autre qui puisse corroborer ta version. Je dois aussi t'avouer que, sans le son, la vidéo se révèle lourdement

compromettante. Vaughan ne s'est même pas battu. Soyons réalistes, on ne peut pas plaider la légitime défense !

— Non, mais je rêve...

Elle avait quitté la pièce en laissant Hunter qui saignait après deux blessures par balles. Il avait dû tendre la main pour s'emparer du magnéto sur le bureau. La cassette pouvait se trouver n'importe où entre la maison et l'hôpital. De toute évidence, Hunter ne tenait pas à ce qu'on mette la main dessus. Pourquoi Brody ne comprenait-il pas ?

— Je devais faire feu, sinon Kate serait morte.

Elle-même avait dû s'en persuader.

— Par chance, un interrupteur de la salle de contrôle prouve qu'il savait que Kate allait suffoquer, comme tu l'as affirmé. Le bouton commandait bien un système d'évacuation qui pompait l'air de la chambre. Une unité est en train de relever les empreintes.

Le commutateur en haut du mur, songea-t-elle. Il lui vint tout à coup à l'esprit que Hunter n'avait pas du tout mis en route l'aspiration. C'est elle qui l'avait déclenchée en fracassant le clavier sur l'interrupteur. Ce qui signifiait qu'il avait bluffé une fois de plus. Comment avait-elle pu être aussi crédule ?

— Mes empreintes ne sont pas dessus, affirma-t-elle d'une voix catégorique.

— Honnêtement, tu as de la chance que rien ne confirme que Vaughan a menacé ton fils. S'il est prouvé que tu as fait feu sur lui, surtout sur le coup de la colère, tu es bonne pour la tentative d'homicide. Espérons donc qu'il va survivre.

Anya n'en croyait pas ses oreilles. Hunter l'avait piégée afin de prouver que les gens dysfonctionnels pouvaient ficher leur vie en l'air à la moindre occasion. Comment avait-elle pu tout foirer, au point de se voir coller une tentative de meurtre sur le dos ?

Elle avait l'impression d'avoir une chape de plomb sur la poitrine et son cœur battait si vite que sa tension accusait une descente vertigineuse. Elle se laissa glisser à terre. Hunter n'avait jamais eu l'intention de l'enlever. Elle s'était emprisonnée elle-même, devenant ainsi le plus grand triomphe de ce manipulateur.

Anya songea à Ben. Qu'advierait-il de lui avec sa mère en prison ? Martin veillerait sans doute à ce qu'elle ne le revoie jamais.

— Je vais m'arranger pour que tu comparaisses à l'audience de

mise en liberté sous caution cet après-midi. Le fait d'appeler l'ambulance et la police après lui avoir tiré dessus confirme ta déclaration selon laquelle tu souhaitais le voir rester en vie.

Des cris retentirent dans l'une des pièces voisines.

Anya trembla à l'idée d'être incarcérée.

Brody lui effleura l'épaule.

— Je vais plaider le fait que tu devais absolument le blesser afin de sauver la vie de Kate, ce que tu as d'ailleurs fait. Brillamment, je dois dire. La blessure à l'épaule était magistrale !

Elle soupira, soulagée que son amie ait survécu.

— Peut-on faire appel à un technicien acoustique pour examiner la vidéo et voir s'il y a une piste audio que l'installation n'a pas reproduite ?

— En toute honnêteté, on ferait mieux de s'en passer. S'ils peuvent prouver que tu as tiré sous la colère, les possibilités de mettre au point une défense crédible seront réduites à néant.

Brody obtint la liberté provisoire et la raccompagna chez elle en voiture. Après la pénible expérience de l'audience, une torpeur accablante s'était emparée d'Anya. Pour le moment, elle était libre, mais elle ignorait pendant combien de temps.

Hunter était sorti de son état critique, il restait classé comme cas grave, et sous surveillance policière à l'hôpital. Ce salaud devait à tout prix vivre et payer pour ce qu'il avait fait.

On l'inculperait au minimum de kidnapping et de privation de liberté. Brody était certain qu'il ne serait pas libéré sous caution, mais doutait qu'un individu avec deux blessures par balles et une importante tumeur à la poitrine puisse être en état de comparaître. Et, dans le cas improbable où son lymphome entrerait en rémission, l'enlèvement d'une inspectrice de police réglerait son sort. Pour l'heure, dans sa cuisine, Anya se sentait en sécurité.

Elaine l'avait accueillie comme une mère qui retrouve son enfant, en la serrant fort, presque trop fort, dans ses bras. Anya ne sut quoi lui dire. Heureusement, la secrétaire ne lui posa pas de questions.

Brody avait décidé de demander au procureur général

d'abandonner les charges à l'encontre Anya, en arguant du fait que son action avait permis de sauver la vie d'un officier de police.

— Tâche de te reposer un peu ! dit-il en l'embrassant sur la joue, avant de la laisser.

Tandis qu'Elaine lui servait une tasse de café, quelqu'un franchit la porte d'entrée. Elle partit dans le couloir pour empêcher cet intrus d'aller plus loin.

— Désolée, mais le Dr Crichton n'est pas disponible en ce moment, annonça-t-elle de sa voix la plus autoritaire.

— Mais je dois la voir ! Il faut que je sache ce que la police a découvert. Jusqu'ici vous avez refusé de me le dire !

Anya s'avança dans le vestibule et se retrouva face à Anoub Deab.

— Pas de problème, Elaine. Je dois lui parler.

Tous les trois se tenaient dans le couloir faiblement éclairé.

— Je veux savoir qui a abandonné ma sœur droguée dans la cabine de W.-C. Qu'est-ce qu'il a fait à Fatima ?

— Il l'a enlevée, puis séquestrée dans une pièce sombre et insonorisée. Elle n'a pas eu le choix.

— Vous savez qui c'est et vous lui avez parlé ? reprit Anoub, en tripotant ses poches d'un air angoissé. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Que votre père n'avait pas tué Fatima.

Le jeune homme serra les poings.

— Mon père *est* innocent. On n'a aucun droit de le garder en prison.

Anya se souvint de ce que Hunter avait déclaré. Si Mohammed Deab avait assassiné Fatima, son ego n'aurait pas supporté qu'on en attribue le mérite à quelqu'un d'autre.

— Pourquoi êtes-vous autant persuadé que votre père n'a pas injecté de l'héroïne à Fatima ?

— Mon père ignore comment filtrer et faire une piqûre.

Anya lança un regard inquiet à Elaine. La secrétaire se retira lentement dans le bureau. Du coin de l'œil, Anya la vit décrocher le téléphone, prête à composer le numéro.

Seule la brigade criminelle était au courant pour le tampon hygiénique. Et il n'était pas mentionné dans le rapport d'autopsie que la famille l'avait vu.

Anya fit un pas en avant.

— Mais vous savez, vous !

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Après ce qu'elle venait de vivre, Anya n'allait pas se laisser malmené par les Deab.

— Fatima n'utilisait pas de tampons hygiéniques. Elle n'en avait pas l'utilité, car sa maigreur l'empêchait d'avoir ses règles. Vous êtes allé dans ces toilettes. J'imagine que vous aviez la drogue sur vous. Votre petite amie a dû vous fournir un tampon. Je me trompe ?

Il s'avança vers elle, la main en l'air, comme son père l'avait fait en prison.

Elaine appela la police tandis qu'Anya tenait bon, refusant de se laisser intimider. Il baissa la main.

— Vous ne comprenez pas ! s'écria-t-il. Elle a apporté le déshonneur dans notre famille. Cet homme a téléphoné chez nous, en disant où elle était... il savait qu'elle avait cette maladie.

Anya ne broncha pas. À l'instar de son père, Anoub était faible sans la protection de ses gorilles.

— Le ravisseur de Fatima l'a forcée à avoir des rapports avec lui. Elle n'a rien fait de déshonorant.

Anya pointa l'index sur la poitrine d'Anoub et ajouta :

— Votre sœur était innocente et vous l'avez tuée.

— Vous ne comprenez rien à notre culture. Elle n'était plus pure, elle devait mourir.

Deab recula vers la porte d'entrée.

— Elle ne pouvait plus épouser notre cousin. Tout le monde allait savoir qu'elle n'était plus vierge.

Anya sentit remonter en elle toute la colère de la semaine passée. Elle pouvait à peine se retenir de le frapper.

— Je comprends fort bien. Vous étiez là-bas et vous l'avez forcée à s'injecter ce poison.

Anoub ne tenait plus en place, serrant et desserrant les poings.

— Je voulais protéger ma famille et montrer à mon père que je sais ce qui est juste et honorable.

Un détail intriguait encore Anya : – Se trouvait-il avec vous lorsque vous êtes passé à l'acte ?

Anoub s'essuya le front du revers de la main.

— Non. Il est venu plus tard, bredouilla-t-il. Mon père a dit que je l'avais couvert de honte, il a voulu que je quitte la maison dès que la police s'est mise à nous suivre, à l'enterrement.

— Vous étiez coupable et il avait prévu de s'accuser au besoin à votre place. Vous vous êtes donc servi de moi pour savoir si la police détenait des preuves que Fatima avait été assassinée. Vous pensiez franchement vous en tirer à si bon compte ?

Anoub ne répondit pas. Il tourna les talons et prit la fuite. Anya ne chercha pas à l'arrêter.

Deux jours plus tard, Dan Brody apparut sur le perron, les mains dans le dos.

Anya ouvrit la porte, craignant le pire. Pour quelle raison se serait-il déplacé, sinon ?

— Grande nouvelle ! annonça-t-il en souriant. Tu es disculpée. Les charges ont été retirées.

Il brandit la bouteille de Bollinger qu'il dissimulait et s'invita dans la maison.

— Comment ? répliqua-t-elle en essayant de digérer l'information. Quand ?

Sourire aux lèvres, il lui expliqua :

— La crim' n'a identifié qu'une seule série d'empreintes sur l'interrupteur qui actionnait le système d'aspiration d'air. La police pense donc que Hunter avait mis en route le système dans l'intention de tuer Kate Farrer. Comme tu as tiré sur lui et que tu as appelé l'ambulance, le procureur général a admis que le coup de feu était bien justifié pour sauver la vie de Kate.

Il s'interrompit, attendant une réaction, puis se pencha vers elle.

— Félicitations ! C'est fini, à présent. Tu es une femme libre !

— Merci. Je n'arrive pas à y croire...

Anya se jeta à son cou et le serra très fort.

— Merci infiniment !

Il l'étreignit à son tour et elle sentit la fraîcheur de la bouteille dans le creux de son dos.

— C'est trop tôt pour du champagne ?

Anya se moquait de l'heure. Cet homme était un avocat remarquable.

— Pas aujourd'hui, dit-elle en prenant deux verres sur l'égottoir de la cuisine. Qu'est-ce que Hunter a déclaré à la police ?

Brody fit sauter le bouchon, qui heurta le plafond. Un peu d'alcool dégouлина le long de la bouteille et Anya présenta les verres.

— Il a refusé de parler de l'incident, en disant uniquement qu'il était désolé pour toi, car il n'avait pas pu te sauver de toi-même ou un truc de ce genre.

Ce sale type arrogant croyait encore avoir gagné la partie.

Anya se sentait soulagée, tout en sachant qu'elle devait sa liberté retrouvée à la chance et surtout à sa naïveté. Si elle n'avait pas déclenché par hasard le système d'évacuation d'air, sa version n'aurait pas été crédible et elle aurait dû comparaître pour tentative d'homicide. En la surestimant, Vaughan avait commis une troisième erreur, qui rendait à Anya sa liberté. L'idée l'effleura alors qu'elle ne resterait libre que tant que l'enregistrement des coups de feu demeurerait introuvable. Un certain malaise s'empara d'elle. Et si d'aventure il remettait la cassette à la police ? Elle prouverait qu'Anya lui avait tiré dessus, pensant à tort l'avoir tué.

Avec cette cassette dans la nature, elle ne serait jamais totalement libre. Peut-être avait-il préparé cela depuis le début, afin qu'elle vive avec cette épée de Damoclès au-dessus d'elle, sans jamais savoir si on allait lui téléphoner ou frapper à sa porte, et mettre ainsi un terme à sa liberté.

Il avait programmé tout le reste. Même lorsqu'il mourrait de son lymphome, ce salaud la hanterait d'outre-tombe. Il aurait planifié cela aussi. Il possédait les cassettes... quelque part.

Soudain, l'allégresse de Brody ne la reconfortait plus tant que ça.

— À toi ! dit-il en portant un toast à sa cliente.

Il but une gorgée et ajouta :

— Et si on fêtait cette victoire ce soir ? Je t'invite à dîner.

— Ce serait sympa, répondit-elle, comme le téléphone sonnait.

Elle décrocha.

— Il faut qu'on parle, dit Martin sans préambule.

Ben a vraiment besoin de te voir.

— Moi aussi, j'en ai envie, répliqua-t-elle.

Elle reprit une gorgée.

— Écoute, je suis blanchie. Il n'y aura pas de procès, le procureur général pense que j'ai agi en état de légitime défense.

Après un silence pesant, son ex-mari reprit :

— Tant mieux pour toi. Écoute, si on se voyait ce soir ? Peux-tu nous retrouver à Darling Harbour, devant le cinéma IMAX, à 6 heures ?

Anya jeta un regard en direction de Brody, qui épongeait le champagne ayant coulé sur la table.

— Euh... oui, bien sûr. On pourrait dîner tous ensemble. Cela me ferait plaisir.

— Je suis content que tout se soit arrangé pour toi, dit Martin d'une voix adoucie. Sincèrement. Pour notre bien à tous.

Anya raccrocha. Le coup de fil de Martin était un bon début. Elle devait en profiter.

Brody s'approcha, bouteille en main.

— Je te ressers ?

Elle couvrit le verre de sa main.

— Dan... à propos de ce soir.

— Laisse-moi deviner, tu as eu une meilleure proposition ?

— Martin veut bien me laisser voir Ben.

Brody hocha la tête.

— On peut remettre ça à une autre fois. De toute façon, je dois filer. Des clients m'attendent.

Il sourit en posant le champagne sur la table du salon.

— Encore bravo ! ajouta-t-il avant de s'en aller.

Anya alluma la télévision à temps pour le journal de la matinée.

La sortie de Kate Farrer de l'hôpital fit la une des infos, de même qu'on la voyait recevoir une récompense des mains du chef de la police. Parmi les collègues qui fêtaient son retour, on reconnaissait les inspecteurs Ernie Faulkner et Ray Filano, venus serrer la main de l'inspectrice médaillée, en la félicitant. *Quelle bande d'hypocrites !* songea Anya, ravie qu'on n'ait pas cité son nom. Nul doute que Kate lui raconterait tout demain au déjeuner. Elle alla prendre sa douche.

Sous le jet qui coulait le long de son dos, elle s'assit et replia ses jambes contre sa poitrine. On l'avait disculpée. Elle était libre. Un torrent d'émotions l'envahit à mesure que l'eau chaude se déversait sur elle. Elle se jura de ne jamais dévoiler son secret. La police et Brody pensaient qu'elle avait fait feu uniquement pour blesser Vaughan Hunter, mais elle savait que ce n'était pas le cas.

Elle avait bel et bien souhaité réussir à le tuer, ce n'était pas faute d'avoir essayé ! La balle qui avait atteint son épaule visait en réalité son cœur. Il avait raison, elle pouvait tuer de sang-froid. À condition d'être un peu plus habile de ses mains. Et des mensonges seuls – du bluff – avaient suffi à motiver son geste. Hunter avait réussi à modifier sa perception, ses convictions et son comportement, sans même avoir besoin de la séquestrer dans une chambre anéchoïque. Elle s'effraya aussi à l'idée qu'elle avait été attirée par lui, se rappelant combien elle avait souhaité qu'il la prenne dans ses bras, le jour de la foire de Pâques.

Tout en se recroquevillant, elle essaya de chasser l'image de ce type seul en compagnie de Ben, et remercia Martin d'avoir éloigné leur fils de Sydney, et de l'emprise de Hunter.

Tandis que ses doigts se fripaient progressivement sous l'eau qui se déversait sur sa tête fléchie, elle songea aux autres victimes et tenta d'imaginer leur isolement et leur désespoir dans la chambre anéchoïque. Elles dépendaient entièrement du bon vouloir de leur ravisseur. Il les avait sans doute torturées avec ce bouton d'évacuation, en aspirant assez d'air pour qu'elles pensent suffoquer, avant de couper l'interrupteur au dernier moment. C'était un sadique, un prédateur sexuel, qui affichait une image publique respectable pour la société. On avait peine à croire qu'il ait détruit autant de vies.

Les femmes kidnappées n'étaient pas les seules dont l'existence avait été détruite par les expériences de Vaughan Hunter. Le jeune Galea n'avait rien fait de mal, mais il garderait probablement des séquelles permanentes au cerveau. Le mari et les enfants d'Alison Blakehurst, la fille et la compagne de Briony Lovitt... autant de vies brisées par les agissements d'un seul individu. Ses manipulations avaient aussi entraîné la mort du bébé de Clare Matthews et celle du père de Debbie Finch. Même Mohammed et Anoub Deab étaient devenus ses victimes. Elle se demanda combien il y en avait eu, dont elle ignorait l'existence.

Grâce aux cultures d'herpès et à l'ADN prélevé sur le fœtus et dans le sperme, la police serait en mesure de confirmer que Hunter avait eu des rapports avec les femmes. Le témoignage de Kate, l'existence de la chambre anéchoïque et les fibres dans les poumons de toutes les victimes... autant d'éléments qui entraîneraient un verdict d'emprisonnement, si Hunter était en état de comparaître.

Prouver qu'il avait tué les femmes ne serait peut-être même pas nécessaire : d'un point de vue moral, les jurés ne verraient sans doute

aucune différence entre manipuler quelqu'un pour qu'il se suicide et le pousser physiquement à l'acte. Il ne faisait pas l'ombre d'un doute que ses intentions étaient malveillantes.

Elle s'en voulait toujours d'avoir été aussi crédule. Les hurlements de Ben lui faisaient l'effet d'un cauchemar devenu bien réel. Comme tant de rêves où elle avait entendu Miriam l'appeler.

Hunter avait prévu de la manœuvrer jusqu'au bout, en lui retirant petit à petit ce qui comptait le plus dans sa vie. L'article dans le journal du week-end avait privé Martin de son nouvel emploi, et aurait aussi des conséquences sur le travail d'Anya, si toutefois elle retravaillait un jour. Depuis la parution de l'article, les seuls appels sincères émanaient des services de soins aux victimes d'agressions sexuelles. C'était sur ce domaine qu'elle allait dorénavant concentrer ses efforts.

Ce diable de Hunter... Elle avait prouvé sa théorie et failli perdre Ben à jamais à cause de lui. Et il lui faudrait vivre avec cela jusqu'à la fin de ses jours.

Submergée par l'émotion, Anya laissa l'eau l'envelopper et se mélanger avec ses larmes.

Une fois hors de la douche, elle s'habilla sans plus tarder et descendit au rez-de-chaussée, pressée de retrouver Ben et de voir le bon côté des choses avec lui.

Elle était libre, après tout. À elle de profiter au maximum de l'existence avec son fils, en préservant le plus possible sa vie privée.

En espérant que son maquillage dissimulerait ses yeux rougis, elle saisit ses clés et enfila ses escarpins.

Dans la rue, une nuée de flashes faillit l'aveugler.

Une meute de journalistes se précipita sur elle, accusant le procureur général de partialité pour l'avoir disculpée. Une caméra de télévision surgit et une femme exigea des réponses aux questions qui seraient posées à l'audience. Un reporter voulut savoir si la polémique avait eu des conséquences sur son fils. Un autre lui colla son micro sous le nez, en lui demandant si elle avait eu des relations sexuelles avec l'accusé, avant de lui tirer dessus.

D'autres flashes crépitèrent.

Anya crut entendre le rire sardonique de Vaughan Hunter.



NOTES

1. Institut médico-légal de l'État. *(Toutes les notes sont du traducteur)*

2. Le Gap (littéralement « brèche, vide, trou ») est un passage entre deux falaises par lequel on entre dans la rade de Sydney.

3. Branche de la biologie étudiant les tissus vivants.

4. Les diatomées ou bacillariophycées sont des algues microscopiques unicellulaires.

5. Colorants couramment utilisés en histologie.

6. Fibrose pulmonaire liée à l'amiante.

7. Hémorragies cutanées caractérisées par de petites taches d'un rouge violacé.

8. Terme désignant les muscles, tendons, nerfs, ligaments et tout autre tissu rattaché aux os.

9. Service de secours par hélicoptère.

10. Scie vibrante permettant notamment de découper une calotte crânienne, sans endommager l'encéphale.

11. Culture de plantes réalisée sans le support d'un sol, dans une solution nutritive qui circule en permanence, souvent sous un fort éclairage artificiel.

12. Base de données bibliographiques couvrant tous les domaines médicaux de 1966 à nos jours.

13. Cette banque de données australienne est la seule au monde à rassembler des informations constamment mises à jour sur les enquêtes judiciaires menées dans tout le pays.

14. Autorité gouvernementale australienne chargée de faire appliquer les lois sur la sécurité industrielle.

15. Dépendant du ministère du Commerce australien, cette commission est compétente pour informer, diagnostiquer et indemniser, dans le cas de maladies contractées par inhalation de poussière sur le lieu de travail.

16. John Glover (1767-1849), peintre anglais réputé pour ses paysages italianisants et souvent comparé à son confrère français Claude Le Lorrain (1600-1682).

17. Carillon de 50 m de haut, offert par le gouvernement britannique pour commémorer le cinquantième de la capitale australienne.

18. Nikola Tesla (1856-1943). Ingénieur et inventeur serbe, auquel on doit, entre autres, la création de machines générant de très hautes tensions électriques.

19. Littéralement : « Ça suffit comme ça ». Enough is Enough est un mouvement contre la violence, basé sur la responsabilité de l'individu et le changement des comportements à travers l'éducation.

20. Littéralement : « Tant que j'ai du souffle, je m'en remets à la Croix. »

21. Système vidéo interactif pour le traitement des scènes de crime.

22. Neuroleptique utilisé dans certaines maladies psychiatriques (psychoses aiguës ou chroniques, schizophrénie) et pour combattre l'agressivité.

23. Littéralement « Droit à la vie », association s'opposant, entre autres, à l'avortement, à l'euthanasie, au clonage humain.

24. Association de médecins bénévoles.

25. Du nom du médecin finlandais qui fut le premier à décrire la maladie en 1925. Anomalie héréditaire de la coagulation.

26. Blanc de l'œil.

27. Instrument de fabrication australienne doté d'une lampe au xénon, qui présente l'avantage de révéler les traces par luminescence ou par éclairage filtré sur des bandes s'étendant de l'ultraviolet à l'infrarouge.

28. « Les Annales de la psychiatrie », « Le Journal des études sur les sectes », « Psychologie anormale ».

29. Les pemphigus font partie des maladies rares, auto-immunes, non héréditaires et non contagieuses. Ils provoquent la formation de bulles sur la peau et/ou sur les muqueuses (bouche, nez, parties génitales ou œsophage).

30. Centre national de recherches sur l'audition et l'acoustique.